

## L'OFFENSIVE DE LA SOMME

(JUILLET-NOVEMBRE 1916)

(Suite et fin<sup>1</sup>.)

---

### IX.

Cette première journée d'une bataille tant attendue n'est donc qu'une demi-victoire. Nous avons été franchement vainqueurs sur tout notre front d'attaque; les Anglais l'ont été seulement sur leur droite. Les deux armées ont ramassé des canons et 5,000 prisonniers. Sur la gauche, sauf à l'entrée de la route de Bapaume, c'est à recommencer.

Il n'y a pas seulement chez Haig « cette merveilleuse opiniâtreté et ce courage indomptable » qu'a célébrés son prédécesseur le vieux French, mais encore une froide raison qui se rend un compte exact des choses, dans la défaite comme dans le succès, et qui fait, dans la lutte contre les obstacles, sa part au temps. Il décide donc, dès la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 juillet, de continuer à pousser l'attaque par sa droite, depuis les avancées d'Albert jusqu'au contact avec les Français, mais de procéder sur sa gauche, au nord de l'Ancre, où l'échec n'est pas contestable, à une nouvelle préparation, dans le double dessein de fixer l'ennemi et de rendre possible un peu plus tard une plus heureuse attaque<sup>2</sup>.

A cet effet, il laisse le général Rawlinson à la tête des trois corps d'armée qui poursuivront l'offensive en liaison avec nous, et il fait passer les deux autres sous les ordres du général Gough,

1. Voir *supra*, p. 46 à 65.

2. Rapport Haig.

qui reçoit pour instructions de maintenir une forte pression sur le front La Boisselle-Serre. Gough formera ainsi pivot de manœuvre, tandis que Rawlinson avancera vers le nord.

Les dispositions de Haig ont été prises d'accord avec Foch, qui, de son côté, va chercher à développer son succès, suppléant aux effectifs par les combinaisons. Comme il a trouvé naguère d'Urbal sur l'Yser, il a, sur la Somme, Fayolle, qui sait être, selon l'occurrence, audacieux et circonspect.

Cette phase de la bataille de Picardie va durer, jusqu'à la mi-juillet, constamment favorable au sud de la Somme, et, au nord, avec des hauts et des bas, des reculs et des rétablissements.

## X.

Surpris, comme on l'a vu, par la vigueur de notre assaut, les Allemands s'étaient vite ressaisis. Ils réagirent dès la nuit du 1<sup>er</sup>, lancèrent, mais sans résultat, cinq contre-attaques contre nos nouvelles positions du bois Favières, aux abords d'Hardécourt. Le 2, au point du jour, Fayolle commença à bombarder leurs secondes positions, qui n'étaient pas moins fortes que leurs premières. Elles comprenaient également trois lignes — lignes de résistance, de repli et de contre-attaques — hérissées, sauf la dernière, de broussailles de fer, amplement pourvues d'abris bétonnés et réunies par des boyaux.

Notre préparation se prolongea jusqu'à l'après-midi, où l'infanterie reprit alors l'attaque. Le terrain se trouva si complètement bouleversé, conquis, pour ainsi dire, par les projectiles, que les fantassins n'eurent plus qu'à l'occuper sans pertes sensibles. Les trous d'obus marquaient comme la petite vérole cette grasse terre de la Somme.

Ce jour-là et pendant les journées suivantes, et malgré le temps qui redevint pluvieux et de fréquents orages, la VI<sup>e</sup> armée continua à développer sa manœuvre avec une belle régularité. Plus de ces actions particulières, comme naguère en Artois ou en Champagne, qui avaient trop souvent, comme conséquence, après une avance brillante, de laisser en flèche, exposée à des feux de trois côtés, l'unité isolée qui payera cher sa victoire d'une heure. Cette fois, la progression sur un large front est bien rythmée : les troupes se tiennent à la hauteur les unes des autres ; l'artillerie, après avoir ouvert les voies à l'infanterie, la



suit dans ses avances pour la protéger des contre-attaques et lui frayer de nouveaux chemins; le front de bataille n'est plus en bombements et en renflements, mais en échelons qui s'étayent selon le dispositif classique.

Tout le plateau de Flaucourt fut conquis ainsi. Le 20<sup>e</sup> corps entra dans Frise, gros village au cœur des étangs de la Somme que nous avions perdu l'hiver précédent; sur la rive gauche, dans Herbécourt, Feuillères, Assevillers, et, sur la rive droite, dans Curlu, Hem et Hardecourt. Ces villages ou hameaux étaient organisés sur de petits plateaux et flanqués pour la plupart de petits bois qui étaient sillonnés de tranchées et entourés de fils de fer.

C'était, sur une étendue de dix kilomètres et sur une profondeur variant de quatre à cinq, toute la fortification permanente des deuxième positions allemandes qui tombait entre nos mains, avec un nouveau lot d'environ 5,000 prisonniers valides, des canons (86, au total depuis le début de la bataille) et des centaines de mitrailleuses. Les Allemands ne contre-attaquèrent à plusieurs reprises que pour accroître leurs pertes, qui furent lourdes. Nos tirs de destruction avaient été très efficaces; on trouva quarante cadavres dans un seul abri.

Le 5, les Allemands ne tenaient plus, aux rebords immédiats du plateau, que Biaches, sur le canal, et, un peu au sud, Barleux et Villers-Carbonnel, à la bifurcation des routes de Roye et d'Amiens. Au débouché de cette sorte de défilé que nous avions franchi en moins d'une semaine, ils s'étaient concentrés devant Péronne, que nous avions devant nous, à moins d'une lieue, dans sa beauté encore intacte d'une miniature de missel.

Notre ligne s'étendait maintenant, en arc de cercle, sur la ceinture des crêtes partant de l'est de Curlu pour descendre aux environs d'Estrées.

Foch aurait eu sous la main une armée d'exploitation qu'il aurait sans doute forcé les passages de la Somme et fait tomber Péronne. Mais Joffre ne pouvait pas dans le même temps dégager et dégarnir Verdun.

Fayolle, après quelques jours de repos, n'en continua pas moins à pousser vers la haute Somme. Ce mouvement vers l'est du plateau de Péronne s'imposait par la nécessité d'assurer la liberté de manœuvre en direction de Bapaume. Le 1<sup>er</sup> colonial avait été un peu en flèche jusqu'à l'avance du 20<sup>e</sup> corps; les

Allemands lui tiraient d'enfilade et, presque, dans le dos. Ces belles troupes (Sénégalais et Marsouins) prirent d'assaut le village de Biaches (9 juillet), à un kilomètre seulement des remparts sud de Péronne, dont le séparent la Somme et les marais (les Allemands s'enfuirent en grand désordre jusqu'au faubourg de Sainte-Radegonde). La cote 97 qui domine la rivière, couronnée par la ferme de la Maissonnette, tomba le lendemain.

Les Allemands, qui savaient toute l'importance de ces deux points d'appui, revinrent à l'assaut. Du 15 au 17 juillet, Biaches et la Maissonnette changèrent quatre fois de mains. Ils nous restèrent. Ayant ainsi assis sa position, la VI<sup>e</sup> armée commença, mais en rencontrant toujours une vive résistance, les opérations d'élargissement.

## XI.

L'aile droite de l'armée anglaise besogna durement pendant ces mêmes journées, gardant son contact avec nous.

Tout en ébranlant fortement les lignes allemandes, elle avait échoué, le 1<sup>er</sup>, comme nous l'avons raconté, à réduire le saillant de Fricourt, bastion avancé du système qui dominait et bloquait la route de Bapaume. Elle parvint, le 2, après de très violents combats, à emporter le village, qui n'était plus qu'un monceau de pierres et de gravois, son petit bois et une ferme au nord.

Délogés de cette forte position d'angle, les Allemands ne défendirent qu'avec plus d'acharnement les villages de La Boisselle, de Contalmaison et d'Ovillers, qui la flanquaient au nord, et le bois de Mametz. Ce bois, dont il ne reste plus que des troncs, s'étendait à droite du ravin sec dont les Anglais, depuis qu'ils étaient entrés la veille à Montauban, tenaient la rive gauche sous leurs feux immédiats.

Les progrès que le général Rawlinson fit, le 3, aux abords de la route d'Albert à Bapaume ne furent maintenus qu'en partie dans la nuit qui suivit et qui fut terrible. Les Anglais se battirent comme des lions, mais le commandement semblait trop compter sur leur seul courage; l'attaque d'une division au sud de Thiepval, opération qui aurait pu forcer les Allemands à se retirer jusqu'à Pozières sous la menace de l'enveloppement, échoua faute d'être appuyée sur sa gauche<sup>1</sup>. Le 4, une pluie torren-

1. *Nelson's History*, p. 53.

tielle changea en marais les terrains poudreux. La Boisselle tint jusqu'au 5.

Le terrain ne fut pas moins âprement disputé au 13<sup>e</sup> corps, qui, de Montauban, faisait effort pour s'étendre par les boqueteaux de Bernafay, en direction du bois des Trônes, et par ceux de la Chenille, en arrière du bois de Mametz.

Ces avances de quelques centaines de mètres, après maintes fluctuations sanglantes, furent chèrement payées en raison, semble-t-il, de l'insuffisance des préparations. L'encercllement d'Ovillers, la prise, à revers, du bois de Mametz, autant de manœuvres bien conçues, d'un sûr coup d'œil; exécutions hâtives, presque improvisées. Ici encore apparaît la magnifique ténacité britannique. La difficulté excite ces splendides soldats; notre rapide conquête des deuxième positions allemandes au sud de la Somme les stimule. Ils gagneront plus tard et plus difficilement leur bataille; ils la gagneront tout de même. On se bat souvent jour et nuit; les combats de nuit sont horribles. « Exactement comme l'enfer, mais pire<sup>1</sup>. » Contalmaison, village machiné en fortin, bardé de mitrailleuses, « genre Festubert et Loos », est emporté le 7, malgré la résistance de la 3<sup>e</sup> division de la Garde; il est repris le jour même par les Allemands, contre-attaquant en force du bois de Mametz. Enfin, le 10, un ouragan furieux et prolongé de mitraille — car il n'est jamais que la guerre qui apprend la guerre — et dont un prisonnier allemand dira qu'il a dépassé en horreur ceux de Verdun, s'abat sur l'ensemble des organisations ennemies, qui deviennent intenable. Les Anglais rentrent dans Contalmaison et, deux jours après, occupent la totalité du bois de Mametz.

Entre temps, ils avaient, au nord du champ de bataille, gagné du terrain entre La Boisselle et Thiepval, sur le saillant de Leipzig, et pénétré, au sud, dans le bois des Trônes. Ovillers était maintenant enveloppé et dans l'impossibilité d'être secouru; pourtant sa petite garnison (2 officiers et 24 soldats de la Garde)<sup>2</sup> se rendit seulement le 16.

Dans cette dure bataille, presque ininterrompue, de dix jours et dix nuits, les Allemands ont conservé leurs positions entre Gommécourt et Thiepval; ils ont toute leur première ligne à l'est de la route de Bapaume, sur deux à quatre kilomètres en

1. Récit d'un officier dans l'histoire du *Times*, t. IX, p. 506.

2. *Nelson's History*, p. 55.

profondeur. Les Anglais avaient occupé le territoire de cinq villages et fait près de 8,000 prisonniers.

## XII.

Paris, pour la Fête Nationale, vit défilér, du tombeau de Napoléon au monument de la République, les détachements des armées alliées et des nôtres, les Belges en tête pour avoir été les premiers, aux Thermopyles de l'Europe, à offrir leurs poitrines.

Il y avait eu un jour où Paris s'était cru destiné aux suprêmes sacrifices, à la bataille dans ses rues, à la destruction de ses monuments et de ses gloires. Il n'avait pas bronché. Le souvenir de ces heures gênait le « Tout-Paris » de Bordeaux. On n'avait pas encore rendu à la grande ville tout le tribut qu'elle méritait. Cette revue fut sa première récompense. La religion de la patrie ne diffère pas des autres ; elle ne se passe pas indifféremment des cérémonies magnifiques ou simples du culte.

L'hiver précédent, l'opinion dans toute la France avait supporté avec fermeté les mauvais jours de Verdun. Il n'y eut guère de trouble que dans les milieux politiques. L'esprit public était demeuré excellent depuis cette dure épreuve, toutefois avec un grain de scepticisme, après trop de fausses espérances qui étaient venues moins du front que des gouvernements. (Les gens au pouvoir s'étaient, le plus souvent, mépris sur la solidité, la maturité d'esprit de la nation. Se jugeant seuls en état de supporter la vérité, ils dissimulaient les difficultés, exagéraient les chances.)

Tout cet été de 1916, l'opinion va enregistrer avec satisfaction, mais avec beaucoup de calme, les résultats partout favorables de l'offensive générale. En saisira-t-elle toute l'importance ? Elle ne s'échauffera qu'aux derniers jours d'août, et précisément quand la roue va tourner, en Orient, du côté sombre, à la tardive entrée en guerre de la Roumanie, qui, une fois de plus, a laissé passer en juin le moment favorable.

Sans doute, l'Entente ne réalise pas tout son dessein, son plan tel qu'il a été décidé à Chantilly à la fin de 1915, qui devait s'exécuter au même signal sur tous les fronts. Ainsi Broussiloff est parti avant l'heure, en juin, sans toute son artillerie lourde, pour dégager les Italiens ; Joffre part à l'heure avec Haig, mais sur un front et avec des effectifs moindres de moitié, à cause de



Verdun ; Cadorna partira en retard, en août, parce qu'il lui a fallu le temps de se remettre de ses échecs du Trentin. Les Austro-Allemands ont donc tiré un profit considérable de leurs offensives préventives. Cependant, l'essentiel du plan subsiste, d'un plan dont les auteurs ne s'étaient pas flattés que les ennemis les laisseraient faire à leur guise, mais « qui contenait en lui-même les moyens de les déjouer<sup>1</sup> ».

### XIII.

Non seulement l'Autriche, mais l'Allemagne, à l'ordinaire mieux avertie, ont affiché jusqu'en juin d'insolentes certitudes. Les porte-paroles du Grand État-Major, le général von Blüme, le major Moraht, écrivaient : « La grande pensée de nos adversaires, l'unité d'action sur l'unité de front, peut être considérée comme enterrée... Nous gardons notre précieux privilège : dicter à l'ennemi notre volonté stratégique... La Russie est réduite à l'inertie ; le roi d'Italie craint pour sa couronne ; la France, sous la sanglante dictature de M. Poincaré, arrive au bout de ses forces. Reste l'Angleterre, mais avec une armée bonne seulement pour la défensive<sup>2</sup>. » La surprise fut rude sur tous les fronts, si rude que le Gouvernement et le commandement furent amenés à confesser leur erreur.

On commença bien par accuser le public d'avoir été seul à entretenir de fâcheuses illusions et, déçu, de les traduire par des « plaintes coupables » et par « un découragement voisin de la trahison<sup>3</sup> ». « Notre peuple a-t-il fait tout son devoir ? » demandaient les officieux. « Notre confiance dans la victoire est-elle toujours la même qu'au début de la guerre ? » Cependant les torts les plus graves étaient certainement ailleurs que dans la masse crédule : « procédés artificiels » de l'État-Major trop en dehors de la vérité pour ne pas finir par succomber devant elle ; hableries outrageantes des camarillas répétant que « les Anglais se battraient jusqu'au dernier Belge » ; harangues et dépêches mensongères de l'empereur lui-même qui, tant de fois, avait promis Verdun. Il fallut convenir en fin de compte que les chefs de la politique et ceux de l'armée avaient manqué de clair-

1. Napoléon, *Œuvres de Sainte-Hélène*, t. XXX, p. 409.

2. *Norddeutsche allgemeine Zeitung* du 4 juin ; *Tageblatt* du 1<sup>er</sup>, etc.

3. *Appel de la presse allemande* du 21 juillet.

voyance<sup>1</sup>. Une proclamation impériale, tout en annonçant toujours la victoire, déclara « que la puissance et la volonté de l'ennemi n'étaient pas encore brisées<sup>2</sup> ».

Il passa alors sur l'Allemagne comme un vent de vérité. L'été ne s'achèvera point sans que l'empereur, rendu responsable de la tuerie sans résultat de Verdun et des défaites évitables de l'Autriche, n'abdique le commandement des armées aux mains de Hindenburg. Que n'a-t-il écouté le maréchal, déconseillant l'offensive sur la Meuse, conseillant l'offensive sur le front russe? Si l'Allemagne va réaliser, en septembre, l'unité absolue de commandement sous un grand homme de métier, Hindenburg, doublé de Ludendorff, ou Ludendorff avec Hindenburg pour façade; c'est que son triple danger dans l'été de 1916 : Picardie, Galicie, Carso, elle l'a très bien vu.

#### XIV.

Les débuts de l'offensive sur la Somme ont été particulièrement amers. Les pertes ont été très lourdes. C'est la guerre de position qui continue et qui ne prétend donc pas à de grandes avances sur le terrain, mais avec une tactique nouvelle et d'extraordinaires moyens de destruction. La France a fait preuve d'une recrudescence de vie « dont elle-même ne se serait pas crue capable ». Elle a entraîné l'armée anglaise en des combats « où une nombreuse artillerie renforce l'infériorité numérique des hommes ». Ainsi parlent les civils<sup>3</sup>. Le langage des militaires est plus explicite encore et mêlé de sévères remontrances. On a trouvé sur des prisonniers cet ordre du jour du général von Below : « L'issue de la guerre dépendra de la bataille de la Somme. Nous devons gagner la bataille malgré la supériorité de l'ennemi en artillerie... Il faudra reprendre tous les terrains perdus dès l'arrivée des renforts. Coûte que coûte, il faut tenir sur les positions actuelles. J'interdis l'évacuation volontaire des tranchées. L'ennemi ne devrait se frayer un chemin que sur des monceaux de cadavres... J'invite les officiers à rétablir avec une énergie extrême l'ordre en arrière du front<sup>4</sup>. »

1. *Tageblatt de Berlin, Journal de Francfort, etc.*

2. 31 juillet.

3. *Appel* du 31 juillet.

4. 3 juillet.

L'Autriche est la partie vulnérable de la *Mittel-Europa* dont l'Allemagne est l'âme agissante. Le grand-duc Nicolas en a eu le sentiment exact, quand il a porté son principal effort en Galicie, avec l'ambition de la Moravie et de la Hongrie. Alexeïeff a repris le dessein du grand-duc ; il escompte la diversion roumaine contre les Bulgares. L'Autriche est de nouveau entamée sur ses deux fronts, à l'est et à l'ouest.

Sur le front oriental, c'est la guerre de mouvement, à l'avantage presque constant des Russes.

Broussiloff, après ses premières victoires, a poursuivi ses progrès dans le couloir entre Pruth et Dniester. Il n'était pas homme à se satisfaire d'avoir reconquis la Bukovine et d'être rentré dans la vieille capitale ruthène (Cernovitz). Son offensive se développe, selon l'aveu inquiet de Tisza, « en une gigantesque bataille ». Ces Russes, que Vienne et Berlin ont crus à jamais impuissants, les voici à nouveau sur la frontière roumaine : devant les défilés des Karpathes, où ils ont acculé un gros d'Autrichiens ; sur le Styr, où ils tiennent en échec quelques-unes des meilleures troupes de Hindenburg, accouru avec l'empereur lui-même ; sur la chaussée de Baranóvitchi, où ils prononcent une vive attaque.

A l'est de Lemberg, les Autrichiens et les Bavares accumulent en conséquence les artilleries à l'arrière de Brody ; au nord-est, au croisement des grandes voies vers la Pologne et la Silésie, ils travaillent jour et nuit à établir devant Kovel un vaste camp retranché et l'appellent d'avance le Verdun allemand. Renforcé de douze divisions, dont sept allemandes, Linsingen cherche alors à envelopper les Russes d'entre Styr et Stochod, tout au moins à porter la bataille entre les coudes des deux rivières et à pousser sur Loutsk, afin de mettre Kovel à l'abri. La cisaille, trop large, se brise. Broussiloff, après avoir rompu la ligne ennemie sur trois points, retourne l'opération d'encercllement contre Linsingen, qui n'échappe que par une très prompte retraite.

Les bulletins de Vienne avouent d'« héroïques combats de retardement ». Berlin explique : « Mieux vaut reculer pas à pas (qu'accorder à Broussiloff la grande bataille qu'il cherche) et renoncer aux applaudissements des lecteurs de communiqués. » Fin juillet, la gauche de l'armée russe a passé le Styr et le Stochod ; la droite le Dniester, le Sereth moldave et le

Pruth; elles s'alignent sur le centre. Sakharoff, Tcherbatcheff et Letchitsky occupent maintenant toute la Galicie orientale, de Brody à Stanislaw.

Les Autrichiens, épuisés, découragés, s'étaient rendus en tas. « Tout est perdu; à quoi bon continuer? » (Récit de Stanley Washburn, correspondant du *Times*). Ils avaient perdu, après deux mois de campagne, 360,000 prisonniers, dont 7,000 officiers, 500 canons et 3,000 mitrailleuses.

Pour être moins considérables, sur un terrain plus difficile, les succès des Italiens en août n'en seront pas moins brillants et prometteurs. A peine les Autrichiens se sont-ils arrêtés dans les *Prealpi* et repliés vers leurs lignes de départ que Cadorna, fidèle aux accords de Chantilly, a repris ses préparations sur le Carso (fin juin). Au printemps, quand il reçut dans le dos l'avalanche du Trentin, il n'avait encore avancé qu'aux rebords de l'âpre plateau rectangulaire qui s'étend, coupé d'innombrables gorges et semé de masses rocheuses, de la mer aux Alpes et de l'Isonzo, son fossé occidental, au golfe de Fiume. Il n'y pouvait appliquer, sous un ciel brûlant en été et glacial en hiver, que les lentes tactiques de la guerre de siège. Après de laborieux travaux d'approche, ses batteries ouvrent le feu sur tout le front du bas Isonzo, entre Podgora, face à Gorizia, et l'Adriatique. Les *bersaglieri* enlèvent d'abord le bastion sud-ouest du plateau Monfalcone, puis, le lendemain, Gorizia, devenue intenable depuis que les falaises qui dominent la ville, le San-Michele et le Sabotino, sont aux Italiens (8-9 août). Le roi y fit une entrée triomphale.

Si le Carso avait été encore ce qu'il était en l'an V, une plaine nue où il suffit à Bonaparte de lancer sa cavalerie pour faire tomber Trieste en deux jours et Klagenfurt, « à quatorze postes de Vienne », en huit, on eût pu dire que la victoire de Gorizia ouvrait aux Italiens les routes de la capitale de l'Autriche et de son plus grand port. Elle ne faisait tomber, en 1916, que le premier mur d'enceinte d'une vaste forteresse. Cependant le coup était sensible et, à cause de Gorizia, ville fameuse, retentissant, car la réputation d'un combat dépend beaucoup de l'endroit où il se livre.

En morts, blessés et prisonniers, les pertes des Autrichiens, depuis le début des batailles italiennes, dépassaient 300,000 hommes.



Battue à l'ouest et envahie à l'est, l'Autriche se fit humble une fois de plus devant l'Allemagne. Les officiers allemands disaient publiquement qu'elle était devenue un fardeau, pour l'Empire. Elle avait déjà accepté, avec des remerciements, que toutes les armées du front oriental, avec leurs archiducs, fussent désormais sous les ordres directs de Hindenburg (3 août).

## XV.

Les nerfs des Allemands, « très tendus depuis la victoire de Broussiloff<sup>1</sup> », l'eussent été bien davantage si la politique intérieure de la Russie avait été conduite avec la même fermeté, à une heure qui eût pu être décisive, que ses armées, et si les tergiversations de la Roumanie n'avaient pas compromis à l'avance une entreprise qui aurait dû être de grandes conséquences.

C'avait été, dans les années précédentes, une grave erreur de la Russie que de ne pas traduire aussitôt en actes la proclamation du grand-duc Nicolas, des premiers jours de la guerre, sur la réconstitution de la Pologne. Sazonoff eût voulu que l'empereur signât lui-même le manifeste ; l'empereur y eût consenti ; les autres ministres l'en détournèrent sous de futilles prétextes. Ce fut la première brèche. La solennelle promesse avait été sincère ; elle finit par paraître un leurre.

La perte totale de l'ancien royaume après les défaites du printemps et de l'été de 1915 n'aurait pas été un obstacle au décret attendu. On l'eût traité de manœuvre ; la Russie n'en aurait pas moins réparé sa complicité dans le crime empoisonné du XVIII<sup>e</sup> siècle finissant.

La fortune qui revient maintenant avec l'offensive de Broussiloff, c'est la dernière occasion pour engager noblement l'avenir. La Pologne, à la vérité, est occupée toujours tout entière par les Austro-Allemands, mais elle entend déjà sonner les bottes russes sur ses frontières et reste encore, dans sa majorité, favorable à l'union personnelle avec la Russie. Sazonoff convainquit l'empereur, qui lui ordonna de préparer d'urgence un projet d'autonomie (13 juillet).

L'oukase impérial, bien que tardif, aurait eu une grande portée : il eût à la fois fortifié les résistances antiallemandes dans le royaume et marqué le retour du Gouvernement aux idées

1. Colonel Gaedke, dans le *Vorwaerts* du 17 juillet.

libérales. Mais le parti réactionnaire veillait. Sturmer<sup>1</sup>, connu pour ses sympathies allemandes, et l'« homme de Dieu » Raspoutine, son protecteur qui l'avait fait ministre, persuadèrent à l'impératrice que ce projet était la perte de la Russie. La folle courut à la *Stavka* (quartier général), où elle arracha en quelques heures à l'empereur le congé de Sazonoff, son remplacement aux Affaires étrangères par Sturmer et l'ajournement du décret sur la Pologne (20-21 juillet).

Le renvoi du Necker russe, c'était le triomphe public de la réaction et aussi le triomphe du « parti de Potsdam ». Bien que l'empereur fit déclarer que le changement du ministre des Affaires étrangères ne modifierait en rien la politique extérieure de la Russie, Sturmer et sa clique de germanophiles impénitents étaient très suspects; tout au moins, de graves indiscretions et, sans doute, des complaisances intéressées et un nouveau ralentissement de la guerre étaient à craindre. L'homme n'était pas seulement médiocre, hypocrite et bas, mais notoirement malhonnête, « volant à partir de 50 roubles », disait-on, alors qu'un *tchinovnik* qui se respecte ne vole qu'à partir de 50,000. Le parti allemand en Russie avait été de tout temps violemment hostile à la Pologne; son succès contre Sazonoff faisait cette fois les affaires du parti allemand en Pologne.

La main allemande qui s'aperçoit dans l'intrigue russe où *Herr von Sturmer* triomphe de Sazonoff n'apparaît pas moins clairement dans le trafic bulgare où le premier ministre roumain Bratiano se laissa prendre.

Du premier jour de la guerre (6 août 1914), Sazonoff avait pressé la Roumanie de se déclarer pour l'Entente et d'attaquer sur l'Autriche en même temps que la Russie. Il lui reconnaissait, en échange, le droit de retenir tous les territoires de Transylvanie et de Bukovine qui étaient habités par des Roumains. Le roi Karol avait un traité secret avec l'Allemagne. Quand il fut mort du refus de ses ministres de prendre parti contre l'Entente, les conversations reprirent avec la Russie et ses alliées. Ce fut un long marchandage. La Roumanie n'eut satisfaction qu'en décembre 1915 sur ses exigences territoriales (Transylvanie, Bukovine, Banat).

On passa, en janvier, à l'examen des opérations militaires à

1. Premier ministre depuis le 2 février, en remplacement du nonagénaire Goremykine.

poursuivre en liaison avec l'armée russe. De graves divergences éclatèrent aussitôt. Bratiano insistait pour que l'armée roumaine fût employée à la conquête de la Transylvanie, pendant que les Russes arrêteraient les Bulgares en Dobroudja et sur le Danube; Alexéïeff proposait, au contraire, que l'armée roumaine employât ses principales forces à attaquer sur la route de Sofia les Bulgares, dont il ne redoutait rien en Dobroudja, et qu'elle se contentât de couvrir la frontière du côté de la Transylvanie, appuyée par dix divisions russes sur le flanc des armées allemandes. On perdit plus de six mois à discuter sur ces deux stratégies. Bratiano se méfia des Russes; il les soupçonna de ne pas vouloir, pour quelque trahison, le laisser agir dans les régions qui lui étaient réservées par les accords diplomatiques et de ménager les Bulgares. Alexéïeff objecte, non sans raison, que proposer Roustchouk pour objectif principal et immédiat aux Russes, afin de protéger Bucarest, c'est ne tenir aucun compte des difficultés que présenterait une marche de 250 kilomètres sur la rive droite du Danube. Finalement, le 1<sup>er</sup> juillet, comme Broussiloff, progressant encore dans son offensive, avait crevé le front austro-allemand sur 150 kilomètres et occupé Kimpolung, Alexéïeff fit savoir à Bucarest que c'était le seul moment où l'intervention de la Roumanie pût intéresser la Russie et qu'il fixait au 7 août la date extrême de son entrée en campagne<sup>1</sup>.

Bratiano, toujours méfiant, et, cette fois, à bon droit depuis l'arrivée de Sturmer aux affaires, posa alors de nouvelles conditions. Il réclama notamment une offensive de Sarraïl contre les Bulgares.

Il était, d'autre part, entré secrètement en conversation avec le roi Ferdinand, à la suite de faux renseignements qu'il avait recueillis et, aussi, sur les avis, perfides ou seulement sots, qui lui vinrent de Pétrograd. La Bulgarie, lui fait dire Sturmer, ne demande qu'à s'entendre avec les alliés. Bratiano, malgré les avertissements réitérés qui lui venaient de Paris, s'en est persuadé, comme si le Bulgare pouvait oublier les événements de 1911, l'agression de la Roumanie pendant la seconde guerre balkanique, la perte de la Dobroudja et le traité humiliant de Bucarest. De fait, tout en se réservant peut-être une porte de sortie, Ferdinand, d'accord avec Vienne et Berlin, a accepté d'amuser Bratiano, qui a fait le premier des ouvertures à son ministre

1. Le 6 juillet, nouvelle note confirmative de la précédente.

Radoslavof, et Sturmer, qui joue peut-être un double jeu. Il retardera ainsi l'entrée de la Roumanie dans la guerre, que ce soit en Transylvanie, à la gauche des Russes au plein de leur élan victorieux, ou sur la route de Sofia.

On n'imagine pas, en effet, que les Empires centraux fussent dans l'ignorance, malgré les protestations de Bratiano, des négociations qu'il poursuivait avec l'Entente. L'Allemagne entretenait de nombreux agents à Bucarest, y pratiquait une abondante corruption. Elle se réservait de pousser les Bulgares contre la partie faible de la Roumanie.

Entre temps, les États-Majors alliés signèrent à Chantilly avec le colonel Rodéanu (27 juillet) la convention militaire. Ils acceptèrent que le gros des Roumains prit l'offensive en Transylvanie, toutefois à la condition qu'une armée de 150,000 hommes attaquerait immédiatement les Bulgares. Cette attaque devait être conjuguée avec une offensive vigoureuse de Sarraïl, qui partait la première.

Mais Bratiano, toujours crédule aux propos qui lui venaient de Sofia, et s'appuyant de l'opinion d'Alexéïeff, déclina catégoriquement d'attaquer les Bulgares; et, bien qu'il n'eût pas réussi à leur faire partager ses illusions, les gouvernements de Paris et de Londres n'insistèrent pas, sans apercevoir que tout le programme de la coopération roumaine s'en trouvait faussé. L'opération principale se fera en Transylvanie, la Roumanie s'y plaçant à la gauche de Broussiloff qui poursuivra son attaque; la Roumanie n'aura en Dobroudja que des troupes de couverture; les Russes y enverront des forces suffisantes pour arrêter éventuellement les Bulgares.

Bratiano, avant d'entrer en conversation avec Sofia, réclamait 250,000 Russes dont l'attaque aurait précédé celle de l'armée roumaine; il se contenta finalement de la promesse d'un premier envoi de 50,000 hommes, qui serait complété par la suite, si c'était nécessaire.

La faute deviendra vite évidente. Les Roumains avaient alors une excessive confiance dans la fortune qui les avait constamment servis depuis un demi-siècle; les Alliés escomptaient de leur concours, depuis si longtemps attendu, un grand retentissement politique et, pour peu que le sort fût favorable, la défaite complète des Autrichiens sous la double poussée des Roumains



et des Russes vers l'ouest. On obligerait ainsi l'Allemagne, appelée à l'aide par l'Autriche, à un effort supplémentaire et, peut-être, au delà de ses moyens. Il fallait, disait-on, saisir l'occasion et ne pas laisser aux Autrichiens le temps d'occuper les cols de Transylvanie (5-9 août).

Comme Broussiloff venait d'entrer à Stanislaw le même jour où les Italiens prenaient Gorizia (11 août), Bratiano se décida cette fois et il signa, mais seulement huit jours après (18 août); puis, il attendit encore jusqu'au 27 pour déclarer la guerre à l'Autriche, pendant que l'Italie la déclarait enfin à l'Allemagne.

L'Entente a pratiqué une fois de plus la politique du succès diplomatique, la pire de toutes, selon Bismarck. Comme si la réalité ne reprend pas toujours ses droits, elle l'a sacrifiée à l'apparence. La double déclaration de guerre, cela faisait un beau coup de théâtre à la veille de la rentrée des Parlements. Mais l'Austro-Allemagne avait gagné, grâce aux hésitations de Bratiano et à la fourberie bulgare, qu'elle avait mise en mouvement, les deux mois d'été où l'intervention roumaine aurait pu être efficace. Déjà elle tenait sa vengeance.

## XVI.

On se souvient que vers la mi-juillet, après quinze jours de bataille, nous avions emporté, au sud de la Somme, la totalité de la première position allemande et presque toute la seconde. Les Anglais n'étaient maîtres encore que d'une partie de la première position qui leur était opposée (un peu plus de la moitié, celle qu'ils avaient enlevée sur leur droite; devant leur gauche, le secteur nord restait aux Allemands).

Haig persista dans son dessein (du 1<sup>er</sup> juillet) de préparer, selon toutes les règles, une nouvelle attaque dans la vallée de l'Ancre, mais de pousser sans relâche à sa droite, combinant ainsi avec nous son principal effort, en direction générale de la route de Péronne à Bapaume. Des vallons sinueux y ouvraient des débouchés couverts vers Pozières, le bois des Fourreaux (le *High Wood* des Anglais) et Combles. La seconde position allemande étant à nous au sud de la Somme, il lui fallait, ne fût-ce que pour se mettre à l'alignement, conquérir la seconde position allemande au nord.

Des raisons qui n'étaient pas seulement tactiques décidèrent

Haig à reprendre ses opérations le 14 juillet ; ce sera le *France's day*, « hommage aux immortels défenseurs de Verdun<sup>1</sup> ».

Le front allemand s'étendait sur la crête méridionale du faite de partage, depuis Longueval jusqu'aux deux Bazentin, environ six kilomètres. Il avait été copieusement bombardé depuis trois jours quand le 14, au grand matin (3 heures 25), l'infanterie anglaise sortit de ses tranchées en chantant la *Marseillaise* et en poussant des *hurrah for France*.

Elle avait été précédée, au cours de la nuit, par des troupes d'attaques qui s'étaient portées en avant, de 1,000 à 1,500 mètres, jusqu'aux pieds de la crête, laquelle n'était éloignée, en moyenne, des tranchées allemandes que de 400 mètres. L'ennemi ne s'était point aperçu d'un mouvement, qui avait été protégé par de fortes patrouilles et par les obscurs silences, sur un terrain reconnu à l'avance avec un soin extrême<sup>2</sup>.

Quand l'assaut partit, il y avait juste assez de jour « pour distinguer de l'ennemi qui s'éveillait l'ami (les troupes d'attaques) qui commençait à gravir la crête ». L'opération fut vivement menée. De l'est à l'ouest, tout le bois des Trônes fut occupé à huit heures du matin, le village de Longueval (moins les vergers) à quatre heures de l'après-midi, les deux Bazentin avant midi et la plus grande partie du bois des Foureaux avant le coucher du soleil. Vers le soir, la cavalerie, dragons de la Garde et Hindous du Deccan, chargea (pour la première fois depuis la retraite de Mons) dans les blés en avant de Bazentin-le-Grand.

Les Anglais se consolidèrent les jours suivants sur leur conquête (quatre villages et trois bois) et élargirent à l'est la brisure du front allemand.

Un village, dont on dit qu'il a été libéré (dans la zone du feu), il a fallu commencer par le détruire sous les obus. Ce fut le sort de Bazentin, berceau de Lamarck, Christophe Colomb du darwinisme.

Plus de 2,000 prisonniers, dont plus de 100 officiers, donnèrent à croire qu'il y avait des organes allemands qui se dégradaient. Au dire des *tomnies*, l'armée ennemie était « rapiécée » (*patchy*) avec des morceaux nouveaux qui ne valaient pas l'ancien fond.

1. Récit du colonel Repington.

2. Rapport Haig.

L'Empereur allemand était sur les lieux ; sa présence fut signalée par un bulletin du 16. Il fit aussitôt rappliquer quelques-unes de ses plus belles troupes, la 3<sup>e</sup> division de la Garde, la 5<sup>e</sup> des Brandebourgeois, qui était celle de Douaumont et de Vaux. Le dégagement de Verdun commençait.

Mais, nécessairement, plus Verdun sera soulagée, plus la bataille deviendra rude sur la Somme. Sans avoir encore renoncé à gagner la bataille sur la Meuse, l'Empereur n'en attend plus qu'une victoire d'apparat. Un flot plus haut, une plus furieuse « vague de Verdun », comme elles s'appellent elles-mêmes, couvrirait maintenant la glorieuse ruine : qu'y aurait-il changé ? Or, Souville, centre de la suprême résistance, tient bon ; loin de céder du terrain, Nivelle en regagne. C'est donc le front de Picardie qui devient le principal.

En conséquence, de la mi-juillet à la fin de septembre, l'État-Major allemand y concentrera des masses sans précédent d'artilleries de tous les calibres pour une bataille de Valmy à la millième puissance. Il y enverra contre les Anglais et contre nous soixante-sept nouvelles divisions<sup>1</sup>. Ni Gallwitz (I<sup>re</sup> armée) ni Below (II<sup>e</sup>) ne les ménageront ; ils ne regarderont pas à les user dans d'incessantes contre-attaques. Comme nos artilleries s'accroissent autant que les leurs, sinon davantage, l'enfer de la Somme égalera bientôt dans les imaginations allemandes l'enfer de Verdun. Pourtant, ces pertes énormes ne sembleront pas disproportionnées à l'enjeu qui n'est point quelques villages et quelques crêtes — autant de kilomètres (environ 180) que les Allemands ont gagnés en six mois devant Verdun — mais l'initiative des opérations, la maîtrise de la guerre, le maintien de l'équilibre.

Voilà l'objet, moins mesurable sans doute que le terrain, pour lequel se poursuit la bataille de la Somme ; dès lors, elle sera de beaucoup plus dure dans ses deuxième et troisième phases que dans la première.

Ce renforcement de la résistance allemande se fait sentir dès la seconde quinzaine de juillet. « Si désireux qu'il soit de poursuivre son succès du 14<sup>e</sup> », Haig a vite reconnu qu'il lui faut

1. Plus 17 bataillons sur notre front, ce qui fait 310 bataillons contre les Anglais et 312 contre nous.

2. Rapport Haig.

élargir d'abord son front (les six kilomètres gagnés sur la seconde position allemande). A cet effet, il n'exercera encore par sa gauche, à l'ouest, qu'une pression méthodique sur le groupe des villages de Pozières et de Thiepval et de leurs puissantes tranchées ; sa principale action sera sur sa droite.

La IV<sup>e</sup> armée anglaise, qui continue à faire l'aile droite, après avoir enveloppé Longueval, a tourné au sud, longé la lisière du bois des Trônes et rejoint à la ferme Maltz Horn (nord-ouest de Hardecourt-aux-Bois) la ligne française ; elle se trouve ainsi en équerre. Ramener cette partie du front à hauteur du centre, se dégager de « l'indésirable saillant » dont la pointe est au bois Delville, la manœuvre s'impose, mais elle va se heurter à des difficultés de toutes sortes contre des positions qui étaient fortes par elles-mêmes et avaient été puissamment organisées depuis le premier combat de la Somme, en vue d'une défense opiniâtre. Les Allemands y ont un double avantage : celui de l'espace — qui leur permet de développer leurs feux en demi-cercle, non seulement sur le bois Delville (que les Anglais appellent *Devil's wood*, le bois du Diable) et Longueval où le bois s'adosse, mais encore sur l'étroit terrain où, tant anglaises que françaises, s'entassent les communications et les batteries ; — et celui des crêtes qui, de Guillemont, fort village à l'entrée de plusieurs vallées sèches, au Bois-Haut, donnent à leurs artilleries des vues directes. Il s'agira de les déloger, d'abord de Guillemont et du bois de Leuze, leur première ligne, puis de leur seconde, Ginchy, la ferme Waterloo et le bois des Bouleaux.

La bataille de l'aile droite (général Rawlinson), rallumée le 18 juillet par une contre-attaque des Allemands sur le bois Delville, ne se termina qu'aux premiers jours de septembre par la prise de Guillemont, qui entraînera la chute de Ginchy. A l'aile gauche, le général Gough, s'en tenant à son rôle de pivot, a emporté le 25 juillet, après un violent duel d'artillerie, Pozières et son moulin, bastions avancés de la crête est du plateau de Thiepval et points culminants de la région où confinent Picardie et Artois.

A ne regarder qu'à la carte, on s'étonnerait volontiers qu'il ait fallu quarante-sept jours de combats aux Anglais pour gagner un village, un petit bois et quelques fermes. Ces bâtiments et ces bois étaient sur les lieux mêmes de terribles places fortes ; les termes exacts dont il faudrait faire usage dans ce



récit, ce devraient être ceux des guerres de siège. L'opération consiste, tantôt à prendre d'assaut, tantôt à tourner les points forts de l'ennemi pour les faire tomber successivement. Ces bastions sont défendus avec acharnement par les Allemands qui ont l'ordre de tenir à outrance et s'y conforment.

Le temps fut presque constamment pluvieux, rendant vaines les explorations aériennes dans des brumes épaisses et transformant le sol des vallées en marécages. La ténacité coutumière des Anglais n'avait pas encore été mise à une aussi dure épreuve. Harcelés par d'incessants bombardements d'obus asphyxiants, obligés de s'y reprendre à deux ou trois fois avant de s'assurer la possession définitive d'une corne de bois (Delville, Foureaux) ou d'un gros de vergers « à conquérir un par un » (nord de Longueval), ils manifestèrent d'un peu de découragement. Leurs opérations, vers la mi-août, parurent se ralentir, sauf au nord-ouest de Pozières.

Les Allemands ne pouvaient se résigner à la perte de ces hauteurs qui commandent la vallée où coulent les eaux abondantes et limpides de l'Ancre et d'immenses horizons vers Bapaume. Descendant en masses de Martinpuich, ils revinrent par six fois à l'assaut, dans la nuit du 16 et le lendemain, entre Thiepval et la grande route, mais s'y brisèrent sous le feu britannique. Les Anglais profitèrent de leurs avantages pour pousser leurs lignes vers Thiepval, qu'ils n'avaient pas cessé de bombarder depuis un mois. Le plateau avait littéralement avalé le village avec son château, son église et son bois. Ils n'en étaient plus éloignés que d'un kilomètre et mordaient maintenant sur la fameuse redoute de Leipzig (18-24 août).

Tout juste les journaux de Berlin venaient de recevoir cette directive : « La crise de la Somme est passée ; l'Angleterre y a jeté au gouffre, dans un sacrifice fou et sans but, la fleur de sa nation. »

Les Anglais, qui avaient fait, sans doute, des pertes sévères, apprenaient, une fois de plus, aux Allemands que c'est la ténacité du Duc de fer qui a gagné la bataille de Waterloo, non ce lourd soudard de Blücher qui n'eut qu'à ramasser les lauriers. Pourtant, « cette indomptable volonté de ne pas céder », dont parle Milton, se mêlait, cette fois, d'un peu de lassitude<sup>1</sup>.

1. *Nelson's History*, p. 75.

## XVII.

Joffre, toujours en liaison étroite avec Haig, rappela son attention sur la situation générale. L'Anglais, habitué à préférer l'action à la pensée<sup>1</sup>, s'obstine souvent dans l'action commencée sans penser qu'il y a peut-être autre chose à faire. Joffre s'inquiète de l'émiettement de son offensive. Les actions isolées étant plutôt à l'avantage des Allemands, il en conclut qu'il faut reprendre des opérations d'ensemble; rien qu'une poussée d'ensemble des forces anglo-françaises donnera à l'offensive le caractère de puissance qui favorisera l'action des Russes en Galicie et l'entrée en ligne de la Roumanie.

L'attaque directe sur Guillemont avait paru aux Anglais une idée tactique d'autant plus juste que ce village dominait leur front. Ils n'y pénétrèrent par deux fois (30 juillet et 7 août) que pour être presque aussitôt obligés de se replier devant de grosses contre-attaques. Il fut donc convenu entre le commandement anglais et le nôtre qu'on renverserait le plan et qu'on procéderait par une série d'actions combinées entre les deux armées, en commençant par la position Maurepas-Cléry, dans notre secteur de gauche<sup>2</sup>.

Maurepas, au sud, et Guillemont, à l'ouest, étaient les deux clefs de Combles, gros chef-lieu de canton, à l'entrée d'un vallon sec, exactement à l'est d'Albert et à l'ouest de la route de Péronne à Bapaume. Ainsi va s'élargir l'opération qui, du côté anglais, n'a eu d'abord pour objet que la suppression d'un saillant.

Notre conquête du plateau de Flaucourt avait été suivie en juillet, au nord de la Somme, par deux attaques (20 et 30 juillet) qui forcèrent les lignes allemandes sur un kilomètre (d'une part, mamelon nord de Hardecourt et croupe de Maurepas; de l'autre, ferme Monacu et bois de Hem). Au sud, deux autres attaques (20 et 24) emportèrent la première ligne de tranchées allemandes entre Barleux et Belloy-en-Santerre et nous rendirent maîtres des formidables organisations d'Estrées. Il fallut employer les grands moyens, les 270 et les 370, contre ce repaire tenu seu-

1. Mathew Arnold, *Our preference of doing to thinking*. — Voir André Chevrillon, *la Psychologie de l'Angleterre*.

2. Rapport Haig.

lement par 200 Allemands; l'observateur, qui le survola pendant le bombardement, vit les pierres et les débris « voler comme des oiseaux au-dessus du sol ». Les Allemands opposèrent partout une vive résistance, tantôt dans une région de chicanes, comme à la ferme Monacu, forteresse aux multiples ouvrages avec des flanquements dans les crassiers de l'usine et des nids de mitrailleuses dans les roseaux de la Somme, tantôt dans des labyrinthes de tranchées circulant au fond des ravins secs et de savantes organisations à contre-pentes. Ces fronts d'attaque étaient trop restreints pour que la reprise de l'action ne fût pas condamnée à des résultats incomplets. D'autres difficultés que la VI<sup>e</sup> armée avait rencontrées pour l'exploitation de ses premiers avantages provenaient pour partie de ces succès mêmes dans une bataille à partie double. L'extension de nos lignes vers le sud rendait presque impossible de laisser à un même chef le soin de mener la bataille sur les deux côtés de la rivière, dans des directions de plus en plus divergentes, vers Péronne et vers Bapaume.

Comme l'idée directrice de la bataille restait d'appuyer les forces britanniques agissant sur la rive droite, Joffre décida de confier les opérations à deux armées. Il était logique, en effet, de ne pas distraire Fayolle de sa mission essentielle et, par conséquent, de confier à un autre chef (Micheler) la conduite des opérations élargies sur la rive gauche. La VI<sup>e</sup> armée, renforcée d'artillerie, reprendra donc sans délai ses attaques, entretenant par l'exemple celles des Anglais; la X<sup>e</sup> va étendre à Bellô-en-Santerre sa gauche appuyée jusqu'alors à la voie Amiens-Chaulnes; restant subordonnée aux résultats obtenus sur la rive droite, elle diffère provisoirement son entrée en action (31 juillet).

Fayolle a fait preuve, dans la première partie de la bataille, d'une rare habileté manœuvrière pour l'emploi du terrain et d'un heureux coup d'œil<sup>1</sup>. La limite d'âge l'avait atteint avant la guerre comme brigadier d'artillerie. Rappelé à l'activité, il eut le commandement de la 70<sup>e</sup> division de réserve, d'abord au Grand-Couronné de Nancy, sous Castelnau, puis, sous Pétain, en Artois, où il enleva Carency. Joffre, qui l'avait distingué

1. Général de Lacroix, *les Armées britanniques en France* (Revue des sciences politiques du 15 octobre 1917).

pour sa solidité et sa droiture, lui donna le 33<sup>e</sup> corps, quand Pétain prit la II<sup>e</sup> armée, et, à la veille de la bataille de la Somme, la VI<sup>e</sup> armée. Maintenant, dans une lutte sans répit de deux mois, il va s'affirmer davantage de jour en jour, soucieux par-dessus tout de dominer l'artillerie ennemie et de protéger ses fantassins par le feu ; infatigable, toujours attentif et souvent hardi, dénué de toute préoccupation personnelle et, comme il disait, « ne voyant dans la guerre que le Boche ».

Etabli fortement sur les hauteurs de Flaucourt et, d'autre part, en liaison avec la droite anglaise, il a pour mission de conquérir les hauteurs à l'est de Combles, en vue de préparer l'offensive ultérieure en direction générale de Bertincourt et de s'installer définitivement sur la Tortille.

### XVIII.

Sur un terrain dont toutes les ressources ont été mises en œuvre par l'ennemi pour le disputer pied à pied et vers où il dirige incessamment de Belgique et de Verdun du matériel humain et du canon, cette guerre est pour nous, comme pour les Anglais, une guerre de siège et de mines. Elle l'a été du lendemain de l'offensive de juillet et le sera jusqu'à la fin de la campagne. « Quelle odieuse guerre ! Des jours et des jours dans des trous, ou plutôt des niches, chacun la sienne dans la paroi d'un boyau », pendant que le canon fait entendre « un roulement ininterrompu ». « On est fatigué à ne pas se tenir sur les jambes ; les hommes dorment par terre dans tous les coins, et au milieu de quel tintamarre ! Le physique va bien, et le moral aussi, mais l'intellectuel n'existe plus<sup>1</sup>. » Il n'y a de belles journées, où la vie éclate à nouveau parmi la mort qui sévit, qu'après les longues, les interminables préparations d'artillerie, quand l'ordre de l'assaut fait jaillir des tranchées les lignes de tirailleurs qui s'élancent vers la lisière d'un bois ou les décombres d'un village, encore bordées de mitrailleuses<sup>2</sup>.

Ces journées de bataille sont rares et courtes. Rares, parce que les chefs ne lancent les attaques qu'après des bombardements

1. Augustin Cochin, *Quelques lettres*, p. 26 et 27, publiées par son frère Jean Cochin. Augustin Cochin fut tué le 8 juillet au calvaire d'Hardécourt ; son frère aîné, Jacques, avait été tué l'année précédente au combat du Xon.

2. « Le Boche en prenait ; tout le monde était ravi. » (A.-Augustin Thierry, *la Bataille de la Somme*, dans la *Nouvelle Revue* du 15 janvier 1918.)



qui ont supprimé ou réduit l'obstacle, et que la bête formidable qu'est la tranchée allemande râle longtemps avant d'être prise : application nouvelle de la doctrine napoléonienne que « le talent de la guerre, consiste à lever les obstacles qui peuvent rendre plus difficile une opération ». Courtes, car les objectifs, selon les instructions de Joffre et de Foch, sont peu éloignés, précis et, pour ainsi dire, impératifs. Le chef ne commande plus seulement : « Vous emporterez telle ligne. » L'ordre est de ne pas dépasser telle ligne. Grosse dépense de projectiles, grande économie de vies humaines.

Les stratèges en chambre s'étonneront du peu de terrain conquis, de la lenteur des progrès. Précisément, l'intelligence de la bataille de Picardie, c'est la pierre de touche des cerveaux qui ont fait l'effort de comprendre ce qu'est devenue la guerre.

Les opérations contre Maurepas furent menées, d'abord jusqu'au 23 août, par le 20<sup>e</sup> corps, qui emporta la moitié du village, poussa jusqu'à la route de Guilleumont et s'empara de la redoute dite de Tatoï, de la carrière de Hem et des bois de l'Angle ; le 1<sup>er</sup> (Guillaumat) acheva ensuite d'un seul élan la conquête de Maurepas, où deux compagnies du 3<sup>e</sup> régiment de Garde combattirent jusqu'au dernier homme, et poussa jusqu'à la route de Cléry. Nous tenions toute la troisième ligne allemande.

La chute de Maurepas et des tranchées avoisinantes et quelques progrès partiels des Anglais, qui étaient parvenus aux abords de Guilleumont, vont permettre maintenant l'attaque d'ensemble, au nord et au sud de la Somme, sur un front total de trente kilomètres, allant de Hamel à Chilly, par nos deux armées et l'armée anglaise.

L'accalmie survenue devant Verdun a donné au général en chef la possibilité d'accroître encore les artilleries à la disposition des armées de la Somme. Foch n'en a jamais assez. Il a enseigné autrefois : « Plus on est faible, plus on attaque. » C'était toujours vrai de la guerre de manœuvre, à la condition, évidente, d'interpréter l'axiome dans le sens de l'ascendant moral. Cette bataille de Picardie est le type de celles qui ne peuvent se gagner que par le canon, par une supériorité énorme d'artillerie.

Fixée d'abord au 30 août, l'attaque fut reportée au 3 septembre pour la VI<sup>e</sup> armée et les Anglais, et au 4 pour la X<sup>e</sup>, en raison d'un temps très défavorable, auxiliaire naturel de la défensive allemande. Succédant aux brouillards de la première

quinzaine du mois, les bourrasques ne gênaient pas moins nos réglages d'artillerie et nos liaisons.

De leur côté, les Allemands ont amené sur la Somme, à défaut de réserves stratégiques, des unités nouvelles qu'ils ont formées avec des bataillons prélevés sur d'autres parties du front et d'importants renforts d'artillerie lourde. Le Kaiser était revenu, une fois de plus, sur les lieux.

Un prélude formidable et sûr d'artillerie avait à peu près démoli les tranchées et fait taire les batteries allemandes quand il se développa le cinquième jour (3 septembre) dans une attaque d'infanterie qui rompit le front allemand sur près de neuf kilomètres. Du côté des Anglais, le résultat le plus important de la journée fut la prise de Guillemont par trois brigades irlandaises (Munster, Leinster et Connaught), qui s'y maintinrent malgré trois furieuses contre-attaques et poussèrent à 500 mètres à l'est. Par contre, ils ne purent conserver ni la ferme Falfemont, au contact avec notre extrême-gauche, ni Ginchy, sauf la partie basse du village où ils restèrent face à face avec l'ennemi. De notre côté, sur un front plus étendu, six kilomètres, depuis le nord de Maurepas jusqu'à la Somme, le 1<sup>er</sup> corps surprit l'ennemi en plein désordre, au milieu des relèves, et marcha d'un pas ferme à travers un lacs de tranchées, de succès en succès<sup>1</sup>. C'était l'ancien corps de Lille, composé en majeure partie d'hommes des pays envahis, qui combattait pour ses foyers<sup>2</sup>. Cette infanterie, magnifique et enragée, emporta tous les objectifs : hameau du Forest, crête de la croupe du Forest à Cléry, village de Cléry. Elle ramassa, ce jour-là et le lendemain, où elle s'empara de l'éperon des bois Marrières, 2,500 prisonniers, 32 canons et une grande quantité de mitrailleuses.

La prise de Cléry, bourg allongé en amphithéâtre, sur une boucle de la Somme, était importante, à l'un des rares passages de la rivière. La position avait été reconnue déjà par les Romains ; les vestiges de leurs retranchements s'y mêlent encore à ceux du château que les sires de Créqui élevèrent au xiv<sup>e</sup> siècle en plein marais et dont les remparts portaient l'insolente devise : *Nul s'y frotte*.

Les Allemands ne purent dissimuler ces échecs : « La lutte se poursuivait difficile sur la Somme. »

1. *Marched steadily from victory to victory* (Nelson, p. 101).

2. *Ibid.*

## XIX.

Ils n'avaient pas attendu cette nouvelle défaite pour imposer à l'Empereur le remplacement de Falkenhayn, comme chef d'État-Major général, par Hindenburg (29 août).

C'était l'abdication militaire du Kaiser.

Falkenhayn était ministre de la Guerre quand il avait été appelé, en janvier 1915, à remplacer Moltke le jeune, à qui l'Empereur ne pardonnait pas d'avoir négligé Paris pour se faire battre sur la Marne.

L'Allemagne avait été tout entière avec l'Empereur, ce jour-là, contre Moltke. Elle avait mis plusieurs mois à connaître sa défaite de la Marne, racontée d'abord comme un repli stratégique d'un affluent de la Seine à un autre. Quand la voix du monde finit par lui apprendre notre Marathon, c'était au moment d'une autre défaite à peine moins cruelle à son orgueil, l'Yser ; la charge, cette fois, en incombait à l'Empereur. Ayant manqué, pensait-il, son entrée triomphale à Paris par l'obstination théorique de Moltke, c'était lui qui avait conçu la ruée sur l'Yser, l'attaque en direction de Calais<sup>1</sup> et de Londres.

Falkenhayn ne fut, de fait, que l'exécuteur des ordres militaires de l'Empereur et son complaisant. Il avait pris parti, le sachant agréable, pour l'attaque sur Verdun, que Hindenburg déconseillait. L'immense déception ajouta encore à la popularité du vieux reître, libérateur de la Prusse orientale, conquérant de la Pologne, vainqueur des Russes, vrai soldat allemand qui ne savait pas farder la vérité. Par deux fois, l'Empereur lui a pris ses plus belles troupes du front russe pour ses grands desseins : la guerre balkanique, avec la Méditerranée pour but ; la ruée sur Verdun, avec Paris pour but. Les deux projets ont échoué : le balkanique devant nos lignes orientales ; l'occidental, à la fois sur la Meuse et sur la Somme, celle-ci libérant celle-là. C'était Falkenhayn encore, couverture trouée de l'Empereur, qui venait de laisser les Autrichiens échouer au Trentin et qui n'avait prévu ni Broussiloff ni l'offensive anglo-française.

Si disciplinée que fût l'Allemagne, elle ne se tut point du

1. Après la bataille de l'Yser, la presse allemande a contesté impudemment que Calais ait été à aucun moment l'objectif de l'empereur. Cette assertion est démentie par les documents contemporains. Les Wurtembergeois et Bavaurois chargeaient en criant : *Calais ! Calais !* (Le Goffic, *Steenstraete*, p. 8.)

mécontentement qui lui vint de tant de déceptions. Le chef imprévoyant, impulsif, incapable, c'était l'Empereur lui-même. Il fut désigné comme le responsable par les pangermanistes qui l'avaient trouvé si souvent docile, mais qui le savaient hostile à leurs appétits démesurés. Les socialistes, d'autres encore, firent chorus. Il pensa, d'abord, contenter l'opinion en mettant sous les ordres directs de Hindenburg tout le front oriental (3 août). On le vit encore, par deux fois, sur le front de la Somme, jouant au capitaine, haranguant les troupes. Pourtant son flair de vieux comédien, qui sait distinguer la claque du public, ne s'y trompa point ; il encombra, gênait tout le monde. Comme ses discours ne suffirent pas à ramener la victoire et comme la Roumanie venait de se décider à rejoindre l'Entente, faisant un ennemi de plus, il lui fallut se résigner, remettre au chef populaire tout le commandement. Il ne sera plus le *Kriegsherr* que sur le papier. C'est désormais la dictature militaire de Hindenburg, étayé de Ludendorff. Les « Dioscures<sup>1</sup> ».

La rancune de cette *diminutio capitis* ne sera pas étrangère à la revanche qu'il cherchera dans la revanche de ses offensives brusquées, celle des offres de paix à la fin de l'année.

Les succès persistants, bien que ralentis des Russes (qui se taisaient de leurs effroyables holocaustes devant Kovel, inutile charnier de plusieurs centaines de mille hommes), l'arrivée de la Roumanie dans la guerre des Latins et des Slaves contre les Teutons, Verdun dégagée, Gorizia prise, la victoire anglo-française cheminant sur la Somme, éveillaient alors chez les peuples de l'Entente d'ardentes espérances. Ils voyaient l'Allemagne s'enfonçant dans le crépuscule, désormais traînant son avenir derrière elle, vouée à la défaite prochaine. Il faut mesurer à ces illusions les craintes qui vinrent à l'Allemagne. Comme elle paraissait ployer sous le poids des crimes et des fautes, elle se redressa, déposséda son Empereur de la direction suprême des armées, y appela le plus digne, dirigea son principal effort contre les armées fraîches qui ne l'assaillaient à ce moment, comme l'Italie lui déclarait la guerre, qu'avec la certitude de la prompte victoire des Alliés. C'était faire très exactement ce que, rationnellement, elle devait faire.

1. « Le renvoi de Falkenhayn équivaut à la reconnaissance par l'Allemagne de la défaite subie devant Verdun. Cet aveu vient plus de six mois après le commencement de cette gigantesque aventure. » (*Post* du 3 septembre.)



## XX.

La conquête totale, par les Anglais et par nous, du long dos d'âne aux flancs escarpés entre Thiepval et Estrées, c'est ce que Haig appelle dans son rapport la seconde phase (qu'il arrête au 3 septembre) de la bataille de la Somme; ce sont, en effet, les deuxièmes lignes ennemies qui ont été le principal objectif pendant cette période. Toutefois, ces sortes de divisions ne laissent pas que d'être arbitraires, car le rideau ne tombe pas à la bataille, comme il fait au théâtre, avant la fin de la tragédie; il n'y a point d'entr'actes; les opérations chevauchent les unes sur les autres; l'action se poursuit plus ou moins intense, sans interruption.

C'est ainsi que l'attaque générale du 3 s'est propagée de notre côté, entre Cléry et Le Forest (sud de Combles), jusqu'en vue de la grande artère de Péronne par Bapaume à Arras et à Béthune, face à Bouchavesnes, et qu'elle a poussé, du côté anglais, jusqu'aux premières tranchées allemandes au delà de Ginchy, enfin conquise le 9 septembre (l'important ouvrage appelé le quadrilatère restant aux Allemands) et jusqu'aux lisières du bois de Leuze à 1,200 mètres et au nord-ouest de Combles. Nous commençons à entourer Combles sur une ligne qui formait un peu près un demi-cercle.

Ce gros bourg grim pant aux deux venants d'un ravin incliné vers la rive gauche de la Somme est comme la poterne de Bapaume. Les Allemands en ont fait une forteresse.

Les lignes des Anglais n'étaient plus qu'à une petite distance en arrière des nôtres, à l'ouest du méridien de Combles, alors que nous l'avions dépassé vers l'est, depuis la boucle de la Somme à Cléry jusqu'aux lisières du bois d'Anderlu, sur un éperon au nord de Le Forest. Ils avaient leur centre sur les crêtes qui font la séparation entre les eaux françaises et les eaux des rivières belges. Leur aile gauche était encore arrêtée aux lisières du bois des Foureaux et leur aile droite, au sortir de Ginchy, devant la cote 354, point culminant du plateau de Morval.

Pendant que Fayolle et Rawlinson s'installaient sur ces nouvelles positions de la rive droite, Micheler, qui aurait voulu partir plus tôt et qui, peut-être, aurait alors eu affaire à moins forte partie, engageait avec beaucoup de vigueur des combats de large envergure sur la rive gauche. Ces opérations ont pour but géné-

ral de détruire les forces ennemies qui avaient passé la Somme en amont de Péronne. Le premier résultat à atteindre est de s'assurer la possession des plateaux de Villers-Carbonnel à Chaulnes.

Les Allemands s'étaient solidement accrochés au village de Barleux depuis leur surprise de juillet et avaient renforcé leurs organisations dans le sud du village devenu bastion, au travers du plateau de Santerre. Ces ouvrages s'étendaient sur plusieurs lignes aux deux bords de la route et de la voie ferrée de Péronne par Chaulnes (vers le faite entre Ingon et Luce), à Roye et à Montdidier. L'offensive de la X<sup>e</sup> armée, dans la grande boucle de la Somme, se prononçait donc, de l'ouest à l'est, en direction générale du cours de la haute Somme entre Ham et Péronne, toutes deux, comme Bapaume sur la grande transversale d'Arras. Nous tenions Belloy-en-Santerre, un peu au nord, et le village d'Estrées à cheval sur l'ancienne chaussée romaine qui, venant d'Amiens, passe la rivière au pont de Brie. Les Allemands avaient leurs principales forteresses à Barleux, Berny, Deniécourt (hameau d'Estrées), Soyécourt, Vermandovillers, Lihons, l'ancien parc des ducs de Chaulnes, en avant du bourg, et Chilly.

Comme ils avaient, sur l'autre rive de la Somme, établi leur organisation Combles-Cléry en avant de la route de Péronne à Bapaume, leur ligne de Barleux à Chaulnes constituait le remblai de la route de Roye à Péronne, secteur principal (sur le plateau de Santerre) de la route nationale de Paris à Lille.

C'est cette ligne qu'il s'agissait d'enlever ou d'entamer.

L'attaque se développa le 4 septembre sur une étendue d'environ vingt kilomètres. Qui ne « réalise » pas une pareille attaque comme un assaut de la guerre de siège contre des remparts et des fossés, figurés ici par des lignes de tranchées, reliant entre eux une série de villages fortifiés, ne voit pas la bataille moderne. La lutte d'artillerie a eu beau être violente des deux côtés, ni nos soldats n'ont été ébranlés ni les ouvrages allemands entièrement démolis.

Nos troupes enlevèrent d'un premier élan les tranchées ennemies de Barleux à Deniécourt et deux villages (Soyécourt et Chilly); la pluie les arrêta, une fois de plus, dès le lendemain, sur ce front irrégulier qui comprenait à Vermandovillers et à Deniécourt deux enclaves profondes qu'il allait s'agir maintenant de réduire. Micheler ne put d'abord que maintenir ses positions contre des retours furieux de l'ennemi. Il reprit alors de nouvelles

préparations d'artillerie qui achevèrent de détruire les ouvrages de Berny, Vermandovillers, Lihons et Deniécourt (avec Chaulnes, l'un des deux piliers de la défense allemande). Il occupa ces décombres et progressa vers le plateau de Chaulnes, mais continua à échouer devant Barleux, l'un de ces villages « endiables » qui résistent à tout (8-15 septembre).

Ces combats, où nous fîmes plus de 2.000 prisonniers valides, n'étaient encore, eux aussi, que les grandes manœuvres de la victoire. Les conséquences de la conquête laborieuse d'un terrain fait pour la défensive n'apparaîtront que plus tard. Ce sont les pierres de soutènement du rempart qui commencent à se rompre.

Micheler avait attendu davantage de l'offensive, longuement préparée, de la X<sup>e</sup> armée. Tout de même, ici encore, les Allemands reculaient; nous n'avions à aucun moment (et pareillement les Anglais au nord de la Somme) cédé un pouce de terrain que pour le reprendre aussitôt.

Leurs écrivains, tantôt se rabattirent à une comparaison, d'ailleurs inexacte, entre le taux de notre avance vers leur ligne Bapaume-Péronne et le taux de leur avance vers Verdun, oubliant qu'ils avaient gagné les quatre-cinquièmes de leur avance sur Verdun dans la première semaine de la bataille de huit mois; tantôt ils baptisèrent de l'euphémisme : « repli élastique des lignes » la perte de leurs positions et raillaient « ce signe extérieur de victoire que serait la marche en avant ».

## XXI.

La troisième bataille sur la rive nord eut des débuts très brillants.

Les Allemands n'avaient reculé que pour s'établir à de nouvelles positions fortifiées, villages crénelés, chaque corne de bois aménagée en tranchée, labyrinthe de galeries souterraines. C'étaient, pour les Anglais et pour nous, les mêmes bombardements à recommencer contre les mêmes boucliers de la terre.

Sortant de Péronne et après avoir dépassé le Mont-Saint-Quentin, Bouchavesnes est le premier village sur la route de Bapaume, à droite, en avant de l'épine de Malassis, et face aux pentes descendantes d'une large crête très boisée. Un peu plus loin, sur la gauche, Raucourt, face au bois de Saint-Pierre-Vaast, puis le

village double de Sailly-Saillisel, l'un à l'ouest, l'autre à l'est de la chaussée.

Cette organisation de Bouchavesnes et de ses défenses avancées sur six kilomètres était très forte; elle fut enlevée par la VI<sup>e</sup> armée en huit jours (4-13 septembre), ce qui, à juste titre, passa pour rapide; une préparation très complète d'artillerie a été suivie de l'attaque des bois Marrières et de la cote 145, muraille du secteur devant Bouchavesnes. Ce succès s'est déployé en opérations enveloppantes sur les ailes : à gauche par les bois d'Anderlu et de l'hôpital en direction de Raucourt; à droite, depuis les étangs de Cléry jusqu'à l'ouest de Feuillancourt. Ici, nous prenions pied sur la cote 75, croupe qui s'élève au-dessus de la rive droite de la Somme et fait face au Mont-Saint-Quentin, formidable chien de garde de Péronne. Enfin, l'assaut du centre sur Bouchavesnes fut ingénieusement réglé par l'ancien ministre de la guerre Messimy, commandant la 6<sup>e</sup> brigade de chasseurs; il opéra par sa gauche de façon à rester sur le terrain dominant et en liaison avec le 44<sup>e</sup> de ligne, « le plus vaillant des camarades de combat<sup>1</sup> ».

Les attaques, au départ du bois Marrières, vers le ravin, furent si promptes et d'une exécution si brutale qu'elles furent applaudies, comme au théâtre, par la ligne des chasseurs qui les virent passer et que les éléments de droite ne parvinrent pas à suivre le mouvement. Messimy accompagna ses vagues d'assaut, afin de ne laisser échapper, par le retard d'un ordre, aucune occasion favorable, et stimulé qu'il était par Joffre qui, venu la veille sur le terrain avec Foch et Fayolle, avait dit qu'il comptait sur lui pour prendre Bouchavesnes. La route de Péronne à Bapaume fut presque aussitôt emportée à la baïonnette par le bataillon de Pélaçot (44<sup>e</sup> d'infanterie).

« Entrés dans la bataille à l'allure de la charge, ne marquant le pas que sur ordre et pour mieux reprendre leur élan, les chasseurs de la 6<sup>e</sup> brigade ne connurent l'obstacle que pour le renverser. A la rescousse des bataillons du 44<sup>e</sup> et du 133<sup>e</sup> (bataillon Thouzelier), ils ne firent qu'un bond jusqu'à Bouchavesnes<sup>2</sup>. »

L'affaire fut une série de manœuvres, exécutées sous le feu avec une grande régularité. Moins de deux heures après le départ (de 17 heures 45 à 19 heures), Bouchavesnes, où le combat s'était

1. Ordre du jour du 13 septembre.

2. Ordre du général de Bazelaire, commandant le corps d'armée.



poursuivi de maison en maison, était à nous, avec ce qui restait vivant (400 hommes) des deux bataillons qui l'occupaient. Ivres de leur succès, nos fantassins dansaient parmi les trophées sur la place du village.

Encore dans la nuit, le bataillon Mahieu, malgré que son chef fût tombé pendant l'attaque, arrondit sa conquête dans le sud de Bouchavesnes, aux abords d'une ferme qui s'enfonçait comme un coin dans les positions ennemies (18 septembre). Les Allemands, qui avaient été surpris en pleine relève, réparèrent leur désordre. Ils contre-attaquèrent le lendemain, après un furieux bombardement, sur les chasseurs qui tenaient le village, mais ils s'y usèrent et se replièrent dans les bois.

Au cours de nos opérations contre la route de Péronne à Bapaume, ces mêmes régiments irlandais, qui s'étaient illustrés à Guillemont, avaient emporté Ginchy (9 septembre). Le 12, jour de la prise de Bouchavesnes, toute la VI<sup>e</sup> armée britannique, bien établie enfin sur le faite de partage où les Allemands avaient eu leurs secondes positions, commença contre leurs troisièmes lignes un intense bombardement. Les Anglais avouaient très honorablement leur regret d'avoir retardé l'avance de notre VI<sup>e</sup> armée; décidés à progresser cette fois en même temps que nous, ils avaient fait le nécessaire pour y réussir.

## XXII.

Le ravin de Combles séparait, comme on a vu, les deux armées. Il avait été convenu entre Haig et Foch qu'il ne serait pas nécessaire d'attaquer directement cette petite ville très fortifiée, déjà dominée de droite et de gauche par les Anglais et par nous; nos progrès combinés avec les leurs la rendraient intenable aux Allemands. La droite de la V<sup>e</sup> armée britannique, ayant Morval pour objectif, et la gauche de notre VI<sup>e</sup> armée, poussant sur Sailly-Saillisel, déborderaient Combles et la feraient tomber.

Il fallait progresser entre le bois des Bouleaux et le val de Combles pour atteindre Morval; entre le bois, autrement étendu et fortifié, de Saint-Pierre-Vaast et le ravin pour atteindre Sailly-Saillisel. Les deux opérations étaient difficiles, la seconde surtout<sup>1</sup>, et exigeaient une liaison étroite entre les armées.

1. Rapport Haig.

« Leur amitié cordiale et leur désir sincère d'entraide firent l'office de l'unité de commandement qui est à l'ordinaire essentielle pour combattre dans de telles conditions<sup>1</sup>. »

Le plan de Haig est d'attaquer par sa droite sur Morval, Lesbœufs et Flers. Si l'attaque réussit, il l'étendra à gauche contre le front Martinpuich-Courcelette. La prise de Thiepval deviendra dès lors indispensable; la VI<sup>e</sup> armée (du général Gough), qui n'a poursuivi; par ordre, depuis juillet, qu'une avance méthodique, quittera son rôle de pivot de manœuvre; des positions qu'elle a successivement conquises, elle n'aura plus grand-peine à faire tomber tout le reste du redoutable plateau.

L'assaut fut donné le 15 septembre au matin, après trois jours d'un bombardement intense dont la violence s'accrut encore au début de la bataille. Haig avait mis en ligne toute la IV<sup>e</sup> armée et le 1<sup>er</sup> corps canadien de la V<sup>e</sup>. De la gauche à la droite, les Canadiens s'élancèrent vers Courcelette, les Écossais sur Martinpuich, deux divisions territoriales (Northumberland et Londres) sur le bois des Foureaux, les Néo-Zélandais sur Flers, la Garde sur Lesbœufs et Morval.

Les *tanks* apparurent pour la première fois dans cette journée radieuse d'automne.

Le *tank* descend en droite ligne des chars armés de faux qui sont figurés aux bas-reliefs de Korsabad et de Ninive et dont Arrien et Végèce ont décrit la tactique. Les Grecs et les Troyens, au dire d'Homère, s'étaient déjà servis de ces engins; Cyrus en avait introduit l'usage dans les armées persanes. Ils étaient, a-t-on écrit, plus redoutables en apparence qu'en réalité; pourtant, ils traînèrent avec eux l'épouvante pendant des siècles. Wells, dans une de ses histoires fantastiques<sup>2</sup>, en avait fait un *tripode* dévalant à immenses enjambées et culbutant ou brisant tous les obstacles avec un fracas assourdissant.

Dans cette guerre extraordinaire qui emploie en même temps des armes où la science a poussé l'art de tuer aux dernières limites de l'horreur et des armes en usage aux temps les plus reculés de l'antiquité homicide, le monstre est devenu un camion automobile blindé, à la carapace à peu près invulnérable et bariolée comme un décor de ballet russe. Monté sur des chenilles, il

1. Rapport Haig.

2. *La Guerre des mondes*.

gravit les pentes et les descend avec une égale aisance, et broyant, éventrant ou renversant tout sur son passage, arrachant les broussailles de fil de fer quand il franchit les tranchées, écrasant les nids de mitrailleuses, faisant des trouées dans les bois, crevant les murs et les maisons, et, tout le temps, par ses mitrailleuses et son canon, crachant en avant, à droite et à gauche, la mitraille et les liquides enflammés. Il enferme dans son ventre une demi-douzaine d'hommes, dont le chef se dirige, comme le pilote d'un sous-marin, à l'aide d'un périscope.

La bête d'acier est à la fois hideuse et grotesque. Les soldats anglais, à voir travailler le tank, ne se tiendront pas de joie : « Comment avez-vous été blessé ? » demande un major à un Irlandais. — « J'étais en train de rire au passage du *tank*. » Dans l'horreur, la gaité bruyante, la joie lourde de Falstaff, la part de comique<sup>1</sup> qui est toujours chère au soldat anglais.

*Tank* ne veut rien dire. Le mot avait été choisi exprès pour que, surpris par l'ennemi, il n'apportât avec lui aucune indication. Les *tanks* s'appelaient officiellement *Machine Gun Corps, Heavy section*<sup>2</sup>. Le secret en fut très bien gardé. Les avions allemands n'aperçurent qu'à la veille de la bataille quelques-uns des monstrueux crapauds qui s'exerçaient hors de leurs abris.

Le commandement anglais se rendait compte que l'instrument n'était pas encore à point. Les perfectionnements n'apparaîtraient qu'à l'usage. Ce n'est encore qu'une expérience, dont nous tirerons profit comme nos alliés. La tactique (dans ses grandes lignes) en est déjà reconnue : les *tanks* précéderont l'assaut de l'infanterie pour déblayer le terrain des mitrailleuses dissimulées dans des trous.

L'effet de surprise contribua à la victoire ; les « vaisseaux de terre de Sa Majesté », comme les appelaient leurs occupants, obstinément amphibies comme tous les Anglais, mirent du désarroi chez les Allemands ; ils pénétrèrent dans Flers et dans la sucrerie de Courcelette moins de deux heures après le commencement de la bataille. Cependant, le général Fayolle avait dit avec raison, quelques jours avant : « Les Anglais attaquent sur un grand front cette fois, et avec leurs nouvelles machines de guerre. Je

1. « De comédie », écrit à tort un auteur anglais (John Buchan, *Nelson's History*, p. 119).

2. Corps des mitrailleuses, section lourde.

rets plus de confiance encore dans la vaillance de leur belle infanterie<sup>1</sup>. » Les Écossais et les Canadiens se distinguèrent particulièrement dans cette chaude journée, ceux-ci à Courcellette, « regagnant quelques kilomètres de terrain français à leur ancienne patrie<sup>2</sup> ». Le succès, admis par les Allemands, fut dû en outre à une feinte très habile du général Haig : il avait, la veille, lancé une brigade au sud-est de Thiepval contre la tranchée Hohenzollern et la redoute que les Allemands appelaient le « Wunderwerck », *l'ouvrage merveilleux*; ouvrage et tranchées avaient été emportés. Le commandement allemand conclut que l'effort principal des Anglais, dont il attendait l'offensive<sup>3</sup>, serait de ce côté et y lança une grosse contre-attaque qui fut, d'ailleurs, repoussée.

Avant la tombée de la nuit, les Anglais occupaient les tranchées ennemies au delà de Flers, le plateau 154, au contact de la ligne Morval-Gueudecourt, le bois des Fourreaux et les deux villages de Courcellette et de Martinpuich. Ils ne furent arrêtés qu'à leur extrême droite par un fort ouvrage, le « Quadrilatère », à un kilomètre environ de Ginchy, au creux d'un profond ravin boisé vers le coude de la route de Morval. Dur combat où tomba le fils aîné du premier ministre, Raymond Asquith, *scholar* du vieux type Élisabethien, avocat brillant et charmant poète. « Il aimait sa jeunesse et sa jeunesse devint éternelle<sup>4</sup>. » De quel immense tribut les « intellectuels » de nos deux pays ont payé l'honneur d'être l'élite pensante!

La bataille du 15 septembre donnait aux Anglais toutes les positions dominantes entre Thiepval et Combles, excellents observatoires sur toute la région de Bapaume, une appréciable progression sur leurs contre-pentes, une avance moyenne de deux kilomètres, à travers deux forts systèmes de défense, sur un front de dix, trois villages, puissamment organisés, et 4,000 prisonniers. C'était le coup le plus rude porté aux Allemands par les Anglais depuis le début de la campagne, un succès considérable et, relativement, peu coûteux.

Ils le développèrent encore dans les journées suivantes, malgré de vives contre-attaques, mais gênés de nouveau par le temps

1. *Commentaires de Polybe*, t. IX, p. 142.

2. *Nelson's History*, p. 115.

3. *Rapport Haig*.

4. *Nelson's History*, p. 122.



qui ne s'était éclairci que pour quelques heures. La pluie tomba presque sans interruption du 18 au 22, rendant impossibles les observations aériennes, qui étaient déjà difficiles par les longues matinées brumeuses d'automne. Cependant, le 18, le « Quadrilatère » fut enlevé par la Garde qui s'y était entêtée; le 21, les Allemands contre-attaquèrent en vain dans la région de Flers et au sud de l'Ancre; puis le bombardement put reprendre le 24 sur les points de la troisième position allemande qui tenait encore, et toute la lignée alliée s'ébranla à nouveau le 25, la droite de Haig depuis Martinpuich jusqu'au ravin de Combles, la gauche de Fayolle du ravin à la Somme.

L'objectif était, du côté des Anglais, d'occuper, au nord de Combles, l'éperon de Flers et les trois villages de Morval, Les-bœufs et Gueudecourt; du nôtre, de réduire, à l'est, Rancourt et le hameau de Frégicourt.

Nous nous étions emparés, dès le 14, de la ferme Le Priez, organisée par les Allemands en redoute fortifiée et qui protégeait, du nord-est, Combles à l'abri dans sa cuvette. L'ennemi fit, le 21, un puissant effort, sur un front de cinq kilomètres et avec trois divisions fraîches — la 214<sup>e</sup>, embarquée pour le front russe et rappelée à mi-route, et le 18<sup>e</sup> corps, retiré du front de l'Aisne — pour reprendre la ferme et nos tranchées jusqu'au bois Labbé, secteur de Bouchavesnes. C'est la seule contre-attaque en règle que les Allemands aient montée pendant la bataille de la Somme. Ils lancèrent jusqu'à cinq vagues d'assaut, précédées de fortes préparations d'artillerie, sur nos nouvelles positions, et s'obstinèrent jusqu'à la nuit. Nos troupes tinrent bon, eurent vite fait de reprendre à la baïonnette le nord-est de Bouchavesnes où l'ennemi avait pris pied et gardèrent partout le terrain conquis.

La journée du 25 ne fut pas moins mauvaise pour les Allemands. Notre offensive, parfaitement conjuguée avec celle des Anglais, les surprit comme ils pensaient encore leurs blessures du 21 qui avaient été cruelles. Leur résistance n'en fut pas moins solide, par endroits désespérée; il y eut dans l'élan des nôtres la force que donne la certitude anticipée du succès. Tous les objectifs furent atteints, les uns avant le soir, les autres dans la nuit, sauf Gueudecourt. Pris et perdu, le gros village tomba seulement le 26, à la suite de l'enlèvement d'une tranchée fameuse chez les Anglais sous le nom de « Gird »; un tank et un avion armé de mitrailleuses, qui descendit à moins de 200 mètres, partici-

pèrent à l'action<sup>1</sup>. Un de nos détachements avait poussé jusqu'au cimetière de Comblès en dehors et au nord-est du bourg et s'y était installé.

Dès lors, la forteresse de Comblès, encerclée de toutes parts, devenait intenable. Les Anglais s'y rencontrèrent avec nous, arrivant ensemble, eux de gauche, nous de droite, au ravin creux qui s'ouvre, du nord au sud, entre Morval et Frégicourt, et que nos feux croisés avaient pris de toutes parts. Les Allemands s'étaient opposés de leur mieux au développement régulier de nos fronts. Quand ils nous virent irréductibles, les Anglais à Morval et à Lesbœufs, nous à Rancourt et à la ferme Le Priez, ils se sentirent dans un étau. On tira au sort les deux bataillons qui se feraient tuer et qui se rendirent; le reste s'échappa pendant la nuit (26 septembre). Des monceaux de cadavres couvraient le sol éventré par nos obus. C'était le premier chef-lieu de canton que nous reprenions depuis octobre 1914.

Il parut alors à Haig que les succès de sa IV<sup>e</sup> armée étaient assez considérables pour lui permettre de faire à nouveau « avancer en ligne » sa VI<sup>e</sup> et d'ordonner la prise de Thiepval<sup>2</sup>. Méthodiquement, il avait retenu le général Gough pendant près de trois mois, selon le plan qu'il avait arrêté dans la soirée du 1<sup>er</sup> juillet, après l'échec de sa gauche. Il le lâche à présent, sans perdre une heure, avant que les Allemands se soient remis du coup qu'ils ont reçu le 25 sur leur autre aile. L'assaut contre le plateau de Thiepval partit le 26 à midi.

La puissante position avait été déjà, comme on l'a vu, fortement ébréchée. Restait à emporter la crête du plateau, le village même de Thiepval, la ferme de Mouquet et les trois grandes redoutes, réputées inexpugnables, de Zollern, Stuff et Schwaben, avec le système de tranchées qui les reliait. L'attaque fut menée avec tant de vigueur que la ferme et la redoute Zollern furent enlevées du premier jour, et, dès le lendemain, le village, ainsi que les faces sud et ouest de la redoute Stuff et la face sud de la redoute Schwaben. Mais les Allemands se cramponnèrent aux pentes nord du plateau qui descendent vers l'Ancre.

Ils avaient subi de lourdes pertes et laissèrent plus de 2,300 prisonniers aux mains des Anglais; le chiffre des prisonniers faits

1. Rapport Haig.

2. Id.

par les deux armées britanniques depuis le 14 septembre s'élevait à plus de 10,000.

### XXIII.

Les Allemands n'auraient été battus sur la Somme que par nous qu'ils en eussent éprouvé moins de dépit; ce qui ne se pouvait supporter, c'était de l'avoir été, cette fois, par les Anglais, négociants, commis sortis d'hier de leurs comptoirs, joueurs de *football* et de *cricket*, par les Australiens, Néo-Zélandais et Hindous. Ils avaient cessé d'ancienne date de mettre en doute leur vaillance; ils s'étonnent et s'irritent maintenant que ces trafiquants, et ces *sportifs*, ces coloniaux et ces intellectuels aient appris la guerre, ne se laissent plus emporter dans des assauts désordonnés et fous, sachent eux aussi attendre l'heure marquée pendant que, réglées par les avions, leurs artilleries détruisent sous des averses de fer et de feu les retranchements et les bastions. La blessure cria de toutes ses bouches saignantes.

L'Allemand sait vaincre; il ne sait pas être vaincu avec grâce. Il se mit à dénoncer avec dégoût ses propres méthodes, du moment qu'elles étaient pratiquées par les Anglais et par nous. Cette guerre sur le front occidental, ce n'est plus la guerre, gémissent les correspondants, la noble guerre des *Niebelung*, la guerre classique et fière de *Clauzevitz* — menée de la façon que l'on sait en Belgique et en France, en Pologne et en Serbie; — mais ce n'est plus qu'un écrasement brutal, une boucherie sauvage, « la mise en œuvre du gigantesque matériel qu'a préparé pour les Alliés l'industrie du monde entier ».

Que la guerre eût ou non perdu son antique poésie sans en créer une autre, c'était un fait que les temps restaient durs pour les armées allemandes de la Somme, sous *Hindenburg* comme sous *Falkenhayn*. Les communiqués avaient beau alléguer à chaque nouveau répli qu'il ne s'agissait que d'un petit peu de terrain sans valeur<sup>1</sup> cédé à chaque fois pour de hautes raisons stratégiques, millimètres visibles seulement au microscope sur la carte, et les commentateurs expliquer, selon la doctrine ortho-

1. Communiqué sur les batailles du 15 et du 16 : « Nous avons abandonné quelques villages sur la ligne Gueudecourt-Bouchavesnes. » Rien de Comblès. Rien de Thiepval.

doxe, que le gain seul du terrain ne procure pas l'avantage, que l'avantage résulte seulement du rapport de l'espace avec les forces combattantes. Tout de même le lecteur arpentait! Comme la bataille de la Somme allait entrer dans son quatrième mois, l'addition des pertes successives de terrain faisait une zone de 180 kilomètres carrés, ce que les Allemands avaient gagné en huit mois sur la Meuse. — Tout de même, le lecteur raisonnait, le plus souvent en silence, mais quelquefois en public! : ces villages, ces bois et ces crêtes d'où l'action combinée des artilleries et des infanteries anglaises et françaises avaient délogé, de semaine en semaine, quelques-unes des plus belles troupes de l'Empire, ce n'étaient pas apparemment des positions de nul intérêt; le Commandement n'aurait pas fait décimer tant de divisions, de 50 à 60<sup>2</sup>, et consenti un sacrifice de 200 à 300,000 hommes (dont 45,000 prisonniers) pour des bicoques et des tertres!

Finalement, les officiers expliquèrent « que les troupes qui venaient de se battre avec tant d'opiniâtreté et d'héroïsme » allaient « élever de nouveau une barrière de fer devant les forces unies de l'ennemi ». — Ainsi c'était bien une première « barrière de fer » qui avait été rompue sur vingt-deux kilomètres. — Au surplus, « les Français tiendraient-ils toute la ligne Bapaume-Péronne qu'ils n'auraient obtenu rien autre que l'enfoncement d'un front de défense sans aucune valeur stratégique ». — On aperçoit ici comme une première esquisse du repli Hindenburg au printemps de 1917.

Au soir du 26 septembre, où les Alliés rentraient dans Comblès, clef des dernières positions allemandes vers Péronne et Bapaume, et dans Thiepval, pivot, réputé imprenable, de toute l'organisation ennemie à l'ouest du champ de bataille, la situation paraissait donc très favorable. Elle l'était en effet, les Allemands repoussés sur leurs quatrième positions, d'où ils n'avaient plus que des vues médiocres, toujours bons au combat, mais mécontents de tant d'échecs; et les Anglais et nous, tenant partout les hauteurs et les observatoires, respirant le vent de la victoire, les *tommies* surtout dans la joie de leurs premières franches victoires sur les « Huns », ainsi qu'ils appelaient les « Boches ».

1. *Gazette de Francfort, Dernières nouvelles de Munich, Vorwaerts* de fin septembre et du début d'octobre.

2. Vingt-deux contre les Anglais.



A mes précédentes visites à l'armée britannique, j'y avais observé une volonté âprement tendue, le pli du front chez l'homme qui médite le plus grand effort. Elle rayonnait maintenant, fière de sa supériorité tactique, enfin démontrée, après de cruelles épreuves, par son beau succès ; le regard du dernier goujat en était illuminé.

Les nôtres, plus accoutumés à vaincre, se rendaient mieux compte des obstacles qu'il restait à surmonter.

#### XXIV.

Joffre avait espéré « un été de Picardie » ; rien qu'une succession continue de quinze belles journées claires d'automne sur des terrains secs aurait permis certainement de développer largement la victoire incontestée de septembre<sup>1</sup>. C'était également l'avis de Foch que le fruit était mûr. Haig n'en disconvenait pas, mais il ne convenait pas encore, bien qu'averti par le loyal Rawlinson, que sa IV<sup>e</sup> armée, après sa rude besogne de trois mois, éprouvait quelque lassitude. La victoire elle-même ne lui avait point fait passer sa fatigue. Elle la lui aurait plutôt fait sentir à la façon du repos où les nerfs se détendent et laissent la parole à la chair.

Le temps redevint mauvais, « il se cassa<sup>2</sup> », selon l'expression anglaise ; octobre ne sera qu'une suite de grosses tempêtes et de pluies pénétrantes, coupées à peine par de tristes journées de brouillards.

La pluie est toujours défavorable aux assaillants. Elle est plus méchamment hostile dans cette crayeuse Picardie, où les plaques d'argile et de sable qui recouvrent la nappe souterraine sont associées à des couches de limon, « qui nulle part ne sont plus épaisses<sup>3</sup> ». Comme le climat n'y est point propice aux évaporations rapides, la pluie a vite fait de transformer la terre, imbibée ainsi qu'une éponge, en « ce cinquième élément », selon le mot de Napoléon : la boue. En outre, les sources n'y étant point à flancs de coteau, mais apparaissant, sous le nom de « sommes », dans le fond des vallées, l'eau surabonde sous toutes les formes, étangs, canaux, tourbières, « entre les croupes molles et

1. *Nelson's History*, p. 129.

2. *The weather broke*.

3. Vidal de La Blache, p. 90 et 94.

jaunes »; au temps de la paix *l'hortillonneur*, ou maraîcher, circulait en barques autour de Péronne et d'Amiens.

Naguères, les bons cantonniers picards parvenaient malgré tout à entretenir les larges routes, bordées de peupliers. Les interminables convois, surtout dans les secteurs anglais, les avaient rendues méconnaissables; comme elles manquaient de profondeur, les conducteurs des ponts et chaussées « n'avaient rien sur quoi construire<sup>1</sup> ». Bâtir de nouvelles routes était difficile, car le sol crayeux était pauvre et, de plus, bouleversé tellement par les bombardements et le passage des batteries et des troupes qu'il avait perdu toute cohésion. D'innombrables obus avaient éclaté sur le sol, ouvrant partout des fissures et des crevasses. La pierre manque et les bois sont rares; il faut donc faire venir de loin les matériaux, ce qui complique le problème. Avant de raccommoder une route, il faut la laisser reposer et il n'y avait pas de vacances « pour ces pauvres passages torturés ». Les Anglais n'avaient chez eux que deux bonnes grandes routes, celles d'Albert à Bapaume et d'Albert à Péronne. Dès le troisième mois de la bataille, elles portaient des marques d'usure. Si ces anciennes chaussées, romaines ou royales, s'abîmaient, on peut juger ce qu'étaient devenus les chemins vicinaux et ruraux aux abords de Contalmaison, Longueval et Guillemont.

Les difficultés devinrent donc extrêmes pour les transports en ravitaillements et en munitions<sup>2</sup>. Les Anglais, en campagne, restent de gros mangeurs; les canons, eux aussi, sont « de gros mangeurs », avait dit le général Langlois. La boue épaisse ralentissait tous les mouvements. Les routes de Picardie ne sont point pavées comme celles des Flandres; deux journées de pluie en faisaient des rivières fangeuses où l'homme enfonce jusqu'au mollet, où les automobiles, les *lorries*, les camions de toutes sortes s'enlisaient. La marche dans les boyaux était une bataille contre la terre épaisse, gluante, qui doublait, triplait le poids des chaussures. Les plus agiles glissaient, tombaient, se relevaient en statue de glaise. Les plateaux comme les vallons, qui avaient été pendant des mois criblés de mitrailleuses, remués, fouillés comme par d'invisibles charrues, n'étaient plus que marécages. Il y avait maintenant deux *No man's Lands* également

1. *Had nothing to build upon.*

2. Rapport Haig.

affreux : devant les tranchées de première ligne, front où les artilleries continuaient à tonner ; entre l'ancien front et le nouveau, où passaient ces convois, quand ils ne s'embourbaient pas.

Ces souffrances, ces misères, les longues nuits où, le ravitaillement ayant manqué, la faim éloignait le sommeil, c'était la guerre. Mais la bataille, elle aussi, devenait de plus en plus difficile, parce que le canon perdait à chaque instant ses yeux qui sont les avions. Les plus hardis aviateurs, envolés au-dessus des lignes ennemies, vers le *Hun-land* (pays des Huns), s'égarèrent dans la mer des nuages et des brumes, rentraient bredouille, ne revenaient qu'à la boussole.

Le temps n'était pas plus favorable aux secteurs où notre VI<sup>e</sup> et notre X<sup>e</sup> armée prolongeaient l'armée britannique ; toutefois, elles avaient été moins éprouvées par le combat et elles avaient davantage l'habitude de la guerre.

## XXV.

Joffre, dans un ordre du jour du 29 septembre, consacra les résultats obtenus à cette date par la bataille de la Somme : « Verdun dégagée, vingt-cinq villages reconquis, plus de 35,000 prisonniers, 150 canons pris, les lignes successives de l'ennemi enfoncées sur dix kilomètres de profondeur. » C'était sa bataille, autant que celle de la Marne, qu'il gagnait également avec Foch. Il l'avait obstinément voulue, n'avait pas cessé de la préparer pendant plus de quatre mois de bataille de Verdun. Il l'avait engagée à l'heure dite qui se trouva être la plus favorable. Alors que les Allemands encerclaient déjà Souville et Froideterre, peut-on assurer que, sans la Somme, Verdun, malgré Nivelle et Mangin, eût été préservée ? Joffre était résolu à poursuivre son offensive et son succès avec une vigueur nouvelle.

Il ne s'agissait plus maintenant de Verdun qui respirait, comme on verra dans la suite de ce récit, depuis que la II<sup>e</sup> armée avait repris la crête de Thiaumont et Fleury et que les Allemands, déçus en Lorraine et serrés en Picardie, puisaient à leur armée de la Meuse pour alimenter celle de la Somme. Il s'agissait toujours d'arracher à l'ennemi l'initiative des opérations et de déterminer en notre faveur une rupture d'équilibre, et, par surcroît, d'empêcher tout prélèvement allemand sur notre front • au profit de l'offensive de Hindenburg contre les Roumains.

En effet, les affaires des Roumains allaient déjà mal depuis un mois à peine qu'ils étaient en guerre.

S'ils y étaient entrés à la fin de juin, quand Broussiloff battait l'une après l'autre, du Pripet au Dniester, sur un front de 400 kilomètres, les armées autrichiennes, le destin de la guerre orientale aurait été sans doute changé. L'instinct populaire avait vu clair. C'était l'époque où, à Bucarest, les manifestants s'en allaient acclamer la légation de Russie aux cris de : « Vive l'armée victorieuse ! » Par malheur, comme on l'a vu, Bratiano, hésitant et retors, avait encore attendu deux mois pendant lesquels Broussiloff s'était essoufflé dans les Karpathes et l'honnête et clair Sazonoff avait été remplacé à Pétrograd par l'obscur et suspect Sturmer. Entre temps aussi, Hindenburg, avec Ludendorff, avait pris le commandement en chef des armées de la *Quadruplice*.

Quand Hindenburg avait insisté, pendant deux ans, pour que l'Allemagne se tint à l'ouest sur la défensive et fonçât avec le gros de ses forces à l'est, son commandement du front oriental faisait son opinion suspecte. Argument de M. Josse, orfèvre ou capitaine, avide de gain ou de gloire. Maintenant, il avait sur tous les fronts toute la responsabilité. L'objection ne tenait plus ; en outre, l'entrée de la Roumanie dans la guerre modifiait le problème. Ses adversaires d'autrefois (le Kronprinz, Falkenhayn, les Occidentaux) expliquèrent : « La décision (pour l'Allemagne) ne demeure pas au front oriental, elle y passe. »

Cela était gros de conséquences, que virent aussitôt les états-majors, les écrivains militaires : « Si l'Allemagne était en état de comprendre, Hindenburg raccourcirait de lui-même son front occidental<sup>1</sup>. » Toutefois, Hindenburg ne s'y décida pas encore bien que le bruit en courût et qu'en effet ses premiers ordres pour la construction des lignes de repli (par la suite fameuses sous les noms de Wotan et de Siegfried) soient de cette époque.

Fin septembre, la perte de toute la ligne Bouchavesnes-Flers-Martinpuich semblait justifier son peu de goût pour la guerre de Picardie, tandis que sa théorie orientale triomphait sur le Danube.

Les fautes stratégiques des Roumains, leur infériorité en artil-

1. Journaux des 26 et 27 juin.

2. *Commentaires de Polybe*, t. IX, p. 177 (23 septembre).



lerie et une première défaillance des Russes les servirent beaucoup.

La plate Dobroudja, s'allongeant entre le Danube et la mer Noire, tendait des chemins aisés à une armée russe, qui serait descendue de la Bessarabie, en jonction avec les Roumains, vers la plaine bulgare, pour y couper les routes de Sofia, c'est-à-dire de Constantinople. Or, il n'y avait en avant de Constantza qu'un gros de Roumains et de Serbes.

On se souvient que Bratiano, se fiant aux Russes pour agir en Dobroudja, avait subordonné sa déclaration de guerre à l'acceptation de son plan qui était de porter le principal effort de l'armée roumaine dans les comitats de Transylvanie. Il répondait ainsi aux aspirations nationales (qui n'avaient rien à voir à la stratégie), avait l'espoir de combiner son attaque avec une puissante offensive russe sur sa droite et s'était flatté jusqu'à la dernière heure que les Bulgares resteraient neutres.

Il faut se figurer l'armée roumaine comme un grand lac qui se serait, depuis plusieurs mois, rempli lentement en arrière des Alpes de Transylvanie et qui aurait débordé tout à coup d'un seul côté, se frayant par trente-huit passages des chemins vers la lisière de la Hongrie.

La déclaration de guerre ayant été remise à Vienne le 27 août à neuf heures du soir, les avant-gardes roumaines franchirent aussitôt la frontière. Les Autrichiens se replièrent, sans d'autres résistances que de leur arrière-gardes. Les Roumains occupèrent Brasso (Kronstadt), Sibiu (Hermanstadt) et Orsova, première ville hongroise en amont des Portes de Fer, le dernier des défilés du Danube avant son entrée en Valachie (29 août-2 septembre).

Grosse émotion à Pesth, tumulte dans le Parlement : « Pour garder la Transylvanie qu'on veut nous voler, les Hongrois deviendront des tigres. »

Mais déjà Mackensen, à la tête de l'armée qu'il avait réunie en Bulgarie pendant que Ferdinand leurrait Alexéïeff et Bratiano, a pris les Roumains à revers. Il est entré brusquement en Dobroudja, s'est emparé, après un vif combat, de Tourtoucaïa, grosse tête de pont sur la rive droite du Danube, où il a ramassé 25,000 prisonniers, et, peu après, de Silistrie. Il a ramené ainsi du premier coup les Bulgares dans le quadrilatère qu'ils avaient

dû céder à la Roumanie au traité de Bucarest et il s'est assuré à la fois la large défense du fossé danubien et une forte base d'offensive vers la Dobroudja supérieure (6-10 septembre).

« Victoire décisive », annonça le Kaiser (dépêche à l'impératrice). Il exagérait à son ordinaire. Cependant, la vague roumaine s'arrêta du coup en Transylvanie, tandis que Bucarest, cruellement bombardée par les avions, appelait au secours contre le flot qui montait de Bulgarie.

Joffre avait vu tout de suite d'où le péril le plus grave menaçait la Roumanie. D'une part, il pressa Sarraïl; de l'autre, il réclama de la Russie l'envoi immédiat de 200,000 hommes en Roumanie. L'Empereur, malgré de vives instances répétées, ne voulut autoriser Alexéïeff qu'à envoyer quatre divisions russes et deux serbes en Dobroudja. Broussiloff disait qu'il avait à lutter, entre Stanislaw et la région de Kovel, contre soixante-dix divisions; il avait peu d'artillerie et subissait des pertes effroyables.

Les 12,000 kilomètres carrés que les Roumains occupaient en Transylvanie leur avaient été cédés à peu près sans résistance par les Autrichiens; ils se heurtèrent, après avoir franchi l'Oltu, aux premières divisions allemandes qui les obligèrent aussitôt à repasser la rivière devant leurs gros canons. Falkenhayn, en compensation de sa disgrâce, avait reçu le commandement d'une masse de manœuvre austro-allemande, évaluée à 25 ou 30 divisions, qui s'était concentrée face aux Alpes de Transylvanie. Poursuivant son avantage, il essaya d'envelopper la gauche roumaine, qui manœuvrait en direction générale de Klausenbourg et dont les colonnes avançaient sur deux routes éloignées l'une de l'autre de quatre-vingt kilomètres. Secourue à temps par la II<sup>e</sup> armée, la I<sup>re</sup> armée roumaine réussit à échapper à l'étreinte et à se replier vers le sud, mais non sans avoir subi de lourdes pertes. Les Bavares occupèrent aussitôt le passage de Vulcan, poterne de la route de Kraïova, et le col de la Tour-Rouge (27-29 septembre).

Ces durs combats ayant mis fin à leur offensive, il ne restait plus aux armées de l'ouest qu'à concentrer leurs efforts sur la défense des cols que Falkenhayn attaquait avec une puissante artillerie (5 octobre).

Pendant qu'échouait cette entreprise où la stratégie s'était faite, une fois de plus, la malencontreuse servante de la politique, la petite armée russo-roumaine de la mer Noire s'était enfin ras-

semblée; elle réussit, non sans peine, à arrêter devant la voie ferrée de Tchernavoda à Constantza les Germano-Touraniens de Mackensen qui se mirent dans les tranchées, aux environs des anciens fossés de Trajan. Les Roumains perdirent encore beaucoup de monde dans une malheureuse tentative sur la rive droite du Danube, entre Tutrakan et Roustchouk.

Le Commandement roumain avait escompté, comme il avait été en effet convenu, que son offensive de Transylvanie serait appuyée sur sa droite par Broussiloff, en Bukovine, et, en Macédoine, par Sarraïl. Or, la reprise d'activité de Broussiloff, après un brillant début à Horozanka, entre Dniester et Zlota-Lipa, faiblit vite, soit que ses troupes fussent épuisées par leur dur effort de quatre mois, soit qu'elles manquassent à nouveau de munitions, par suite de malversations et, pis encore, de louches manœuvres de Sturmer et de son entourage, notoirement hostile aux Roumains. Pour Sarraïl, son opération avait été retardée par des désordres graves à Athènes où notre légation fut insultée et par la trahison concertée avec le roi, qui livra aux Bulgares les forts de Rupel, Cavalla et un corps d'armée de 10,000 soldats. Sarraïl ne pouvait raisonnablement commencer son action avant que l'apparition de nos vaisseaux à Salamine eût obligé le roi à accepter notre ultimatum, à nous faire des excuses et à rétablir dans sa capitale et sur nos derrières quelque chose qui ressemblât à la sécurité. Il attaqua alors sur un front de plus de 150 kilomètres, en même temps sur les deux rives du Vardar et sur la Tchernna. Cent et quelques milles Serbes, débris de la glorieuse retraite, reconstitués sous le prince Alexandre, battirent les Bulgares sur le Bro et escaladèrent les pentes escarpées du Caïmaktchalan. Un double mouvement, par l'ouest et par l'est, nous amena ensuite à Florina et ouvrit la route de Monastir. Le front bulgare avait craqué. Les Serbes rentraient en territoire serbe; le prince Alexandre annonça « le commencement de reconstitution de son royaume par la conquête de sept villages ».

## XXVI.

Si rapide qu'ait été la chute des grandes espérances de la Roumanie, cependant sa guerre n'était point perdue et sa situation aurait pu être rétablie. Il eût fallu que la Russie se portât sans retard à son aide avec toutes ses forces disponibles, qui étaient

encore considérables, et que les autres armées de l'Entente, regardant toujours l'Europe comme un seul champ de bataille, s'accrochassent sur tous les fronts aux Austro-Allemands. L'effort sera dur après cette année de rudes batailles à peine interrompues par de courts entr'actes; à que d'efforts plus durs encore l'Entente sera condamnée si la Roumanie est mise hors de cause, en quelques semaines, pour s'être jointe aux ennemis de l'Allemagne!

La première qualité du général en chef dans la guerre moderne, c'est la faculté d'embrasser d'un oeil synthétique tous les théâtres de la guerre. En conséquence, Joffre adresse aux principales armées sous ses ordres des instructions qu'on peut résumer ainsi: Nivelles va continuer à pousser devant Verdun; Foch va chercher à donner à l'offensive de la Somme une vigueur nouvelle; Haig promet son concours; en Macédoine, Sarrail est invité à progresser pour le moins jusqu'à Monastir et à avancer sur le Vardar et sur la Strouma.

Les opérations finales de Verdun se sont étendues sur trois mois (octobre-décembre); Sarrail, manœuvrant avec habileté, tourna sur leur gauche les Bulgares qui abandonnèrent Monastir afin de garder leurs lignes de retraite sur Prilep (19 novembre). Ayant traversé la Tserna à la nage, le premier régiment de cavalerie serbe pénétra dans la ville par l'est pendant que les Franco-Russes entraient par le sud. Sur la Somme, la VI<sup>e</sup> et la X<sup>e</sup> armée et quelques unités anglaises reprirent, à quatre jours d'intervalle, leurs attaques (6-10 octobre). Haig toujours en direction de Bapaume, Fayolle et Micheler vers Péronne.

Leurs victoires de septembre aux deux ailes, en ramenant la III<sup>e</sup> armée anglaise au nord de Courcèlette et la IV<sup>e</sup> au nord-ouest de Gueudecourt, avaient obligé le centre allemand à se replier entre ces deux points sur un front Le Sars-Eaucourt, les derniers villages sur la route d'Albert à Bapaume<sup>1</sup>. Les Anglais attaquèrent, sur sept kilomètres, l'ensemble des hauteurs qui les séparaient de la route de Bapaume à Péronne. Eaucourt, avec son moulin et son abbaye, fut vivement enlevé; Le Sars tomba le 7 octobre. Le même jour, Fayolle, à la droite des Anglais, couronna les pentes ouest de la croupe de Sailly-Saillisel, coupa la route de Bapaume à Péronne à moins de 200 mètres du vil-

1. Rapport Haig.



lage et borda les lisières du redoutable bois de Saint-Pierre-Vaast, poursuivant ainsi le mouvement qui avait pour objet de tourner le Mont-Saint-Quentin. Le 10, Micheler, au sud de la Somme, attaqua sur cinq kilomètres, entre Berny-en-Santerre et Chaulnes, enleva sur sa gauche les lisières d'Ablaincourt et progressa dans les bois à sa droite, où il ramassa près de 2,000 prisonniers, avançant de la sorte ses lignes de la corde à l'arc.

Le premier résultat de ces efforts combinés des Alliés parut de bonne augure; les journées suivantes furent moins favorables, en raison de la ténacité des Allemands sur leurs dernières positions de repli et, surtout, du temps toujours pluvieux, donc hostile à toute opération offensive, aux contre-attaques ennemies comme à nos attaques. Les Allemands, après la perte du terrain compris entre les deux routes de Bapaume, depuis Le Sars jusqu'à Morval, s'étaient fortement établis sur les crêtes à l'arrière et sur l'éperon en forme de marteau dont l'extrémité occidentale est un gros renflement appelé la butte de Warlencourt. Les Anglais s'usèrent en vains efforts pour en graver les pentes sous le feu des mitrailleuses, tout comme les Allemands pour reprendre la redoute Schwaben, dans le secteur de Thiepval. De leur côté, notre VI<sup>e</sup> et notre X<sup>e</sup> armée ne purent que consolider les positions conquises et réaliser de légers progrès, Fayolle dans Sailly-Saillisel où chaque îlot de maisons était le prix de très durs combats et Micheler à l'est de Belloy-en-Santerre et d'Ablaincourt dont il emporta la sucrerie.

Bien que ces actions eussent l'avantage de retenir les effectifs allemands sur notre front, Joffre aurait voulu faire davantage. Si fâcheuses que fussent les conditions climatiques, il ne jugeait pas impossible de reprendre sur la Somme, comme sur la Meuse, « une offensive large et profonde ». Il tenta, à plusieurs reprises, d'obtenir de Haig qu'ils préparassent une opération d'ensemble, sans perte de temps et avec tous les moyens. Le général anglais semble n'y avoir pas consenti avec conviction; il écrit dans son rapport que « le moment d'une action décisive passait rapidement pendant que le temps ne donnait aucun signe d'amélioration et que l'état du sol était si mauvais qu'une longue période de sécheresse, peu probable dans cette saison de l'année, eût pu seule favoriser le dessein d'une nouvelle offensive<sup>1</sup> ».

1. *Would suit our purpose.*

Comme on prouve le mouvement en marchant, notre X<sup>e</sup> armée emporta, le 18, la première ligne allemande entre Biaches et la Maissonnette; la VI<sup>e</sup> acheva, le 19, la conquête de Sailly<sup>1</sup>, complétant celle de la ligne de faites qui traversait le champ de bataille. Quinze jours plus tard, une nouvelle attaque porta l'infanterie de Micheler aux villages d'Ablaincourt et de Pressoire. Ainsi se resserrait le cercle autour de Péronne.

Nous tenions maintenant tout le terrain dominant, c'est-à-dire la victoire.

« Dans ces circonstances », relate Haig, « je décidai de hâter les préparatifs pour l'exploitation de la situation favorable sur ma gauche (vallée de l'Ancre), tout en continuant de faire de mon mieux pour améliorer mes positions sur ma droite », en liaison avec l'armée de Fayolle. Ses opérations, dans la région de Péronne, se bornèrent en conséquence à appuyer par une attaque à l'est de Lesbœufs une brillante opération contre le bois de Saint-Pierre-Vaast; par contre, sur le plateau de Thiepval, après avoir repoussé un furieux assaut contre la redoute Schwaben, il prit l'offensive sur six kilomètres et s'empara des tranchées (dites de Stuff et de Regina) qui bordaient la crête (23 octobre).

« Si les Anglais conservent la crête de Thiepval », dit un ordre régimentaire qu'on trouva sur un prisonnier allemand, « ils pourront détruire nos batteries de la vallée de l'Ancre et les abris de l'infanterie. » C'était, en effet, la clé des positions de l'Ancre; le général Gough tenait désormais sous ses canons tous les débouchés entre la rivière et la route de Bapaume; il avait le point d'appui indispensable à ses opérations ultérieures dans la vallée.

Non seulement les Anglais se maintinrent sur leurs positions, mais ils développèrent bientôt (11 au 13 novembre) leur succès par une vigoureuse attaque d'ensemble sur les deux rives de l'Ancre. Ils enlevèrent Saint-Pierre-Divion, au bas de la montée de Thiepval, et, sur l'autre bord de l'Ancre, Beaucourt et Beaumont-Hamel. Les Allemands contre-attaquèrent en pure perte. Près de 7,000 prisonniers restèrent aux mains des Écossais et des fusiliers marins. Ces belles troupes s'étaient battues dans un brouillard épais, sur un sol détrempé par des pluies glacées;

1. « Nous n'avons pas attaqué le hameau de Saillisel. » (Situation du 16 au 22 octobre.) La majeure partie de l'agglomération fut occupée le 5 novembre.

en certains endroits, les combattants enfonçaient dans la boue jusqu'aux cuisses.

Les Anglais donnèrent le nom de bataille de l'Ancre à ces beaux combats qui montraient qu'une armée intrépide et tenace est supérieure aux intempéries. Leurs forces, comme les nôtres, tenant toutes les hauteurs, étaient, elles aussi, maîtresses de la situation<sup>1</sup>. Depuis l'Ancre jusqu'aux abords de la chaussée de Péronne à Bapaume, elles couronnaient le faite de partage qui était leur objectif tactique. Les Allemands ne s'étaient maintenus qu'aux deux piliers du Transloy, sur la route de Péronne, et de Grandecourt, sur l'Ancre. Ils y étaient déjà serrés de près. Partout ailleurs, ils n'étaient plus accrochés qu'en contre-pente : la victoire anglaise était écrite sur le terrain<sup>2</sup>.

Cependant Haig décida de terminer aux lieux de son dernier succès la campagne de 1916. Joffre lui ayant proposé de continuer son action et de gagner sans cesser de combattre le mois de février ou de mars pour livrer alors une grande bataille, les Anglais entre Arras et la région de Bapaume, nous entre Somme et Oise avec trois armées, Haig accepta le rendez-vous pour la fin de l'hiver, mais se déclara dans l'impossibilité de demander à ses troupes un nouvel effort avant qu'elles eussent pris un repos prolongé. « Les brumes de novembre », écrit un témoin<sup>3</sup>, « tombaient comme un rideau sur le drame. Bien que la guerre moderne puisse dédaigner les saisons, les éléments n'en prennent pas moins quelquefois leur revanche ; quand arriva ce stade de la bataille, les armées, qu'elles le veuillent ou non, sont condamnées à cette garde des tranchées qui remplace les quartiers d'hiver des temps de Marlborough. »

## XXVII.

La détermination du général anglais, qu'il ne prit point sans regret et qui s'appuie de bonnes raisons, si contestée qu'elle ait été par des juges sévères et lointains, mettait fin à l'offensive de la Somme. Nous nous arrêtons à la dernière étape devant Péronne comme les Anglais à la dernière étape devant Bapaume.

Les eussions-nous franchies avant la fin de l'année, eux et

1. Général de Lacroix (*loc. cit.*).

2. H. Bidou, dans le *Journal des Débats* du 3 février 1917.

3. *Nelson's History*, p. 162.

nous, si nous avions poursuivi le combat — les Anglais dans la vallée de l'Ancre et sur le secteur Eaucourt-Bapaume de la route d'Albert, nous à la boucle de la Somme et au bois de Saint-Pierre-Vaast sur la route de Bapaume à Péronne — c'est une question insoluble; on ne gagne pas avec des hypothèses les batailles qui n'ont pas été livrées. Mais les choses elles-mêmes répondront que les positions des Allemands sur la Somme étaient si bien devenues intenable qu'Hindenburg, dans la dernière semaine de l'hiver, n'attendra ni sur l'Ancre, devant les Anglais qui se sont remis en mouvement aux derniers jours de janvier<sup>1</sup>, ni entre l'Avre et l'Oise, devant nous, le départ des offensives qui se préparent; évacuera, sous la menace d'une attaque enveloppante, la vaste région qui avait été funeste à ses plus belles troupes. Son repli stratégique, tant vanté par les Allemands, se justifie sans doute par la considération qu'il permettra de réduire les effectifs sur une ligne plus solide que l'arc dont elle est la corde; il ne s'explique pourtant que par la crainte de voir rompre de vive force, au dernier acte d'une pression continue, le front qui avait été proclamé irréductible aux premiers jours de la bataille et, par contre-coup, de risquer une lourde défaite pour la défense du saillant dangereux de Noyon. Parce que la bataille de la Somme a été interrompue par la mauvaise saison, il a fallu attendre le retour de la belle saison pour qu'elle apparût à tous les yeux comme une victoire. Encore fallut-il que nous fussions rentrés dans plus de 100 villes et villages, sur une étendue de 2,000 kilomètres carrés, pour que politiciens et pessimistes de métier fissent taire leurs craintes, bruyamment proclamées à l'époque, sur le piège qu'était le repli allemand. La dévastation sauvage des régions évacuées renforça l'aveu d'une défaite qui s'étendait par ses conséquences jusqu'aux bords de l'Aisne. La retraite allemande nous rendra Péronne et Bapaume, objectifs directs de la bataille, et, en dehors du champ de bataille, Roye

1. Au cours de l'hiver, les Anglais avaient étendu leur front sur la route de Péronne à Bapaume où ils nous remplacèrent à Bouchavesnes, au bois de Saint-Pierre-Vaast et à Sailly. Fin janvier, ils avaient progressé dans la vallée de l'Ancre. La prise de la tranchée de Puisieux (26-27 janvier) obligea les Allemands à évacuer sans combat Grandcourt, où les Anglais étaient entrés le 1<sup>er</sup> juillet de l'année précédente sans pouvoir s'y maintenir. Puis l'occupation de Grandcourt (6 février) contraignit les Allemands à se retirer de Petit-Miraumont (24) et, le lendemain, de Pys et de Serre. La ligne de Transloy-Loupard céda le 10 mars, après la prise d'Irles.



et Lassigny, Noyon et Ham, Chauny et Tergnier<sup>1</sup>, saccagés et incendiés, mais vivants. Ce seront les trophées de la Somme.

Aussi bien la bataille, telle qu'elle avait été conçue par Joffre et menée par Haig et par Foch pendant quatre mois, avait-elle eu d'autres ambitions que d'emporter seulement le Gibraltar de la Somme, en faisant tomber ou craquer les unes après les autres les pierres angulaires et les maîtresses-poutres de la forteresse, Flaucourt et Combles, Bouchavesnes et Thiepval. Or, ces autres objets ont été atteints dès la fin de l'automne; et Verdun dégagée, les Allemands fixés sur le front occidental, l'affaiblissement de leurs forces vives étaient bien des résultats aussi positifs qu'un gain, si appréciable fût-il, de terrain. L'offensive de la Somme avait arrêté le transfert de troupes d'Occident en Orient, transfert qui avait commencé en juin après l'offensive russe et qui se réduisit au renvoi, à une exception près, de divisions fatiguées et que remplaçaient toujours des divisions fraîches<sup>2</sup>. En novembre, quand leur offensive en Roumanie battait son plein, les Allemands avaient plus de divisions sur leur front occidental qu'en juillet, malgré l'abandon de l'attaque sur Verdun; et ils en avaient engagé sur la Somme les quatre-cinquièmes, plusieurs deux fois, quelques-unes trois<sup>3</sup>. Ils avaient laissé entre les mains des Alliés plus de 60,000 prisonniers, dont 1,500 officiers — leurs pertes totales peuvent s'évaluer au quadruple, pour le moins au triple — plus de 500 canons et mortiers, un millier de mitrailleuses.

Le bloc de marbre était taillé; la victoire y frissonnait, attendant le printemps.

Joseph REINACH.

1. Villes évacuées par les Allemands lors du repli Hindenburg.

2. *The enemy forces that moved East consisted, with one exception, of divisions that had been exhausted in the Somme battle, and these troops were always replaced on the Western front by fresh divisions (rapport Haig).*

3. Même rapport.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

---

### ÉTUDES CRITIQUES

SUR

### L'HISTOIRE DE CHARLEMAGNE<sup>1</sup>

---

#### IV.

#### LE MOINE DE SAINT-GALL.

Le Charlemagne d'Einhard est encore un personnage historique; celui du Moine de Saint-Gall n'est plus qu'un personnage de fantaisie, et les contes plaisants ou grotêques qui forment la matière de son livre ne mériteraient guère de retenir notre attention si les plus graves érudits ne s'y étaient souvent laissés prendre.

Il y a beau temps sans doute qu'on a été mis en défiance; et au XVIII<sup>e</sup> siècle déjà, nos Bénédictins français traitaient avec une amusante indignation une œuvre qu'ils qualifiaient de « déshonorante »<sup>2</sup>. Ils la publiaient cependant, la jugeant, malgré tout, instructive sur quelques points et ne pouvant se défendre d'en extraire plusieurs renseignements « dignes de remarque », dont l'historien de Charlemagne était appelé selon eux à faire son profit<sup>3</sup>. Au début du siècle suivant, Guizot croyait même devoir venger le pauvre moine, trahi par ses confrères, de l'injuste mépris sous lequel ceux-ci avaient voulu l'écraser, et, tout en reconnaissant que son livre n'était pas toujours d'une « exactitude scrupuleuse », il en vantait l'originalité

1. Les précédentes études ont paru dans la *Revue historique*, t. CXXIV, p. 52-64, t. CXXV, p. 287-330, et t. CXXVI, p. 271-314.

2. Dom Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. V (1744), p. x : « Il est inutile de nous mettre en peine davantage d'en rechercher l'auteur : car l'ouvrage le déshonore plus qu'il ne l'honore... »

3. *Op. cit.*, p. xi : « Les sçavans cependant ont trouvé dans cet ouvrage de certaines choses dignes de remarque... » Dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. V (1740), p. 616-618, dom Rivet avait émis un jugement analogue à celui de dom Bouquet.

et insistait sur les faits et les détails de mœurs « que nous ignorions sans lui »<sup>1</sup>.

Aujourd'hui nous sommes moins indulgents; et pourtant le point de vue a peu changé. Auguste Molinier parle encore « des éléments historiques fort intéressants » qui « se mêlent » chez le Moine de Saint-Gall aux anecdotes de « caractère légendaire »<sup>2</sup>. Et les plus récents historiens de l'époque carolingienne, tout en tenant l'ouvrage même en piètre estime, n'osent pas renoncer à en faire état : les auteurs des *Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen*, Abel et son continuateur Simson, y puisent à maintes reprises et ne se croient jamais dispensés d'en examiner une à une toutes les affirmations<sup>3</sup>; Fustel de Coulanges, dans le dernier volume de ses *Institutions politiques de l'ancienne France*, en pèse plus d'une fois les termes et, selon sa coutume, leur prête volontiers une valeur juridique<sup>4</sup>; c'est aussi un des « témoignages » que M. Imbart de La Tour aime à invoquer dans son beau livre sur les *Élections épiscopales*<sup>5</sup>, un de ceux que Gasquet retient dans son étude sur *l'Empire byzantin et la monarchie franque*<sup>6</sup>, un de ceux enfin pour lesquels les spécialistes d'histoire économique<sup>7</sup> ont une véritable prédilection.

Lors même qu'on refuse d'ajouter foi aux racontars du vieux moine, on leur concède en un certain sens une valeur historique. Sans doute, dit-on, la figure de Charlemagne et les principaux événements de son règne y ont été déformés, mais on y retrouve

1. Guizot, *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, [t. III], 1824, p. 168-170.

2. Auguste Molinier, *les Sources de l'histoire de France*, t. I (1901), p. 201.

3. S. Abel, *Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen*, t. I, 2<sup>e</sup> édition revue par B. Simson (1888); t. II, par B. Simson (1883). Les principaux passages du Moine de Saint-Gall utilisés sont relevés à la table alphabétique qui termine chacun des volumes au mot *Monachus Sangallensis*.

4. Fustel de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. Les transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne* (1892), p. 323, 325, 326, 328, 330, 331, 425, 429, 510, 528, etc. — Voir aussi Waitz, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, par exemple t. III, 2<sup>e</sup> édition (1883), p. 369, n. 2.

5. Imbart de La Tour, *les Élections épiscopales dans l'Eglise de France du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle* (1890), p. 80, 84, 91, 101, 211.

6. A. Gasquet, *l'Empire byzantin et la monarchie franque* (1888), p. 281, 285, 290, 291, 293.

7. Voir surtout K.-Th. von Inama-Sternegg, *Deutsche Wirtschaftsgeschichte bis zum Schluss der Karolingerperiode*, 2<sup>e</sup> ed. (1909), p. 514, 571, 574, 575, 578, 587, 595, 597, 608, 610, 662, etc., et Alfons Dopsch, *Die Wirtschaftsgeschichte der Karolingerzeit, vornehmlich in Deutschland*, t. II (1913), p. 136, 138, 142, 143, 144, 147, 157, 158, etc.

vivante l'idée que le peuple en avait conservée à la fin du ix<sup>e</sup> siècle. Toutes les anecdotes du livre sont des légendes populaires : l'auteur les a en partie recueillies de la bouche d'un de ces vétérans des guerres de Saxe, d'Italie et du pays avare qui, comme plus tard ceux de la « Grande armée », aimaient à narrer leurs merveilleux exploits; d'autres lui ont été communiquées par un prêtre de son monastère, lui aussi contemporain de Charlemagne; et il en est plus d'une enfin qu'il avait dû entendre conter soit à Saint-Gall même, soit dans les environs, parmi ces paysans qui se transmettaient de père en fils la tradition de la grande époque<sup>1</sup>.

Nous ne croyons, pour notre part, ni à l'historicité ni à l'origine populaire de la légende propagée par le Moine de Saint-Gall. Cette légende sans doute présente plus d'un point de contact avec la réalité historique; mais on fait fausse route quand on s' imagine qu'il suffit, pour en apprécier la valeur, de rechercher dans quelle mesure elle est conciliable avec les faits attestés par les documents contemporains. Que la légende et l'histoire coïncident, cela peut être curieux, décisif, mais à cette condition expresse que la légende n'ait pas été façonnée ou même créée de toutes pièces par des hommes de lettres dont l'inspiration a sa source dans les livres.

Or faut-il croire le Moine de Saint-Gall sur parole quand il prétend enregistrer la tradition orale de son enfance ou de son âge mûr? Tout est là. Et il est surprenant que cette question n'ait jamais encore été nettement posée.

\* \* \*

Avant de tenter d'y répondre, nous rappellerons d'abord brièvement ce qu'est l'œuvre elle-même<sup>2</sup>.

1. Cf. Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne* (1865), p. 38-41; Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter*, t. I, 7<sup>e</sup> éd. revue par E. Dümmler (1904), p. 207; Ebert, *Histoire générale de la littérature du moyen âge en Occident*, traduction Aymeric et Condamin, t. III (1889), p. 228-236; A. Kleinclausz, *L'Empire carolingien, ses origines et ses transformations* (1902), p. 512-513; M. Jansen et Schmitz-Kallenberg, *Historiographie und Quellen der deutschen Geschichte bis 1500*, 2<sup>e</sup> éd. (1914), p. 28-29 (t. I, fasc. 7 du *Grundriss der Geschichtswissenschaft* d'Aloys Meister).

2. Nous suivons la dernière édition, qui est celle de Ph. Jaffé, *Monumenta Carolina* (t. IV de sa *Bibliotheca rerum germanicarum*, Berlin, 1867), p. 628-700. — Les manuscrits qui nous ont conservé le texte de l'œuvre se répartissent en deux classes : la première, représentée surtout par un manuscrit de la Bibliothèque de Hanovre (le manuscrit H de l'édition Jaffé), la deuxième représentée par un manuscrit de Stuttgart et un manuscrit de Saint-Florian (manuscrits Z et W de Jaffé). Les manuscrits de la seconde catégorie ne nous donnent qu'une



A première vue, on est un peu embarrassé pour en définir avec précision le caractère. Ce n'est pas une biographie; ce n'est pas un livre d'*histoire* : c'est tout au plus un recueil d'*histoires* relatives à Charlemagne, et aussi, sous forme de digressions, à quelques autres membres de la famille carolingienne, Pépin le Bref, Louis le Pieux, Louis le Germanique. Ces digressions sont même parfois d'une telle longueur que l'auteur semble oublier tout à fait son sujet principal; mais la faute en est à sa méthode ou plutôt à son absence de méthode : il procède sans plan, par simples associations d'idées, une anecdote en appelant une autre, un nom, un détail suggérant un rapprochement, qui suffit à orienter le récit dans un sens nouveau.

Dans ce désordre, il y a cependant un semblant d'ordre : le Moine de Saint-Gall a pris soin lui-même de nous avertir que les deux premières parties de son livre — les seules qui subsistent sur les trois qu'il devait compter<sup>1</sup> — sont consacrées respectivement l'une « à la piété et à l'administration ecclésiastique » de l'empereur et l'autre à ses guerres; et, jusqu'à un certain point, cette division répond à la réalité. Mais, à l'intérieur de chacune des parties, le pêle-mêle est tel qu'il faut renoncer à trouver un fil conducteur.

L'ouvrage débute par deux anecdotes justement célèbres relatives

copie très écourtée, où manquent des passages essentiels, sans lesquels le texte demeure incompréhensible; mais, à trois reprises (à la fin du chapitre 10, au milieu du chapitre 26 du livre I et au chapitre 7 du livre II), ils nous offrent un texte plus développé que celui du manuscrit H. Ce texte, comme l'a justement fait observer M. Zeumer (*Der Mönch von Sankt-Gallen*, dans les *Historische Aufsätze dem Andenken an Georg Waitz gewidmet*, p. 117), est à coup sûr, en un passage au moins (II, 7), plus près de l'original que celui du manuscrit H, dans lequel ont été sautés plusieurs mots indispensables; mais il est possible que, dans les deux autres cas (I, 10, et I, 26), la version plus complète des manuscrits Z et W soit le résultat d'une double interpolation. Cela n'est pas certain cependant, car le manuscrit H est loin, de son côté, d'offrir toutes garanties sous le rapport de l'exactitude : en d'autres passages encore que celui dont nous venons de parler, il arrive au copiste de sauter des membres de phrase (par exemple aux chapitres 2 et 5 du livre I, p. 632, n. r, et p. 635, n. o). Mais que Z et W aient ou non été interpolés, cela importe assez peu ici, car il ne s'agit, au total, que de quelques lignes, dont l'intérêt est à peu près nul pour l'histoire légendaire de Charlemagne.

1. A la fin du livre I (éd. Jaffé, p. 666), il dit en effet : « In praefatione hujus opusculi » (cette préface est perdue), « tres tantum auctores me secuturum spondi ». Or, il ajoute que le livre I procède des récits d'un certain Wérimbert et le livre II des récits d'un certain Adalbert; au troisième *auctor* devait donc correspondre un livre III. Cette troisième partie manque. On a même supposé qu'elle avait dû rester à l'état de projet. Il est difficile de se prononcer sur ce point, car les manuscrits ne nous ont conservé qu'un texte tronqué : non seulement on y cherche en vain la préface à laquelle renvoie la phrase citée plus haut, mais la transcription de la seconde partie s'arrête au milieu d'une phrase.

au rôle de Charlemagne comme rénovateur des études : celle des Scots, qui, pour toute marchandise, offrent la science à leurs clients et auxquels l'empereur réserve un accueil empressé (I, 1), et celle des pauvres écoliers qu'il récompense de leur application au travail en leur conférant évêchés et abbayes, tandis qu'il foudroie du regard et menace les enfants nobles qui, fiers de leur naissance, ont négligé de s'instruire (I, 3). Cette scène amène celle de la collation d'un évêché à l'un de ces écoliers studieux que l'empereur a distingué (I, 4); puis on passe de là à des histoires d'évêques qui ne brillent pas par leur instruction (I, 5 et 6), et l'une d'elles, sur un nouvel élu absent de l'église au moment où il aurait dû entonner un répons, sert d'introduction à deux chapitres (I, 7 et 8) sur les initiatives prises par Charlemagne en matière de célébration d'offices.

Une digression sur Alcuin (I, 9), dont il avait déjà été question (I, 2), mais dont le Moine de Saint-Gall se rappelle tout à coup quelques traits, est suivie de nouveaux détails sur les offices religieux, sur l'adoption du chant grégorien par le clergé franc (I, 10), sur la façon dont Charlemagne pratiquait le carême (I, 11) et sur les observations qu'il fit à un évêque qui se servait avant lui du pain qu'il venait de bénir (I, 12), — ce qui évoque l'idée de la collation des bénéfices et conduit ainsi à parler des précautions prises par le souverain pour éviter le cumul (I, 13). Mais la manière généreuse dont Charles sut, dans un cas spécial, se départir de ses principes pour laisser jouir le frère de la reine Hildegarde de toutes ses charges — nous vaut elle-même un lot d'historiettes relatives à deux autres évêques qui eurent à se louer de sa générosité (I, 14 et 15).

Ces deux prélats étaient des « humbles », dont la vertu fut récompensée; quelques-uns de leurs confrères furent des « orgueilleux », que l'empereur sut humilier : cette réflexion introduit plusieurs pages (I, 16 à 19) sur un mauvais évêque, vaniteux, avare, gourmand, ambitieux, ignorant, au sujet duquel la verve de notre conteur ne tarit pas. Bientôt même, perdant tout à fait de vue Charlemagne et entraîné par son sujet, il fait défiler devant nous des prélats qui n'eurent avec l'empereur aucun rapport et ne se recommandent à notre attention que par leurs péchés : en voici un qui veut persuader à ses fidèles qu'il est un saint et qu'il fait des miracles (I, 20); cet autre se laisse convaincre de rompre le carême sous prétexte de maladie, mais triomphe du démon par la pénitence (I, 21); un troisième, tenté lui aussi par « l'antique Ennemi de toute justice », succombe au péché de luxure (I, 22); la série continue avec un évêque qui spéculait sur les denrées et qui d'ailleurs le paie cher, car Satan envoi percer toutes ses barriques de vin (I, 23); après quoi vient le tour

d'un évêque italien qui manque de se noyer en punition de sa frivolité (I, 24) et celui d'un fornicateur qui expie son crime par un refroidissement mortel (I, 25).

Des évêques au pape la transition est toute trouvée : le Moine de Saint-Gall n'a garde d'oublier Léon III, ses malheurs et leur suite, c'est-à-dire la venue de Charlemagne à Rome et son couronnement comme empereur (I, 26), — ce qui ramène aussitôt notre pensée vers Aix-la-Chapelle, la capitale de l'empire.

L'évocation de la basilique de cette ville (I, 27) entraîne quelques pages sur diverses escroqueries commises pendant qu'on la construisait : escroqueries d'un abbé chargé de diriger les travaux (I, 28); escroqueries d'un fondeur à qui le souverain avait confié la fabrication d'une cloche et qui substitua dans son alliage de l'étain à l'argent pur qu'il s'était fait remettre pour obtenir soi-disant un meilleur résultat (I, 29); et — après quelques détails sur l'organisation des travaux publics en général (I, 30) — escroqueries d'un « préfet (ou prévôt) de la maison royale », nommé Liutfrid, qui détourna à son profit les sommes destinées à l'entretien des ouvriers (I, 31).

Nous revenons aux mœurs des gens d'Église avec l'histoire d'un diacre qui se livre au péché contre nature, « suivant l'habitude des Cisalpins », et qui en est puni par une mortelle piqure d'araignée (I, 32), puis (I, 33) avec l'histoire moins banale d'un clerc qui, manquant de piété, est un beau jour volatilisé sous les yeux mêmes du souverain ébahi (*obstupefactus*).

Enfin la mention, que l'auteur a faite dans le chapitre réservé aux vols de Liutfrid, d'un certain manteau très ample porté par Charlemagne, quand il se rendait de nuit à l'église, lui revenant brusquement à l'esprit, l'incite à terminer la première partie de son œuvre par une longue page sur les vêtements de l'empereur.

La deuxième partie n'est pas moins incohérente. On peut croire au début que, fidèle à son programme, le Moine de Saint-Gall y racontera les guerres de Charlemagne ou du moins quelques épisodes de ces guerres; mais il faut déchanter. Il commence bien par une description du camp retranché des « Huns », c'est-à-dire des Avars, et par un rappel de la victoire remportée sur eux par les Francs (II, 1); il fait bien suivre encore ce chapitre de trois courtes anecdotes relatives à de menus incidents survenus, affirme-t-il, durant la guerre de Saxe — la prise d'une forteresse par deux soldats de condition modeste, que Charles récompense princièrement (II, 2), la négligence de deux jeunes nobles qui s'endorment à la porte de la tente royale dont la garde leur a été confiée (II, 3), les exploits de deux bâtards qui se font bravement tuer dans la mêlée plutôt que de

se plier à un service domestique (II, 4); — mais notre auteur perd de vue aussitôt l'histoire militaire. Car la guerre de Saxe lui remet en mémoire un mot de l'empereur de Constantinople, qui osa un jour s'étonner devant des ambassadeurs francs que leur roi perdit son temps à se battre contre des ennemis aussi médiocres que les Saxons (II, 5). Et le voilà du coup entraîné à nous conter quantité d'histoires de diplomates, lesquelles n'ont plus le moindre rapport ni avec les guerres de Saxe ni avec aucune autre guerre.

La première est celle de l'évêque Heiton, un des membres de l'ambassade envoyée à Constantinople : menacé de mort pour avoir, au mépris de l'étiquette byzantine, retourné le poisson qu'on lui avait servi, il dut son salut à sa présence d'esprit et se vengea de son aventure en bernant et en humiliant quelque temps après des ambassadeurs venus de Grèce à la cour carolingienne (II, 6). De la mission de ces derpiers, le Moine de Saint-Gall retient deux détails : l'empereur trouva si belle une antienne que, par surprise, il leur entendit chanter dans leur langue qu'il ordonna sans tarder d'en transcrire la musique et d'y adapter des paroles latines; par surprise aussi, les habiles ouvriers du palais carolingien réussirent à leur dérober le secret de la construction des orgues et en fabriquèrent un merveilleux (II, 7). Des ambassadeurs grecs, nous passons tout naturellement à ceux du roi de Perse, qui, après avoir réussi, non sans peine, à rejoindre Charlemagne, furent éblouis par l'empereur, par sa cour, assistèrent — ou plutôt n'osèrent assister — à ses exploits cynégétiques — qu'on nous raconte cependant —, lui offrirent toute sorte de présents et lui avouèrent, pour finir, leur étonnement d'avoir été sur leur passage si mal accueillis par les comtes, les évêques et les abbés, ce qui vaut des châtimens exemplaires à tous ces mauvais serviteurs de la royauté franque (II, 8). — Le chapitre des ambassades se clôt par l'énumération des cadeaux qu'apportèrent à Aix-la-Chapelle les ambassadeurs du « roi d'Afrique » et de ceux que Charles lui-même expédia soit à ce dernier, soit au roi de Perse, lequel, par reconnaissance, n'hésita pas à lui abandonner ses droits souverains sur la Terre Sainte (II, 9).

De plus en plus nous oublions les guerres : car, ayant fait en passant une allusion à Louis le Germanique, le Moine de Saint-Gall ne peut résister au plaisir de dire ce qu'il sait de l'enfance de ce dernier et de la façon dont il fut présenté à Charlemagne, puis de ses vertus et de ses bonnes œuvres, dont à Saint-Gall même on éprouva plus d'une fois les heureux effets (II, 10 et 11).

Il semble un moment que nous revenons au sujet : brièvement



nous trouvons résumées les guerres contre les Danois, dont Charles fit de terribles massacres, « prescrivant de décapiter tous ceux qui dépasseraient la longueur des épées ». Mais le récit tourne court : car l'ordre donné par Charlemagne rappelle un mot prononcé durant les querelles qui ensanglantèrent l'empire carolingien, lorsque des « géants enflés de l'esprit d'orgueil » essayèrent de renverser « le fils de David », c'est-à-dire Louis le Pieux ; et ces complots contre l'autorité de Louis le Pieux rappellent, à leur tour, ceux dont Charlemagne lui-même faillit à deux reprises être la victime de la part des grands et de son bâtard Pépin le Bossu (II, 12).

L'anecdote d'un certain Eishere, originaire de Thurgovie, qui, avec sa lance, embrochait « comme de petites grenouilles » les Bohémiens, les Wiltzes et les Avars par groupes de huit ou neuf (II, 12), nous ramène cependant aux épisodes guerriers et est suivie, en effet, d'un chapitre sur les invasions des « Normands » aux frontières septentrionales de l'empire et sur la mort de leur chef Gotfrid (II, 13). Et ce sont leurs courses maritimes qui provoquent la scène bien connue : Charlemagne versant des larmes à la vue de leurs barques, qui ont failli aborder sur la côte narbonnaise, et à la pensée des maux qu'ils feront endurer après lui à son peuple (II, 14).

Les chapitres suivants ont trait à la conquête de la Lombardie ; toutefois, comme Pépin le Bref a donné sur ce point l'exemple à Charlemagne, deux pages sont réservées à son expédition en Italie et, à ce propos, au combat qu'il livra contre un lion et un taureau pour prouver sa supériorité aux envieux de son armée, qui voulaient rabaisser son mérite, et aussi au combat qu'il livra contre le démon dans de tout autres circonstances (II, 15 et 16). Cette nouvelle parenthèse fermée, le Moine de Saint-Gall peut aborder le récit de l'expédition de Charlemagne, nous peignant d'abord l'effroi du roi lombard Didier à la vue des forces franques qui viennent bloquer sa capitale, puis la prise de la ville, enfin le séjour de Charles en Frioul, où il attend patiemment la mort du patriarche d'Aquilée pour lui donner un remplaçant. Mais comme la maladie du patriarche laisse au roi franc quelque répit, nous assistons entre temps à une partie de chasse qui, poursuivie malgré la pluie, donne lieu elle-même à des incidents burlesques, dont on ne nous fait point grâce (II, 17).

Ces incidents nous font encore oublier les guerres, et de nouvelles digressions viennent se greffer les unes sur les autres : comme Charlemagne a pu braver la pluie et les ronces grâce à la simplicité de son costume, tandis que les seigneurs de sa suite ont eu leurs somptueux vêtements mis en miettes, l'occasion est bonne pour reprendre l'éloge

de Louis le Germanique, qui ne se laissa pas davantage séduire par les fausses richesses et qui, à tout l'or et tout l'argent que lui apportaient un jour des ambassadeurs normands, préféra un beau glaive bien trempé (II, 18). Ces Normands eux-mêmes font penser à l'un d'entre eux qui, sous le règne de Louis le Pieux, pratiquant avec constance l'escroquerie aux cadeaux de baptême, ne put, un jour, contenir son indignation parce que la robe blanche qu'on voulait lui passer, en sa qualité de prétendu néophyte, pour faire à la cuve baptismale sa vingt et unième visite, était moins belle que de coutume (II, 19)...

Et nous ne saurons jamais si notre infatigable conteur a fini par revenir à son sujet, car nos manuscrits s'interrompent brusquement tandis qu'il est en train (II, 20 et 21) de dévider devant nous d'autres histoires sur Louis le Pieux, sur sa perspicacité (*sic*), sa douceur, sa charité, ses largesses.

Tel est, fidèlement résumé, ce livre étrange, monument de désordre et d'incohérence que le Moine de Saint-Gall a élevé à la gloire du grand empereur franc.

\* \*

L'analyse qui précède laisse déjà transparaître combien peu de place l'histoire proprement dite tient dans l'ensemble de l'œuvre, ce qui s'explique assez bien quand on considère l'époque à laquelle elle a été composée et les moyens d'information restreints dont disposait l'auteur.

Bien que sa préface ait disparu, nous savons que c'est pour Charles le Gros et à sa demande qu'il a écrit, car il s'adresse à lui plus d'une fois au cours de ses récits, pour vanter par exemple les mérites de « son très religieux » et « très glorieux père » Louis le Germanique<sup>1</sup> ou de « son aïeul » Louis le Pieux<sup>2</sup>, ou encore pour lui souhaiter de brillantes victoires sur les Normands<sup>3</sup>; et il lui rappelle au début d'un de ses chapitres qu'il n'a pris la plume que pour se conformer à ses ordres<sup>4</sup>. Il fait, d'autre part, une allusion très nette à la démission de l'abbé de Saint-Gall Hartmut et à sa retraite

1. Moine de Saint-Gall, II, 9, 10 et 17, éd. Jaffé, p. 679 et 695.

2. *Ibid.*, II, 9 et 19, p. 679 et 697.

3. *Ibid.*, II, 14, p. 688.

4. *Ibid.*, I, 18, p. 646 : « Nihilum pertimesco, o domine imperator Karole, ne, dum iussionem vestram implere cupio, omnium professionum et maxime summorum sacerdotum offensionem incurram; sed tamen de his omnibus non grandis mihi cura est, si tantum vestra defensione non destituar. »

comme simple moine dans une cellule du couvent<sup>1</sup>, ce qui indique qu'il n'a achevé son travail qu'après le 6 décembre 883<sup>2</sup>.

Voilà donc un auteur qui, entre décembre 883 et novembre 887, date de la déposition de Charles le Gros, s'est proposé d'écrire tout un livre sur un roi mort depuis près de trois quarts de siècle, pour répondre au désir que le nouvel empereur carolingien avait dû lui exprimer lors d'une visite qu'il fit, nous le savons, à Saint-Gall précisément en décembre 883, à son retour d'Italie<sup>3</sup>. Quel que fût cet auteur, comment, à cette date, pouvait-il réunir les renseignements nécessaires à la rédaction de son volume?

C'est ici qu'interviennent ce vétéran des guerres du VIII<sup>e</sup> siècle et ce vieux prêtre dont nous avons déjà dit un mot en débutant. Car c'est au Moine de Saint-Gall lui-même que nous sommes redevables de la tradition qui les concerne. Le guerrier se nomme Adalbert, et notre moine prétend avoir, de mauvaise grâce d'ailleurs, subi maintes fois, lorsqu'il était enfant, l'interminable récit de ses campagnes<sup>4</sup>. Le vieux prêtre se nomme Wérimbert; il est le fils du précédent et sa mort remontait à huit jours seulement, nous affirme-t-on, quand fut achevée la première partie du livre<sup>5</sup>. Nous ne mettrons pas en doute l'existence de ces personnages : car, sans prendre pour argent comptant les détails étonnants de précision — et dont on chercherait en vain la source — fournis par l'*histoire littéraire de la France* au sujet de Wérimbert<sup>6</sup>, il n'est pas niable qu'un moine de ce nom

1. Moine de Saint-Gall, II, 10, p. 680 : « Quod adeo verum est, ut, cum fidelis ejus abba noster Hartmutus, nunc autem vester inclusus, ei retulerit quod, etc... »

2. Date à laquelle la démission d'Hartmut fut acceptée par Charles le Gros. Voir Ratpert, *Casus S. Galli*, dans les *Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, t. II, p. 74, et éd. Meyer von Knonau, *St. Gallische Geschichtsquellen*, II, dans les *Mittheilungen zur vaterländischen Geschichte* (de Saint-Gall), t. XIII (1872), p. 64.

3. Cf. Böhmer, *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern*, revu par E. Mühlbacher, t. I, 2<sup>e</sup> éd. (1908), n° 1677b-c.

4. Moine de Saint-Gall, I, 34, p. 666 : « Sequens vero [libellus] de bellicis rebus acerrimi Karoli ex narratione Adalberti, patris ejusdem Werimberti, cudatur; qui cum domino suo Keroldo et Hunisco et Saxenico et Sclavico bello interfuit et cum valde senior parvulum me nutrebat, renitentem et sepius effugientem, vi tandem coactum de his instruere solebat. »

5. *Ibid.*, I, 34, p. 666 : « Sed quia praecipuus eorum [auctorum], Werimbertus, septimo die de hac vita recessit et debemus hodie, id est III die kal. junii, commemorationem illius, orbi filii discipulique, agere, hic fiat terminus libelli istius, qui ex sacerdotis ejusdem ore de religiositate et aecclesiastica domni Karoli cura processit. »

6. *Histoire littéraire de la France*, t. V, p. 603-605.

vivait à Saint-Gall dans la seconde moitié du ix<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> et il est difficile d'imaginer comment notre auteur aurait pu, dans cette abbaye même, parler de sa mort récente au mépris de la vérité historique. Qu'il ait été le fils d'un certain Adalbert et que cet Adalbert ait pris part aux guerres du temps de Charlemagne, cela n'est pas impossible, quoique la plupart des guerres mentionnées nous reportent à près d'un siècle en arrière. Mais quel profit le nouveau biographe de Charlemagne a-t-il pu tirer de la conversation de ces deux vieillards?

Ayant vécu jusqu'en 883 au moins<sup>2</sup>, Wérimbert, qui est censé l'avoir documenté sur « la piété et l'administration ecclésiastique » de son héros<sup>3</sup>, ne devait pas posséder sur ce chapitre de souvenirs personnels bien nets et les récits du vaillant Adalbert, écoutés d'une oreille distraite par l'auteur lorsqu'il était tout enfant, avaient eu le temps de subir plus d'une altération. Aussi faut-il y regarder de plus près et se demander dans quelle mesure ces deux garants — Adalbert surtout — ne sont pas cités là uniquement pour inspirer confiance, pour donner du crédit à des histoires dont on aurait peine sans cela à justifier l'origine, un peu comme ce Bertolai de la « chanson » de Raoul de Cambrai, auquel le poète du xii<sup>e</sup> siècle tient à faire endosser la paternité des légendes qu'il imagine<sup>4</sup>, ou — pour éviter le terrain mouvant des chansons de geste — comme tous ces prétendus contemporains dont les fabricants de vies de saints affirment régulièrement au moyen âge qu'ils se sont bornés à déchiffrer et transcrire les vieux manuscrits que le hasard a mis entre leurs mains<sup>5</sup>.

Afin d'atteindre plus sûrement notre but, nous rechercherons d'abord dans quelle mesure le Moine de Saint-Gall n'a pas eu

1. Otfrid de Wissembourg lui adresse vers 860 son *Livre des évangiles* (voir Manitius, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, t. I, p. 575; Ebert, *op. cit.*, t. III, p. 122); et le même Wérimbert, sans doute, remplit en 882-883 les fonctions de sacriste du monastère (voir Meyer von Knonau, *St. Gallische Geschichtsquellen*, II, dans les *Mittheilungen zur vaterländischen Geschichte*, t. XIII, p. 72, liste des dignitaires du chapitre monastique de Saint-Gall).

2. Puisque le Moine de Saint-Gall écrit huit jours après sa mort et, au plus tôt, en 883, comme on l'a vu plus haut.

3. Voir page précédente, n. 5.

4. Cf. Bédier, *les Légendes épiques*, t. II (1908), p. 349-354 et 437-439.

5. C'est ce que dit Hincmar, composant une *Vie de saint Rémi*, Eude de Glanfeuil, composant une *Vie de saint Maur*, l'auteur de la *Vie de saint Liévin* et beaucoup d'autres. Voir Molinier, *les Sources de l'histoire de France*, t. I, p. 113, n° 283; p. 154, n° 534; Halphen, *la Vie de saint Maur*, dans la *Revue historique*, t. LXXXVIII (1905), p. 288-289.



recours à d'autres sources d'information pour les rares faits historiques dont le souvenir est consigné dans son volume.

Il est manifeste en effet que Wérimbert et Adalbert ne lui ont pas tout appris; et il ne peut lui-même dissimuler qu'il a entr'ouvert quelques-uns de ces nombreux livres qui déjà à l'époque où il écrivait s'alignaient sur les rayons de la riche bibliothèque de son monastère<sup>1</sup> : avant de rapporter ce que lui a narré Adalbert — lequel, « comme tous les hommes mêlés au siècle, manquait de culture littéraire », — il croit devoir donner quelques détails rétrospectifs dont il dit en propres termes qu'il les répète « sur la foi d'autres écrivains<sup>2</sup> »; il cite, en outre, plus loin l'*Histoire ecclésiastique* de Bède<sup>3</sup>, la Vie de saint Ambroise<sup>4</sup> et fait deux allusions très facilement reconnaissables aux œuvres de Sulpice Sévère sur saint Martin<sup>5</sup>. Mais il s'agit là de simples réminiscences; et il est curieux que

1. Voir les listes d'acquisitions faites au IX<sup>e</sup> siècle pour le compte de la bibliothèque de Saint-Gall, dans Ratpert, *Casus Sancti Galli*, p. 70 et 72 des *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. II, et éd. Meyer von Knonau, *St. Gallische Geschichtsquellen*, II, dans les *Mittheilungen zur vaterländischen Geschichte* (de Saint-Gall), t. XIII (1872), p. 47-48 et 53-55.

2. Moine de Saint-Gall, II, 1, éd. Jaffé, p. 666-667 : « Ex relatione secularis hominis et in scripturis minus eruditi sermonem hunc facturi, non ab re credimus si juxta scriptorum fidem pauca de superioribus ad memoriam revocemus. »

3. *Op. cit.*, II, 16, p. 690 : « Nam de majore Pippino integrum pene librum doctissimus Beda in ecclesiastica procudit historia. »

4. *Op. cit.*, II, 10, p. 680 : « Quod cum Hludowicus imperatori retulisset, ille hujusmodi sententiam promulgavit : Si vixerit puerulus iste, aliquid magni erit. Quae verba ideo de Ambrosio mutuati sumus, quia Karolus quae dixit non posuit ex amussim in latinum converti. Nec inmerito prophetiam de sancto Ambrosio magno accommodaverim Hludowico quia etc... » Les mots : « Si vixerit puerulus iste aliquid magni erit » sont en effet tirés de la Vie de saint Ambroise par Paulin de Milan, chap. III (dans Migne, *Patrologia latina*, t. XIV, col. 28).

5. Moine de Saint-Gall, II, 11, éd. Jaffé, p. 681 : « Ad orationis studium et devotionem jejuniorum curamque servitii divini supra omnes homines ita erat intentus, ut, exemplo sancti Martini, quicquid aliud ageret, semper quasi praesenti Domino supplicare videretur » = Sulpice Sévère, *Vita Martini*, chap. 26, éd. Halm (*Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*), p. 136 : « Numquam hora ulla momentumque praeteriit quo non aut orationi incumberet aut insisteret lectioni, quamquam etiam inter legendum aut si quid aliud forte agebat numquam animum ab oratione laxabat. Nimirum ut fabris ferrariis moris est, qui inter operandum pro quodam laboris levamine incudem suam feriunt, ita Martinus etiam, dum aliud agere videretur, semper orabat. » Moine de Saint-Gall, II, 17, p. 694 : « Et ipse quidem Karolus habebat pellicium berbeicum non multo amplioris precii quam erat rocus ille sancti Martini quo pectus ambitus nudis brachiis Deo sacrificium obtulisse astipulatione divina comprobatur » = Sulpice Sévère, *Dialogi*, II, 1, éd. Halm (*recueil cité*), p. 181 : « ... bigerricam vestem, brevem atque hispidam, quinque comparatam argenteis... Cum hac igitur oblaturus sacrificium Deo veste procedit. »

de ces auteurs auxquels il renvoie, il n'ait précisément rien ou presque rien tiré. Sa référence à Bède est même si peu exacte<sup>1</sup> qu'on doit craindre qu'il n'ait pas lu cet historien avec beaucoup d'attention.

Par contre, il est des livres qu'il ne cite pas et dont, de toute évidence, il a pourtant fait son profit. Déjà Simson, il y a plus de trente ans, relevait quatre emprunts presque textuels à la Vie de Charlemagne d'Einhard<sup>2</sup>, et l'on admet aujourd'hui généralement que le Moine de Saint-Gall ne s'est pas tout à fait privé de ce secours<sup>3</sup>. Il s'en est si peu privé qu'on pourrait l'accuser plus d'une fois d'avoir démarqué son modèle, si cette accusation avait un sens, s'agissant d'un auteur du moyen âge qui, comme tous ses confrères, prenait sans scrupule son bien où il le trouvait. C'est pour avoir lu Einhard qu'il a parlé du rôle joué par le pape Étienne II dans la substitution des Carolingiens au roi mérovingien Childéric<sup>4</sup> : il y a seulement ajouté une erreur nouvelle en appliquant à Charlemagne lui-même ce qu'Einhard écrivait de Pépin le Bref<sup>5</sup>. C'est aussi pour avoir lu Einhard sans le bien comprendre qu'il a parlé un peu plus loin de l'« envie » (*invidia*) que « la gloire des Francs » suscitait chez « les Grecs et les Romains<sup>6</sup> ». Il y est revenu d'ailleurs à propos du couronnement impérial de Charlemagne<sup>7</sup> et s'est inspiré d'Einhard

1. Il fait allusion, on l'a vu plus haut (p. 271, n. 3), à presque tout un livre de l'*Histoire ecclésiastique* de Bède consacré à Pépin l'Ancien, alors que Bède ne parle de Pépin qu'en passant, au cours des chapitres 11 et 12 du livre V.

2. B. Simson, t. II des *Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen* (1883), appendice VII, intitulé : « Remarques sur le Moine de Saint-Gall » (p. 612-615).

3. Voir notamment Ebert, *Histoire générale de la littérature du moyen âge en Occident*, trad. Aymeric et Condamin, t. III, p. 234; Manitius, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, t. I, p. 366.

4. Moine de Saint-Gall, I, 10, éd. Jaffé, p. 639 : « ... a beatae memoriae Stephano papa, qui, deposito et decalvato ignavissimo Francorum rege Hilderico, se ad regni gubernacula antiquorum more patrum perunxit. »

5. Einhard, *Vita Karoli*, chap. 1, éd. Holder-Egger, p. 2 : « Gens Meroingorum... usque in Hildricum regem, qui jussu Stephani Romani pontificis depositus ac detonsus atque in monasterium trusus est, durasse putatur. »

6. Moine de Saint-Gall, I, 10, éd. Jaffé, p. 640 : « ... ut semper Graeci et Romani invidia Francorum gloriae carpebantur »; Einhard, *Vita Karoli*, 28, éd. Holder-Egger, p. 32 : « Invidiam tamen suscepti nominis, Romanis imperatoribus super hoc indignantibus, magna tulit patientia. »

7. Moine de Saint-Gall, I, 26, p. 658 : « Quod... non tamen gratanter suscepit, pro eo quod putaret Grecos, majore succensus invidia, aliquid incommodi regno Francorum machinatus. » — Ce thème a même tellement plu au Moine de Saint-Gall qu'il l'a appliqué encore à Pépin le Bref lui-même, au livre II, chap. 15, p. 689 : « Ipse vero invidiam Romanorum, immo ut verius loquar Constantinopolitanorum, declinans, mox in Franciam revertitur. »

encore pour dépeindre la « surprise » du roi franc au moment de la cérémonie de l'an 800<sup>1</sup>. Enfin il a également eu la Vie de Charlemagne sous les yeux pour ses chapitres sur la « basilique » d'Aix-la-Chapelle<sup>2</sup> et sur les grands travaux entrepris à la même époque<sup>3</sup>, ainsi que pour sa description des vêtements de l'empereur<sup>4</sup>.

Mais c'est surtout pour sa seconde partie, celle dont le guerrier Adalbert est censé avoir fourni toute la substance, que la Vie de Charlemagne lui a été précieuse. De là vient visiblement le peu qu'il dit de la guerre des Avars, qu'il fait durer huit ans comme Einhard<sup>5</sup>, et des guerres de Saxe, auxquelles il déclare, encore avec

1. Moine de Saint-Gall, I, 26, p. 658 : « Convocavit antistes apostolicus de vicinis partibus quoscunque potuit et coram positis illis et invictis Karoli gloriosissimi comitibus, *nichil minus suspicantem ipsum* pronuntiavit imperatorem defensoremque ecclesiae Romanae. Quod cum ille non potuisset abnuere, quia divinitus sic praedestinatum crederet, *non tamen gratanter suscepit...* » ; Einhard, *Vita Karoli*, 28, p. 32 : « Quod primo *in tantum aversatus est* ut adfirmaret se eo die, quamvis praecipua festivitas esset, ecclesiam non intraturum *si pontificis consilium praescire potuisset.* »

2. Comparer les passages suivants, entre lesquels il y a un parallélisme indéniable :

Moine de Saint-Gall, I, 28.

Cum strenuissimus imperator Karolus aliquam requiem habere potuit, non ocio torpere sed divinis servitiis voluit insudare, adeo ut in genitali solo *basilicam*, antiquis Romanorum operibus praestantiorum, fabricare propria dispositione molitus, in brevi se compotem voti sui gauderet. *Ad cujus fabricam* de omnibus cismarinis regionibus magistros et opifices omnium id genus artium advocavit.

Einhard, 26.

Religionem christianam, qua ab infantia fuerat imbutus, sanctissime et cum summa pietate coluit ac propter hoc plurimae pulchritudinis *basilicam* Aquisgrani exstruxit... *Ad cujus structuram* cum columnas et marmora aliunde habere non posset, Roma atque Ravenna devehenda curavit.

3. Comparer ce qu'il dit du pont de Mayence (I, 30, p. 661) et ce qu'en dit Einhard (*Vita Karoli*, ch. 17, éd. Holder-Egger, p. 20, et ch. 32, p. 36).

4. Comparer les passages suivants :

Moine de Saint-Gall, I, 34.

Erat antiquiorum ornatus vel paratura Francorum : *calciamenta* forinsecus aurata, corrigilis tricubitalibus insignita, *fascioles* crurales vermiculatae et subtus eas *tibialia* vel coxalia *linea*... Super quae et *fasciolas* in crucis modum... longissimae illae corrigiae tendebantur. Deinde *camisia* clizana; post haec *balleus* spatiae colligatus, etc.

Einhard, 23.

Vestitu patrio, id est Francico, utebatur. Ad corpus *camisam* lineam et *feminalibus* *lineis* induebatur, deinde tunicam quae limbo serico ambiebatur et *tibialia*; tum *fasciis* *crura* et pedes *calciamentis* constringebat... gladio semper accinctus, cujus capulus ac *balleus* aut aureus aut argenteus erat, etc.

5. Moine de Saint-Gall, II, 1, p. 668 : « Quos [Hunos] tamen invictissimus Karolus ita *in annis octo* perdomuit ut de eis ne minimas quidem reliquias

ce dernier, que Charles « fut occupé quelquefois par lui-même<sup>1</sup> ». De là vient aussi ce qu'il dit des ambassades envoyées aux extrémités du monde<sup>2</sup>, du protectorat de Charlemagne sur les Lieux saints<sup>3</sup>, de la guerre menée par son fils Pépin contre les Avars<sup>4</sup>, des dévastations des pirates normands et sarrasins<sup>5</sup>, des deux complots dirigés contre l'empereur<sup>6</sup>. Il intervertit même l'ordre de ces complots parce que, suivant Einhard de trop près, tout en le lisant distraitemment, il place comme lui en premier celui où trempa Pépin le Bossu, bien qu'il ait été postérieur à l'autre, ainsi qu'Einhard avait pris soin de le noter<sup>7</sup>. Son récit de l'invasion et de la mort du Danois Gotfrid rappelle aussi le récit d'Einhard : il a seulement renchéri sur son modèle, à moins qu'il ne l'ait interprété à contre-sens, en faisant tuer Gotfrid non plus par un homme de sa suite (*a proprio satellite*), mais par son propre fils (*filius suus*)<sup>8</sup>.

Enfin il y a entre son récit de la campagne de Lombardie et les passages correspondants de la *Vie de Charlemagne* plus d'un point de contact : ainsi, à propos du mariage de Charlemagne avec la fille du roi lombard Didier, il reproduit les termes mêmes dont s'est servi

*remanere permiserit* »; Einhard, *Vita Karoli*, chap. 13, p. 16 : « Quod [bellum] cum ab his strenuissime fuisset administratum, octavo tandem anno completum est. Quot proelia in eo gesta, quantum sanguinis effusum sit, testatur vacua omni habitatore Pannonia et locus in quo regia kagani erat ita desertus ut ne vestigium quidem in eo humane habitationis appareat. »

1. Moine de Saint-Gall, II, 2, p. 668 : « In bello autem Saxonico, cum per semet ipsum aliquando fuisset occupatus... »; Einhard, *Vita Karoli*, chap. 8, p. 11 : « Hoc bello... ipse non amplius cum hoste quam bis acie confligit », et, au point de vue de la forme, chap. 13, p. 15 : « Unam tamen per se in Pannoniam... expeditionem fecit. » — Comparer aussi le Moine de Saint-Gall, II, 5, p. 669 : « Cumque missorum primus alias omnia pacata referret, nisi quod gens quaedam, qui Saxones vocitantur, creberrimis latrociniiis Francorum fines inquietarent... », et Einhard, chap. 7, p. 9 : « Suberant et causae quae cotidie pacem conturbare poterant, termini videlicet nostri et illorum poene ubique in plano contigui praeter pauca loca in quibus... caedes et rapinae et incendia vicissim fieri non cessabant. »

2. Moine de Saint-Gall, II, 5, p. 669; Einhard, chap. 16, p. 19.

3. Moine de Saint-Gall, II, 9, p. 678; Einhard, chap. 16, p. 19.

4. Moine de Saint-Gall, II, 12, p. 652; Einhard, chap. 13, p. 15.

5. Moine de Saint-Gall, II, 12, p. 682 : « ... latrocinia pyratamque Northmannorum sive Maurorum »; Einhard, chap. 14, p. 17 : « ... Nordmannos... pyratam exercentes », et chap. 17, p. 21 : « ... Mauros nuper pyratam exercere adgressos. »

6. Moine de Saint-Gall, II, 12, p. 683-686; Einhard, chap. 20, p. 25-26.

7. Einhard, *loc. cit.* : « Facta est et alia prius contra eum in Germania valida conjunctio. » Le mot *prius* a échappé au Moine de Saint-Gall.

8. Moine de Saint-Gall, II, 13, p. 687; Einhard, chap. 14, p. 17.



Einhard<sup>1</sup> et, quand on le voit<sup>2</sup> conduire Charlemagne directement en Frioul à la suite de la prise de Pavie, contrairement à la vérité historique<sup>3</sup>, on ne peut s'empêcher de se rappeler qu'Einhard, lui aussi<sup>4</sup>, a négligé de marquer un intervalle entre ces faits<sup>5</sup>.

Il ne suffit donc pas de dire avec Simson que le Moine de Saint-Gall a connu la *Vie de Charlemagne* d'Einhard; il faut ranger délibérément cet ouvrage au nombre de ceux qu'il a utilisés, et largement utilisés, pour se documenter sur l'histoire de son héros.

On en peut citer d'autres encore dont il n'a pas davantage cru devoir nous entretenir et qu'il a cependant mis à contribution. C'est le cas des *Annales royales*, que l'on trouve d'ailleurs transcrites avec la *Vie de Charlemagne* au début de la plupart de nos manuscrits du Moine de Saint-Gall<sup>6</sup>. Plusieurs des détails précis fournis par ce dernier sur les ambassades reçues à la cour carolingienne ont été extraits de ce texte<sup>7</sup>, plus ou moins enjolivé ou déformé. Par exemple, énumérant les cadeaux apportés de Perse à l'empereur

1. Moine de Saint-Gall, II, 17, p. 691 : « ... filium Desiderii Longobardorum principis duxit uxorem »; Einhard, chap. 18, p. 22 : « Deinde cum... filium Desiderii regis Langobardorum duxisset uxorem... »

2. Moine de Saint-Gall, II, 17, p. 693.

3. Il s'écoula en réalité près de deux ans entre ces deux faits. Voir Böhmer et Mühlbacher, *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern*, t. I, 2<sup>e</sup> éd. (1908), n<sup>os</sup> 163 b et 200 c.

4. Einhard, chap. 6, p. 8, l. 24.

5. A noter également chez le Moine de Saint-Gall, II, 6, p. 671, l'expression « per alpes et in via », qui pourrait être une réminiscence d'Einhard, chap. 6, p. 9 : « ... quam difficilis Alpium transitus fuerit quantoque Francorum labore in via montium juga et... cautes superatae sint... »

6. Ce sont les manuscrits E<sup>6</sup>, E<sup>7</sup>, E<sup>7a</sup>, E<sup>7b</sup>, E<sup>7c</sup>, E<sup>7d</sup>, E<sup>7e</sup>, E<sup>7f</sup> de l'édition Kurze des *Annales royales* (*Annales regni Francorum*, p. XIII-XIV), c'est-à-dire — pour les années antérieures à 802 — des manuscrits de la version remaniée dite *Annales Einhardi*.

7. C'est dans les *Annales royales*, année 811 (éd. Kurze, p. 133), que le Moine de Saint-Gall a dû prendre les noms des ambassadeurs francs — le comte Hugue et l'évêque Heiton — dont il parle au chapitre 6 du livre II (p. 671-672). L'empereur byzantin, ajoute-t-il, envoya à son tour des ambassadeurs : « direxit... legatarios suos » (*ibid.*, p. 671), ce qui correspond à une phrase où l'annaliste (ann. 812, éd. Kurze, p. 136) dit de cet empereur : « suos legatos direxit ». Au chapitre 8 du même livre, toutes les indications relatives aux provinces parcourues par les ambassadeurs persans, à leur arrivée à Aix-la-Chapelle avant Pâques, à l'envoi d'un éléphant fait par Haroun al Rachid, semblent le résultat d'un amalgame plus ou moins heureux des renseignements fournis par les *Annales* (ann. 801 et 802, éd. Kurze, p. 114 et 117). Au chapitre 9 (p. 677), pour l'ambassade envoyée par le « roi d'Afrique », le Moine de Saint-Gall procède encore, selon toute vraisemblance, de l'année 801 des *Annales* (éd. Kurze, p. 116).

franc, notre auteur, tout en reproduisant une partie de la liste des Annales, y a intercalé de deux en deux, avec une surprenante régularité, quelques indications complémentaires, parlant « de baume, de nard, d'onguents, d'épices, de parfums, de médicaments », là où son modèle parle seulement « de baume, d'onguents et de parfums<sup>1</sup> ». Sur le complot dirigé par Pépin le Bossu<sup>2</sup>, les *Annales royales*, sous leur forme dernière (*Annales Einhardi*)<sup>3</sup>, ont dû lui fournir l'indication du lieu où résidait le roi (Ratisbonne) et celle du clerc Fardulf, qui dénonça les conjurés<sup>4</sup>. Leur influence se manifeste aussi dans le récit de l'expédition préparée contre le Danois Gotfrid et de l'épizootie qui décima le bétail destiné au ravitaillement de l'armée<sup>5</sup>. Elle apparaît mieux encore dans les chapitres consacrés aux guerres d'Italie : c'est à ces Annales (toujours dans la version remaniée, dite *Annales Einhardi*) que le Moine de Saint-Gall doit le peu qu'il sait des interventions de Pépin le Bref contre le roi lombard Astolf<sup>6</sup>; et s'il fait aller le premier roi carolingien « en oraisons » à Rome, c'est qu'il lui a appliqué par erreur ce que les Annales disent, dans les mêmes termes, de son fils Charlemagne<sup>7</sup>. Enfin l'on peut croire que le texte de l'annaliste n'a pas été sans lui fournir quelques détails pour son tableau du siège de Pavie<sup>8</sup>.

1. *Annales royales*, ann. 807 (éd. Kurze, p. 123) : « Odores atque unguenta et balsamum »; Moine de Saint-Gall, II, 8, p. 676 : « Opobalsamum, nardum, urgumenta varia, pigmenta, odora menta vel medicamenta diversissima. » Le Moine de Saint-Gall parle aussi d'un éléphant, par confusion avec l'éléphant que ramena de Perse le juif Isaac et dont il est question dans les Annales sous l'année 802. Fidèle à son habitude, il y ajoute l'indication supplémentaire d'autres animaux rares chez les Occidentaux : des singes.

2. Moine de Saint-Gall, II, 12, p. 683-684.

3. C'est cette version d'ailleurs, on l'a vu (page précédente, n. 6), qui est transcrite dans les manuscrits du Moine de Saint-Gall.

4. *Annales regni Francorum*, ann. 792, éd. Kurze, p. 91.

5. Moine de Saint-Gall, II, 13, p. 687; *Annales regni Francorum*, ann. 810, p. 131-132.

6. Comparer les passages suivants :

Moine de Saint-Gall, II, 13.

*Longobardis vel caeteris hostibus Romanos infestantibus, miserunt legatos suos ad eundem Pippinum ut propter amorem sancti Petri sibi quantocius in auxilium venire dignaretur.*

*Annales Einhardi.*

753... Stephanus papa venit ad Pippinum regem... suggerens ei ut se et Romanam ecclesiam ab infestatione Langobardorum defenderet.

755. Pippinus... propter justitiam beati Petri... exigendam Italiam... ingreditur.

7. Moine de Saint-Gall, II, 15, p. 689 : « Qui, absque mora subjugatis hostibus, orationis tantum gratia Romam victor ingreditur »; *Annales regni Francorum*, ann. 774, éd. Kurze, p. 39 : « Orandi gratia Romam profisciscitur. »

8. Comparer notamment les expressions dont se sert le Moine de Saint-Gall

A la lecture des *Annales royales*, il a joint celle des *Annales de Lorsch* — ou *Annales Laureshamenses* — dont l'utilisation est évidente dans le chapitre relatif aux malheurs du pape Léon III : de part et d'autre, le soulèvement des Romains est attribué à l'« envie » (*invidia*) et l'échec de leur tentative pour aveugler le souverain pontife est rapporté en termes presque identiques<sup>1</sup>. De même, le Moine de Saint-Gall n'a eu qu'à transposer une phrase de l'annaliste de Lorsch pour écrire celle où il représente l'attribution à Charlemagne du titre impérial en l'année 800 comme une consécration toute naturelle d'un état de choses qui faisait déjà du roi franc, à cette date, un véritable empereur moins le nom<sup>2</sup>. Et, quand il parle

(II, 17, p. 691) pour indiquer que Didier s'enferme dans Pavie (« ipseque in muris Ticinensibus se concludens ») et celles dont se sert l'annaliste (ann. 773, éd. Kurze, p. 37 : « Desiderium regem... Ticeno inclusum obsedit »). Cf. les *Annales*, ann. 774, p. 39.

1. Comparer les passages suivants du Moine de Saint-Gall (I, 26, p. 656 et 658) et des *Annales Laureshamenses*, ann. 799 et 800 (*Monum. Germaniae, Scriptores*, t. I, p. 37-38 :

Moine de Saint-Gall.

Unde contigit ut quidam illorum, *invidia cecati*, sanctae recordationis Leoni papae... mortiferum crimen imponentes, *eum cecare fuissent aggressi. Sed divino nutu conterriti sunt et retracti*, ut nequaquam oculos ejus eruerent...

Innocentiam vero beati Leonis papae ita donator et restitutor *sanitatis* approbavit Dominus ut...

*Annales Laureshamenses.*

800... non propter aliam justitiam sed *per invidiam* eum condemnare volebant [Romani]...

799... *voluerunt erueri oculos ejus et eum morti tradere. Sed juxta Dei dispositionem* malum quod inchoaverunt non perficerunt.

800... dabant laudem Deo quia ipsum apostolicum Leonem et sanum in corpore et in anima custoditum meruerunt habere.

2. Comparer les passages suivants du Moine de Saint-Gall, I, 26, p. 657, et des *Annales Laureshamenses*, ann. 801 (*Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. I, p. 38) :

Moine de Saint-Gall.

... *tunc sanctus ille [papa]*, divinam constitutionem secutus : ut qui jam re ipsa rector et imperator plurimarum erat nationum, *nomen quoque imperatoris, caesaris et augusti apostolica auctoritate gloriosus assequeretur*, in victum Karolum Romam venire postulavit...

*Annales Laureshamenses.*

... *tunc visum est ipso apostolico Leoni...* ut ipsum Carolum... *imperatorem nominare* debuissent, qui ipsam Romam tenebat, ubi semper caesares sedere soliti erant, seu reliquas sedes quas ipse per Italiam seu Galliam necnon et Germaniam tenebat... Ideo justum eis esse videbatur ut ipse... *ipsum nomen haberet*.

Le Moine de Saint-Gall a dû, en outre, rapprocher le passage de l'annaliste de Lorsch de celui où l'auteur des *Annales royales* remaniées (ann. 749, éd. Kurze, p. 9) parle de l'attribution faite à Pépin le Bref du titre de roi par l'autorité (*auctoritate*) du pape Zacharie : il emploie, lui aussi, l'expression *apostolica auctoritate*. — Comparer également ce que dit le Moine de Saint-Gall

dans la seconde partie de son livre de la distribution du trésor des Avars au profit « des évêchés et des monastères » du royaume carolingien, on ne voit pas, en dehors de ces mêmes annales, où il aurait pu trouver des indications aussi précises<sup>1</sup>.

Sur les affaires d'Italie, il a dû puiser sa science ailleurs. Il y a notamment des analogies trop marquées de forme et de fond entre son récit de la prise de Pavie « sans effusion de sang » et quelques lignes d'une lettre adressée vers 775 à Charlemagne par un certain Catulf pour qu'on puisse douter d'un emprunt textuel<sup>2</sup>. Pour ce même épisode, il est difficile d'admettre qu'il ait réussi, sans avoir recours au *Liber pontificalis*<sup>3</sup>, à se procurer les renseignements qu'il donne sur Ogier, ce transfuge de la cour carolingienne qui, aux côtés de Didier et du haut de la tour la plus élevée de Pavie, est censé avoir assisté à l'arrivée des troupes franques devant la capitale lombarde. Ce qui ne veut pas dire qu'il ait lu attentivement l'historien pontifical, car il aurait vu, à le mieux lire, qu'Ogier s'était en réalité enfui à Vérone<sup>4</sup>. Mais il n'était pas à une altération près de la vérité, et il a pu fort bien modifier les faits de propos délibéré pour avoir l'occasion d'écrire la scène dramatique dont, en cet endroit de son œuvre, le personnage d'Ogier est le principal acteur. D'autre part, s'il n'avait pas eu le *Liber pontificalis* entre les mains, s'expliquerait-on la provenance des détails qu'il donne ailleurs sur l'arrestation et le châtiement des assassins du pape Léon III<sup>5</sup>?

(p. 658) de l'impossibilité où Charlemagne se trouva de refuser le titre impérial (« Quod cum ille non potuisset abnuere, etc. ») à ce qu'en dit l'annaliste de Lorsch (« Quorum petitionem ipse rex Karolus denegare noluit, etc. »).

1. Moine de Saint-Gall, II, 1, p. 668; *Annales Lauresh.*, ann. 795, éd. cit., p. 36.

2. Moine de Saint-Gall, II, 17, p. 693 : « Postera vero die quanta facilitate... absque cruoris effusione, sola tantum industria, civitatem superaverit, cepit, possederit... »; lettre de Catulf, dans Jaffé, *Monum. Carolina*, p. 337, et *Monum. Germaniae, Epistolae Karol.*, t. II, p. 502 : « Opulentissimam quoque civitatem etiam Papiam cum rege sine cruoris effusione et insuper cum omnibus thesauris ejus adprehendisti. »

3. *Liber pontificalis*, éd. L. Duchesne, t. I, p. 488 et 493 (Vie du pape Hadrien). Le nom d'Ogier est donné sous la forme *Autcartius* par le biographe pontifical.

4. *Ibid.*, p. 495. — Ce ne sont cependant pas les bévues commises par le Moine de Saint-Gall au cours de ce récit qui sont de nature à faire écarter l'hypothèse d'un recours au *Liber pontificalis*, quoi qu'en pense M. Bédier (*Les Légendes épiques*, t. II, p. 315) : on a déjà vu plus haut de quelle façon Einhard et les annales ont été utilisés.

5. Moine de Saint-Gall, I, 26, p. 658 : « Omnes itaque comprehensos vel diversis mortibus vel inreineabilibus dampnavit exiliis »; *Liber pontificalis*, t. II, p. 8 (Vie de Léon III) : « Qui dum tales crudeles et iniquos eos piissimus impe-



Disons, en outre, qu'on a toutes raisons de croire qu'il a connu le texte même du serment prononcé en l'an 800 par ce dernier pour répondre à ses accusateurs, car il en a reproduit — non sans les modifier — les données essentielles<sup>1</sup>.

Voilà bien des lectures déjà pour un conteur que n'arrêtaient guère les scrupules historiques. Et pourtant nous sommes loin d'avoir épuisé la liste des textes qu'il a consultés. Simson<sup>2</sup> relevait jadis chez lui, à propos de la réforme du chant d'Église par Charlemagne, l'emploi de deux passages du traité de Walafrid Strabon sur l'organisation du culte chrétien (*De exordiis et incrementis quarundam in observationibus ecclesiasticis rerum*<sup>3</sup>), dont, du reste, l'abbaye de Saint-Gall possédait dès le ix<sup>e</sup> siècle un manuscrit au moins<sup>4</sup>; et il est possible que les quelques mots insérés au début de l'ouvrage sur la décadence des lettres avant Charlemagne

rator cognovisset, in exilio partibus Franciae misit. » — Rapprocher aussi ces deux expressions : « eum cecare fuissent aggressi » (Moine de Saint-Gall, p. 656) et « ipsum penitus cœcare conati sunt » (*Liber pontif.*, t. II, p. 4).

1. Moine de Saint-Gall, I, 26, p. 656 : « Unde contigit ut quidam illorum... mortiferum crimen imponentes, eum cecare fuissent aggressi »; p. 657 : « In hæc verba juravit : Sic in die magni iudicii sim particeps evangelii, sicut immanis sum criminis, falso mihi ab istis objecti »; serment du pape Léon, dans Jaffé, *Monum. Carol.*, p. 378-379 : « ... homines mali... miserunt super me gravia crimina... Purgo me... quia istas criminosas et sceleratas res, quas mihi obijciunt nec perpetravi nec perpetrare jussi; testis mihi est Deus in cujus iudicium venturi sumus, etc. »

2. Au t. II des *Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen* (1883), p. 614.

3. Comparer les passages suivants du Moine de Saint-Gall, I, 4, p. 633, et I, 10, p. 639, et de Walafrid Strabon, *De exordiis et incrementis*, dans les *Monum. Germaniae, Capitularia*, t. II, p. 515 et 508 :

Moine de Saint-Gall.

... in capellam suam assumpsit; quo nomine Francorum reges propter cappam sancti Martini, quam secum propter sui tuicionem et hostium oppressionem jugiter ad bella portabant, sancta sua appellare solebant.

... Karolus... omnes provincias... in laudibus divinis, hoc est in cantilenæ modulationibus ab invicem dissonare perdolens, a beatae memoriae Stephano papa... aliquos carminum divinatorum peritissimos clericos imperare curavit.

Walafrid Strabon.

Dicti sunt autem primitus cappellani a cappa beati Martini, quam reges Francorum ob adiutorium victoriae in proeliis solebant secum habere, quam ferentes et custodientes cum ceteris sanctorum reliquiis clerici cappellani coeperunt vocari.

Cantilenæ vero perfectionem scientiam quam jam pene tota Francia diligit, Stephanus papa cum ad Pippinum patrem Karoli Magni imperatoris in Franciam... venisset, per suos clericos petente eodem Pippino invenit.

4. Voir *Monum. Germaniae, Capitularia*, t. II, p. xxx, et Manitius, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, t. I, p. 315.

aient été inspirés par la préface que le même Walafrid avait écrite pour son édition de la *Vie de Charlemagne* d'Einhard<sup>1</sup>.

Mais Walafrid avait passé trop brièvement sur l'épisode de l'introduction du chant grégorien dans les églises franques pour que le Moine de Saint-Gall ne fût pas tenté d'aller chercher ailleurs un supplément d'information. Aussi ne s'est-il pas privé du secours que lui offrait la *Vie de Grégoire le Grand*, achevée peu d'années auparavant<sup>2</sup> par Jean Diacre et où il pouvait lire toute une page sur ce sujet<sup>3</sup>. Il l'a non seulement lue; il y a non seulement pris l'idée d'attribuer à Charlemagne une réforme dont l'initiative remontait en réalité à Pépin le Bref<sup>4</sup>, ainsi que Walafrid Strabon l'avait correctement indiqué; mais il y a pris aussi l'idée de faire de l'église de Metz la dépositaire de la saine tradition<sup>5</sup>, et plusieurs de ses expressions rappellent même d'assez près celles de son modèle<sup>6</sup>. Seul est bien de son crû l'anachronisme un peu fort qui lui fait placer sur le siège épiscopal de Metz au temps de Charlemagne l'évêque Drogon<sup>7</sup>, dont la promotion n'eut lieu qu'en 823<sup>8</sup>.

C'est à tort aussi qu'on a souvent cité comme originaux les ren-

1. Moine de Saint-Gall, I, 1, p. 631; préface de Walafrid Strabon, dans Einhard, *Vita Karoli*, éd. Holder-Egger, p. xxviii.

2. En 875. Voir Manitius, *op. cit.*, p. 691.

3. Jean Diacre, *Vita Gregorii Magni*, II, 9-10, dans Migne, *Patrologia latina*, t. LXXV, col. 91-92.

4. Cf. Abel et Simson, *Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen*, t. II, p. 277.

5. Moine de Saint-Gall, I, 10, p. 640 : « ... alterum vero, petente filio suo Trugone episcopo Metensi, ad ipsam direxit aeclesiam. Cujus industria non solum in eodem loco pollere, sed etiam per totam Franciam in tantum coepit propagari, ut nunc usque apud eos qui in his regionibus latino sermone utuntur, aeclesiastica cantilena dicatur Metensis, apud nos vero qui teutonica sive teuthisca lingua loquimur, Mette, vel secundum grecam derivationem usitato vocabulo Mettisca nominetur »; Jean Diacre, *loc. cit.* : « Mox itaque duos suorum industrios clericos Adriano tunc episcopo dereliquit, quibus tandem satis eleganter instructis, Metensem metropolim ad suavitatem modulationis pristinae revocavit et per illam totam Galliam suam correxuit, etc... Denique usque hodie quantum Romano cantui Metensis cedit, tantum Metensi ecclesiae cedere Gallicanarum ecclesiarum Germaniarumque cantus ab his qui meram veritatem diligunt comprobatur. »

6. Moine de Saint-Gall, I, 10, p. 639 : « Karolus... omnes provincias immo regiones vel civitates in laudibus divinis, hoc est in cantilenae modulationibus ab invicem dissonare perdolens... »; Jean Diacre, *loc. cit.* : « Carolus... dissonantia Romani et Gallicani cantus Romae offensus. » — Moine de Saint-Gall, *ibid.* : « ... peritissimos clericos impetrare curavit »; Jean Diacre, *ibid.* : « ... duos suorum industrios clericos... dereliquit. »

7. Voir le texte cité note 5.

8. Cf. L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. III, p. 58, et Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, p. 728.

seignements qu'il a rassemblés sur le compte d'Alcuin et de ses disciples<sup>1</sup> : il lui a suffi d'ouvrir l'ancienne biographie de l'illustre abbé<sup>2</sup> pour y recueillir tous les détails qu'il nous donne; et là encore on retrouve sous sa plume quelques-unes des expressions de son devancier<sup>3</sup>. Il l'a d'ailleurs utilisé avec sa légèreté habituelle et a bravé les vraisemblances<sup>4</sup> jusqu'à faire d'Alcuin « un disciple du très docte Bède », quand le biographe anonyme dit plus justement qu'il a été l'élève « d'Egbert, disciple du très docte Bède »<sup>5</sup>. Puis, généralisant à l'excès, il a tiré d'une phrase du biographe relative aux abbayes attribuées par Charlemagne à des disciples d'Alcuin lui-même<sup>6</sup> qu'à deux exceptions près tous ces disciples reçurent soit des évêchés, soit des abbayes<sup>7</sup>!

De même, il a trouvé les éléments principaux de ses chapitres sur Louis le Pieux (II, 19-21) dans la biographie de cet empereur composée par Thégan<sup>8</sup> et dont l'abbaye de Saint-Gall possédait une copie dès le temps de l'abbé Grimald (841-872)<sup>9</sup>. Et c'est sans doute la relation, aujourd'hui malheureusement perdue, que l'évêque Heiton avait écrite<sup>10</sup> de son ambassade à Constantinople en 811, qui a servi

1. Moine de Saint-Gall, I, 2 et 9.

2. *Vita Alcuini*, chap. 1 à 10, dans Migne, *Patrol. lat.*, t. C, col. 91-101.

3. Moine de Saint-Gall, I, 2 : « *Albinus* quidam de natione *Anglorum* »; Vie d'Alcuin, ch. 1 : « *Albinus*, nobilis gentis *Anglorum* exortus prosapia. » — Moine de Saint-Gall, I, 2 : « *discipulus doctissimi Bedae* »; Vie d'Alcuin, chap. 2 : « *Bedae doctissimi discipulo* Heberto traditur. » — Moine de Saint-Gall, I, 2 : « *Quem... secum retinuit... adeo ut... ipsum magistrum suum appellari voluisset* »; Vie d'Alcuin, chap. 6 et 10 : « *Quem Carolus... alloquitur : Sunt nobis, magister eximie, etc... Domine magister, etc.* »

4. Bède mourut à une date qu'on s'accorde d'ordinaire à fixer à 735 (cf. Manitius, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, t. I, p. 74), alors qu'Alcuin venait à peine de naître (Manitius, *op. cit.*, p. 273, place sa naissance « vers 730 »; Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, p. 119, et d'autres auteurs « vers 735 »).

5. Passages cités plus haut, note 3.

6. Vie d'Alcuin, chap. 14, dans Migne, *Patrol. lat.*, t. C, col. 99.

7. Moine de Saint-Gall, I, 9, p. 638. — Voir quelques preuves du contraire dans Hauck, *op. cit.*, t. II, p. 144, n. 1.

8. Il fait l'éloge de la piété de Louis le Pieux (« orationibus, scilicet elemosinis... insudabat », II, 20) à peu près dans les termes dont se sert Thégan à propos de Charlemagne (*Vita Hludowici imperatoris*, 7, dans les *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. II, p. 592) : « ... nihil aliud coepit agere nisi in orationibus et elemosinis vacare. » Il loue comme lui (chap. 3 et 19) la charité de l'empereur (II, 21). Le nom de l'évêque Anselme, qui trahit la confiance de Louis le Pieux (II, 20), provient sans doute aussi de Thégan, chap. 22.

9. Cf. Manitius, *op. cit.*, p. 655.

10. L'existence en est attestée au XI<sup>e</sup> siècle par Hermann de Reichenan, dans sa chronique (*Monum. Germaniae, Scriptores*, t. V, p. 102).

de point de départ à l'histoire fantaisiste qui remplit tout un chapitre (II, 6) de la deuxième partie.

Il ne faudrait pas non plus trop se hâter de qualifier d'inédites les anecdotes dont le Moine de Saint-Gall n'a pu puiser l'inspiration dans les textes précédents. De plusieurs sans doute on finira par découvrir la source, et pour quelques-unes cette recherche a déjà abouti. Ainsi, Gaston Paris a déjà reconnu il y a plus de cinquante ans<sup>1</sup> dans l'histoire de la décapitation des Danois dont la taille dépassait la longueur d'une épée<sup>2</sup> une vieille légende que le moine de Saint-Gall avait trouvée appliquée à Clotaire II dans les *Gesta regum Francorum* ou dans les *Gesta Dagoberti* ou encore dans la Vie de saint Faron<sup>3</sup>. De même, tous les commentateurs ont observé depuis longtemps qu'il lui a suffi de transposer une anecdote rapportée par Tite Live, par Valère Maxime et bien d'autres au sujet de Tarquin le Superbe<sup>4</sup> pour conter comment Pépin le Bossu, en arrachant des mauvaises herbes dans des carrés de légumes, fit connaître à Charlemagne son sentiment touchant le sort qu'il convenait de réserver à des conjurés dont le complot avait été découvert<sup>5</sup>.

On aurait pu rapprocher aussi de l'histoire connue des chiens envoyés à Alexandre le Grand par le roi d'Albanie<sup>6</sup> celle de ces chiens dont, au dire du Moine de Saint-Gall, Charlemagne fit présent au roi de Perse et qui, comme leurs prototypes de l'antiquité, n'hésitèrent pas à égorger le lion contre lequel on les lâcha<sup>7</sup>.

D'autres anecdotes semblent n'être que le développement de brèves

1. Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne* (1865), p. 443.

2. Moine de Saint-Gall, II, 12, p. 683 : « ... ita omnes humiliavit ut etiam pueros et infantes ad spatia metiri praeciperet et quicumque eandem mensuram excederet capite plecteretur. »

3. *Gesta regum Francorum*, 41, dans les *Mon. Germaniae, Scriptores rerum merovingicarum*, t. II, p. 314; *Gesta Dagoberti*, 14, *ibid.*, p. 405; *Vita Faronis*, 77, *ibid.*, t. V, p. 193.

4. Tite Live, I, 54; Valère Maxime, VII, 4.

5. Moine de Saint-Gall, II, 12, p. 685.

6. Pline, *Hist. natur.*, VIII, 40; Solin, 16.

7. Moine de Saint-Gall, II, 9, p. 677-678. — Le Moine de Saint-Gall cite ailleurs (II, 15) un autre trait de la légende d'Alexandre le Grand (« Non audistis quid fecerit... brevissimus Alexander procerissimis satellitibus suis? »); mais on ne sait de quel texte il procède ici. Ce trait ne correspond à rien ni dans Quinte Curce ni dans Julius Valerius ni dans la légende française d'Alexandre le Grand. Cf. Paul Meyer, *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge* (1886, 2 vol.), et Gaston Paris, *la Légende de Pépin « le Bref »* (*Mélanges de littérature française du moyen âge*, publ. par M. Roques, p. 189, n. 1).



indications données dans des textes dont nous avons déjà constaté l'emploi : l'opposition faite à Pépin le Bref par ses vassaux durant la campagne contre le roi lombard Astolf et qui sert de prétexte à l'anecdote du lion et du taureau, que le vaillant petit roi pourfend tranquillement d'un seul coup d'épée<sup>1</sup>, est en germe dans une phrase de la *Vie de Charlemagne*, où Einhard signale la mauvaise volonté opposée par les grands aux desseins du souverain et leurs menaces de désertion<sup>2</sup>. Un autre passage de la *Vie de Charlemagne*, où les pirateries exercées par les Sarrasins sur la côte de Narbonnaise sont rappelées en même temps que celles des Normands sur les côtes septentrionales du royaume<sup>3</sup>, a pu suffire à suggérer la scène où l'empereur est censé s'émouvoir à la vue des barques normandes qui ont failli atteindre ce même littoral... narbonnais, au grand scandale de l'empereur et au grand étonnement des historiens modernes<sup>4</sup>.

Que de faits, que d'anecdotes, dont le Moine de Saint-Gall ne tenait le récit ni de Wérimbert ni d'Adalbert — ce guerrier plus accoutumé, lui du moins, à piller l'ennemi qu'à piller les livres de ses contemporains!

1. Moine de Saint-Gall, II, 15, p. 689.

2. Einhard, *Vita Karoli*, 6, éd. Holder-Egger, p. 8 : « Quod [bellum] prius quidem et a patre ejus [Pippino]... cum magna difficultate susceptum est, quia quidam e primoribus Francorum, cum quibus consultare solebat, adeo, voluntati ejus renisi sunt ut se regem deserturos domumque redituros libera voce proclamarent. » — On n'a pas retrouvé jusqu'alors le prototype de l'épisode du combat livré contre le lion et le taureau. M. Pio Rajna (*Le Origini dell' epopea francese*, 1884, p. 461) le rapproche de celui que Peredeus, au dire de Paul Diacre (*Historia Langobardorum*, II, 30), livra à Constantinople, sous les yeux de l'empereur byzantin, contre un lion lâché dans le cirque; mais les deux épisodes ne se ressemblent guère. Les chroniqueurs du moyen âge en rapportent bien d'autres du même genre, qui mériteraient tout autant d'être cités (par exemple Frédégaire, à propos de l'empereur Héraclius). Aussi ne nous croyons-nous pas plus que Gaston Paris (*La Légende de Pépin « le Bref »*, loc. cit., p. 188 et suiv.) en état de résoudre la question.

3. Einhard, *Vita Karoli*, 17, éd. Holder-Egger, p. 21.

4. Moine de Saint-Gall, II, 14, p. 687-688. — Dans cette scène on a relevé depuis longtemps une confusion curieuse entre le nom de Charlemagne et celui de son aïeul Charles « Martel » (« Nam comperto Northmanni quod ibidem esset, ut ipsi cum nuncupare solebant, Martellus Karolus... »). Cette confusion a été faite, on le sait, très souvent dans la suite, notamment par les poètes des chansons de geste (cf. G. Paris, *Hist. poétique de Charlemagne*, p. 438 et suiv.; P. Rajna, *op. cit.*, p. 200); mais rien ne permet d'en conclure avec Ebert (*Hist. de la littérature du moyen âge en Occident*, t. III, p. 235) et d'autres que la tradition épique fût déjà formée. Cette confusion n'est d'ailleurs pas plus extraordinaire de la part du Moine de Saint-Gall que celles qui lui ont fait attribuer à Charlemagne des actes imputables à son père ou inversement.

\* \*

Qu'ont donc raconté à notre auteur ces témoins ou prétendus témoins?

Une fois défalqués les quelques renseignements précis extraits des textes que nous venons d'énumérer, il reste bien peu de chose — sur l'histoire de Charlemagne tout au moins : car il est digne de remarque que le Moine de Saint-Gall ne laisse pas échapper une occasion de s'évader de cette histoire, et sous les prétextes les plus futiles, on l'a vu, de dissimuler son ignorance en nous contant tout ce qu'il sait de personnages qui n'ont rien de commun avec Charlemagne lui-même<sup>1</sup>. Et dans cette portion de l'ouvrage dont nous n'avons pas réussi à découvrir les sources — que d'autres découvriront peut-être — quel entassement d'invéraisemblances, d'erreurs ou d'anachronismes dont, à coup sûr, ni Wérimbert ni Adalbert ne sauraient être tenus pour responsables!

Une des séries d'anecdotes qui occupent le plus de place dans la première partie<sup>2</sup> vise un mauvais évêque qui, à lui seul, collectionna un nombre respectable de péchés capitaux : vanité, avarice, ambition, gourmandise, sans compter une ignorance telle qu'il était tout à fait hors d'état de prêcher, et quelques autres défauts encore. Or le Moine de Saint-Gall, qui d'habitude reste dans le vague — un vague prudent — touchant la personnalité des clercs qu'il flétrit, a cru devoir faire ici une exception : sans donner de nom, il désigne le siège épiscopal occupé par ce peu recommandable prélat, en disant qu'il est « le premier de Germanie »<sup>3</sup>. Il s'agit donc de Mayence. Comme une des scènes principales où paraît ce triste héros se passe au temps de la guerre contre les Avars, le doute n'est pas possible : de 787 à 813, un seul archevêque a occupé le siège primatial de Germanie, et cet archevêque était Riculf<sup>4</sup> — Riculf, c'est-à-dire non pas un inconnu, mais justement un des prélats les plus en vue de cette époque, un des mieux en cour, un de ceux qui jusqu'au bout jouit de la confiance du souverain et ne cessa de la mériter par ses services, un de ceux aussi qui faisaient partie du cercle de lettrés dont Charlemagne aimait à s'entourer, un des correspondants habituels

1. Nous sommes même loin d'avoir signalé toutes ces digressions dans l'analyse sommaire de l'œuvre présentée plus haut.

2. Moine de Saint-Gall, I, 16-19, p. 644-649.

3. « Non contentus episcopatu, quem in prima sede Germaniae retinet... » (I, 17, p. 646).

4. Cf. L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. III, p. 160; Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, p. 719.

d'Alcuin<sup>1</sup>, bref l'homme qui, certes, répond le moins au signallement donné par le Moine de Saint-Gall. Pour une fois où il s'avise de fournir des précisions, il était difficile de tomber plus mal<sup>2</sup>.

Il en a fourni aussi, il est vrai, au sujet d'un autre évêque, celui qui, sans être aucunement un modèle de sainteté, voulait convaincre ses fideles de son aptitude à faire des miracles; et ici il a risqué un nom : il s'appelait Réchon, nous dit-il; mais, pour éviter les recherches indiscretes, il a eu soin d'ajouter aussitôt que c'était l'évêque d'une « toute petite cité »<sup>3</sup>. Que n'a-t-il été prudent jusqu'au bout et n'a-t-il fait choix d'un nom moins exceptionnel! Nous l'aurions peut-être alors cru sur parole; tandis qu'on ne connaît qu'un évêque qui, à cette époque, ait jamais porté ce nom rare, et sa « toute petite cité » n'était autre que l'importante ville de Strasbourg<sup>4</sup>.

Le Moine de Saint-Gall est d'ailleurs malheureux à peu près dans chaque cas où il s'aventure à citer des noms. Nous l'avons déjà constaté pour des passages où il avait des textes sous les yeux<sup>5</sup>. En voici d'autres exemples pour des passages dont nous ne connaissons pas la source. Dès son premier chapitre, parlant des deux moines scots venus en Gaule au début du règne de Charlemagne, il affirme que l'un s'appelait Clément et que l'autre fut chargé d'enseigner à l'abbaye de « Saint-Augustin près Pavie »<sup>6</sup>. Or ce Clément — Clément « le Scot » — est bien un personnage historique; mais on ne le voit apparaître en Gaule qu'au début du règne de Louis le Pieux, à partir de 817<sup>7</sup>, et il serait surprenant qu'aucune mention n'eût été faite de lui dans l'abondante littérature épistolaire et poétique du temps de Charlemagne s'il était réellement arrivé en Gaule trente

1. Cf. *Monumenta Germaniae, Epistolae karolini aevi*, t. II, aux pages indiquées dans l'index; Abel et Simson, *Jahrbücher des fränk. Reiches unter Karl dem Grossen*, t. I et II, *passim* (voir l'index).

2. Il est à peine utile, après cela, de relever qu'au cours d'une de ses anecdotes le Moine de Saint-Gall fait intervenir au temps de la guerre contre les Avars (791-799) la reine Hildegarde, morte depuis 783. Du vivant de cette dernière, l'archevêque de Mayence fut le célèbre Lull, disciple de saint Boniface, auquel, de toute évidence, les anecdotes du Moine de Saint-Gall ne s'appliqueraient pas mieux.

3. « Fuit alius episcopus parvissimae civitulae... » (Moine de Saint-Gall, I, 20, p. 649).

4. Cf. L. Duchesne, *op. cit.*, t. III, p. 172; Hauck, *op. cit.*, t. II, p. 723.

5. Voir plus haut, p. 272 et 281.

6. Moine de Saint-Gall, I, 1, p. 632.

7. Voir Simson, *Jahrbücher des fränkischen Reichs unter Ludwig dem Frommen*, t. II, p. 256-259, et, sur l'œuvre de Clément le Scot, Manitius, *Gesch. der latein. Literatur*, t. I, p. 456-458.

ou quarante années plus tôt. Quant à son compagnon, on s'est ingénié à en retrouver la trace, et voici tout ce qu'on a découvert<sup>1</sup> : un Irlandais appelé Dungal était en 825 à Pavie chargé de diriger l'instruction religieuse des clercs de Lombardie<sup>2</sup>. Où résidait-il ? Était-ce au monastère de Saint-Augustin, ou, pour lui laisser son nom habituel, au monastère de Saint-Pierre « in Ciel d'Oro<sup>3</sup> ? » Nous l'ignorons ; mais on a tout lieu de supposer que ce Dungal n'y avait pas été envoyé dans les premières années du règne de Charlemagne et qu'il faut l'identifier avec un clerc de ce nom qui fut moine à Saint-Denis depuis 784 jusqu'en 811 au moins<sup>4</sup>. Ce qui fait crouler du coup toute l'anecdote dont il serait un des héros.

Un peu plus loin<sup>5</sup>, notre auteur fait d'un abbé, sur le compte duquel il aurait dû cependant être renseigné, l'abbé de Saint-Gall Grimald, mort en 872<sup>6</sup>, un disciple d'Alcuin, mort en 804<sup>7</sup>, ce qui est assez invraisemblable. Puis, quand il aborde le récit des aventures du pape Léon III en 799, il ajoute aux renseignements fournis par les textes quelques détails inédits, et ces détails ne manquent pas de saveur : avant de se confier au roi franc, le pape aurait fait secrètement appel à « l'empereur de Constantinople Michel »<sup>8</sup> — ce qui était difficile, Michel n'ayant été empereur qu'en 811 et le trône byzantin étant alors occupé par une femme, l'impératrice Irène,

1. Cf. Abel, *Jahrbücher des fränk. Reiches unter Karl dem Grossen*, t. I, 2<sup>e</sup> éd., par Simson, p. 393, n. 1 ; Ebert, *Hist. générale de la littérature du moyen âge en Occident*, trad. Aymeric et Condamin, t. II, p. 250 et n. 1 ; Manitius, *op. cit.*, t. I, p. 374.

2. *Monum. Germaniae, Capitularia*, t. I, p. 327 (capitulaire de l'empereur Lothaire, ann. 825, art. 6) : « De doctrina vero, quae ob nimiam incuriam atque ignaviam quorundam praepositorum cunctis in locis est funditus extincta... ab his qui nostra dispositione ad docendos alios per loca denominata sunt constituti maximum detur studium... Primum in Papia convenient ad Dungalum de Mediolano, de Brixia, de Laude, de Bergamo, de Novaria, de Vercellis, de Tertona, de Aquis, de Janua, de Aste, de Cuma... »

3. On pouvait l'appeler Saint-Augustin pour cette raison que le roi lombard Liutprand y avait transporté des reliques de ce saint. Sur ce monastère, cf. P. Kehr, *Italia pontificia*, t. VI, p. 191.

4. Cf. Manitius, *op. cit.*, p. 370-371 ; *Mon. Germaniae, Epistolae karol. aevi*, t. I, p. 570.

5. Moine de Saint-Gall, I, 9, p. 638.

6. Ratpert, *Casus S. Galli*, dans les *Mon. Germaniae, Scriptores*, t. II, p. 71, et éd. Meyer von Knorau, *Alt. Gallische Geschichtsquellen*, II, dans les *Mittheilungen zur vaterländischen Geschichte* (de Saint-Gall), t. XIII (1872), p. 51 et n. 128.

7. Cf. Manitius, *op. cit.*, p. 274.

8. « Quod cum clamculo per familiares suos Michabelo imperatori Constantinopoleos indicari fecisset, etc. » (Moine de Saint-Gall, I, 26, p. 656-657).



comme tous les annalistes et chroniqueurs le disent avec insistance; — après quoi, Michel lui ayant répondu d'avoir à se tirer tout seul d'affaire, il aurait invité Charlemagne à venir à Rome sans lui révéler les raisons de sa requête<sup>1</sup>, ce qui se concilie encore une fois assez mal avec les récits très clairs que le Moine de Saint-Gall avait entre les mains et où nous voyons le pape s'enfuyant à Paderborn pour se mettre sous la protection du roi franc, lui faisant en pleine Saxe un exposé de la situation et le décidant ainsi à entreprendre un nouveau voyage en Italie<sup>2</sup>.

Sur l'histoire diplomatique et militaire, notre moine a également des trouvailles. Il nous représente, par exemple, Charlemagne parlant en 807 de l'impératrice sa femme à des ambassadeurs byzantins en l'appelant Hildegarde<sup>3</sup>, bien que celle-ci fût morte depuis 783 et que Charlemagne lui-même fût veuf depuis l'année 800<sup>4</sup>. Il nous représente d'autres ambassadeurs byzantins trouvant en 812<sup>5</sup> Charlemagne entouré non seulement de sa femme et de ses filles, mais aussi de ses « trois jeunes fils, déjà associés au pouvoir »<sup>6</sup>, ce qui ne laisse pas d'être embarrassant, Louis le Pieux, âgé de trente-quatre ans, étant alors le seul survivant des trois fils légitimes de l'empereur<sup>7</sup>. Il nous parle aussi de deux missions successives de l'évêque de Bâle Heiton à Constantinople<sup>8</sup>, alors que l'histoire n'en connaît qu'une, en 811<sup>9</sup>; et, à ce propos, il nous dit quelques mots de l'empereur byzantin — en l'espèce Nicéphore I<sup>er</sup> (802-811) — nous le

1. « Invictum Karolum Romam veniret postulavit. Qui... causae vocationis suae penitus ignarus... » (*ibid.*, p. 657).

2. Voir, par exemple, le récit des Annales royales remaniées, éd. Kurze, p. 107.

3. « Sic affectus ad Hildigardam venire debeo » (Moine de Saint-Gall, II, 8, p. 675). — Nous avons déjà relevé plus haut (p. 285, n. 2) la même erreur. Hildegarde était Souabe d'origine : c'était, par suite, la reine populaire à Saint-Gall, celle dont il est parlé dans les textes de cette abbaye.

4. Cf. Abel et Simson, *Jahrbücher des fränk. Reiches unter Karl dem Grossen*, t. I, 2<sup>e</sup> éd., p. 449; t. II, p. 214.

5. Leur venue à la cour carolingienne se place, d'après le contexte, postérieurement au retour de l'ambassadeur Heiton, parti à Constantinople en 811. C'est donc bien aux ambassadeurs byzantins signalés par les annales en 812 que le Moine de Saint-Gall entend faire allusion.

6. « In ejus (Karoli) undique circuitu consistebat instar militiae coelestis, tres videlicet juvenes filii ejus, jam regni participes effecti, filiaeque cum matre, etc. » (Moine de Saint-Gall, II, 6, p. 672).

7. Nous venons de rappeler, en outre, que depuis 800 Charlemagne n'avait plus de femme légitime.

8. C'est en effet le même ambassadeur (« idem missus », est-il dit p. 670) qui est le héros du chapitre 5 et du chapitre 6 du livre II.

9. Cf. Abel et Simson, *op. cit.*, t. II, p. 460.

dépeignant comme un homme « engourdi dans l'oisiveté et incapable de se battre »<sup>1</sup>, observation pleine d'imprévu pour qui connaît la biographie de Nicéphore<sup>2</sup>. Ce n'est pas enfin sans surprise qu'on le voit considérer<sup>3</sup> le mariage de Charlemagne avec la fille du roi Didier — en 770 — comme une des conséquences de la première expédition du roi franc en Lombardie — en 773.

Est-ce à Wérimbert, est-ce à Adalbert que le Moine de Saint-Gall est redevable de ces extraordinaires confusions?

\* \* \*

Mais peut-être, dira-t-on, a-t-il seulement eu le tort de vouloir compléter et préciser les récits recueillis de la bouche de ces deux témoins : faisons abstraction de toutes ces erreurs, qui sont le résultat d'un étalage malheureux de fausse science, et nous retrouverons dans toute leur fraîcheur et leur vivante naïveté les anecdotes du vieux guerrier carolingien et de son fils, le prêtre Wérimbert.

Raisonner ainsi serait encore, nous le craignons, faire preuve d'une confiance excessive; car la plupart de ces anecdotes sentent tellement le « procédé » littéraire qu'il est impossible de leur reconnaître le moindre fondement historique ni le moindre caractère de spontanéité. Le Moine de Saint-Gall affectionne certains « clichés » et s'y tient. C'est, par exemple, le chef qui s'engraisse aux dépens des pauvres gens, qu'il soit évêque et spéculé sur le renchérissement des denrées en période de disette (I, 23), qu'il soit maître d'œuvres à Aix-la-Chapelle (I, 28) ou « préfet de la maison royale » (I, 31) et dépouille les artisans placés sous ses ordres. C'est le prélat avare et frivole que le marchand exploite en vantant sa marchandise et en faisant mine de la remporter suivant une formule invariable, qu'il s'agisse d'un beau mulet (I, 24) ou d'un rat empaillé, présenté comme une pièce unique (I, 16). C'est le clerc qui dit la messe en état d'impureté et qui en est puni par une mort foudroyante (I, 25, et I, 32).

La mort subite est d'ailleurs le châtement réservé à la plupart des sinistres personnages que le Moine de Saint-Gall fait défiler dans la première partie de son livre : un clerc, qui s'est rendu coupable du péché d'orgueil, est réduit en cendres (I, 33); le « préfet de la maison royale » dont nous rappelions les « iniquités », quoique bien portant, passe brusquement de vie à trépas (I, 31); le maître d'œuvres d'Aix-

1. « *Torpens otio nec utilis belli negocio* » (Moine de Saint-Gall, II, 5, p. 669).

2. Voir sa biographie sommaire dans Bury, *A history of the Eastern Roman empire from the fall of Irene to the accession of Basil I* (1912), p. 8-15.

3. Moine de Saint-Gall, II, 17, p. 691.

la-Chapelle est tué dans un incendie par la chute d'une poutre au moment où il veut sauver ses trésors (I, 28) ; le fondeur indélicat qui fraude en fabriquant une cloche la reçoit sur la tête et a le crâne fracassé (I, 29).

Il y a aussi ce qu'on pourrait appeler le lieu commun ou le cliché hagiographique. Comme dans la plupart des vies de saints, nous rencontrons des clercs — ce sont ici des prélats — luttant contre le démon et finissant par en triompher de diverses façons, qui toutes se retrouveraient facilement dans la littérature hagiographique du haut moyen âge. L'un de ces prélats, après avoir une première fois succombé à la tentation en rompant le carême, ne se laisse pas détourner par l'arrivée d'un lépreux couvert d'ulcères du vœu qu'il a formé de laver et raser le samedi saint tous les indigents qui se présenteraient à lui (I, 21). Un autre, après avoir, à son tour, succombé à la tentation et commis le péché de luxure, réussit par la force de son repentir à chasser l'influence néfaste et à rentrer en communion avec Dieu (I, 22). Un troisième met le démon en fuite en faisant le signe de la croix (I, 23). Le roi franc lui-même, en la personne de Pépin le Bref, subit les attaques de Satan un jour qu'il va se baigner à Aix-la-Chapelle, mais il l'écarte en le transperçant de son épée (II, 16).

Dans sa peinture du caractère de Charlemagne, le Moine de Saint-Gall répète à plusieurs reprises les mêmes banalités : les escrocs qu'il met en scène viennent-ils à mourir, leurs biens sont saisis par l'empereur, qui s'empresse de les distribuer aux pauvres (I, 29, et I, 31) ; Charles demande-t-il l'hospitalité à un évêque, il est si généreux que c'est tout bénéfice pour son hôte (I, 14, et I, 15).

Au surplus, notre auteur aime à répéter deux fois, sous deux formes différentes, mais très voisines, ses anecdotes soi-disant historiques. Nous avons déjà rapproché celle du « préfet de la maison royale », un certain Liutfrid dont on chercherait vainement le nom dans les documents de l'époque (I, 31), et celle du maître d'œuvres d'Aix-la-Chapelle (I, 29). Nous avons rapproché aussi les deux histoires des deux clercs célébrant, l'un comme l'autre, la messe en état de péché (I, 25, et I, 32) et des deux prélats également avarés, également frivoles et pareillement dupés par deux marchands (I, 16 et 24)<sup>1</sup>. Mais rien non plus ne ressemble davantage à l'arrivée impromptue de Charlemagne chez un évêque, qu'il comble ensuite de cadeaux (I, 14), que l'arrivée également impromptue du même Charlemagne chez un

1. Remarquons encore qu'au début du livre II les chapitres 2, 3 et 4 sont consacrés successivement à l'histoire de deux soldats de condition modeste, de deux jeunes nobles et de deux bâtards.

autre évêque, qu'il récompense de la même façon (I, 15); et il y a des analogies singulières entre les aventures des ambassadeurs, les uns byzantins (II, 6), les autres persans (II, 8), qui ne peuvent parvenir jusqu'au souverain carolingien qu'après avoir été renvoyés les uns et les autres de province en province et après un interminable voyage. Enfin, lorsque dans son récit du siège de Pavie le Moine de Saint-Gall nous dépeint l'effroi croissant du roi lombard Didier à la vue des troupes franques en train de se masser sous les murs de la ville, lorsqu'il nous le montre répétant à l'arrivée de chaque nouveau contingent, plus formidable que le précédent, toujours cette même question : « Cette fois, est-ce enfin Charles? » (II, 17), on ne peut s'empêcher de se rappeler que déjà quelques pages plus haut il a usé d'un procédé identique en nous dépeignant l'étonnement et l'effroi croissants des ambassadeurs byzantins, conduits de pièce en pièce devant des personnages de plus en plus imposants, et répétant, eux aussi, toujours cette même question : « Cette fois, est-ce enfin Charles? » (II, 6)<sup>1</sup>.

Ces deux scènes n'ont évidemment ni l'une ni l'autre de valeur historique. M. Bédier, avec juste raison, fait observer<sup>2</sup> qu'elles ont été coulées dans le même moule que mainte autre histoire merveilleuse qu'offrent les œuvres littéraires de tous les temps et du moyen âge en particulier; et nous dirons avec lui qu'elles ne sont rien que « de la littérature », c'est-à-dire qu'« elles ne représentent rien qu'un effort pour exprimer par un procédé de rhétorique tantôt la force guerrière et tantôt le faste de Charlemagne ».

Cette observation vaut non seulement pour ces deux scènes, mais pour toutes celles qui viennent d'être citées et pour beaucoup d'autres encore qui, sans revêtir plusieurs formes successives, n'en ont pas moins un caractère tellement conventionnel et « littéraire » qu'il est vraiment impossible de n'y pas voir des œuvres d'imagination pure. C'est le cas sans doute — au moins pour une forte part — des aventures tragi-comiques d'Heiton, cet évêque franc qui faillit être mis à mort à Constantinople pour avoir, à la table de l'empereur, violé une des règles capitales de l'étiquette byzantine en retournant dans son assiette le poisson qu'il voulait couper<sup>3</sup>. Personne du moins, en

1. C'est par suite d'une évidente distraction que M. Bédier (*les Légendes épiques*, t. II, p. 314) rapproche la scène de Didier dans Pavie non pas de celle des ambassadeurs byzantins, mais de celle des ambassadeurs persans (II, 8), lesquels ne peuvent détacher leurs yeux de l'empereur qu'ils qualifient d'« homme en or ».

2. Bédier, *les Légendes épiques*, t. II, p. 314.

3. Moine de Saint-Gall, II, 6, p. 670-671.



dehors du Moine de Saint-Gall, même pas Constantin Porphyrogénète, pour lequel le protocole byzantin n'a plus de secret, n'a conservé le moindre souvenir de ce détail si important de l'étiquette. Et que dire des neuf « cercles » de retranchements qui entouraient le camp où les Avars avaient entassé leurs trésors<sup>1</sup>, tout comme les neuf « cercles » du Styx qui dans Virgile<sup>2</sup> (que le Moine de Saint-Gall cite à maintes reprises) défendent les approches de l'enfer? On en a discuté sérieusement; on a été jusqu'à vouloir déterminer l'emplacement et chercher sur le terrain la trace de ces fortifications<sup>3</sup>, dont on aurait pu remarquer cependant qu'il n'en est question nulle part ailleurs: ni chez les annalistes, ni chez les chroniqueurs, ni même dans une longue lettre où Charlemagne en personne raconte à la reine Fastrade la déroute de ses ennemis et la prise de leurs trésors<sup>4</sup>; et il y a de fortes chances pour que le mot *ring* (c'est-à-dire « cercle »), employé par les auteurs du temps pour désigner le camp des Avars<sup>5</sup>, ait suffi pour suggérer soit au Moine de Saint-Gall soit à tout autre écrivain, qu'il aura copié, la sotte légende de ces neuf lignes de retranchements — nombre fatidique — qui protégeaient la capitale barbare.

La fameuse scène des pauvres écoliers que Charlemagne félicite et dont il fait des évêques et des abbés, tandis qu'il réprimande durement et menace de ses rigueurs les jeunes nobles paresseux<sup>6</sup>, qu'est-elle, de son côté, sinon une simple variation de pure fantaisie sur le thème du Jugement dernier et sur cette maxime de l'Évangile: les premiers seront les derniers?

On a beau chercher, en dehors des faits et des noms qui ont été pris dans les livres que nous avons énumérés et dont la liste pourra être complétée, on ne trouve pas un détail dans tout le récit du Moine de Saint-Gall dont on puisse dire avec assurance: voilà un détail historique, un détail qu'il n'a pu inventer. Partout on a le sentiment qu'il a procédé à la façon des poètes de chansons de geste ou des

1. Moine de Saint-Gall, II, 1, p. 667-668.

2. Virgile, *Æn.*, VI, 439. C'est sans doute l'origine des « neuf cercles » de l'Enfer de Dante.

3. Voir Pertz, édition du Moine de Saint-Gall, dans les *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. II, p. 748, n. 59; Amédée Thierry, *Histoire d'Attila et de ses successeurs*, 5<sup>e</sup> éd. (1874), t. II, p. 157-159.

4. Voir cette lettre dans Jaffé, *Monumenta Carolina* (t. IV de sa *Bibliotheca rerum germanicarum*), p. 349, et dans les *Monumenta Germaniae, Epistolae karolini aevi*, t. II, p. 528.

5. On trouvera un relevé de ces textes dans Abel et Simson, *Jahrbücher des fränk. Reiches unter Karl dem Grossen*, t. II, p. 99-100, notes.

6. Moine de Saint-Gall, I, 3, p. 633.

auteurs de romans prétendus historiques, comme le roman d'Énéas ou celui de Troie, qui furent si fort à la mode au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle et dont nul n'a jamais soutenu qu'ils soient véridiques ni qu'ils représentent une tradition populaire restée vivante depuis l'antiquité.

\* \*

Le livre du Moine de Saint-Gall n'est pas seulement une œuvre d'imagination : il est encore une œuvre de circonstance, écrite à une certaine date, pour un lecteur déterminé, qui est l'empereur Charles le Gros. Et il est manifeste qu'en s'adressant à lui, le Moine de Saint-Gall entendait faire mieux que le distraire : il voulait l'instruire en lui présentant, comme un modèle dont il l'invitait à se rapprocher, le portrait de son illustre ancêtre. Aussi toutes les historiettes de la première partie et quelques-unes de celles qui composent la seconde partie sont-elles combinées en vue d'un certain effet à produire, d'une leçon à donner. Elles sont comme ces anecdotes, ou *exempla*, dont les sermonnaires du moyen âge aimaient à émailler leurs récits, avec cette différence qu'elles sont presque toutes situées dans un milieu et à une époque que l'auteur n'a pas connus.

La plupart, naturellement, sont destinées à mettre en relief les qualités qu'il juge essentielles chez un souverain : la piété et le dévouement aux intérêts de la religion<sup>1</sup>, la charité<sup>2</sup>, la bonté et la générosité<sup>3</sup>, mais aussi l'autorité et au besoin la sévérité, qui inspire une saine « terreur »<sup>4</sup>, la maîtrise de soi-même<sup>5</sup>, l'attention toujours en éveil<sup>6</sup>, l'amour de la science<sup>7</sup>, le goût du simple et du pratique et le mépris des ornements frivoles<sup>8</sup>.

Certaines anecdotes indiquent des écueils à éviter : il faut se garder de confier plusieurs charges civiles ou ecclésiastiques à un seul homme<sup>9</sup>; il ne faut pas laisser les ducs manquer à leurs devoirs militaires<sup>10</sup>; il ne faut pas faire trêve à la lutte contre les Normands<sup>11</sup>.

Un plus grand nombre doivent prémunir l'empereur contre les vices et la cupidité des évêques, que déteste, par principe, tout moine

1. Moine de Saint-Gall, I, 7, 9, 10; II, 10, 11, 20.

2. *Ibid.*, II, 21.

3. *Ibid.*, I, 4, 8, 14, 15, 18, 29, 31; II, 2, 3, 8.

4. *Ibid.*, I, 3; II, 8, 12.

5. *Ibid.*, I, 8 et 12.

6. *Ibid.*, I, 30; II, 12.

7. *Ibid.*, I, 1 et 3.

8. *Ibid.*, I, 34; II, 17, 18.

9. *Ibid.*, I, 13.

10. *Ibid.*, II, 12.

11. *Ibid.*, II, 14.

de l'abbaye de Saint-Gall, celle-ci ayant été presque constamment, sous les Carolingiens, en butte aux vexations et aux usurpations des évêques de Constance<sup>1</sup>. Mais l'auteur réserve sa haine aux évêques de haute naissance, à ceux qui ont la morgue et l'ignorance de la noblesse. Il loue, au contraire, les clercs de modeste extraction qui, par leur vertu et leur science, ont mérité d'être tirés hors de pair par le souverain. Il est manifeste d'ailleurs qu'il attache à l'instruction un très haut prix : après avoir placé tout au début de son livre l'anecdote de l'arrivée des moines scots, marchands de science, il s'arrête ensuite avec une prédilection marquée sur Alcuin et ses disciples et sur ces brillants écoliers que Charlemagne récompense si bien. On peut même ajouter que, parmi les connaissances dont il veut qu'un clerc soit pourvu, la liturgie et la musique d'Eglise ont, à ses yeux, une importance capitale : plusieurs de ses anecdotes y ont trait<sup>2</sup>, et l'une d'elles a pour sujet la collation d'un évêché à un pauvre clerc qui, au cours d'un office, sut de lui-même trouver et entonner le répons voulu<sup>3</sup>.

\* \* \*

Cette attention apportée au chant liturgique ne saurait surprendre chez un clerc de l'abbaye de Saint-Gall, où la musique religieuse fut étudiée avec prédilection dès le temps de Charles le Gros<sup>4</sup>. Mais notre auteur fait preuve d'une telle curiosité en ces matières qu'on s'est demandé<sup>5</sup> s'il ne fallait pas reconnaître en lui un des moines

1. Cf. Meyer von Knönan, *St. Gallische Geschichtsquellen*, dans les *Mittheilungen zur vaterländischen Geschichte* (de Saint-Gall), t. XII (1870), XIII (1872) et XV-XVI (1877).

2. Moine de Saint-Gall, I, 7, 8, 10.

3. *Ibid.*, I, 6.

4. Cf. le livre de Schubiger, *Die Sängerschule Sankt Gallens vom achten bis zwölften Jahrhundert* (1858).

5. Cette identification a été proposée en dernier lieu par Zeumer, dans un mémoire intitulé : *Der Mönch von Sankt Gallen* (*Historische Aufsätze dem Andenken an Georg Waitz gewidmet*, 1886, p. 97-118), puis par E. Zeppelin (*Wer ist der Monachus Sangallensis?* dans les *Schriften des Vereins für Geschichte des Bodensees*, t. XIX, 1890, p. 33-47), dont nous n'avons pu voir le travail. Elle a été admise par Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen*, t. I, 7<sup>e</sup> éd., p. 207 et 272, par Manitius, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, t. I, p. 359 et suiv., et par la majorité des critiques. — Il s'est trouvé un érudit allemand pour soutenir cette opinion, au moins originale, que le livre du Moine de Saint-Gall — qu'il est permis de dater avec précision des années 883-887, nous l'avons vu, — était l'œuvre d'Ekkehard le Jeune (ou Ekkehard IV), moine à Saint-Gall... au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, et il a écrit tout un livre pour le prouver (R. Baldauf, *Der Mönch von St. Gallen*, Leipzig, 1903, 168 p., in-8<sup>e</sup>).

de Saint-Gall les plus en vue de la fin du ix<sup>e</sup> siècle, qui dut sa célébrité non moins à sa science musicale qu'à son talent poétique et littéraire et à son influence considérable comme professeur : nous avons nommé Notker le Bègue<sup>1</sup>.

Que faut-il penser de cette identification? — Cela importe évidemment assez peu au point de vue de la valeur positive de l'œuvre : que Notker en soit ou non l'auteur, celle-ci doit être jugée en elle-même, et nous avons vu déjà dans quel sens il fallait se prononcer. Mais, à défaut d'autre intérêt, le livre du Moine de Saint-Gall conserve celui d'être un des rares textes contemporains du règne de Charles le Gros — c'est-à-dire de la dernière tentative véritable d'empire carolingien — où se reflète la conception qu'un lettré pouvait se faire alors de cet autre Charles, le grand empereur Charlemagne, dont on espérait naïvement que la tradition allait enfin revivre en la personne du fils dégénéré de Louis le Germanique. Or, à cet égard, il n'est pas indifférent de savoir si le livre est dû à quelque moine obscur ou s'il est vraiment sorti du cerveau d'un Notker.

Entre ces deux alternatives, le doute n'est plus guère possible aujourd'hui : si Notker le Bègue n'est pas le Moine de Saint-Gall, il faut avouer que toutes les apparences sont trompeuses.

En effet, parmi les quelques détails que le Moine de Saint-Gall nous donne en passant sur lui-même, il y a longtemps<sup>2</sup> qu'on a relevé comme particulièrement caractéristiques ceux qui ont trait à un défaut physique sur le compte duquel il rejette, en manière de plaisanterie, le caractère traînant et embarrassé de son récit : s'il n'a pu mieux faire, c'est qu'il est bègue et édenté, *balbus et edentulus*<sup>3</sup>. Qu'il y ait pu y avoir d'autres bègues à Saint-Gall vers la fin du ix<sup>e</sup> siècle, nous ne le nierons pas ; mais il est certain que Notker souffrait précisément de cette infirmité, qui lui valut de son temps le surnom<sup>4</sup> sous lequel il est connu, et qu'il se plaisait à la rapeler lui-même. Dans un hymne en l'honneur de saint Étienne, il s'excuse, « malade et bègue qu'il est », d'avoir osé célébrer les

1. Sur lui, voir notamment Ebert, *Hist. générale de la littérature du moyen âge en Occident*, trad. Aymeric et Condamin, t. III, p. 154-162; Manitius, *op. cit.*, t. I, p. 354-367, et la dissertation de Ulrich Zeller, *Bischof Salomo III von Konstanz, Abt von St. Gallen* (Leipzig, 1910), p. 29-39.

2. C'est Melchior Goldast qui semble avoir été le premier à attirer, en 1606, l'attention sur ce passage pour en tirer cette conclusion que l'auteur devait être Notker le Bègue. Voir Zeumer, *loc. cit.*, p. 97.

3. « Haec igitur, quae ego balbus et edentulus, non ut debuī, circuitu tardiore diutius explicare temptavi... » (Moine de Saint-Gall, II, 17, p. 693).

4. « Notker Balbulus. » Voir Manitius, *op. cit.*, t. I, p. 363, 364, 367; *Monum. Germaniae, Poetae latini mediæ aevi*, t. IV, p. 336, etc.



miracles d'un aussi grand saint<sup>1</sup>. Dans une lettre qu'on a par ailleurs toute sorte de raisons de lui attribuer<sup>2</sup>, il revient sur le même défaut pour en plaisanter presque dans les mêmes termes et tout à fait dans le même esprit que le « Moine de Saint-Gall » : à des disciples qui se sont adressés à lui pour avoir des modèles de chants et de lamentations, il répond que c'est se moquer que demander pareil service à « un bègue et un édenté » (*balbus, edentulus*<sup>3</sup>). Un peu plus tard, dans une biographie de saint Gall dont des fragments ont été retrouvés il y a quelques années, prétextant qu'il est édenté (*edentulus*), malade, atteint de tremblement sénile et presque aveugle, il regrette de ne pouvoir égaler l'activité du saint patron de son monastère<sup>4</sup>. Ces rapprochements permettent-ils de douter que le Moine de Saint-Gall et Notker le Bègue ne fassent qu'un seul auteur ?

Entre le livre du Moine de Saint-Gall et les œuvres authentiques de Notker, il y a d'ailleurs plus d'une analogie. Les sujets traités ont beau être très différents, les mêmes habitudes de langage, les mêmes procédés de style se reconnaissent de part et d'autre. Ainsi, le Moine de Saint-Gall fait une vraie débauche de superlatifs ou, pour mieux dire, il lui est à peu près impossible d'employer un adjectif ou même un adverbe autrement qu'au superlatif : Charlemagne n'est pas « religieux », il est « très religieux » (*religiosissimus*<sup>5</sup>) ; un fait ne lui est pas « connu », il lui est « très connu » (*notissimum*<sup>6</sup>), un mulet qui se dirige vers une rivière n'y va pas à « vive allure » et d'une « course rapide », mais à « très vive allure » (*ambulatio volubilissima*) et d'une « course très rapide » (*cursus rapidissimus*), et sa manière de nager n'est pas « semblable », mais « très

1. *Monum. Germaniae, Poetae lat.*, t. IV, p. 339 :

Aeger et balbus vitiisque plenus  
Ore polluto Stephani triumphos  
Notker indignus cecini, volente  
Praesule sancto.

2. Voir Zeumer, *loc. cit.*, p. 100 et suiv., et U. Zeller, *op. cit.*, p. 29 et suiv.

3. « Rem miraculo dignam, immo portentuosam, mihi praecipitis, ut balbus, edentulus et ideo blesus, vel, ut verius dicam, semiblateralor, surdastris vobis, vel potius insensatis, cantare seu ludere sive lamentari debeam » (*Monum. Germaniae, Formulae merovingici et karolini aevi*, p. 412, n° 28).

4. « Numquam vel ego partim morbo, partim senio jam edentulus, caeculus et tremulus tam in superioribus quam inferioribus digitis... » (P. von Winterfeld, *Notkers Vita S. Galli*, dans le *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. XXVII, 1902, p. 748).

5. Moine de Saint-Gall, I, 25, p. 655.

6. *Ibid.*

semblable » (*simillima*) à celle des dauphins<sup>1</sup>. Ce n'est pas « énergiquement » ou « courageusement », mais « très énergiquement » (*acerrime*), « très courageusement » (*fortissime*<sup>2</sup>) que se battent les soldats de l'empereur « très vaincu » (*invictissimus*<sup>3</sup>)... Or cet abus du superlatif est une des caractéristiques du style de Notker : qu'on ouvre, par exemple, son traité sur les livres recommandés aux clercs (*Notatio de illustribus viris qui ex intentione sacras scripturas exponebant*)<sup>4</sup> ou ses lettres et modèles de lettres conservés dans le Formulaire de Saint-Gall<sup>5</sup>, et l'on retrouvera partout ce même procédé.

Le Moine de Saint-Gall a aussi pour les diminutifs un goût excessif : au lieu de clercs (*clerici*), de pauvres (*pauperes*), d'enfants (*pueri*), de gouffres (*gurgites*), il parlera de « petits clercs » (*clericuli*), de « petits pauvres » (*pauperculi*), de « petits enfants » (*pueruli*), de « petits gouffres » (*gurgituli*)<sup>6</sup>. Et voilà encore une

1. Moine de Saint-Gall, I, 24, p. 655.

2. *Ibid.*, II, 2, p. 668.

3. *Ibid.*, I, 33, p. 665. — Inutile de multiplier les exemples. Il n'est pas de page où l'on ne trouve des superlatifs, souvent à foison. Voici, par exemple, un relevé pour les seules pages 638-640 de l'édition Jaffé, prises au hasard : *optimi, fortissimus, ordinalissime, sanctissimus, clarissimus, strenuissime, gloriosissimus, doctissimus, maxima, ignavissimo, peritissimos, doctissimos, gloriosissimi, praeminentissima, diversissime, corruptissime, ingeniosissimus, vigilantissime, acutissime, ingeniosissimos*.

4. Publié en dernier lieu par Dümmler, dans son mémoire sur le Formulaire de Saint-Gall (*Das Formelbuch des Bischofs Salomo III von Konstanz*, 1857, p. 64-78), et antérieurement dans Migne, *Patrologia latina*, t. CXXXI, col. 993-1004. Voici quelques exemples empruntés aux col. 995-996 de l'édition Migne : *dulcissima, tenacissima, profundissimi, penetrobilissimi, utilissimum, laborantissimus, desudantissimus, utilissimum, dulcissimam, paucissima, acutissime, maximo, famosissima, latissime, brevissimo, difficillimum, praesantissimum*.

5. Édition Zeumer, dans les *Monumenta Germaniae, Formulae*, p. 390-433. Voici quelques exemples empruntés au n° 24 (p. 409-410) : *flagrantissimorum, optimis, certissimo, maximam, plenissimi, religiosissimo, plenissimo, artisima, sapientissimi*.

6. Moine de Saint-Gall, I, 4, p. 634 (*clericulus*), I, 18, 24 et 31, p. 646, 654 et 662 (*pauperculus*), I, 26, p. 658 (*gurgitulus*), II, 10, p. 679 et 680 (*puerulus*). Notons encore au passage *habitalaculum* (p. 632), *juvenculus* et *juvencula* (p. 634 et 652), *quantulumcumque* et *quantulacumque* (p. 637 et 682), *abbatiola* (p. 642), *gallicula* (p. 647), *canicula* et *destiola* (p. 649), *poticula* (p. 654), *curticula* (p. 662 et 699), *rivulus* (p. 662), *opusculum* (p. 666), *circulus* et *arbuscula* (p. 667), *aliquantulum* (p. 670, 673 et 684), *parvulus* (p. 670 et 681), *gallicula* (p. 675), *traditiuncula* (p. 680), *Bernhardulus*, *ranunculus* et *vermiculus* (p. 686), *ramusculus* (p. 688), *narratiuncula* (p. 690), *edentulus* (p. 693).

manière dont il est facile de retrouver la trace presque à chaque page des livres de Notker<sup>1</sup>.

L'on rencontre aussi à la fois sous la plume de Notker et sous celle du Moine de Saint-Gall toute une série de locutions d'un emploi assez exceptionnel, comme *juxta nomen suum*, pour annoncer une étymologie<sup>2</sup>, *opipare convivium*, pour désigner un festin abondant<sup>3</sup>, ou encore l'adjectif *diacedrinus* appliqué à un vêtement de couleur jaune-citron<sup>4</sup>.

Enfin M. Zeumer, qui a signalé de nombreuses coïncidences de ce genre<sup>5</sup>, a observé avec raison<sup>6</sup> que les œuvres de Notker et celle du Moine de Saint-Gall présentaient même parfois des ressemblances, non plus seulement de style, mais de pensée. Et il est certain qu'elles s'accordent dans leurs appréciations sur quelques personnages historiques : Julien l'Apostat, dont le règne est présenté de part et d'autre comme le début d'une ère nouvelle<sup>7</sup>, Alcuin dont les mérites sont exaltés en termes presque identiques<sup>8</sup>, saint Jérôme et saint Augus-

1. Voir, par exemple, la *Notatio de illustribus viris*, etc., dans Migne, *Patrol. lat.*, t. CXXXI : *opusculum* (col. 995), *ferculo* (col. 996), *juvenculus* et *sententias* (col. 997), *puerulo* (col. 999); préface du *Liber sententiarum*, *ibid.*, col. 1003-1004 : *juvenculus*, *versiculos*; formulaire de Saint-Gall, dans les *Monum. Germaniae, Formulae*, p. 409 (n° 24) : *juvenculus*, *quantulumcumque*; p. 411 (n° 26) : *breviculum*, *juvenculus*; p. 415 (n° 29) : *tantillus*, *homuntio*, *palliolum*, *fasciculum*, *vermiculus*; p. 423 (n° 41) : *tendiculis*, *sordidula*, etc.

2. Moine de Saint-Gall, II, 12, p. 686 : « Erat quidam vir de Durgowe juxta nomen suum « magna pars terribilis exercitus » vocabulo Eishere... »; formulaire de Saint-Gall, n° 42 (*Mon. Germaniae, Formulae*, p. 424) : « Decessor vester, vir apostolici vigoris, juxta nomen suum « victor populorum », beatissimus Nicolaus »; *ibid.*, n° 44 (éd. citée, p. 428) : « Non aliter nisi per pontem conscendere poterimus, quam pontifex juxta nomen suum infirmis et imbecilibus construere debet »; *ibid.*, n° 46 (éd. citée, p. 428) : « Carissimis filiis juxta nomen suum « potestas » et « pax » adimpleatur. »

3. Moine de Saint-Gall, I, 18, p. 647 : « Opipare illud convivium... »; II, 8, p. 675 : « ... ad opipare convivium opulentissimi Karoli... sunt invitati »; *Notatio de illustribus viris*, éd. Dümmler, p. 67, et dans Migne, *loc. cit.*, col. 996 : « Si vero Romanarum etiam deliciarum opipari convivio delectaris... »

4. Moine de Saint-Gall, II, 17, p. 674 : « diacedrina littera decoratis »; formulaire de Saint-Gall, n° 39, éd. citée, p. 421 : « palliolum diacaedrinum » (les manuscrits et l'édition Zeumer portent par erreur « dium caedrinum »).

5. Zeumer, *Der Mönch von Sankt Gallen*, *loc. cit.*, p. 105-110.

6. *Ibid.*, p. 105-106.

7. A noter, en outre, une coïncidence caractéristique dans la forme : « Cum Deo odibilis Julianus in Persico bello fuisset interemptus... » (Moine de Saint-Gall, II, 1, p. 667); « ... detestandus apostata Julianus. Quo coelitus interempto, etc. » (*Notatio*, éd. Dümmler, p. 77, et dans Migne, *loc. cit.*, col. 1002).

8. Moine de Saint-Gall, I, 2, p. 632 : « Albinus... erat in omnibus scripturis supra caeteros modernorum temporum exercitatus... Quem benigne susceptum... »

tin qui sont cités comme les Pères de l'Église les plus accomplis<sup>1</sup>.

Si l'on observe, en outre, que, dans les deux groupes d'œuvres, de part et d'autre se marque la même familiarité avec les poèmes de Virgile; et une familiarité telle qu'on ne la rencontre à un pareil degré chez aucun autre écrivain de Saint-Gall au ix<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>; n'est-on pas en droit de conclure de toutes ces analogies de détail que l'identification du Moine de Saint-Gall avec Notker le Bègue se présente à nous comme l'hypothèse la plus logique et la plus vraisemblable?

\* \*

Au surplus, que Notker en soit ou non l'auteur, le livre du Moine de Saint-Gall reste, nous ne le contesterons pas, un des monuments les plus curieux de la littérature latine au temps de la décadence carolingienne, mais il n'est à aucun titre un document historique ni même, à proprement parler, un recueil de légendes populaires.

Historique, il ne l'est tout au moins — et de quelle façon imparfaite, on l'a vu — que par ses données générales, que par le cadre dans lequel sont disposés les récits; mais les éléments qui ont servi à cette reconstitution d'un passé déjà lointain ont été extraits des textes que le Moine de Saint-Gall avait à sa portée, que nous sommes nous-mêmes encore presque toujours en mesure de lire aujourd'hui.

Quant aux anecdotes qui forment le fond de l'ouvrage, elles ne relèvent du folklore que dans la mesure — très faible assurément — où le Moine de Saint-Gall a pu être tenté d'adapter à Charlemagne des légendes dont il aurait puisé l'inspiration ailleurs que dans des livres. On a beau les disséquer, on ne découvre jamais en elles le résidu historique original, si tenu soit-il, qu'on devrait y retrouver si les faits mêmes du règne de Charlemagne leur avaient donné spontanément naissance. Sorties un beau jour de l'imagination de l'auteur, elles n'ont guère plus de valeur pour l'historien de Charlemagne que les *Trois mousquetaires* pour l'historien de Louis XIII.

LOUIS HALPHEN.

*secum retinuit [Karolus]... adeo ut semet discipulum ejus et ipsum magistrum suum appellari voluisset »; Notatio, éd. Dümmler, p. 72, éd. Migne, col. 999 : « Quid dicam de Albino, magistro Caroli imperatoris, qui... nulli secundus esse voluit sed in gentilibus et sacris litteris omnes superare contendit. »*

1. Moine de Saint-Gall, I, 9, p. 639; *Notatio*, éd. Dümmler, p. 72, éd. Migne, col. 999 et *passim*.

2. Cf. Zeumer, *Der Mönch von St. Gallen*, loc. cit., p. 106.



## BULLETIN HISTORIQUE

### HISTOIRE BYZANTINE.

PUBLICATIONS DES ANNÉES 1914-1916.

I. TEXTES ET SCIENCES AUXILIAIRES. — L'Académie des sciences de Pétersbourg dirige depuis plusieurs années la publication des Actes (chrysobulles et diplômes) des monastères de l'Athos, donnés en supplément aux *Vizantijski Vremennik*. Le Père Louis Petit, MM. Regel, Kurtz et Korablev ont déjà édité les actes de Vatopédi (1898), Esphigmenou (1906), Zographou (1907). Un ensemble de diplômes encore plus riche a été fourni par les actes de Chilandar, fondé en 1198 par le prince serbe Étienne Nemanya et son fils saint Savas. Les actes grecs de Chilandar avaient été déjà publiés par le Père Louis Petit<sup>1</sup>. Dans une deuxième partie, M. KORABLEV a édité les actes slaves comprenant quatre-vingt-quinze diplômes émanant pour la plupart des princes serbes des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, Étienne Ourosch, Étienne Douchan, etc.<sup>2</sup>. Les plus récents montrent les rapports fréquents entre les moines de Chilandar et les tsars de Russie aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Tous ces actes, soit grecs, soit slaves, présentent le plus grand intérêt pour l'histoire de la pénétration slave au mont Athos, pour l'étude des institutions monastiques (organisation du régime autonome de Chilandar par Étienne Nemanya, conflits d'obédience entre Chilandar et d'autres monastères), enfin pour l'histoire des institutions sociales, de la propriété rurale et du servage dans l'empire byzantin, particulièrement au XIV<sup>e</sup> siècle.

M. LOPAREV a entrepris d'importantes études critiques sur les vies de saints des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles considérées comme sources historiques<sup>3</sup>. Cette période décisive dans l'histoire du monde byzantin,

1. Supplément aux *Vizantijski Vremennik*, t. XVII. Saint-Petersbourg, 1911.

2. *Actes de l'Athos*. V. Actes de Chilandar. Deuxième partie : *Actes slaves*, publiés par B. Korablev. — Supplément aux *Vizantijski Vremennik*, t. XIX, p. 370-651. Pétersbourg, 1915, in-8°.

3. Loparev, *Gretcheskija žitija sviatouch VIII i IX vekov*. I : *Sovremennaja žitija*. [Vies grecques des saints des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles. I. Vies contemporaines.] Pétersbourg, 1914, in-8°, xii-568 p. (cf. Loparev, *Vizantijskija žitija*

marquée par la querelle des images, le schisme religieux avec l'Occident et l'entrée en scène des peuples slaves, n'est guère connue que par des ouvrages de chronographie officielle dont le caractère tendancieux et les erreurs voulues ont été bien souvent montrés. Les vies des saints, très nombreux à cette époque, permettent fort heureusement de compléter et de rectifier les témoignages des chronographes, mais leur étude critique n'a pas été faite jusqu'ici d'une manière suffisamment systématique. Il est nécessaire, si on veut les utiliser comme des sources, de déterminer les conditions dans lesquelles elles ont été composées, de connaître le milieu où elles furent élaborées et le degré d'instruction de leurs auteurs. Dans une introduction générale, M. Loparev cherche d'abord à préciser les règles de composition littéraire qui constituent le genre hagiographique, oratoire par ses origines, destiné à prouver plus qu'à raconter, mais historique par son contenu. Le « schéma » hagiographique se retrouve plus ou moins modifié dans presque toutes ces œuvres. C'est d'abord le titre, *βίος*, s'il s'agit d'une simple narration, *βίος καὶ πολιτεία* (vie privée et publique), si la vie est accompagnée de développements oratoires. La préface, courte dans les vies narratives, est souvent d'une prolixité fastidieuse dans les œuvres d'un caractère oratoire; l'auteur affirme généralement en des phrases stéréotypées le caractère authentique de son récit. Ce récit lui-même obéit à un plan rigoureux fixé par la tradition : détails sur les ascendants du saint, sur les circonstances qui ont accompagné sa naissance, sur son enfance, son éducation et, s'il y a lieu, son mariage. En général, le biographe cherche à montrer que, dès son plus jeune âge, son héros s'est toujours distingué du commun par des caractères exceptionnels. Dans la narration, la description des exercices et des mortifications et surtout le récit des miracles tiennent une place considérable. Les données historiques sont comme diluées au milieu de cette masse d'anecdotes; elles n'en apparaissent pas moins sur le canevas littéraire et ont souvent une grande valeur, surtout si elles proviennent du témoignage d'un contemporain ou d'un disciple direct du saint : outre les détails sur le saint et sur sa famille, renseignements sur ses maîtres, noms des higoumènes des monastères où il a vécu, fonctions qu'il y a exercées, vie et règlements monastiques, renseignements sur les malades guéris par les miracles du saint, etc. Les vies des saints offrent donc les plus riches matériaux pour l'histoire des mœurs. On y trouve en outre parfois des détails sur les empe-

reurs et les personnages importants et il y a intérêt à les confronter avec ceux des chronographes, avec lesquels ils présentent parfois de graves divergences. Écrites dans les provinces les plus différentes de l'empire, les œuvres hagiographiques n'ont pas subi le contrôle de la censure gouvernementale au même degré que les sources annalistiques. C'est ce qui fait leur grande valeur, mais cette conclusion ne s'applique qu'aux vies vraiment contemporaines, de forme généralement très simple. Il n'en est pas de même des remaniements postérieurs, purs exercices de rhétorique, composés en grande partie dans la période de renaissance des études ecclésiastiques qui suivit la Restitution des images de 842. Plusieurs de ces exercices d'école ont été composés en vue d'obtenir des grades universitaires analogues à notre doctorat. C'est ainsi que David le Paphlagonien obtient le grade de rhéteur avec une vie de saint Eudokime.

Ainsi la première tâche de la critique doit consister à distinguer dans une vie de saint entre les éléments stéréotypés, partant suspects, du thème hagiographique et les détails précis qui sont en dehors de ce cadre. Il est nécessaire en outre, autant qu'il est possible, de rassembler tous les détails nécessaires sur la personne de l'hagiographe et de déterminer le lieu où l'œuvre a été composée (en général l'endroit même où l'on conservait les reliques des saints et où tous les récits relatifs à leur vie et à leurs miracles venaient en quelque sorte se concentrer). C'est un phénomène analogue à celui que M. Bédier a signalé dans la formation de notre littérature épique. En appliquant ces principes de la critique hagiographique aux vies des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, M. Loparev les a groupées d'après les centres où elles paraissent avoir été composées et il est arrivé à déterminer les traits particuliers qui distinguent chacun de ces groupes et donnent un air de parenté aux vies élaborées dans le même milieu. Cette méthode si féconde au point de vue critique présente en outre un grand intérêt historique en permettant d'apprécier l'activité intellectuelle qui régnait dans les monastères et les écoles au IX<sup>e</sup> siècle. On peut mieux juger ainsi de l'importance des grands centres intellectuels, tels que l'Université de Constantinople et les monastères de Stoudion ou de l'Olympe. En analysant au point de vue critique chacune des soixante biographies des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles qui nous sont parvenues, M. Loparev a dressé en outre un répertoire très riche de faits qui éclairent d'un jour nouveau l'histoire politique, religieuse, intellectuelle, sociale de cette époque. Certaines de ces biographies, qui figuraient dans des bibliothèques privées, tenaient dans la société byzantine une place analogue à celle que la littérature d'imagination tient dans la nôtre. Sans pouvoir suivre l'auteur dans

cette reconstitution de la société byzantine du ix<sup>e</sup> siècle, nous nous contenterons d'indiquer les grandes divisions de son travail, qui représentent les principaux centres de production hagiographique : I. Constantinople (école de Sainte-Sophie, Stoudion, Psamathia, Blachernes, monastère de Chora, Saint-Joseph, Psychattes); II. Asie Mineure (Paphlagonie, Olympe, Propontide, Chypre); III. Orient (Syrie, Palestine; un des principaux centres est le monastère de Saint-Sabas. Quelques-unes de ces biographies sont ornées de détails merveilleux et invraisemblables qui rappellent le genre fantastique des Mille et une nuits); IV. Péninsule des Balkans (Hellade, Macédoine, Thrace); V. Occident (Sicile, Calabre). L'étude des miracles de saint Georges d'Amastris (Paphlagonie) a donné lieu à une intéressante étude critique sur l'expédition des Russes contre Constantinople en 860. Il établit contre Vasiljevski que cette vie a été composée vers 865 par un moine d'Amastris quelques années après l'incursion des Russes<sup>1</sup>.

M. S.-J. MERCATI, connu déjà par ses études critiques sur les traductions grecques des poésies de saint Éphrem le Syrien, commence la publication d'une édition complète des œuvres du célèbre docteur<sup>2</sup>. Né à Nisibe vers 306, saint Éphrem se retira à Édesse après l'occupation persane de 363 et fut l'un des fondateurs de la célèbre école qui eut un rôle si considérable en Orient au début du moyen âge. En outre, par ses homélies rythmées qui furent traduites de son vivant du syriaque en grec et en latin, il fut le créateur de la poésie ecclésiastique du moyen âge. On voit donc tout l'intérêt que peut présenter une édition critique de ses œuvres, destinée à remplacer celle d'Assemani (Rome, 1737-1743, d'après les seuls manuscrits du Vatican) et à compléter les nombreuses publications de textes isolés, faites après la découverte de nouveaux manuscrits.

M. Mercati a d'abord entrepris de vastes recherches critiques dont il expose le programme dans sa préface. Dans ce premier fascicule, dont l'exécution matérielle est digne d'être signalée, il commence par éditer les textes qui ne se trouvent pas dans les collections des œuvres de saint Éphrem, mais qui sont épars dans les livres liturgiques grecs. Il se propose ensuite de publier toutes les collections des versions grecques en les rapprochant du texte syriaque ou des anciennes versions latines. En dernier lieu, il passera aux collections syriaques dont il donnera une nouvelle édition.

1. Cf. nos articles dans le *Journal des savants*, août et octobre 1916, janvier 1917.

2. S.-J. Mercati, *S. Ephraem Syri Opera. Tomus primus: Sermones in Abraham et Isaac*, in *Basilium Magnum*, in *Elham*. Rome, imprimerie de l'Institut biblique pontifical, 1915, in-4°, xiv-231 p.



Les versions grecques, qui seront publiées d'abord, offrent pour les byzantinistes un intérêt de premier ordre. Elles sont en grande partie contemporaines du saint lui-même et, pour juger de leur réputation au moyen âge, il suffit de constater que, pour le nombre, les manuscrits grecs de saint Éphrem viennent au quatrième rang dans l'ensemble des collections patristiques (après saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze et saint Basile). Les Pères grecs, comme saint Grégoire de Nysse, lui ont fait plusieurs emprunts et, ce qui est plus important, les mélodes, comme Romanos, dépendent de lui. Ces versions grecques donnent la solution du problème des origines de la poésie rythmique grecque. Elles sont en effet formées de strophes de quatre vers de sept ou huit syllabes sans aucune observation de quantité ou d'accent. Les questions de date et d'authenticité ont donc une importance capitale. Ce fascicule contient les trois homélies sur Abraham et Isaac, sur saint Basile le Grand, sur le prophète Élie. Chaque texte est précédé d'une introduction critique donnant le classement des manuscrits et les discussions relatives à l'authenticité.

Ce n'est pas seulement au point de vue littéraire que ces textes sont intéressants. Ils permettront d'éclaircir bien des questions controversées, telles que l'origine des homélies dramatiques et même, dans une certaine mesure, celle des sources de l'iconographie religieuse. Dans l'homélie sur Abraham, on trouve développé un parallèle éloquent entre le sacrifice d'Isaac et celui du Calvaire, dont l'art chrétien des siècles suivants fera son profit. L'homélie sur saint Basile a été déclarée apocryphe par Rubens Duval (*Anciennes littératures chrétiennes*), Éphrem étant mort avant Basile. M. Mercati établit que ce texte fut écrit après 372 (allusions à la persécution de Valens), mais avant juin 373; il conjecture qu'Éphrem l'a composé du vivant même de Basile, après la visite qu'il lui avait faite à Césarée et qui lui avait laissé une forte impression. On voit tout l'intérêt historique que présente l'initiative de M. Mercati et on ne peut que souhaiter de lui voir poursuivre une publication qui jettera tant de lumière sur le développement intellectuel du moyen âge.

Le commentaire topographique de la *Chronique de Morée*, entrepris par M. DRAGOMIS (voir *Rev. histor.*, t. CXVII, p. 69), s'est enrichi de nouvelles remarques intéressantes<sup>1</sup> : Étude sur les fiefs de la seigneurie de Mathegriffon restitués par Guillaume de Villehardouin à Marguerite de Passavant (voir *Chron. de Morée*, éd. Longnon, p. 502-531); Le « plain de la Caf Celle » (*Ibid.*, p. 934) =

1. Dragomis, *Χρονικῶν Μωρίως ἱστορικά καὶ τοπωνύμια*. Athènes, Sakellarios, 1914, 1915, 1916, in-8°, 3 fasc., 137, 33, 326-338 p. (extrait de *Ἀθηνᾶ*).

Καλατζαί, environs de Mistra; Les douze « Kastrá » grecs conquis par Guillaume de Champlitte en 1205.

M. JORGA a achevé la publication des documents relatifs à la prise de Constantinople et à la préparation de la croisade au xv<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Les quatrième et cinquième séries, aussi riches que les précédentes, vont de 1453 à 1500. Quelques documents sont même antérieurs à la prise de Constantinople. Les principaux recueils dépouillés sont : l'Archivio del Duca Candia (Venise, Frari), divers dépôts allemands (manuscrits des bibliothèques de Munich, Dresde, Leipzig, archives de Nuremberg), les archives italiennes, les archives impériales de Vienne, où les recherches ont dû être interrompues, M. Jorga s'étant vu retirer par le gouvernement autrichien le droit de continuer ses recherches. L'auteur a résumé pour plus de clarté les décisions des diètes allemandes et hongroises relatives à la guerre contre les Turcs. La bibliothèque de Dresde a fourni des extraits de deux chroniques vénitiennes inédites qui donnent des détails intéressants sur la conquête de la Morée par les Vénitiens (1463-1469) et la prise de Négrepont par les Turcs (1470). Cette excellente publication facilitera l'étude des origines de la diplomatie occidentale après la prise de Constantinople. L'auteur de « Philippe de Mézières et la croisade au xiv<sup>e</sup> siècle » s'est engagé à nous donner lui-même cette étude sur le déclin de l'idée de croisade et l'on ne peut que souhaiter de lui voir accomplir bientôt cet important travail. M. Jorga n'a pas publié *in extenso* tous les textes qu'il a choisis et il s'est contenté d'en résumer une partie en français. Un index alphabétique serait désirable et rendrait les plus grands services. Parmi les documents intéressant spécialement l'histoire byzantine, citons : Extraits d'un portulan d'Ancône, 1435-1444 (détails sur la douane impériale); Rapport du dominicain Jean de Raguse, envoyé à Constantinople en 1436 pour travailler à l'union religieuse; Rapport sur les territoires de l'empire de Constantinople et l'état de l'Eglise grecque en 1436 (liste des paroisses de Constantinople, population évaluée à 40,000 habitants, détails curieux sur le *modus vivendi* établi entre l'autorité turque et l'Eglise grecque dans les territoires chrétiens occupés par les Turcs); Consultation théologique présentée au pape en décembre 1452 pour savoir s'il est licite aux catholiques romains de secourir les Grecs (l'auteur se prononce pour l'affirmative); Détails et lettres diverses sur la transmission de la nouvelle de la prise de Constanti-

1. Jorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV<sup>e</sup> siècle*. 4<sup>e</sup> série : 1453-1476; 5<sup>e</sup> série : 1476-1500. Bucarest, édition de l'Académie roumaine, 1915, 2 vol. in-8°, vi-378 et 349 p.

nople en Occident (on voit, d'après une lettre de Philèphe de 1464, que le doge Foscarini proposa au Sénat d'entreprendre immédiatement la guerre contre les Turcs, t. IV, p. 237. La nouvelle, transmise par Venise, arrive à Vicence le 29 juin).

M. G. SCHLUMBERGER a publié une sixième série de sceaux byzantins inédits<sup>1</sup> parmi lesquels on relève trois bulles impériales au nom d'Isaac Comnène (n° 312), Alexis Comnène (313-314), Constantin Ducas (315), plusieurs bulles épiscopales et toute une série importante pour l'histoire des thèmes : Léon, patrice et stratège des Thracéens (298), Constantin, protospathaire impérial et stratège de Cherson (305). Ce dernier sceau est orné au droit de la croix à double traverse avec branchages partant du pied. Sur la fréquence de ce motif en Crimée à l'époque iconoclaste, voir G. Millet, *les Iconoclastes et la croix*, dans le *Bull. de corresp. hellén.*, t. XXXIV, p. 103-106. Le thème de Cherson fournit encore le sceau de Sergios, spatharocandidat impérial et « ἐκ προσώπου » (306). Ainsi que l'ont montré Rambaud (*Empire grec au X<sup>e</sup> siècle*, p. 197-198), Mitard (*Études sur le règne de Léon VI*, *Byzantinisch Zeitschrift*, t. XII, p. 593) et Bury (*The Imperial administrative system*, p. 46), les « ἐκ προσώπου » sont délégués par l'empereur dans les fonctions de stratèges sans en avoir le titre effectif (cf. Schlumberger, *Sigillographie byzantine*, p. 245 et 577). Parmi les sceaux des fonctionnaires des thèmes, grand chartulaire et commercial du thème de Chaldée (310), protonotaire de Paphlagonie (297), juges du tribunal du Velon et des thèmes des Arméniaques (307), des Cyberrhéotes (311), un des plus intéressants est celui de Basile, centarque, (χένταρχος) du thème de Séleucie, XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle (303). C'est la première fois que ce titre se rencontre sur un sceau sous cette forme, mais M. Schlumberger avait déjà publié (*Sigillographie byzantine*, p. 166) le sceau d'un « protokentarios » d'Hellade. Les χένταρχοι, d'après Léon VI (*Tactica*, t. IV, p. 11), commandent des unités de 100 hommes. Philothée (éd. Bury, p. 139, 6) mentionne un χένταρχος τῶν σταθαρίων parmi les officiers du stratège d'Anatolie, peut-être, suivant l'hypothèse de Bury, le chef de la garde personnelle du stratège. Citons encore le sceau d'un « tagmatophylaque », protospathaire et vestiarie (316) : c'est le troisième spécimen connu (voir *Sigillographie byzantine*, p. 369), et la formule très rare d'« esclave de la croix », qui se trouve sur le sceau d'un haut dignitaire, ΖΗΝΟΝΟΣ ΥΠΑΤΟΥ-ΔΟΥΛΟΥ ΤΟΥ ΣΤΑΥΡΟΥ (327), et qui est peut-être une nouvelle

1. G. Schlumberger, *Sceaux byzantins inédits*, 6<sup>e</sup> série. Paris, Rollin et Feuardent, 1916, in-8°, 17 p. (extrait de la *Revue numismatique*).

preuve de la vénération que les iconoclastes témoignaient à la croix (voir G. Millet, *art. cité*). On voit quels éléments importants la nouvelle série de sceaux réunie par M. Schlumberger apporte à l'histoire des institutions.

De son côté, M. Jean EBERSOLT a rédigé le catalogue des sceaux byzantins conservés au musée de Constantinople<sup>1</sup>. Reconnaissant combien il est difficile de dater les sceaux postérieurs au ix<sup>e</sup> siècle, il a adopté le principe de classification par catégories et fonctions posé par M. Schlumberger. Cette méthode offre l'avantage de fournir à la critique historique des suites sigillographiques qui renseignent sur l'histoire des fonctions administratives. On peut regretter cependant que les fonctions aient été classées par ordre alphabétique et non d'après un ordre logique, qui eût offert de grands avantages. L'ordre alphabétique eût pu figurer dans une simple table. Un grand nombre de ces pièces sont analogues à d'autres déjà connues. Quelques-unes, au contraire, ont un caractère nouveau. Tel est le sceau à l'effigie de la vierge Episkepsis (124), qui montre la Madone debout, orante, avec le buste du Christ sur la poitrine. Nous avons là une reproduction de la célèbre icône conservée à l'église des Blachernes. Le texte du « de Cerimoniis », (II, 12, éd. de Bonn, p. 553), nous montre les empereurs pendant la cérémonie du bain sacré des Blachernes, allant prier εἰς τὴν ἐπισκεψιν; ce sceau fournit donc le meilleur commentaire du texte. Un des sceaux impériaux est au nom de l'impératrice Eudoxia (126). Il s'agit soit de la femme d'Arcadius soit de celle de Théodose II. On trouve dans cette série le sceau de l'empereur Philippicos, 711-713 (137), et deux sceaux intéressants de l'époque iconoclaste. L'un, au nom de Constantin, avec une légende latine, porte au revers le buste du Christ (138); l'empereur, d'après M. Ebersolt, serait Constantin V et il se fonde sur la ressemblance du type avec celui d'une autre bulle où l'on voit d'un côté Léon III, de l'autre Constantin V. On peut s'étonner que le buste du Christ figure sur le sceau du violent adversaire des images qu'était Constantin V et cette circonstance rend l'identification douteuse. Au contraire, la pièce suivante (139) nous montre nettement l'application des édits iconoclastes. Ici les légendes sont en langue grecque, mais écrite en caractères latins. Au droit est une inscription aux noms de Léon (III) et Constantin (V) (ou Léon IV et son fils Constantin, ou Léon V et son fils Constantin). Au revers apparaît une croix élevée sur quatre degrés avec l'ins-

1. Jean Ebersolt, *Sceaux byzantins du musée de Constantinople*. Paris, Rollin et Feuardent, 1914, in-8°, 74 p.



cription rituelle : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » C'est un exemple curieux à ajouter à ceux qu'a rassemblés M. G. Millet pour montrer la dévotion des iconoclastes envers la croix. La plupart des sceaux anonymes à trimètres iambiques sont connus par ailleurs, sauf deux exemplaires couverts d'inscriptions plaisantes. Parmi les sceaux des fonctionnaires, les « commerciales », officiers de finances des thèmes, sont représentés par dix spécimens. A citer aussi (400) le sceau d'un « consul et archonte de la soie » avec au droit les bustes de deux empereurs du VII<sup>e</sup> siècle (probablement Héraclius et son fils Constantin). Il s'agit d'un haut fonctionnaire d'une manufacture impériale de soie (βλατίων). Les n<sup>os</sup> 458 et 459 nous font connaître la fonction de « commerçante et paraphylax d'Abydos ». Il s'agit du fonctionnaire préposé à la douane impériale et à la garde du port d'Abydos. Le n<sup>o</sup> 471 nous donne le nom du patrice Houmir, un Arabe converti au christianisme au VII<sup>e</sup> siècle (cf. *Sigillographie byzantine*, p. 564). C'est par des publications de ce genre que l'on arrivera à constituer le Bullarium byzantin qui, en éclairant les textes et en précisant leurs données, permettra d'écrire l'histoire des institutions de l'empire byzantin.

II. OUVRAGES D'ENSEMBLE. — Les deux premiers volumes de « L'Orient et l'Occident à travers quinze siècles », dûs au général G. F. Young<sup>1</sup>, constituent une histoire générale de l'Europe depuis l'avènement d'Auguste jusqu'à la fin du règne de Léon l'Isaurien (740). L'auteur a donc réuni dans une même étude l'histoire de l'empire romain et celle de l'Europe au moyen âge. Bien que les sources de ces deux périodes relèvent en réalité de deux disciplines entièrement distinctes, il n'y a que des avantages à les coordonner dans un même exposé et à montrer comment l'Europe du moyen âge est sortie de l'empire romain. C'est en somme le plan de Gibbon qui est repris et adapté à l'information scientifique actuelle. Pour rendre plus complète la ressemblance, l'histoire de l'empire byzantin tient une place très importante dans le récit de M. Young. Là s'arrêtent d'ailleurs les analogies, et les conclusions de l'auteur moderne sont non seulement originales, mais presque toujours diamétralement opposées à celles de son prédécesseur.

La forme est claire et agréable; l'auteur s'est efforcé de donner un tableau d'ensemble des diverses manifestations d'activité et il a réduit avec raison l'histoire des guerres à une mesure plus juste que celle

1. Br. Genl. G. F. Young, *East and West through fifteen centuries, being a general History from B. C. 44 to A. D. 1453*. Londres, Longmans, 1916, in-8°. Vol. I, xxvi-605 p.; vol. II, xii-674 p.

que lui font ordinairement les chroniqueurs. Mais surtout, et c'est ce qui fait l'originalité de son livre, il respecte rigoureusement l'ordre chronologique des faits, « qui doit prévaloir, » dit-il, « contre toutes les autres considérations ». Les inconvénients de cette méthode seraient grands si elle était poussée avec une trop grande rigueur, mais M. Young a su l'appliquer avec tact : bien que le procédé qui consiste à grouper les faits de même ordre soit plus clair et moins fatigant pour le lecteur, l'ordre chronologique a pour avantage de montrer comment les faits d'ordres différents, religieux, militaires, économiques, ont réagi les uns sur les autres et il convient aux larges synthèses de ce genre destinées à montrer la vie d'une époque dans toute sa complexité. Il est intéressant d'avoir un tableau bien dressé des faits concomitants qui se passent dans l'empire byzantin, dans la Gaule mérovingienne ou la Bretagne anglo-saxonne : à ce point de vue, l'ouvrage de M. Young rendra de grands services aux étudiants d'histoire.

L'auteur est au courant des principales sources ; mais la bibliographie qu'il a dressée en tête de ses deux premiers volumes présente des lacunes vraiment déconcertantes. On ne voit pas pourquoi il cite les ouvrages sans donner leur date, mais surtout on regrette de voir omis un assez grand nombre de livres fondamentaux qui ont renouvelé complètement la plupart des questions et dont l'autorité s'impose lorsqu'il s'agit d'ouvrages de haute vulgarisation comme celui-ci. Je laisse de côté l'histoire de l'empire romain, bien que j'ai été surpris de ne pas voir mentionnés l'Histoire ancienne de l'Église de Mgr Duchesne, les travaux de Seeck sur la fin du paganisme, de Pichon sur les sources de l'époque de Constantin, de Jouguet sur les papyrus, de Jules Maurice sur la numismatique. Si nous passons à l'empire byzantin, on s'étonnera encore plus que l'auteur n'ait fait aucun état des ouvrages de Charles Diehl, qu'il ne cite ni la *Carthage romaine* d'Audollent, ni le *Grand Palais impérial* d'Ebersolt, ni l'*Apostelkirche* d'Heisenberg, ni l'*Eraclio* de Pernice, ni même la littérature byzantine de Krumbacher. Cette information insuffisante a eu parfois sur ses conclusions des conséquences fâcheuses qui auraient pu être facilement évitées. C'est ce que nous allons essayer de montrer brièvement en nous en tenant aux faits qui intéressent l'empire byzantin.

La thèse centrale de l'auteur, qui donne une unité à sa composition, c'est que, contrairement au jugement habituel, le point culminant de l'histoire de l'empire romain doit être placé non sous les Antonins, mais au iv<sup>e</sup> siècle, entre Constantin et la mort de Théodose. Il rejette comme tendancieux les témoignages des patens attar-

dés qui considèrent la victoire du christianisme comme une décadence et il soutient que jamais la situation de l'empire n'a été aussi brillante qu'au iv<sup>e</sup> siècle : puissance militaire (les frontières sont mieux défendues, le chiffre de l'armée a doublé, les réformes militaires de Constantin, mal jugées souvent, ont eu pour effet de constituer des unités tactiques plus maniables que la légion), splendeur des cités (création de nouvelles capitales), prospérité économique (le iv<sup>e</sup> siècle est l'âge d'or de la Bretagne romaine et de l'Afrique), progrès général de la civilisation (plus de moralité, abolition des supplices cruels, souci du sort des faibles, des femmes et des esclaves). Il y a dans ce tableau séduisant un côté un peu paradoxal et il ne serait pas malaisé d'y jeter quelques ombres en s'adressant aux témoignages contemporains. Mais surtout l'auteur fait trop abstraction des terribles invasions du iii<sup>e</sup> siècle qui ont commencé à désorganiser l'empire et à le germaniser en partie. Tous les témoignages archéologiques montrent que la vie urbaine est beaucoup plus restreinte en Gaule qu'à l'époque des Antonins. L'industrie et le commerce y sont déjà aux mains des Syriens. A la vérité, le tableau que M. Young dresse de l'empire est vrai des provinces orientales qui n'ont pas souffert des invasions et qui n'ont pas connu les terribles crises sociales et économiques analogues à celles des Bagaudes ou des Circoncensions d'Afrique. Et c'est là qu'apparaît la principale lacune de cet ouvrage, si estimable à d'autres égards. Si M. Young eût fait davantage état de la littérature historique de ces dernières années, il n'eût pas omis l'événement capital qui explique la transformation de l'Europe à la fin de l'antiquité. Cet événement est, selon nous, la renaissance de l'ancien Orient qui prend partout l'offensive contre l'hellénisme et impose au monde romain tout entier ses produits industriels, ses marchands, ses conceptions religieuses et politiques, ses monuments artistiques. C'est l'Orient qui est au iv<sup>e</sup> siècle la partie vitale de l'empire romain et il est exact de dire que jamais sa situation ne fut plus prospère qu'à cette époque. Un ouvrage d'histoire générale ne peut passer sous silence un fait d'une pareille portée.

Ce même manque d'information se constate dans l'exposé d'un des événements les plus importants de la fin de l'antiquité, la fondation de Constantinople. En dépit des preuves péremptoires tirées des papyrus, par Jouguet et O. Seeck, M. Young adopte la date de 323 pour celle de la dernière guerre contre Licinius. Cette guerre eut lieu en réalité en 324 et la résolution de fonder Constantinople suivit immédiatement la victoire. Sans tenir compte des excellentes recherches de M. Jules Maurice sur les monnaies, M. Young admet que Constantinople a été bâtie en trois ans (327-330). Les textes et

les monnaies prouvent que la construction s'est étendue au moins sur sept ans (324-331). De même l'affirmation qu'il n'y eut aucun rite païen à la cérémonie d'inauguration et qu'il fut interdit d'y élever des temples apparaît aujourd'hui comme téméraire (voir *Rev. histor.*, t. CXIX, p. 211-272). M. Young a du moins formulé la véritable cause de la fondation, qui était la nécessité pour l'empereur de résider à portée de la frontière du Danube. Est-il exact en revanche d'écrire que le croissant resta l'emblème de la nouvelle cité comme il l'avait été de l'ancienne Byzance et que les Turcs l'adoptèrent après 1453? En fait, aucune des monnaies sorties de l'atelier de Constantinople, étudiées par M. J. Maurice, ne porte cet emblème. D'autre part, il est admis aujourd'hui que les Turcs ont reçu le croissant des princes seldjoucides et qu'il figurait sur les étendards des janissaires d'Ourkhan (1326-1360).

La description du palais impérial sous Constantin et, plus tard, sous Justinien eût gagné à tenir compte des travaux d'Ebersolt et Mordtmann. Le plan donné à l'appendice XIX contient beaucoup d'erreurs : le Forum Augustæon y est placé au sud de l'Hippodrome, à la place actuelle de la mosquée d'Ahmed ; il était en réalité situé entre le vestibule de Chalce et la façade sud de Sainte-Sophie. De même l'Hippodrome se trouvait en bordure du palais de Daphné, situé à la place de la moderne mosquée d'Ahmed.

La théorie des invasions barbares en Occident est également sujette à caution. Est-il vrai de dire que les armées romaines ont été submergées par le flot des barbares? On sait depuis longtemps que les choses ne se sont pas passées aussi simplement et Fustel de Coulanges, dont le nom n'est même pas prononcé, a montré par des preuves décisives les effectifs réduits dont disposaient les barbares. L'invasion s'est faite surtout par infiltration et a presque toujours le caractère d'une révolte militaire de « *fœderati* » barbares.

De même pour le règne d'Héraclius, M. Young se fie à l'étude de Drapeyron, qui, malgré des mérites incontestables, a été entièrement renouvelée. Il ne tient compte d'aucune des recherches qui ont été faites sur la question difficile de la restitution de la Vraie Croix. Il montre Héraclius apportant la croix à Constantinople, puis allant la replacer à Jérusalem ; il considère toujours la fête de l'Exaltation de la croix comme établie à cette occasion. Il est vraiment fâcheux de faire ainsi abstraction de toutes les recherches patientes qui ont complètement renouvelé cette question. Il en est ainsi pour les invasions arabes. M. Young explique leurs victoires faciles sur les armées impériales par l'élan irrésistible que leur donnait leur fanatisme. Mais cette cause n'est pas suffisante ; il faut avant tout tenir compte



de l'état de désorganisation où se trouvait l'Orient au VII<sup>e</sup> siècle, de la faiblesse et du manque de solidité des troupes impériales, des rancunes excitées chez les Orientaux par la persécution contre les monophysites (voir les excellentes considérations de Jean Maspero dans son étude sur l'armée romaine d'Égypte). M. Young étudie avec soin les controverses religieuses, mais il ne montre pas suffisamment leur portée politique : ceci s'applique surtout à ce qu'il dit du monothélisme (t. II, p. 446-447), qui est avant tout une tentative suprême d'Héraclius pour réconcilier l'Orient avec l'empire. On regrette enfin de voir reparaître des erreurs traditionnelles qui ont décidément la vie dure (établissement des Slaves en Dalmatie par Héraclius en 638; incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par ordre d'Amrou; création des thèmes par Constantin). Les deux premiers événements proviennent de traditions apocryphes; le troisième est présenté d'une manière fautive, la création des thèmes étant en réalité le résultat d'une longue évolution<sup>1</sup>.

A côté de ces imperfections qu'il eût été facile d'éviter, l'ouvrage de M. Young a des qualités réelles d'exposition qui en rendent la lecture agréable. Des tableaux généalogiques, des cartes et une illustration bien choisie le rendent commode et attrayant et, sauf sur les questions où il s'est fié à des guides dont l'autorité est périmée, il a donné un tableau exact et toujours intéressant des grands faits de l'histoire du moyen âge.

Les *Récits de Byzance et des Croisades* de M. G. SCHLUMBERGER<sup>2</sup> sont une réunion d'articles publiés dans divers journaux et qui retracent d'une manière colorée quelques-uns des épisodes les plus pittoresques de l'histoire de l'empire byzantin et de l'Orient latin : siège de Constantinople par les Avars sous Héraclius, sac de Salonique par les Arabes de Crète en 904, campagne des Russes dans les Balkans en 972, aventures curieuses du César Otton II réfugié à bord d'un navire de guerre byzantin après la grande défaite que les Arabes de Sicile lui avaient infligée à Stilo, en Calabre (982), reconstitution, d'après les fouilles de Kosciusko, de la Cherson byzantine, témoignage sur la visite de Basile II à Athènes en 1018, récit des aventures d'une princesse byzantine, fille de l'empereur de Chypre Isaac Comnène, qui, tombée aux mains de Richard Cœur

1. De même, il paraît difficile d'admettre (p. 336) que les 15,000 fédérati du nord enrôlés par Tibère II soient le premier noyau des Varanges, et (p. 426) que la couronne de fer de Monza soit celle de Constantin; ce n'est en tout cas qu'une conjecture sans preuve solide.

2. G. Schlumberger, *Récits de Byzance et des Croisades*. Paris, Plon, 1916, in-12, 361 p.

de Lion, fut captive en Normandie et en Touraine, épousa Raimond VI, comte de Toulouse, fut répudiée et se remaria à un aventurier flamand, Jean de Nesle, châtelain de Bruges, qui avait fait escale à Marseille avant son départ pour la croisade (1202), tels sont quelques-uns des chapitres de ce livre attrayant. En présentant ainsi le côté romanesque et aventureux de l'histoire de l'Orient médiéval, il ne pourra que contribuer à attirer l'attention du grand public sur des faits mal connus et auxquels les événements actuels ont donné un nouvel intérêt.

III. HISTOIRE PAR PÉRIODES. — Mgr DUCHESNE a montré d'une manière plus précise qu'on ne l'avait fait jusqu'alors que l'impératrice Théodora a eu une politique religieuse particulière et souvent en opposition avec celle de Justinien<sup>1</sup>. Rien n'est plus curieux que les aventures de ces moines monophysites qu'elle cache dans le palais impérial, auxquels elle envoie des secours dans leur exil et dont elle facilite la propagande. Mgr Duchesne établit en particulier que c'est grâce à l'impératrice que la hiérarchie monophysite a pu se perpétuer en Orient. Après la mort de Sévère d'Antioche (538) et l'envoi en exil de Théodose d'Alexandrie, l'Église monophysite était complètement désorganisée; l'union rêvée par Justinien eût pu aboutir. Mais, grâce à Théodora, un certain moine Jean, interné sur la mer Noire, arrive à sortir de sa prison et, en dépit de la police impériale, parcourt l'Asie Mineure en faisant des ordinations. En quelques années le clergé monophysite se reforma et, quand les évêques furent assez nombreux, ils élurent un successeur à Sévère. « Grâce à la trahison de l'impératrice, une hiérarchie non-conformiste était reconstituée dans les patriarchats d'Orient. »

M. KOULAKOVSKY a publié le tome III de son *Histoire de Byzance*<sup>2</sup>, qui embrasse la période si importante, mais pleine d'obscurité, comprise entre le meurtre de Maurice et l'avènement de Léon l'Isaurien (602-717). On retrouve dans ce volume toute la sûreté d'information et les qualités d'exposition qui distinguent les deux premiers, mais, sur bien des points de détail, il est encore plus nouveau. On peut dire que l'auteur n'a négligé aucune des sources byzantine, occidentale ou orientale dont plusieurs sont de publication récente et lui ont permis de faire la critique du récit

1. Duchesne, *les Protégés de Théodora*. Paris, 1915, in-8° (extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, t. XXXV, p. 57-79).

2. Julien Koulakovsky, *Istoriia Vizantii*. T. III : 602-717. Kiev, Koulijenko, 1915, in-4°, xiv-431 p. Sur les tomes I et II, voir *Rev. histor.*, 1912, t. CXI, p. 320. Cf. *Journal des savants*, septembre, octobre et novembre 1917.

traditionnel admis sur la foi de Nicéphore et de Théophanès. Il a utilisé aussi dans une large mesure les excellentes monographies dont cette époque a été l'objet, et les noms de Butler, Diehl, Audolent, Ouspensky, Pantchenko, Brooks, etc., reviennent souvent dans ses références, bien qu'il ait proposé parfois des modifications à leurs théories. Ce volume a donc avant tout une valeur critique et l'on serait plutôt tenté de se plaindre que le travail d'analyse ait fait quelque tort à celui de la synthèse. On voudrait voir l'auteur interrompre parfois son récit chronologique pour marquer les étapes importantes du développement de l'empire : on regrette ainsi qu'il n'ait pas concentré dans un seul chapitre tous les faits d'ordre inférieur qui disparaissent quelque peu au milieu du récit des guerres. Cette constatation n'enlève rien à la valeur des conclusions nouvelles qui distinguent pour ainsi dire chacun des chapitres.

L'auteur a amélioré en particulier notre connaissance du règne de Phocas. Dans une étude critique sur Théophanès (*Vizantijski Vremennik*, t. XXI, p. 1-14), il avait déjà montré que ce chroniqueur avait confondu la révolte des Juifs d'Antioche qui eut lieu dans les derniers jours du règne de Phocas avec les révoltes des factions du Cirque qui furent continuelles sous son règne et amenèrent la répression sanglante de Bonose dans les villes d'Orient. Phocas, qui avait eu les Verts pour alliés à son avènement, se brouilla avec eux pour des causes mal déterminées, peut-être à cause de sa politique religieuse. M. Koulakovsky a montré d'une manière saisissante que le règne de ce soudard grossier et cruel eut pour résultat la désorganisation de l'empire : l'armée impériale détruite, les finances obérées, l'émeute en permanence dans les grandes villes, les provinces envahies par les Perses et les Avars, les monophysites d'Orient exaspérés par ses persécutions religieuses, voilà l'héritage qu'il légua à son successeur. Il fut renversé par l'aristocratie administrative dont faisait partie la famille d'Héraclius. L'histoire de cette révolution a été bien élucidée. Avec Diehl et Pernice, M. Koulakovski rejette la légende de la double marche d'Héraclius et de Nicéas sur Constantinople. Il montre qu'Héraclius a voulu d'abord s'assurer de l'Égypte, principal grenier de Constantinople et de l'empire. Ce fut seulement après la soumission de l'Égypte par Nicéas que l'exarque d'Afrique fit partir son fils pour la capitale avec une flotte. L'itinéraire du jeune Héraclius est déterminé avec précision et les études topographiques du Père Pargoire ont permis de donner un récit très vivant de la prise du port Sophien, qui fut l'événement décisif de la lutte.

L'étude du règne d'Héraclius a modifié quelques-unes des conclusions de l'ouvrage de Pernice. M. Koulakovsky ne dissimule pas

d'ailleurs l'insuffisance des sources qui nous renseignent sur son gouvernement intérieur. On ignore comment il parvint à faire cesser les querelles des factions du Cirque, à rétablir l'ordre et la discipline dans l'armée et dans l'État, à réunir enfin les ressources en hommes et en argent nécessaires à l'audacieuse contre-offensive qu'il dirigea contre la Perse. M. Koulakovsky a raconté dans le plus grand détail les désastres des neuf premières années du règne, les campagnes contre la Perse, les débuts de l'invasion arabe. Il a mis en lumière le caractère nouveau de la politique dynastique d'Héraclius (association au trône du jeune Constantin dès sa naissance, principaux postes confiés aux parents de l'Empereur, mariages consanguins dans la famille impériale); les secondes noces du souverain avec sa nièce Martine et ses efforts pour associer au trône la postérité de son second lit devaient amener de nouvelles guerres civiles. La conquête de la Palestine par les Perses et la prise de Jérusalem ont été racontées surtout d'après la monodie d'Antiochus le Stratège, qui paraît avoir une connaissance exacte des lieux. Aux détails sur le séjour des Perses en Palestine, on pourrait ajouter le renseignement curieux donné par la lettre des trois patriarches d'Orient à Théophile en 836 (texte publié par Mgr Duchesne, *Roma e Oriente*, t. III, p. 283) : les Perses auraient épargné l'église de la Nativité à Bethléem parce qu'ils reconnaurent leur costume national dans celui des rois mages représentés à la façade de cette église. La vie de saint Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie, a fourni des détails intéressants sur le gouvernement des Perses en Palestine, qui mirent à la tête de Jérusalem le moine Modestos, représentant du patriarche, et sur l'accueil fait en Égypte aux réfugiés de Palestine. Ce qui ressort de ce récit, c'est le souci des Perses de se concilier les populations chrétiennes et en particulier les monophysites persécutés sous les règnes précédents. On les voit faire reconstruire les églises de Jérusalem, expulser de la ville les Juifs qui avaient pris part en 614 au massacre des chrétiens et autoriser la réunion à Ctésiphon d'un concile de l'Église monophysite (615), auquel assiste le patriarche captif de Jérusalem, Sophronius. De même après la conquête de l'Égypte (618), c'est au patriarche monophysite que les Perses confèrent l'autorité civile et le soin de faire rentrer les impôts. Ces ménagements des Perses à l'égard des monophysites expliquent les efforts faits par Héraclius pour les réconcilier avec l'orthodoxie. Contrairement à de Boor et à Pernice, M. Koulakovsky refuse d'admettre la prise de Carthage par les Perses en 618 et la lecture *Καρχηδόνα* au lieu de *Χαλκηδόνα* dans le texte de Theophanes. Par contre, il ne voit



aucune raison de rejeter le témoignage de Nicéphore, d'après lequel Héraclius aurait songé à cette époque à s'établir à Carthage.

Les préparatifs financiers et militaires de l'empereur contre la Perse ont été élucidés aussi complètement que le permet l'insuffisance des sources. M. Koulakovsky suppose que les régiments d'Europe, τὰ στρατεύματα τῆς Ἑυρώπης, transportés en Asie d'après Theophanes, étaient de simples cadres destinés à être remplis par un corps expéditionnaire. En réalité ce n'est que par des conjectures que l'on peut se faire une idée de la composition de la première armée d'Héraclius. Dès le début, beaucoup d'officiers supérieurs paraissent avoir été recrutés dans la noblesse arménienne. Une autre question obscure est celle de l'arrêt des Perses qui ne poussent pas leurs avantages après la conquête de l'Égypte et laissent trois ans à Héraclius (618-621) pour organiser son expédition. M. Koulakovsky a bien relevé, d'après Sebeos, une tentative de Chosroès pour surprendre Constantinople par mer, mais ce fut une simple échaffourée et il semble bien que ce soit surtout le manque d'une flotte de guerre qui ait empêché les Perses d'attaquer sérieusement Constantinople. C'est un fait important qu'avant la constitution de la marine arabe de Moavyah la flotte impériale a exercé la maîtrise exclusive et incontestée de la mer. Telle est sans doute la raison de l'arrêt des Perses qui ne pouvaient improviser une flotte de guerre et n'y songeaient peut-être même pas.

L'itinéraire d'Héraclius pendant ses six années de campagne contre la Perse a été suivi avec précision. Il quitte Constantinople dans l'hiver de 621 et c'est au palais de Hieria qu'il arrête ses dernières dispositions. Le 4 avril 622, dimanche de Pâques, il va prendre congé de son peuple et confie la régence au patriarche Sergius et au patrice Bonos. Il s'embarque pour atterrir au bout d'un jour à Pylae, au sud de Nicomédie. Il entre en Cappadoce en automne (tout l'été a été passé à exercer son armée). Après ses premières victoires sur Schahrbaraz, il fait un court séjour à Constantinople (février 623), il célèbre la Pâque à Nicomédie (27 mars) et arrive le 20 avril à Césarée de Cappadoce, où son armée est concentrée. Il traverse la Petite-Arménie, passe l'Araxe (juin) et envahit l'Atropatène, où il manque de surprendre Chosroès. Pendant ses quartiers d'hiver (623-624), il entre en relations avec les peuples chrétiens du Caucase. Les campagnes de 624 et de 625 furent, ainsi que le montre M. Koulakovsky, des campagnes de défensive : Héraclius battit en retraite jusqu'en Cilicie et même après sa victoire du Saros ne put empêcher une armée perse de péné-

trer jusqu'à Chalcédoine et de préparer le siège de Constantinople de concert avec les Avars. Ce fut seulement en 627, après un séjour d'un an en Transcaucasie, dont il fit sa base d'opérations, qu'Héraclius put prendre l'offensive décisive qui le mena aux portes de Ctésiphon.

La question si obscure de l'exécution du traité conclu avec Kawadh a été élucidée avec soin. Pour obtenir l'évacuation de la Syrie et de l'Égypte ainsi que la restitution de la Vraie Croix, Héraclius dut se mettre personnellement en rapports avec Schahrbaraz (entrevue d'Arabissos, juin 629, dont les détails sont fournis par la chronique syrienne de Thomas le prêtre). Contrairement à ses prédécesseurs, M. Koulakovsky, après une étude critique très complète, conclut que la Vraie Croix fut rapportée à Jérusalem, non en 629, mais seulement le 21 mars 630. C'est à cette date qu'il faut placer aussi les premières mesures de représailles prises contre les Juifs. M. Koulakovsky a montré suffisamment que le prétendu édit de Phocas ordonnant de baptiser les Juifs est le résultat d'une erreur de Denys de Tellmar, qui confond les empereurs et les dates. La traduction slavonne des Grandes Ménées, publiée par la Commission archéologique de Russie, donne un récit très vivant de la publication de l'édit d'Héraclius à Carthage. En rapprochant ce récit du document juif appelé « *Doctrina Iacobi nuper baptizati* », on voit que l'édit ordonnant de baptiser les Juifs fut publié en 634 et cette date est confirmée par Michel le Syrien.

La dernière partie du règne d'Héraclius est marquée par deux événements également désastreux et en relations l'un avec l'autre. D'une part la tentative de conciliation monothélite imposée par la force acheva d'exaspérer les monophysites d'Orient et détermina un nouveau schisme entre Constantinople et Rome. D'autre part la révélation soudaine de la puissance militaire des Arabes anéantit en quelques années les résultats des guerres d'Héraclius. On s'expliquerait plus facilement cette décadence inattendue de la puissance impériale si l'on connaissait mieux l'histoire des institutions militaires de l'époque d'Héraclius. A vrai dire on ne connaît bien la situation militaire qu'en Égypte, grâce au témoignage des nombreux papyrus dont le regretté Jean Maspero avait tiré une étude si importante<sup>1</sup> que M. Koulakovsky a utilisée : faiblesse des effectifs, infériorité du commandement, recrutement indigène et héréditaire, manque d'esprit militaire, tels sont les caractères qui distinguent l'armée d'Égypte. Ces armées provinciales recrutées sur place et se

1. Jean Maspero, *Organisation militaire de l'Égypte byzantine*. Paris, 1912. Voir *Rev. histor.*, t. CXVII, p. 78.

battant seulement dans leur pays paraissent être la force militaire principale de l'empire. On peut en étudier l'organisation en Égypte, dans l'exarchat de Ravenne, en Afrique et aussi en Arménie, où, comme l'a montré M. Koulakovsky, l'organisation militaire d'Héraclius sous un chef national fut l'origine du thème des Arméniaques. En dehors de ces milices, Héraclius ne paraît avoir disposé que de très petites armées qui furent anéanties par suite de leur indiscipline dans les sanglantes batailles de Syrie (633-638). Cette situation explique les succès faciles des Arabes.

En outre, dans le dernier article qu'il a écrit, publié ici-même<sup>1</sup>, sur « la Conquête de l'Égypte par les Arabes », Amélineau a donné des preuves abondantes de l'indifférence complète et parfois de l'hostilité des populations coptes pour la domination impériale. Certains papyrus révèlent la corruption administrative et la fiscalité qui pesaient sur l'Égypte. Mais surtout les documents d'origine copte manifestent tous la même indignation contre la politique religieuse de l'empereur et de son représentant le patriarche Cyrus, à la fois chef de l'Église et gouverneur d'Égypte, qui est pour eux l'Antéchrist<sup>2</sup>. En Égypte, les Arabes furent donc bien accueillis par les indigènes, tandis qu'en Syrie les Juifs furent leurs principaux auxiliaires. Telle est la cause de la situation désastreuse dans laquelle Héraclius laissa l'empire à ses successeurs. Parmi les faits de cet ordre réunis par M. Koulakovsky, ceux qui ont trait au rôle important que le clergé monophysite avait joué en Orient pendant la domination perse ont une grande valeur. Il avait été favorisé par les autorités perses qui l'avaient considéré comme le représentant naturel des populations indigènes : il n'est donc pas étonnant qu'il ait vu sans enthousiasme le retour à l'empire dont la propagande monothéiste contribua à l'éloigner définitivement.

L'histoire des Héraclides et des usurpateurs qui leur succèdent, de la mort d'Héraclius à l'avènement de Léon l'Isaurien (641-717), forme la dernière partie du volume. L'étude critique que M. Koulakovsky a faite du texte de Théophanès lui a permis de renouveler entièrement l'histoire traditionnelle de ces princes, sur le compte desquels Théophanès a enregistré les rancunes de l'aristocratie. La conclusion qui ressort de ce récit c'est qu'ils ont reçu d'Héraclius en héritage des difficultés insurmontables, qu'ils ont cependant lutté

1. Voir *Rev. histor.*, t. CIX-CXX, 1915. M. Koulakovsky n'a pu avoir connaissance de cet article avant la publication de son livre.

2. Les arguments par lesquels Amélineau a soutenu que Cyrus n'était pas investi des fonctions de patriarche nous paraissent peu probants. Le passage de la vie de Schenouti cité par l'auteur affirme bien son double pouvoir spirituel et temporel.

pour sauver l'empire et que leur œuvre est loin d'être négligeable. Quelques-unes des initiatives dont on a fait honneur aux Isauriens leur appartiennent. A l'intérieur, le double mariage d'Héraclius a été l'origine des luttes de famille qui fournirent un prétexte aux révoltes militajres. En soixante-seize ans, on peut compter douze révolutions de ce genre et, seul des Héraclides, Constantin IV mourut dans son lit : tous les autres périrent assassinés. Malgré cette situation instable, les Héraclides ont fait accomplir à l'empire une évolution décisive et, après eux, il apparaît comme transformé. M. Koulakovsky n'a peut-être pas formulé suffisamment les conclusions qui ressortent, semble-t-il, des faits qu'il a établis avec le plus grand soin. Les Héraclides furent en quelque sorte les liquidateurs de la politique universelle et cosmopolite qui était celle de l'empire romain et dont l'expédition de Perse forme le dernier épisode. En face des Arabes, dont la flotte organisée par Moavyah vers 649 dispute à la flotte impériale la maîtrise de la mer et menace Constantinople, devant les progrès des nouveaux peuples du Danube, Slaves et Bulgares, les Héraclides obligés de se tenir sur la défensive, ont su l'organiser, en consentant, il est vrai, à des sacrifices nécessaires.

C'est ainsi qu'il finissent par abandonner le monothélisme, à contre-cœur il est vrai et après des péripéties fertiles en nouvelles violences (Typos de Constant, exil du pape Martin et de Maxime le Confesseur), mais ils finissent par admettre que le sixième concile œcuménique (680-681) condamne formellement la doctrine abhorrée. Ils abandonnent l'Égypte et l'Afrique : après la tentative curieuse de Constant pour faire de la Sicile une base d'opérations contre les Arabes, ils se désintéressent de plus en plus de l'Occident. Ils consacrent en revanche tous leurs efforts à la défense de Constantinople. Pendant cinq ans (672-677) (M. Koulakovsky montre que le chiffre de sept ans donné par Theophanes est une exagération oratoire), la flotte de Moavyah bloque sans succès Constantinople et elle est détruite grâce à l'invention du feu grégeois. En 677, Constant IV impose à Moavyah une paix glorieuse pour l'empire et qui assure à Constantinople trente-huit ans de répit.

D'autre part les Héraclides se sont préoccupés beaucoup de la question des peuples du Danube. Ils n'ont pu empêcher les Bulgares de s'établir en Mésie, mais ils ont eu vis-à-vis d'eux une diplomatie habile et, jusqu'à la mort de Justinien II en 711, ils ont pu obtenir leur neutralité. M. Koulakovsky a montré que les deux guerres bulgares attribuées par Théophanès à Justinien II paraissent le résultat d'une confusion. L'alliance avec les Bulgares a été l'un des principes de la politique de cet empereur et il en a profité pour



agir contre les Slaves dont les tribus, installées en Thrace et en Macédoine, interceptaient les communications entre Constantinople et Thessalonique. Justinien II a dégagé à la fois cette route et Thessalonique elle-même; en outre il a entrepris d'utiliser les Slaves pour augmenter les forces de l'empire et couvrir Constantinople contre les Arabes. Nous arrivons ici au résultat important du livre de M. Koulakovsky, mais il est regrettable qu'il ait partagé entre son texte et des éclaircissements supplémentaires les recherches importantes qu'il a faites sur l'origine des thèmes.

Les faits qu'il a recueillis montrent le désir de Justinien II de repeupler les territoires d'Asie Mineure désolés par l'invasion et d'y installer des populations guerrières qui offriraient un recrutement facile et s'interposeraient entre l'invasion arabe et Constantinople. L'établissement des habitants de l'île de Chypre dans la péninsule de Cyzique en 691 (voir la critique excellente des fausses allégations de Théophanès à ce sujet) est une simple émigration de populations civiles. Au contraire les Mardaites du Liban établis en 686 en Pamphylie paraissent y avoir reçu des fiefs militaires qui furent l'origine du thème des Kibyrrhéotes : loin d'avoir dégarni la frontière d'Asie Mineure, comme le prétend Théophanès, puisque les Mardaites habitaient le Liban, en plein territoire arabe, Justinien fortifia au contraire la côte méridionale dont la ville d'Attalie fut le principal centre défensif. Mais de tous ces établissements le plus important fut celui des Slaves de Macédoine en Bithynie, à la suite de l'expédition de 687. Un corps de 30,000 Slaves, sous le nom d'armée surnuméraire, *λαὸς περιούσιος*, devint la principale force du thème de l'Opsikion, transporté à cette époque de Thrace en Bithynie. La trahison de ces Slaves devant les Arabes à la bataille de Sébastopolis en 693 est un fait certain, mais elle n'entraîna que le tiers de l'effectif et l'existence postérieure des « mercenaires slaves de Bithynie » est attestée par une bulle de plomb au nom d'un fonctionnaire impérial *ἀπὸ ὑπάτων*, datée de la huitième indiction (694 ou 710). M. Koulakovsky, qui accepte la lecture proposée par M. Schlumberger, penché pour la deuxième date, à laquelle l'empereur se trouvait en Bithynie, et émet la conjecture qu'à la suite de la trahison de 693 un fonctionnaire impérial remplaça à la tête des Slaves leur chef national.

Ce transport des Slaves en Asie a donc une place importante dans l'histoire de la constitution des thèmes. Dans un supplément nourri de faits et plein de vues ingénieuses, M. Koulakovsky a repris toute la question si controversée. La lettre de Justinien au pape Jean (687) nous montre à cette époque quatre corps d'armée qui sont l'origine de thèmes : Opsikion, Anatolique, Thrace, Arméniaque. Il n'est pas

douteux que le thème a désigné un corps d'armée avant d'être une circonscription territoriale. L'expression même de thème semble relativement récente et c'est par suite d'un anachronisme que Théophanès l'emploie dès l'époque d'Héraclius. Aux arguments de M. Koula-kovsky on peut ajouter celui de la Vie du patriarche Nicéphore, qui nous montre au début du ix<sup>e</sup> siècle Léon l'Arménien *δημαγωγὸς τῶν λεγομένων θεμάτων*. Au x<sup>e</sup> siècle, au contraire, on ne trouve plus devant *θέμα* l'expression *τὸ λεγόμενον*. Tout en rejetant la théorie de M. Ouspensky sur le sens primitif du mot thème (populations civiles soumises à des charges militaires), M. Koula-kovsky admet, en se fondant sur un traité de Nicéphore Phocas, la persistance d'une juridiction civile dans le thème, juridiction qui cherche même au x<sup>e</sup> siècle à empiéter sur le domaine militaire. La question des thèmes est donc encore plus complexe qu'on ne l'avait supposé et elle est loin d'être résolue. Les thèmes, ainsi que l'a montré M. Koula-kovsky, ne sont pas le résultat d'une création systématique. Chacun d'eux a une origine différente. Ils sont l'héritage d'une époque où, à côté de l'armée régulière (*comitatus*) recrutée par la conscription, existaient des corps de soldats héréditaires établis aux frontières (*milites limitanei*) et cultivant les terres à charge de service. Après la désorganisation de l'armée impériale sous Phocas, les deux systèmes furent repris, mais le second finit par prévaloir. Enfin M. Koula-kovsky a montré l'intérêt qu'il y aurait à étudier l'origine spéciale de chacun des thèmes en prenant comme exemples les Optimates et l'Opsikion. Le thème des Optimates a pour origine les corps d'« Optimates » et « *fœderati* » barbares qui apparaissent au v<sup>e</sup> siècle (Stilicon prend à la solde de l'empire les Optimates de l'armée de Radagaise) et dont il est question au vi<sup>e</sup> siècle dans le *Strategicus* de Maurice. Leur chef a gardé le titre de « *domesticus* », survivance d'un passé lointain. L'Opsikion (*imperiale Obsequium*) est à l'origine un corps de la garde impériale (*domestici, scholæ*) dont plusieurs détachements sont cantonnés en Asie Mineure dès 562. Le nom même de leur chef, le comte de l'Opsikion, atteste cette origine. Au iv<sup>e</sup> siècle, ce titre de comte était réservé aux chefs des corps de la garde, alors que l'armée avait à sa tête des « *magistri militum* » dont les stratèges des autres thèmes sont les successeurs.

Ce ne sont là que quelques aperçus des résultats vraiment nouveaux que l'on trouve dans ce troisième volume de l'*Histoire de Byzance*, consacré à une époque attachante sans doute par l'importance de ses événements, mais quelque peu ingrate par la pauvreté d'informations qu'elle nous a laissées. Autant qu'il était possible, M. Koula-kovsky a pu en dissiper les obscurités et son travail fait grand honneur à l'école byzantiniste de Russie.

M. Ch. DIEHL a soumis à un nouvel examen critique la Vie de saint Étienne le Jeune, un des principaux documents de l'époque iconoclaste<sup>1</sup>. Faisant état des renseignements donnés par le biographe, il n'a pas eu de peine à montrer que la prétendue cruauté et l'acharnement de Constantin V contre les moines ont été singulièrement exagérés par ses adversaires. Armé des canons du concile de 753, l'empereur n'en fait aucun usage contre Étienne. Pendant plusieurs années, avec une patience inlassable, il cherche à obtenir son adhésion par tous les moyens, ne punit ses intempérances de langage que par l'exil à Proconnèse, le fait ramener à Constantinople et, ayant échoué dans une dernière tentative, entre dans une grande colère; quelques officiers trop zélés en profitent pour faire massacrer Étienne, mais l'ordre n'est pas venu de l'empereur. Tous ces faits sont exacts et nul ne peut contester les exagérations des chroniqueurs partisans des images. La persécution des partisans des images n'en est pas moins un fait certain et la modération de Constantin V ne devait pas avoir des mobiles bien désintéressés : venir à bout de saint Étienne le Jeune eût été pour la cause iconoclaste une grande victoire. M. Diehl rectifie d'une manière utile la chronologie de l'histoire de saint Étienne (juin 762 : Premières démarches de l'empereur; octobre : Dévastation par le peuple du monastère d'Auxence; 763 : Exil à Proconnèse; décembre 763 : Emprisonnement au Prétoire de Constantinople; 20 novembre 764 : Martyre).

En un petit volume rempli de faits, M. FOTHERINGHAM a condensé une série importante de recherches critiques sur la domination vénitienne en Orient après la quatrième croisade et les a groupées autour de la figure si curieuse du conquérant de l'archipel, Marco Sanudo<sup>2</sup>. Comme l'auteur nous en avertit dans sa préface, il a moins voulu écrire une histoire que rassembler les éléments nécessaires à la solution de quelques problèmes difficiles. Un premier chapitre est consacré à l'origine des Sanuti, qui paraissent être une branche de la puissante famille des Canuiani ou Candidiani, dont les membres, originaires du « Vicus Candianus », situé entre Ravenne et Rimini, comptèrent parmi les premiers colonisateurs de l'île du Rialto et jouèrent un rôle important dans l'histoire primitive de l'aristocratie vénitienne. Les origines de Marco Sanudo lui-même sont obscures; les chroniques du xv<sup>e</sup> siècle qui lui attribuent des exploits en 1177,

1. Ch. Diehl, *Une vie de saint de l'époque des empereurs iconoclastes* (extrait des *Séances de l'Académie des inscriptions*, 1915, in-8°, p. 134-150).

2. J. K. Fotheringham, assisted by L. F. R. Williams, *Marco Sanudo Conqueror of the Archipelago*. Oxford, Clarendon Press, 1915, in-8°, v-150 p.

dans la guerre contre Frédéric Barberousse, sont suspectes et il n'apparaît guère d'une manière certaine avant la quatrième croisade, dans laquelle il accompagna son oncle maternel, le doge Henri Dandolo.

Grâce aux documents génois, M. Fotheringham apporte des éclaircissements intéressants à la question de la politique vénitienne avant 1204. Il montre que la raison véritable qui détermina Venise à attaquer Constantinople était de défendre sa situation économique dans l'empire byzantin, gravement menacée par les entreprises de Gênes et de Pise. Malgré les incursions incessantes des corsaires génois qui avaient occupé un port de Crète, l'empereur Alexis III avait conclu une alliance étroite avec Gênes au détriment de Venise; il n'y a pas à chercher d'autre motif à la facilité avec laquelle le Sénat de Venise accueillit les ouvertures du prétendant Alexis. Les événements qui suivent la prise de Constantinople en 1204 montrent avec quelle logique imperturbable Venise développa ses entreprises politiques. Dandolo fait écarter Boniface de Montferrat du trône impérial, non, ainsi qu'on l'a soutenu, parce qu'il le trouve trop puissant, mais parce que ses relations intimes avec Gênes, voisine de Montferrat, le rendent suspect. Puis, avec une habileté remarquable, au moment où Boniface va conclure avec Gênes une alliance dirigée contre Venise, la diplomatie vénitienne intervient : par le traité d'Andrinople, Boniface accepte l'alliance de Venise et lui vend la Crète. Nous ne pouvons qu'indiquer quelques-uns des points importants pour l'histoire byzantine qui sont traités dans ce volume. Citons : les recherches sur les rapports de Manuel Comnène avec Guillaume et Rainier de Montferrat, origine probablement des prétentions de Boniface sur Thessalonique; l'étude sur la constitution élaborée en 1205 après la mort de Dandolo par la colonie vénitienne de Constantinople et amendée par le doge Pietro Zani au profit de l'influence de la métropole; le récit romanesque des luttes entre les corsaires génois, tels qu'Enrico Pescatore, comte de Malte, et les conquérants vénitiens qui lèvent à leurs frais des bandes armées et deviennent comme Marco Sanudo princes souverains sous la suzeraineté impériale. M. Fotheringham établit ainsi la chronologie de l'histoire de Sanudo : 1204-1205, conquête de Naxos; 1205, mission à Venise pour préparer la conquête de l'Archipel; 1207, conquête de l'Archipel et organisation du « duché de la mer Égée »; c'est à ce moment que Sanudo occupa un moment Smyrne et épousa la sœur de Théodore Lascaris, empereur de Nicée; 1212, intervention en Crète à la demande du duc vénitien Giacomo Tiepolo; Sanudo trahit Venise, fait cause commune avec les révoltés, échoue, mais ne quitte la Crète que moyennant une grosse somme d'argent; 1216,



voyage à Thessalonique, où il amène 1,500 hommes à l'empereur Henri et fait reconnaître son fils Angelo comme successeur éventuel du duché de l'Archipel; 1230, nouvelle intervention en Crète et nouvelle défection; Sanudo abandonne les Vénitiens attaqués par Jean Vatazès. Telle est la trame des événements extraordinaires de cette vie d'un conquistador vénitien du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. Malheureusement les documents contemporains sont avarés de renseignements et il faut pour le connaître s'adresser à des textes postérieurs où sont recueillies les traditions familiales des ducs de Naxos. M. Fotheringham a recueilli avec sagacité tout ce que pouvait lui donner de certain une série de chroniques vénitiennes des <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles, dont plusieurs sont inédites, l'*Ἱστορία τῆς Νάξου*, écrite au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle par le Génois Grimaldi (le manuscrit appartient à M<sup>me</sup> della Rocca de Naxos), « l'Histoire nouvelle des anciens ducs de l'Archipel » du Père jésuite Sauger (Paris, 1688), une « Description de l'île de Naxos », écrite en 1800 par un autre jésuite, le Père Lichtle (le manuscrit inédit se trouve au British Museum, Add. 36538; il a été traduit en grec et publié dans *Ἀπὸλλων*, t. VII-VIII, 1891-1892). Après une critique serrée de ces documents, l'auteur a pu reconstituer la physionomie du gouvernement de Marco Sanudo à Naxos, qu'il a trouvée dévastée par les pirates génois et dont il a fait une des îles les plus prospères de l'Archipel. Au centre de l'île, il s'est construit une puissante forteresse, au pied de laquelle s'est développée une ville indigène; il a distribué cinquante-six fiefs à ses compagnons d'armes, Vénitiens, Génois, Français, Espagnols, mais il a toujours ménagé ses sujets grecs et a respecté leurs susceptibilités religieuses. C'est par cette sage politique qu'il a réussi à implanter sa dynastie dans l'Archipel.

M. H. A. GIBBONS a étudié l'histoire de la formation de l'empire ottoman depuis les origines jusqu'à la crise qui suivit la bataille d'Ancyre<sup>1</sup>. Le sujet a été souvent traité et il suffit pour s'en rendre compte de consulter la volumineuse et excellente bibliographie jointe à ce livre; elle concilie d'une manière très heureuse l'ordre méthodique avec l'ordre alphabétique; elle rendra à ce point de vue de grands services. De plus, M. Gibbons a trouvé moyen de présenter d'une manière nouvelle l'histoire si controversée des origines. Peut-être fait-il trop bon marché de ses devanciers et en particulier de l'excellente *Histoire de l'empire ottoman* de M. Jorga (voir *Rev. histor.*, t. XCIX, p. 389, et t. OV, p. 110).

Sur le fait initial, la fuite des tribus de l'Asie centrale devant l'in-

1. H. A. Gibbons, *The foundation of the Ottoman Empire (1300-1403)*. Oxford, Clarendon Press, 1916, in-8°, 379 p.

vasion mongole, l'auteur n'apporte rien de nouveau et peut-être même est-il un peu bref. Les origines de l'État ottoman ne nous sont connues que par des traditions légendaires recueillies dans les chroniques turques toutes postérieures à la prise de Constantinople. Des historiens comme Hammer ont accueilli toutes ces légendes sans contrôle; d'autres, comme Jorga, les ont au contraire éliminées. L'originalité de M. Gibbons consiste à essayer d'en donner une interprétation critique et il est arrivé à plusieurs résultats intéressants. Il établit d'abord qu'Osman, l'ancêtre historique, n'est pas né fils de prince. C'est un chef d'une tribu très modeste qui s'est fait lui-même « a self-made man ». Le grand événement de sa vie a été sa conversion à l'islam; les histoires romanesques racontées par les chroniqueurs montrent avec évidence qu'il n'a pas toujours été musulman. C'est cette conversion qui explique l'activité d'Osman à partir de 1290 et ses attaques contre les Grecs. L'islam a été le lien qui a réuni des éléments hétérogènes pour en faire un peuple et c'est là l'œuvre essentielle d'Osman. Son état est encore d'un dessin très vague. Il ne paraît même pas avoir frappé monnaie et l'on ignore la date exacte de son établissement à Brousse, dont il semble s'être emparé péniblement après un blocus de plusieurs années. A plus forte raison, il n'était pas maître de l'Asie Mineure. C'est une idée fausse de se représenter les Osmanlis comme ayant conquis d'abord l'empire seldjucide avant d'attaquer l'Europe. En réalité, ils ont été jusqu'à Mourad, une des plus petites puissances d'Anatolie au milieu des grands émirats turcs formés des débris de l'État seldjucide. C'est seulement quand ils ont été les maîtres dans les Balkans qu'ils ont pu songer à conquérir l'Asie Mineure, et la question n'était même pas encore tranchée au xv<sup>e</sup> siècle, puisque la bataille d'Ancyre eut pour résultat la restauration de la plupart des émirs dépossédés par Bayezid. M. Gibbons a rendu un réel service en constituant, surtout à l'aide des éléments fournis par les deux écrivains arabes contemporains, Ibn-Batoutah et Shehabeddin, une carte des quarante-trois émirats qui se partageaient l'Anatolie au xiv<sup>e</sup> siècle (voir appendice B).

Si Osman a fondé le peuple, chacun de ses trois premiers successeurs a développé son œuvre en lui imprimant sa marque personnelle. Orkhan a créé l'État; Mourad a fondé un empire en Europe; Bayezid a revendiqué l'héritage de Byzance. L'œuvre d'Orkhan est entourée d'obscurités et les sources ne montrent pas comment d'une bande d'aventuriers il a fait un État. M. Gibbons expose les données du problème qui se posait à lui et montre comment il lui était difficile de créer un État conforme aux principes théocratiques du monde

musulman. Il considère avec raison comme mythique la prétendue législation attribuée au frère d'Orkhan, Alaeddin. Il ne tient peut-être pas assez compte du fait que les Osmanlis, comme tous les peuples turcs et mongols, devaient posséder un ensemble de coutumes primitives, le « yassak », qui a dû servir de base à la nouvelle organisation. Il montre en revanche comment apparaît sous Orkhan le principe de la politique turque : tolérance religieuse à l'égard des chrétiens, mais avantages assurés à ceux qui embrassent l'islam. Dès cette époque, une masse de renégats contribue à former le peuple osmanli, profondément distinct des « Turcs » proprement dits.

Telle est la nouvelle puissance qui, en moins d'un demi-siècle, a absorbé l'empire byzantin et soumis les peuples des Balkans ; l'invasion de Timour a retardé de cinquante ans la chute définitive de Constantinople. Nous ne suivrons pas l'auteur dans le récit très clair et bien informé de ces événements qui ont donné lieu à de nombreux travaux. Çà et là quelques points ont été repris et examinés d'une manière critique. Trois circonstances, d'après l'auteur, ont facilité le passage des Turcs en Europe : la peste noire, qui a interrompu les communications avec le Levant et rendu les croisades impossibles ; la guerre entre Gênes et Venise et surtout les guerres civiles de l'empire byzantin. Ce sont les chrétiens qui ont montré aux Osmanlis les routes des Balkans et l'un des principaux coupables fut Jean Cantacuzène, dont le rôle néfaste est bien caractérisé. Lorsque les Osmanlis s'emparent de Gallipoli en 1354, ils avaient déjà parcouru depuis 1345 les riches vallées de Macédoine et de Thrace. Le défaut de clairvoyance des hommes d'État byzantins et des puissances italiennes est un sujet d'étonnement. Seuls les papes paraissent avoir vu le danger et, dès 1372, Grégoire XI le dénonce dans une lettre vraiment prophétique adressée au roi de Hongrie. Citons encore l'excellente étude critique sur l'origine des janissaires, dont le rôle et l'importance ont été exagérés ; jusqu'à Mahomet II, ils ne forment qu'un corps très restreint et l'objet de leur institution paraît avoir été plus politique que militaire : c'était un procédé pour accroître le peuple osmanli à l'aide d'éléments chrétiens.

On s'étonne de ne pas voir mentionnées dans la bibliographie pourtant copieuse l'étude de J. Gay sur « le Pape Clément VI et les affaires d'Orient », 1904, et celle d'O. Tafrali sur « Thessalonique au xiv<sup>e</sup> siècle », 1913. Ce dernier ouvrage en particulier aurait fourni à M. Gibbons des renseignements nouveaux sur l'occupation de Thessalonique par Bayezid, qu'il se contente de nier simplement. — Il n'est pas tout à fait exact que Jean Cantacuzène se soit fait moine

« au monastère de Mistra » (?). Il se retira en 1355 au monastère de Mangane à Constantinople, conduisit son fils Mathieu Cantacuzène à Mistra auprès de son frère le despote Manuel, revint à Constantinople, passa au mont Athos et retourna à Mistra en 1380, lorsque Mathieu fut devenu despote de Morée; il y mourut en 1383. — Enfin il nous semble que M. Gibbons a quelque peu exagéré les bons rapports des Serbes avec Bayezid après Kossovo; il affirme que tous les Serbes se rallièrent à lui « sauf les poètes », mais il est évident que ces poètes n'étaient eux-mêmes que des interprètes de la conscience populaire. Si le patriotisme serbe a pu traverser de longs siècles, c'est qu'il n'a jamais cessé d'être.

Le voyage si curieux de l'empereur Manuel II Paléologue en Occident (1399-1403) a été raconté avec beaucoup de charme par M. SCHLUMBERGER<sup>1</sup>, qui établit les différentes étapes de l'impérial voyageur et décrit les réceptions dont il fut l'objet à Venise, à Padoue, à Milan, à Paris, à Londres, à Gênes. Le débarquement en Morée eut lieu non à Modon, mais à Monemvasia, ainsi que l'a établi Vasiljev (voir *Rev. histor.*, t. CXVII, p. 78). M. Schlumberger prouve que le retour, déterminé par les nouvelles de la bataille d'Angora arrivées à Paris vers la Toussaint de 1402 (la bataille est du 27 juillet), eut lieu rapidement. Il démontre que le pape vu par Manuel à son retour est Boniface IX et rejette l'anecdote suspecte de Martin Crusius sur le conflit de cérémonial qui aurait brouillé le pape et l'empereur. Des détails intéressants sont donnés sur l'activité littéraire de Manuel pendant son voyage et sur le précieux manuscrit de Denys l'Aréopagite envoyé par lui aux moines de Saint-Denis.

IV. HISTOIRE DES PROVINCES ET DES PEUPLES VOISINS DE L'EMPIRE. — C'est avec un sentiment de profonde tristesse que nous signalons ici l'une des dernières études qui ait été écrite par Jean MASPERO avant la guerre où il devait trouver une mort glorieuse et prématurée. Dans la suite de ses *Græco-Arabica*<sup>2</sup>, il s'était attaché à corriger certaines erreurs de lectures de termes grecs par des chroniqueurs arabes. L'explication de ces erreurs améliore presque toujours notre connaissance de l'Égypte à la fin de la domination byzantine. Dans la Vie du patriarche Benjamin, il est question d'un certain Melitus, qui au moment de l'invasion des Perses en Égypte en 616, gardait une ville au nord-est de laquelle était situé un monastère, qui fut épargné par eux à cause de sa situation. Jean Maspero

1. G. Schlumberger, *Un empereur de Byzance à Paris et à Londres*. Paris, Plon, 1916, in-8°, 58 p.

2. Jean Maspero, *Græco-Arabica* (extrait du *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. XII, p. 44-51).



démontre que la ville en question était Alexandrie et que Melitus est une transcription fautive de « milites ». Les Perses entrèrent à Alexandrie par l'ouest et massacrèrent les moines de 600 monastères. La garnison (milites) dut se retirer à l'est et protégea ainsi le monastère placé au nord-est, probablement la Μεγάλη de Canope. Dans la vie de Damien, parmi les évêques célèbres de l'époque (fin du vi<sup>e</sup> siècle), il est question de Constantin et Aklistus ou Cleistus. Ce n'est en réalité qu'un seul personnage, Constantin ὁ ἔρημικος (le reclus), qui avait été reclus avant son élévation à l'épiscopat (entre 578-604).

Nous ne reviendrons pas sur le compte-rendu qui a été déjà donné du bel ouvrage de M. Diehl sur Venise<sup>1</sup>. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de signaler tout l'intérêt que présentent les 200 premières pages de ce volume pour l'histoire des rapports entre Venise et Byzance. M. Diehl a bien montré en particulier comment la constitution vénitienne est sortie des institutions administratives de l'Italie byzantine et on lira avec le plus grand profit les chapitres qu'il a consacrés à la politique commerciale de Venise en Orient et aux établissements vénitiens de Constantinople.

Dans son étude sur l'Italie byzantine, M<sup>me</sup> DE GULDENCRONE a dressé un tableau d'ensemble de la politique des empereurs de Constantinople en Italie, du v<sup>e</sup> au milieu du xi<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Le titre de l'ouvrage est quelque peu décevant, car on y cherche en vain une étude de la pénétration religieuse, politique, intellectuelle qui modifia si profondément la nationalité italienne. Il s'agit presque uniquement des rapports politiques entre les empereurs et les puissances italiennes et encore les recherches de l'auteur se sont-elles limitées à l'Italie centrale et méridionale. Ni Venise, ni la Sicile byzantine ne sont étudiées. Le récit va de l'invasion d'Alaric à l'avènement de Henri III, qui ne forme guère une date décisive et ne clôt pas l'histoire de l'Italie byzantine. La plupart des faits de cette période ont déjà fait l'objet de monographies importantes (Diehl, *Exarchat de Ravenne*; Gay, *Italie méridionale*) que M<sup>me</sup> de Guldencrone a citées souvent. Il est exact de dire que l'Italie est devenue byzantine au début du moyen âge, mais il paraîtra étrange de faire de Théodoric, parce qu'il avait été élevé à Constantinople, le premier agent de cette influence hellénique; elle est beaucoup plus ancienne en réalité. Ce qu'on voudrait savoir c'est dans quelle mesure et dans quels domaines

1. Charles Diehl, *Une république patricienne : Venise*. Paris, É. Flammarion, 1915, in-12, viii-316 p. (voir *Rev. histor.*, t. CXXI, p. 159-163).

2. Baronne Diane de Guldencrone, née de Gobineau, *l'Italie byzantine. Étude sur le haut moyen âge (400-1050)*. Paris, E. Leroux, 1914, in-8°, xvii-539 p.

cette influence byzantine s'est exercée. M<sup>me</sup> de Guldenerone passe successivement en revue l'œuvre de Justinien, l'invasion lombarde, la formation de l'état de Saint-Pierre (il paraît excessif de dire qu'on trouve dans la Pragmatique Sanction de Justinien les fondements du pouvoir temporel du pape), la puissance carolingienne, l'histoire assez confuse des empereurs de Spolète, la restauration byzantine à la fin du ix<sup>e</sup> siècle et l'histoire des luttes entre les princes lombards, les empereurs germaniques et l'empire byzantin. On trouvera dans ce livre plusieurs descriptions assez attachantes de la Rome pontificale des ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles et un chapitre curieux et quelque peu paradoxal sur le gouvernement de Théophylacte et de sa famille, représentés avec raison comme des agents de l'influence byzantine.

L'Italie byzantine tient, comme il est juste, une assez grande place dans le joli voyage dans les Abruzzes et les Pouilles qu'a raconté M. SCHLUMBERGER<sup>1</sup>. Citons en particulier la description de la grotte du Mont Sant Angelo. Parmi les agréables crayons qui illustrent cette plaquette, citons celui de la mystérieuse statue impériale de Barletta dont M. Schlumberger regarde l'identification comme impossible.

A neuf verstes de Batoum, dans la direction de Trébizonde, à l'embouchure du Tchorok, se trouve une ancienne forteresse bien conservée, que les habitants du pays appellent Gonia. M. Th. Ouspensky, après l'avoir examinée<sup>2</sup>, croit impossible de déterminer à première vue la date de cette construction. En attendant qu'il soit possible d'en faire une exploration archéologique, il a rassemblé une série de textes qui démontrent l'existence d'une forteresse à ce point important de la côte depuis l'époque de Mithridate, le Castellum Absarus de Pline l'Ancien, l'Ἀψαρος d'Arrien qui prend au xii<sup>e</sup> siècle le nom de Gonia et joue un grand rôle dans l'histoire de l'empire de Trébizonde comme place frontière entre l'empire et la Géorgie.

V. HISTOIRE DE L'ÉGLISE. — Dans une étude sur les *Relations normales entre Rome et les églises d'Orient avant le schisme du XI<sup>e</sup> siècle*<sup>3</sup>, nous avons essayé de démontrer que la guerre n'avait pas toujours régné entre Rome et l'Église grecque et que le

1. G. Schlumberger, *Voyage dans les Abruzzes et les Pouilles* (3-17 mai 1914). Paris, Plon, 1916, in-8°, 59 p.

2. Th. I. Ouspensky, *Starinnaia Kriepost na oustji Tchorokha*. [Une ancienne forteresse à l'embouchure du Tchorok.] (*Bulletin de l'Académie des sciences*). Pétersbourg, 1917, in-8°, 163-169 p.

3. Louis Bréhier, *Normal relations between Rome and the Church of the East before the Schism of the Eleventh Century*. New-York, the Constructive Quarterly, Mac Bee, janvier 1917.

schisme n'a pas eu le caractère fatal et inéluctable qu'on lui attribue d'ordinaire. Tout un ensemble d'institutions et de coutumes assurait le jeu régulier des relations entre Rome et les patriarchats d'Orient (envoi des synodica à chaque avènement pontifical, inscription dans les diptyques du canon de la messe des patriarches régnants, échange des apocrisiaires, véritables nonces permanents dont un texte de Constantin Porphyrogénète nous montre la survivance jusqu'au x<sup>e</sup> siècle sous le nom de « syncelles »). Sur toutes les questions litigieuses (dogme de la double procession du Saint-Esprit, primauté du pape, conflits de juridiction et de propagande, questions disciplinaires) un *modus vivendi* avait fini par s'établir. Enfin les relations entre les fidèles des deux églises que nous connaissons surtout par les textes hagiographiques, montrent avec des preuves surabondantes qu'aucune hostilité ne régnait entre eux et qu'à la veille même du schisme de 1054 Latins et Orientaux continuaient à se considérer comme les membres d'une même église. C'est dans les questions politiques bien plus que dans les querelles religieuses qu'il faut chercher les origines du schisme.

La vie de saint Nicolas, évêque de Myre, mort en 341, intéresse l'histoire religieuse de Byzance à cause du développement de la légende et du culte du célèbre thaumaturge. Son dernier biographe, M. l'abbé MARIN<sup>1</sup>, a eu à sa disposition, outre le recueil vieilli de Falcone (*Acta primigenia*, Naples, 1751), tous les textes réunis par G. Anrich (*Hagios Nikolas*, Leipzig, 1913) et la vie syriaque publiée par Bedja et Nau (*Acta martyr. et sanctor.*, t. IV). L'ouvrage est précédé d'une bibliographie complète et un chapitre est consacré à l'étude critique des sources. Il ressort de la discussion que la plus ancienne vie grecque est celle du moine Michel (le patriarche Méthodius, milieu du ix<sup>e</sup> siècle). La vie syriaque, plus ancienne, peut remonter au viii<sup>e</sup> siècle. Quant à la biographie du x<sup>e</sup> siècle, elle est le résultat d'une contamination entre la vie écrite par le moine Michel et la vie d'un saint Nicolas, abbé de Sion, près de Myre, écrite par un de ses moines à la fin du vi<sup>e</sup> siècle. Avant la constitution de ces biographies, les seuls documents qu'on possède sur saint Nicolas sont des poésies et des panégyriques. Un des plus anciens documents est une pièce de Romanos le Mélode. C'est avec un bagage aussi mince et en s'appuyant sur un sol aussi peu sûr que M. l'abbé Marin a essayé de retracer l'activité religieuse de saint Nicolas; dans cette biographie les « peut-être » tiennent une grande

1. Marin, *Saint Nicolas, évêque de Myre* (collection : *Les Saints*). Paris, Gabalda, 1917, in-12, xvi-201 p.

place et les faits positifs se réduisent à peu de chose. Le seul fait incontestable, c'est l'existence d'un culte de saint Nicolas, déjà ancien et bien établi dès le <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, non seulement à Myre, mais dans tout l'empire byzantin. Les derniers chapitres consacrés à l'histoire du culte présentent un grand intérêt pour l'histoire des rapports entre l'Orient et l'Occident. Ils demanderaient à être développés et pourraient faire la matière d'un autre volume. Les fouilles de Sainte-Marie-Antique ont montré l'existence du culte de saint Nicolas à Rome dès le <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle. Il existait déjà à Bari et dans l'Italie méridionale avant le fait décisif de la translation des reliques de Myre le 9 mai 1087. Dès 1091, le métropolite russe Éphrem célébrait la fête de cette translation et ce fait curieux mériterait un éclaircissement. Enfin, il faudrait chercher par quelle voie ce culte s'est répandu en Lorraine et y est devenu si populaire qu'au témoignage de l'auteur les quatre diocèses de Metz, Verdun, Nancy et Saint-Dié ont encore aujourd'hui plus de soixante églises sous le vocable de saint Nicolas. Peut-être les moines orientaux immigrés dans l'est de la France au <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle n'ont-ils pas été étrangers à sa diffusion.

VI. HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — Le livre de M. A VENIERO sur Paul le Siléntiaire<sup>1</sup> est une contribution intéressante à l'histoire littéraire de Byzance à l'époque de Justinien. On y trouvera : 1° La vie de Paul le Siléntiaire (elle se réduit à un texte d'Agathias. Paul, fils de Cyrus, petit-fils de Florus, de famille noble et aisée, cultive les sciences et l'éloquence et exerce la charge de siléntiaire au palais impérial. Né à la fin du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, il a vécu jusque vers 575). 2° Une étude sur la littérature à l'époque de Justinien, qui fournit l'occasion d'un tableau animé de Constantinople et du gouvernement impérial au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle. Au point de vue de la forme, la littérature s'inspire des modèles de l'époque hellénistique et alexandrine, mais deux éléments nouveaux en transforment l'esprit : le christianisme et les souvenirs de la grandeur de Rome. Il en est résulté des œuvres hybrides, palénnes par la forme, mais d'inspiration chrétienne. L'auteur analyse avec beaucoup de finesse l'évolution qui a conduit les Pères de l'Église et les auteurs chrétiens à revendiquer comme une arme de combat les trésors de la sagesse antique mis au service de la vérité. 3° Cette transformation est étudiée en particulier dans l'épigramme, restée conforme aux règles de prosodie et de rhétorique alexandrines, mais profondément renouvelée dans son inspiration. 4°-5° Traduction italienne et commentaire critique des épigrammes

1. Alessandro Veniero, *Paolo Silenziario. Studio sulla letteratura bizantina del VI secolo*. Catane, F. Battiato, 1916, in-8°, vii-368 p.



de Paul le Siléntiaire. 6°-8° Poème sur l'église Sainte-Sophie et l'ambon (introduction critique, traduction italienne et commentaire. Dans son introduction, M. Veniero réunit les textes relatifs à l'origine de Sainte-Sophie et laisse en suspens la question de sa fondation par Constantin, affirmée seulement par Cedrenus et Codinus. Mais comme ni Eusèbe, ni Socrate ne parlent de cette fondation, il est clair que cette attribution à Constantin provient d'une tradition apocryphe. La première église Sainte-Sophie est donc celle de Constance consacrée en 360<sup>1</sup>. Suit une liste des descriptions de Sainte-Sophie, parmi lesquelles on s'étonne de ne pas voir figurer celle de Corippus, *Panegyrr.*, t. IV, p. 290-314. M. Veniero établit que la première en date de ces descriptions est celle de Procope de Césarée, *Æd.*, I, écrite avant 559, puisqu'il ne mentionne pas l'écroulement de l'abside. Au contraire, Paul le Siléntiaire décrit l'abside restaurée en 563. Il qualifie lui-même son poème d'audition, ἀκρόασις, et de fait il nous apprend que le poème sur Sainte-Sophie et la description de l'ambon furent récitées par lui devant l'empereur et le patriarche en trois auditions qui eurent lieu l'une au palais patriarcal, les autres au palais impérial. Ces poèmes forment en réalité un panégyrique du gouvernement de Justinien et ce qui fait leur principal intérêt c'est qu'ils nous montrent par quels procédés l'empereur cherchait à agir sur l'opinion publique, très vivante, de sa capitale). 9° Poème sur les thermes Pythiens (traduction italienne et commentaire). Il s'agit des célèbres thermes de Brousse reconstruits magnifiquement par Justinien et où Théodora vint prendre les eaux en 533 avec une suite de plus de 4,000 personnes (comme il n'est nullement question de ces événements dans le poème, on en a refusé la paternité à Paul le Siléntiaire. M. Veniero montre qu'il en est bien l'auteur, mais qu'il s'agit d'une œuvre de jeunesse, d'un caractère surtout didactique et destinée à discuter les théories en faveur à Byzance sur les exhalaisons terrestres et les tremblements de terre). On voit par cet aperçu tout l'intérêt que présentent ces études pour l'histoire de la philologie et de la civilisation byzantines.

L'histoire de la littérature byzantine de M. MONTELATICI<sup>2</sup> est un manuel très bien fait où l'on trouvera sous une forme commode les principaux noms, les grandes dates et un exposé sommaire, mais bien au courant des principales questions controversées. On reprochera peut-être à l'auteur d'être entré trop vite « in medias res » et

1. P. 191. Ce n'est pas en 316, mais en 326, vingtième année du règne de Constantin, qu'il faudrait en tout cas placer la fondation rapportée par Cedrenus.

2. Giovanni Montelatici, *Storia della Letteratura bizantina (324-1453)*. Manuali Hoepli. Milan, Hoepli, 1916, in-16, VIII-292 p.

de n'avoir pas analysé dans son introduction les diverses influences qui ont agi sur le développement littéraire de Byzance : tradition classique, pénétration orientale, goût de la théologie, influences occidentales, française et italienne, à partir du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. La division en trois périodes : transition (324-640), décadence (640-1080), renaissance (1080-1454), semble quelque peu artificielle. Dans chaque période on étudie successivement la poésie, la prose (histoire), la prose didactique. La nomenclature des genres littéraires classiques s'applique mal à cette littérature complexe dont le principal caractère est justement la confusion des genres. Dans la première période, une place importante est faite justement à Romanos le Mélode, « le plus grand poète religieux de tout le monde médiéval ». Les recherches de La Piana sur les homélies dramatiques sont passées sous silence, bien que son livre figure dans la bibliographie. Il n'est pas question non plus de l'ouvrage parénétique d'Agapet sur l'institution du prince, qui a eu une si grande vogue au moyen âge. Enfin les recherches de M. Loparev dont nous avons parlé plus haut montrent la place importante que l'hagiographie occupait dans la littérature byzantine : celle que lui fait M. Montelatici paraîtra insuffisante<sup>1</sup>.

M. É. MICHON a étudié une série de rebords sculptés, en général circulaires, de bassins de marbre, dont les bas-reliefs, à sujets parfois païens, mais presque toujours chrétiens, sont disposés pour être vus de l'extérieur<sup>2</sup>. Il dresse le premier catalogue complet de ces petits monuments, une quarantaine de spécimens découverts en Italie, en Algérie, en Tunisie, en Dalmatie, au Monténégro, en Grèce, en Asie Mineure, dans l'île de Chypre, en Égypte. La plupart des sujets correspondent à ceux de l'iconographie funéraire et reproduisent les symboles bibliques adoptés sur les sarcophages. Rejetant la plupart des explications proposées, il y voit des vases destinés à contenir de l'eau bénite et imaginés à une époque où les fidèles avaient cessé de faire les ablutions prescrites dans le « cantharus » placé au seuil de l'église pour se contenter du geste symbolique qui rappelait le rite

1. Bien que la bibliographie donne les ouvrages essentiels, on peut y signaler quelques lacunes. On n'y voit figurer ni l'excellente étude d'Adamantou sur la Chronique de Morée (Athènes, 1906), ni les *Mélanges* sur la vie et la langue du peuple grec de Politis (Athènes, 1904). L'édition française citée de la Chronique de Morée est celle de Buchon; elle est avantageusement remplacée maintenant par celle de Jean Longnon (Société de l'Histoire de France, 1911). Parmi les discours de Psellos, on ne voit pas cité l'accusation contre Michel Cérulaire devant le Synode (voir L. Bréhier, *Un discours inédit de Psellos*, dans la *Revue des Études grecques*, t. XVI-XVII, 1903-1904).

2. É. Michon, *Rebords de bassins chrétiens ornés de reliefs*. Paris, Gabalda, 1916, in-8°, 105 p.

primitif. Les sujets païens annoncent le IV<sup>e</sup> et même le III<sup>e</sup> siècle. Les rebords à sujets chrétiens ne seraient pas plus anciens que le V<sup>e</sup> siècle et révèlent un art antérieur à l'art byzantin. Ces conclusions, en dépit du caractère très spécial de cette étude, nous paraissent avoir une portée générale : 1<sup>o</sup> Nous avons là un exemple très curieux de l'adoption par les chrétiens du IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle d'un objet rituel du paganisme. 2<sup>o</sup> Les rebords à sujets chrétiens nous montrent la diffusion dans tout l'Orient de sujets analogues à ceux des peintures des catacombes romaines. On sait combien les monuments d'art chrétien oriental sont rares et dispersés, d'où le grand intérêt du corpus constitué par M. Michon.

Peu de temps après la prise de Trébizonde par l'armée russe (18 avril 1916), une mission scientifique dirigée par M. OUSPENSKY s'occupa d'explorer et de préserver les monuments présentant un intérêt archéologique<sup>1</sup>. Les édifices religieux de Trébizonde avaient été étudiés avec soin par M. Gabriel Millet en 1895<sup>2</sup>, mais il avait dû borner ses recherches presque exclusivement à l'architecture et à la sculpture. Aujourd'hui, les savants russes viennent de mettre à jour sous le badigeon et sous les stucs qui les recouvraient des séries entières de fresques. Les travaux ont porté d'abord sur les trois grandes églises de la ville : la Vierge Krysoképhale (Orta-Hissar) où étaient ensevelis les empereurs de la dynastie des Comnènes (M. Ouspensky a découvert là plusieurs monuments funéraires, dont l'un transformé en turbeh musulman) ; l'église consacrée à saint Eugène, le patron de la cité (c'était la plus ancienne église de Trébizonde qui contenait les reliques du martyr saint Eugène, centre d'un grand pèlerinage ; M. Ouspensky a constaté que le culte de ce saint, jadis si populaire, a complètement disparu aujourd'hui) ; enfin l'église Sainte-Sophie, construite par Manuel Comnène (1238-1263). M. Th. Schmitt, membre de la mission, a fait des découvertes importantes : il a trouvé sous les stucs du sanctuaire des fresques qui révèlent des tendances inconnues jusqu'ici à l'art du moyen âge et, sous un plancher établi par les Turcs, il a mis à jour un magnifique pavement de mosaïque bien conservé. Poursuivant son exploration à travers les ruines de l'immense palais impérial qui couronnait la citadelle. M. Ouspensky a trouvé des restes nombreux d'édifices religieux. Dans une apside, il a découvert trois zones de peintures qui représentent : 1<sup>o</sup> Constantin et sainte Hélène avec la

1. Communication de l'académicien Th. I. Ouspensky, du quartier général de Trébizonde (*Bulletin de l'Académie des sciences de Pétersbourg*, 21 septembre 1916 et 26 octobre 1916, in-8°, 1464-1480 et 1657-1663 p.).

2. *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1895.

croix. Au-dessus de Constantin une petite figure du Sauveur bénissant. Plus loin, deux saints guerriers avec la cuirasse et l'épée, dont saint Démétrius, puis l'image de la Vierge et un autre guerrier avec le bouclier (saint Théodore Tiron), enfin saint Eugène avec la croix dans la main droite (c'est la première effigie bien nette du patron de la ville qui ait été découverte). 2° Les fêtes de la Vierge : naissance de Marie, visitation, une scène de baptême. 3° Les fêtes du Seigneur : Présentation, Baptême, Transfiguration, Résurrection de Lazare, Rameaux. On a donc là tout un ensemble iconographique. Enfin M. Ouspensky a pu rassembler un grand nombre de manuscrits et de fragments de sculpture dans l'église de la Vierge Krysképhale.

Nous nous bornerons à signaler les deux publications importantes de M. G. MILLET. Son *École grecque dans l'architecture byzantine*<sup>1</sup> et ses *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile aux XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*<sup>2</sup> forment non seulement un magnifique commentaire au bel album des monuments de Mistra<sup>3</sup>, mais renouvellent dans une certaine mesure nos connaissances sur l'évolution des écoles artistiques au moyen âge. Un compte-rendu spécial de ces deux livres sera donné dans cette *Revue*.

Le recueil d'articles et d'études diverses que M. Charles DIEHL vient de publier nous fait faire un voyage aussi agréable qu'instructif à travers les différents domaines de l'Orient byzantin<sup>4</sup>. Son livre est un tableau coloré et vivant des aspects les plus pittoresques de la civilisation byzantine. La description des « sanctuaires chrétiens d'Égypte » nous montre ce qu'était au VI<sup>e</sup> siècle le célèbre pèlerinage de Saint-Ménas, « la Lourdes byzantine ». Successivement l'auteur nous mène dans la basilique de la Nativité à Bethléem, dont les travaux des Pères Vincent et Abel ont renouvelé l'histoire, à Salonique la ville de saint Démétrius, dont le culte à travers les siècles lui fournit un chapitre intéressant d'histoire religieuse, à Byzance enfin où il évoque comme dans un beau triptyque « le charme de Sainte-Sophie », « Constantinople byzantine » avec les pompes du Grand Palais et le grouillement de la foule à l'Hippodrome, « Constantinople d'Islam » avec la vieille Turquie aux costumes si pittoresques et la ville si étrange qu'est restée Stamboul aujourd'hui.

1. Gabriel Millet, *L'École grecque dans l'architecture byzantine*. Paris, E. Leroux, 1916, in-8°, xxviii-329 p.

2. Gabriel Millet, *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile aux XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*. Paris, Fontemoing, 1916, in-8°, lxiv-809 p.

3. Gabriel Millet, *Monuments byzantins de Mistra*. Paris, E. Leroux, 1910, album in-4°.

4. Charles Diehl, *Dans l'Orient byzantin*. Paris, de Boccard, 1917, in-16, vii-331 p.



Dans les derniers chapitres, l'histoire proprement dite et l'histoire de l'art s'entremêlent. On relira avec plaisir la fine étude de psychologie d'un Larochevoucauld campagnard du XI<sup>e</sup> siècle (la sagesse de Cecaumenos), les aventures extraordinaires de la « Despina » Theodora Comnène, princesse de Trébizonde, et les conclusions si intéressantes et d'une critique si serrée auxquelles ont donné lieu le psautier serbe et les fresques de Sainte-Marie-Antique. Aucun livre ne peut mieux contribuer à faire pénétrer dans le grand public les résultats des derniers travaux scientifiques.

M. G. MILLET a écrit pour la publication que la revue *l'Art et les Artistes* a consacrée à « la Serbie glorieuse » un chapitre très instructif sur les origines et le développement de l'art serbe au moyen âge<sup>1</sup>. Il a montré que la floraison de cet art commence avec Étienne Némania et se prolonge même après la bataille de Kossovo, en plein XV<sup>e</sup> siècle. Il analyse les influences byzantine, orientale et plus tard italienne qui se sont exercées, tant sur l'architecture que sur la peinture. La Serbie est un carrefour où se croisent les influences, mais aux éléments qu'elle emprunte elle imprime la marque originale de ses qualités nationales. Sur des plans byzantins par exemple on a « des nefs plus longues, des voûtes plus hautes, des membres plus dégagés, des articulations plus souples, des combinaisons variées et des effets imprévus ». Même liberté dans la peinture religieuse qui a produit de véritables chefs-d'œuvre comme le *Christ de pitié* de Kalénitch ou l'allégorie de la mer dans le *Jugement dernier* de Gratchanitsa. M. Millet distingue trois écoles : celle de Rascie (XI<sup>e</sup> siècle) inspirée par Byzance et la Cappadoce, celle de Vieille-Serbie et Macédoine grecque, contemporaine du tsar Étienne Douchan et dont le rayonnement s'est fait sentir à la fois à Mistra et à Novgorod, enfin l'école crétoise des peintres d'icônes qui règne dans la vallée de la Morava au XV<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Une illustration élégante et abondante accompagne ces intéressants aperçus.

LOUIS BRÉHIER.

1. G. Millet, *L'Ancien art serbe. La Serbie glorieuse*. Paris, « L'Art et les Artistes », 1917, in-4°, 30-56 p.

2. Sur l'École crétoise, voir G. Millet, *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile*, p. 656-671.

## COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Louis GERNET. *Recherches sur le développement de la pensée juridique et morale en Grèce (étude sémantique)*. Thèse principale pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1917. In-8°, xviii-476 pages.

Dans ses *Recherches sur le développement de la pensée juridique et morale en Grèce*, M. Gernet s'est proposé, comme l'indique le sous-titre, de faire une étude sémantique. Sous les principaux mots usités dans le droit criminel il a voulu voir les couches d'idées que la succession des siècles y a déposées, mais surtout atteindre le tuf des conceptions primitives.

Il commence par définir l'objet de son étude, par poser les règles qu'elle implique. Sociologue, il entend dépasser et les conceptions et les méthodes habituelles au philologue et à l'historien. Pour justifier cette prétention et pour pénétrer le lecteur de l'esprit qui convient, il présente dans un chapitre préliminaire l'histoire d'un mot particulièrement instructif : *δίκη*. D'Homère aux tragiques, à mesure que les institutions de la famille s'intègrent à la cité, ce mot gagne à la fois en étendue et en intensité, mais conserve toujours, comme un résidu religieux et social, l'idée ou le sentiment du désordre et de la violence, de l'aveuglement et du mal. Avec ce viatique, le lecteur peut entrer dans le fond du sujet.

La première partie est consacrée aux notions de délit et de peine. Le délit, c'est l'*ἀδικία*. Mais, avant que ce terme ait pris un aspect relativement moderne, individualiste et laïque, il s'est imbu d'une idée religieuse, celle de souillure. Qu'on se place au point de vue actif ou passif, qu'on envisage l'offenseur ou l'offensé, l'évolution est la même : l'acte auquel la mentalité primitive reconnaissait une efficace sinistre et une puissance indéfinie apparut longtemps comme une impiété, lorsqu'il se prêta enfin à une abstraction dans des sociétés qui distinguaient le droit religieux de la morale; l'acte qui rompait jadis l'équilibre entre les *γῆν* fut un attentat contre des individus, au temps où le *γῆν* se désintégra, et un attentat contre la communauté entière, quand les *γῆν* s'intégrèrent dans la cité. L'évolution est arrivée à son terme et le délit remplit les conditions d'une pensée positive du jour où il suppose un jugement, où la juridiction sociale remplace la lutte entre hommes par une appréciation des faits et change le vengeur en accu-

sateur. La peine suppose l'idée de coercition collective. Dans les mots  $\zeta\eta\mu\acute{o}\nu$  et  $\kappa\alpha\lambda\acute{\alpha}\zeta\epsilon\iota\nu$ , elle se présente sous la forme d'une réaction passionnelle : c'est la vengeance exercée par le clan d'abord, par la cité ensuite. L' $\acute{\alpha}\tau\eta\mu\acute{\alpha}$  surtout prolonge dans la cité la pensée religieuse du clan et montre bien qu'à toutes les époques le caractère passionnel de la peine répond au sentiment durable des sociétés changeantes. La notion rationnelle de la pénalité n'est ainsi qu'une abstraction tardive : elle suppose l'idée de la règle, elle veut une mesure fixée par un jugement. Par le rapprochement des mots  $\tau\iota\mu\omega\rho\acute{\alpha}$  et  $\delta\acute{\iota}\kappa\eta$ , on passe, de la période où la  $\tau\iota\mu\acute{\eta}$  du clan trouvait dans la vengeance collective une satisfaction sanglante, à la période où s'ajoute aux vieilles idées la conception nouvelle d'assistance prêtée par tout un peuple à la victime d'une lésion; on voit se constituer la fonction sociale de la peine. C'est alors, quand on est arrivé à un système gradué de la pénalité, que, dans un milieu où les conceptions économiques aussi se sont transformées, la  $\zeta\eta\mu\acute{\alpha}$  implique l'idée de dommage, d'indemnité pour les particuliers et d'amende pour l'État. La conception rationnelle de la peine, comme celle du délit, est le produit d'une synthèse sociale et psychologique; elle a pour conséquence l'avènement de l'individualisme dans le droit pénal.

Tout naturellement, la deuxième partie traite de l'atteinte à la personne. Conformément aux principes posés, le respect de l'individu doit résulter, selon les époques, des droits du  $\gamma\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$  ou de la cité. Ici revient tout d'abord, « prestigieux et dramatique », le terme d' $\zeta\epsilon\mu\acute{\iota}\varsigma$ . Aucune définition ne saurait distinguer dans l' $\zeta\epsilon\mu\acute{\iota}\varsigma$  le délit public du délit privé. Où la notion apparaît pure et intense, c'est quand l'outrage est perpétré dans une assemblée religieuse : la personne devient respectable par la vertu de sa solidarité avec le groupe; c'est la *majestas* de la société qui est offensée dans un de ses membres. Bien mieux, parmi tous les termes qui désignent tous les délits privés, il y en a toute une catégorie qu'il est impossible d'expliquer en se référant aux modalités matérielles de l'acte, mais qui nous reportent aux temps où il n'existait de droit individuel, s'opposant aux droits collectifs, qu'à l'aide de la magie, s'opposant à la religion. L' $\zeta\epsilon\mu\acute{\iota}\varsigma$ , lorsqu'elle attente au sentiment religieux, prend l'aspect d'une puissance sinistre. L' $\acute{\alpha}\lambda\kappa\alpha$ , dans ses emplois anciens, est douée d'un pouvoir funeste et lugubre; la  $\beta\rho\acute{\alpha}\beta\eta$  émane d'un  $\delta\alpha\acute{\iota}\mu\omega\nu$  hostile; la  $\lambda\acute{\omega}\beta\eta$ , qui est dans Homère la souillure de la honte, garde quelque chose de son pouvoir magique; l'action en  $\kappa\alpha\kappa\eta\gamma\omicron\rho\acute{\iota}\alpha$  poursuit, dans les délits qu'elle incrimine à l'époque classique, les sacrilèges redoutés et les mots interdits par les lointaines générations; l'acte de  $\lambda\upsilon\mu\alpha\acute{\iota}\nu\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$  est en rapport étroit avec l'antique idée de souillure. Tous ces termes rappellent dans le droit de la cité la réaction diffuse du droit primitif. Si l'outrage a pu devenir individuel, c'est que l'auteur et la victime utilisaient, pour satisfaire une haine personnelle, la puissance religieuse de leur clan, et que la cité, en laicisant l'idée d'outrage, en lui donnant une valeur positive, fit prévaloir le

respect de la personne. Ce respect c'est la τιμή. Mais le mot qui désignera un jour l'honneur individuel a d'abord enfermé l'idée de surnaturel, de mana. En ce temps-là, il convenait aux divinités ou, plus généralement, à toutes les puissances religieuses du clan. Des grandes familles, la τιμή s'étendit à la cité, qui s'incorpora leur vertu pour la communiquer à tous les citoyens.

Dans la troisième partie, intitulée *la Représentation du délinquant*, M. Gernet examine les questions de la responsabilité et de la culpabilité. C'est une étude du mot ἀμαρτία qui lui fournit l'occasion de montrer comment la notion de responsabilité se transforme. L'ἀμαρτία, erreur et folie, devient le crime volontaire, le délit involontaire, la faute morale; mais cette évolution, si logique qu'elle soit en apparence, ne peut s'expliquer que par les crises de la conscience collective. A l'origine, la criminalité religieuse est un égarement de l'esprit, une participation à l'ἄν qui provoque et déchaîne la réaction mécanique des forces divines. Il faut que le régime social subisse une série de transformations pour que du crime objectif et mystique se dégagent l'idée du criminel et la notion d'excusable. Les difficultés qui s'opposèrent à la distinction du volontaire et de l'involontaire se manifestent dans les emplois illogiques des mots ἐκόν et ἀκόν, comme dans la notion de la βούλευσις criminelle. Confusion de l'intention et de la préméditation, du délit involontaire et de la faute excusable, conception trouble de l'instigation au meurtre, tout témoigne d'une analyse insuffisante dans le code et dans le système des tribunaux qu'Athènes reçut de Dracon et conserva toujours. C'est encore le mot ὄρεσις qui, au terme de l'évolution, représente l'évolution tout entière. Il exprime la notion, désormais subjective, du délinquant socialisé; mais il désigne, en pleine cité, un état tragique, un danger séducteur. L'ostracisme, institution d'une société très intégrée, n'en est pas moins la réaction collective contre une ὄρεσις collective. L'ὄρεσις anti-démocratique soulève tout un peuple terrorisé. Le délit s'individualise; mais les représentations religieuses y persistent.

M. Gernet constate dans ses conclusions que l'interprétation sémantique lui a permis d'éliminer toute explication purement logique ou historique, politique ou économique. La fonction primordiale du mot est d'exprimer, non pas une abstraction, mais la société même. C'est le sentiment qu'il fait jaillir; c'est un progrès vivant qu'il manifeste. La raison n'intervient que plus tard, beaucoup plus tard. Produit de la complexité sociale, elle ne prend de force que dans une justice organisée, et ainsi la logique, comme le sentiment dont elle est la métamorphose, émane d'un vouloir collectif. Quant à la notion de l'individu, elle est en rapport continu avec les modifications de la structure sociale : à l'origine, la personne s'absorbe dans le clan; quand le clan se désagrège, elle se défend par les pratiques de la magie et des représailles privées; dans la cité, elle s'assure d'une protection sociale. Mais en tout temps le sentiment de l'individu suppose le sentiment de la société.



Cette analyse, que j'ai tâché de faire fidèle et complète en employant autant que possible le parler de l'auteur, aura montré, je l'espère que l'ouvrage est de valeur. Il y a là une somme de travail énorme. Presque aucun des termes communs à la morale et au droit de la Grèce n'est négligé et, pour l'interprétation des tragiques, par exemple, on devra recourir désormais à ce répertoire d'explications ingénieuses ou profondes. On est surpris seulement que M. Gernet ait omis l'*ἀρά*, si pleine de sentiments primitifs, si chargée de forces démoniaques; elle lui aurait certainement fourni un de ses meilleurs arguments.

Mais le plus grand mérite de l'ouvrage, c'est le long effort de réflexion intense dont il témoigne. M. Gernet a su concentrer ses méditations avec une vigueur inlassable et en même temps déployer une souplesse qui lui permet de tourner tous les obstacles qu'il ne parvient pas à renverser. Ajoutons que, si le vocabulaire est quelquefois un peu âpre, à cause des expressions techniques ou de sens spécial, la langue, toujours élégante et solide, se fait subtile et nuancée pour suivre dans d'agiles inversions et des longueurs voulues les sinuosités et les hésitations de la pensée.

Il est pourtant une réserve que l'on doit faire. Partisan déterminé des théories sociologiques, M. Gernet ramène ce qu'il appelle volontiers le « sous-jacent » à la notion de souillure, au *mana*, aux sentiments collectifs et aux représentations magiques. Que la méthode comparative soit féconde, qui le nie? Mais elle est d'un maniement dangereux. Il y faut des précautions sévères. M. Gernet a su donner plusieurs modèles de démonstration sûre, par exemple dans ses développements sur la *τιμωρία* et sur l'*αἵμα*. Mais trop souvent il pêche par la méthode. Il dédaigne la timidité des philologues et le « dualisme » des historiens, qui séparent, dit-il, les institutions de la psychologie. Mais par quoi remplace-t-il leurs modes d'investigation? En vertu des postulats qu'il pose en tête de son ouvrage, il revendique le droit de suivre la continuité de la pensée primitive dans des sentiments, et non dans des éléments intellectuels, et de ne s'asservir jamais à la chronologie. En fait, qu'il le veuille ou non, il procède par pure déduction. Il retrouve dans ses conclusions les notions qu'il a introduites dans ses prémisses soit par une rétroactivité consciente soit par fidélité inconsciente à la doctrine. Sa probité n'est pas en doute. Mais c'est un systématique. La hardiesse plus que philologique de la pensée, avec l'idée plus qu'historique de s'élever à l'unité, c'est ce qui caractérise la métaphysique : M. Gernet est un métaphysicien. Disons mieux : il apparaît quelquefois comme un croyant qui démontre les dogmes qu'il admet *a priori*.

Cette réserve faite — et elle était nécessaire — on ne peut que louer les grandes et fortes qualités de M. Gernet. Si l'emploi qu'il en fait est parfois discutable, la réalité n'en peut être contestée.

Gustave GLOTZ.

Abbé René AIGRAIN. *Sainte Radegonde (vers 520-589)*. Paris, V. Lecoffre-Gabalda, 1917. In-16, xi-181 pages. (Collection les *Saints*.)

L'ouvrage que vient de faire paraître l'abbé Aigrain, héritier de la tâche du célèbre érudit Godefroid Kurth, peut être considéré comme l'un des meilleurs de la collection *les Saints*, publiée par l'éditeur Gabalda. A part quelques traces assez rares de préoccupations confessionnelles, l'exposé de l'abbé Aigrain appartient à la catégorie des travaux que les historiens peuvent retenir comme inspirés de la vraie méthode scientifique.

La personnalité de Radegonde est une des plus caractéristiques de l'histoire des temps mérovingiens. Il semble, au premier abord, facile de la dégager des trois récits fondamentaux qui la font connaître : l'histoire des Francs de Grégoire de Tours, les biographies dues à Fortunat et à la religieuse de Sainte-Croix, Baudonivie. Mais en réalité, ces trois sources sont de valeur et de caractère fort inégal, et peut-être dans son avant-propos l'abbé Aigrain eût-il bien fait de le marquer davantage, aussi bien que d'indiquer d'une manière plus précise l'apport de chacun de ces auteurs dans l'élaboration d'une vie vraiment définitive de la reine fondatrice de Sainte-Croix. S'il signale brièvement l'abus des procédés communs aux hagiographes qu'on rencontre dans la biographie rédigée par Fortunat, ne reste-t-il pas trop dans le vague, à propos de la biographie que Baudonivie a composée, et où il eût été bon de distinguer les éléments vraiment historiques des éléments légendaires. Enfin, il n'est rien dit de la valeur du témoignage de Grégoire de Tours.

Ces réserves formulées, il convient de reconnaître dans le travail de l'abbé Aigrain un remarquable effort d'exposition claire, sobre, précise, et même impartiale, presque toujours couronné de succès. L'auteur, dans un premier chapitre, a su, soit à l'aide des textes originaux, soit avec le secours des recherches des érudits allemands, tracer un bon tableau de la Thuringe, le berceau de Radegonde au *vi*<sup>e</sup> siècle. Il montre en passant, d'après Kurth, que la Thuringe légendaire de Clodion n'est autre que le pays de Tongres. Il précise les détails qu'on peut dégager d'une manière à peu près certaine des récits de l'expédition de Thierry, roi des Austrasiens, aidé de Clotaire contre Hermefried, et de la chute du royaume germanique de Thuringe (531-534). L'abbé Aigrain place aux environs de 520 la naissance de Radegonde, puisqu'elle était en 531, d'après Fortunat, une toute jeune fille (*puella, infantula*), déjà vivement frappée par les scènes d'horreur de cette guerre dont elle fut une des victimes. On sait qu'elle inspira au futur évêque de Poitiers, Fortunat, le fameux tableau poétique *De Excidio Thuringiae*, qui est une des œuvres les mieux réussies de ce rhéteur. Il est possible, comme l'admet M. Aigrain, qui suit l'opinion de Hauck, que Radegonde ait déjà été chrétienne au moment où Clotaire l'emmena

en captivité. Le nouvel historien de la sainte, dans une des meilleures parties de son ouvrage, a su tirer des textes un tableau vraisemblable du séjour de Radegonde à la cour de Clotaire. La plupart des biographes antérieurs, préoccupés d'édifier de pieux lecteurs, montraient en cette reine des Francs, l'une des nombreuses épouses du barbare roi de Soissons, une sorte de nonne étrangère à ses devoirs de souveraine et de femme. Au contraire, dans la villa royale d'Athies, puis dans celle de l'Omignon, Radegonde paraît avoir été préoccupée de se former à son métier de reine. Elle y est initiée par les beaux esprits de la cour à la connaissance des Pères de l'Église latine et des poètes latins, au point de devenir une princesse lettrée. En même temps, elle se livrait aux œuvres charitables, et elle concevait, par réaction contre le milieu sensuel et brutal où elle vivait, l'idéal d'une vie religieuse plus conforme à ses aspirations intimes. Promue au rang d'épouse légitime à Vitry-en-Artois après 536, malgré ses répugnances, elle en accepta les charges. L'abbé Aigrain a le bon sens de réagir contre les assertions des admirateurs d'un ascétisme saugrenu qui prêtent à Radegonde et à Clotaire l'idée d'un mariage blanc. Au contraire, la reine, aimable et douce, savait concilier les devoirs de sa condition avec les inspirations de sa conscience de grande chrétienne, secourable aux pauvres, aux malades, aux prisonniers, éprise d'exercices pieux et même de discrètes mortifications.

L'épisode de Radegonde fuyant la cour de Clotaire semble bien se rattacher à la révolte des Thuringiens en 555 et à l'assassinat du frère de la reine par l'ordre du roi franc, assassinat qui fut une des conséquences de cette révolte. Les témoignages de Fortunat et de Grégoire de Tours sont à cet égard concluants. A partir de cette séparation trop légitime, la biographie de Radegonde est moins enveloppée d'obscurité. L'évêque de Noyon, saint Médard, admet la reine parmi les diaconesses, c'est-à-dire consent, non sans hésitation, à lui conférer la qualité de religieuse. Elle avait alors au moins quarante ans. La législation canonique, d'accord avec le droit romain, autorisait la dissolution du mariage, s'il y avait séparation amiable, ce qui paraît avoir été le cas pour Clotaire et Radegonde. Peut-être le meurtre du prince de Thuringe et les atteintes de Clotaire à la foi conjugale ont-ils aussi contribué à entraîner l'adhésion du prélat. De Noyon, Radegonde aurait gagné les lieux célèbres où avait vécu saint Martin, à savoir Tours et Candes, puis se serait retirée sur une des *villae* que le roi lui avait donnée, celle de Saix, près de Loudun. Là elle aurait mené quelque temps l'existence d'une grande dame passionnée pour les œuvres de charité et de piété, si l'on en croit les récits de Baudonivie et de Fortunat. A la nouvelle d'un voyage de Clotaire en Poitou, Radegonde, craignant que le roi n'eût la fantaisie de reprendre la vie commune, se réfugia à Poitiers. Il n'est pas question avant le XII<sup>e</sup> siècle du miracle des *avoines* qui aurait marqué ce nouvel exode; l'abbé Aigrain en signale le caractère légendaire. A Poitiers, aidée du duc Austrapius

et de l'évêque Pient, Radegonde édifie dans l'intérieur même de l'enceinte, comme l'établit M. Aigrain, et tout près des murs, sa cellule et son monastère, outre une église dite de Sainte-Marie, entre l'enceinte et le Clain, hors des murs. Les travaux de construction de cette dernière duraient encore en 570. On sait quel fut le renom de cette abbaye Sainte-Croix, le premier et le plus grand des monastères de femmes d'Occident, où vécurent des princesses du sang royal, et dont Agnès, la religieuse préférée de Radegonde, fut la première abbesse élue. Saint Germain, évêque de Paris, consacra cette abbesse après avoir obtenu à Tours la réconciliation de Clotaire avec la reine. Celle-ci se fit dès lors octroyer pour sa fondation de nombreuses concessions de biens.

La dernière partie de l'ouvrage de M. Aigrain concerne l'administration du monastère fondé par Radegonde à Poitiers. Ce couvent, soumis à la règle de saint Césaire, échangea son nom de Sainte-Marie contre celui de Sainte-Croix, lorsqu'on y eut transféré un fragment des reliques de la croix cédé par l'empereur Justin II à la reine (568 à 573). Ce don princier fut accompagné de l'envoi d'un évangéliste rehaussé d'or et d'un reliquaire en émail qui existe encore et qui est le plus ancien travail d'émaillerie byzantine conservé en Gaule. En bonnes relations avec les divers rois francs, qui la respectent et la ménagent, avec les souverains étrangers, qui reçoivent volontiers ses envoyés, Radegonde apparaît à Poitiers sous les traits d'une fondatrice d'ordre aussi énergique que pieuse. Elle soutient contre l'évêque Marovée une lutte où sa diplomatie féminine triomphe de la mauvaise volonté et de la jalousie d'un prélat ombrageux, auquel déplaisent les hautes relations de la fondatrice de Sainte-Croix et ses rapports avec des évêques étrangers ou voisins. Grégoire de Tours donne en effet à ce conflit son vrai caractère et montre l'esprit mesquin qu'y manifesta le prélat poitevin. D'autre part, comme l'indique M. Aigrain, il est bien possible qu'un administrateur pénétré de ses droits ait vu d'assez mauvais œil un monastère, dans sa ville épiscopale, adopter cette règle de saint Césaire qui imposait aux religieuses la clôture, la pauvreté et le travail, mais leur conférait une indépendance presque complète à l'égard de l'ordinaire et attribuait à l'abbesse la plénitude quasi absolue de l'autorité. Cette règle paraît avoir été importée à Sainte-Croix après un voyage de Radegonde à Arles en 570. La protection des rois francs et la sauvegarde collective des évêques de Gaule achevèrent de donner à la création de Radegonde une place de premier ordre en Occident.

Reprenant avec plus de précision et de goût sévère les esquisses célèbres d'Ampère et d'Augustin Thierry, M. Aigrain s'essaie à déga-ger sobrement, à la fin de son ouvrage, la physionomie morale de Radegonde. Il fait aussi justice des fantaisies de Ch. Nisard sur les rapports de Fortunat avec la reine et il montre que ces rêveries ont pour unique fondement les gentilleses d'un rhéteur trop épris des élégiaques latins. Une sensibilité frémissante formait le fond de cette âme de femme et



de sainte qui joignait à la sincérité des affections de famille l'ardeur d'une charité chrétienne, prête à s'épancher sur toutes les infortunes. Mais ces dons n'excluaient ni le sens pratique, ni la lucidité de l'esprit, ni la fermeté du caractère. Les hagiographes font tort à la reine quand ils insistent outre mesure sur ses pratiques d'ascétisme et de piété. Si elle a laissé le souvenir d'une des grandes et belles figures de l'époque mérovingienne, elle le doit bien davantage à ses talents d'organisatrice du premier institut monastique féminin de Gaule, dont l'influence ait été fondamentale, et à ses hautes vertus de charité admirable à l'égard des pauvres, des malades et des déshérités de la vie. C'est ce côté de la biographie de Radegonde que M. Aigrain a su bien mettre en lumière, et c'est pourquoi son travail, bien ordonné, marque le plus vigoureux effort fait jusqu'à présent par un historien ecclésiastique pour donner à une biographie, où l'histoire a été trop souvent sacrifiée à la légende, les caractères d'une œuvre vraiment historique.

P. BOISSONNADE.

---

G. VON BELOW. *Der deutsche Staat des Mittelalters. Ein Grundriss der deutschen Verfassungsgeschichte.* Bd. I : *Die allgemeinen Fragen.* Leipzig, Quelle und Meyer, 1914. In-8°, xx-387 pages.

Savant merveilleusement informé, critique redoutable, M. von Below, au cours d'une carrière déjà longue, a exploré en tous sens l'histoire économique et juridique de l'Allemagne médiévale. Il promettait depuis bien des années de donner un jour la synthèse de ses travaux. Peu de mois avant la guerre, il a enfin tenu parole. « L'État allemand du moyen âge. Manuel d'histoire constitutionnelle allemande », tel est le titre de son grand ouvrage, dont le premier volume, consacré aux « questions générales », a seul paru, à notre connaissance.

M. von Below n'est pas un pur érudit. Une idée directrice inspire les innombrables articles ou mémoires où son activité s'est longtemps dispersée. Elle réapparaît à chacune des pages de son nouveau livre et le domine tout entier. C'est une idée de polémiste. On ne peut guère l'exprimer qu'en l'opposant à d'autres conceptions plus généralement admises. Voici à peu près comment elle se présente.

Les historiens enseignent communément que la notion d'État a subi au moyen âge une sorte d'éclipse. Sans doute, il a existé dans l'Europe médiévale des royaumes et des empires dont quelques-uns furent vastes et puissants. Mais par leur organisation, par l'esprit qui animait leurs institutions, ils différaient profondément de l'État antique et de l'État moderne. Leur emprise sur les individus était faible. La famille, le petit groupe formé par le seigneur et ses « hommes », le domaine rural, la corporation, la commune, voilà où se réfugiait la vie

sociale. Les sociétés étendues que nous appelons États n'étaient composées que de l'agglomération incohérente et instable de sociétés de cette espèce, plus limitées, plus durables et plus fortes. Aujourd'hui, tout un ensemble d'obligations juridiques, nettement spécialisées, lie à l'État le citoyen ou le sujet : c'est le droit public. Une pareille conception demeure étrangère à l'intelligence du moyen âge. Un des plus célèbres historiens du droit germanique, Otto Gieke, a dit : « Dans les États féodaux, comme auparavant dans l'ancienne Allemagne, la distinction du droit public et du droit privé était inconnue<sup>1</sup>. » Le droit de justice qui nous semble aujourd'hui l'attribut peut-être le plus essentiel de l'État, était au moyen âge, dans son origine et son principe, une propriété privée qui s'aliénait et s'exploitait comme un champ. Dans le lien vassalitique, ciment de la société féodale, on ne peut voir qu'un lien contractuel entre deux personnes privées. — Telle est la théorie courante. Contre elle, M. von Below s'élève. Il écrit « pour prouver que la constitution allemande, au moyen âge, a eu le caractère d'une constitution d'État » (p. v). Son livre, malgré son titre, semble moins un « manuel » qu'un livre à thèse. C'en est l'intérêt. C'en est aussi la faiblesse.

Trois longs chapitres, consacrés à la « littérature du problème » servent d'introduction : 111 pages d'un texte serré, bourré de notes. Devant nous défile la foule pressée de tous les historiens, ou peu s'en faut, qui ont écrit sur le passé de l'Allemagne, depuis le vieil Haller, théoricien de la réaction qui suivit la crise napoléonienne, apologiste de « l'État patrimonial » où l'absolutisme se déguise sous un faux air familial, jusqu'aux plus récents érudits, auteurs de monographies estimables que nous lisons d'ordinaire, non pour les théories qu'ils développent selon la parole du maître qui leur fournit leur sujet de thèse, mais simplement pour les faits utiles qu'ils recueillent avec conscience. Tous les historiens, disons-nous. Il demeure bien entendu qu'il ne s'agit que d'historiens allemands. On ne peut s'empêcher de sourire en voyant l'œuvre de Fustel de Coulanges résumée par cette phrase : « Il a renouvelé, sous une forme plus mesurée, les vues précédemment exposées par les historiens français » (p. 63). Avant la guerre, la science allemande de plus en plus s'enfermait en elle-même. C'est un fâcheux travers, propre aux peuples vainqueurs. Il faudra nous en garder, après la victoire.

Cette longue revue d'érudit, à quoi M. von Below nous contraint, manque d'attraits. Du moins, une fois parvenu à « l'exposé systématique » qui occupe le reste du volume, le lecteur espère que, débarrassé du cauchemar bibliographique, il pourra enfin atteindre la réalité des faits de l'histoire. Il est bientôt détrompé. Loués quelquefois, critiqués d'ordinaire et souvent avec verdeur, Haller, Gieke, Waitz, Seeliger et combien d'autres réapparaissent presque à chaque page. Le livre ne semble qu'une longue discussion, un choc incessant de théories. Sans

1. Cité p. 34.

doute, le tempérament de M. von Below explique-t-il en partie un pareil procédé de composition. En partie seulement, cependant; car il se retrouve dans d'autres ouvrages allemands contemporains. La si précieuse « histoire économique de l'empire carolingien », que M. Dopsch nous a récemment donnée, en demeure également toute viciée. Cet abus de la bibliographie et de la polémique, qui devient de mode en Allemagne, fatigue l'attention; mais ce n'est là que son moindre défaut; il ne laisse pas seulement le lecteur, il interdit à l'auteur lui-même tout contact direct avec les faits et les textes qui les relatent. Ernest Babut disait : « Un historien devrait toujours lire une pièce comme s'il était le premier à la connaître<sup>1</sup>. » C'est la condamnation même de la méthode de M. von Below et de M. Dopsch. Trop souvent les historiens leur cachent l'histoire.

Un autre trait donne à l'œuvre de M. von Below une apparence d'irréalité : il étudie l'État allemand « au moyen âge » sans marquer nettement, dans cette vaste période de temps, des divisions chronologiques. Ce mot de moyen âge est bien vague, et dissimule sous un semblant d'unité bien des contrastes. Sans doute, M. von Below le sait aussi bien que personne. Il n'ignore point, en principe, l'évolution des idées et des institutions. Mais la forme qu'il a choisie pour son exposé est cause que parfois, en fait, cette évolution lui échappe. C'est ainsi qu'il nous dit (p. 123) : « Pour les cas graves le non-libre dépend généralement du tribunal de l'État (non du tribunal de son maître). » Cela est vrai sans doute, au moins en théorie, de la législation carolingienne; vrai aussi, peut-être, des derniers temps du moyen âge; mais au XI<sup>e</sup> siècle, par exemple, en était-il de même? La question est au moins douteuse et vaudrait la peine d'être discutée. M. von Below ne la pose même pas, parce qu'il ne distingue pas, dans le moyen âge, les différentes époques<sup>2</sup>.

M. von Below s'est autrefois vigoureusement et, je crois, victorieusement attaqué à la théorie, dite « théorie domaniale », qui voyait dans le grand domaine rural, conçu sous l'aspect des plus vastes vil-

1. Cité par A. Mathiez, *l'Institut et la liberté scientifique*. Ernest Babut, p. 14.

2. Une phrase de M. von Below, dans le paragraphe qui précède celui dont est tirée notre citation, pourrait faire supposer que l'affirmation relative aux droits du non-libre s'applique « à la fin de l'époque carolingienne ». Mais de quel droit « la fin de l'époque carolingienne » doit-elle « servir de base à une description de la condition des non-libres au moyen âge », comme paraît le proposer M. von Below? Tout cela est singulier et médiocrement clair. — Un autre exemple des excès où le goût de la théorie entraîne M. von Below est fourni par le passage où il admet une distinction entre deux formes sociales, baptisées l'une « Lehnwesen » et l'autre « Feudalismus ». On sait — et M. von Below le reconnaît lui-même — que « feudum » est le synonyme exact, ou plutôt la traduction latine, de « Lehen ». Ainsi, les deux mots choisis pour désigner deux systèmes sociaux différents (dont les caractères ne s'opposent d'ailleurs pas très nettement) ont rigoureusement le même sens.

lae romaines, la source originelle dont découlaient la plupart des institutions du moyen âge : justice privée, corporations (issues, disait-on, des métiers seigneuriaux), communautés urbaines elles-mêmes. Dans son nouvel ouvrage, il reprend à ce sujet les idées qu'il avait déjà exposées, sans leur donner, semble-t-il, une force plus grande. Sur la question du droit de justice, il fournit quelques renseignements utiles ; mais il ne traite pas d'ensemble ce problème, dont la solution importerait pourtant singulièrement à la thèse qu'il soutient ; peut-être en a-t-il réservé l'examen pour son second volume. Les pouvoirs du roi, la nature du lien qui unissait à leur souverain les sujets, voilà surtout ce que M. von Below paraît s'être proposé d'élucider. Il n'entre pas dans le détail des faits. Il se borne à des considérations générales souvent un peu vagues. Il montre fort bien que le moyen âge s'est fait de la royauté une idée très haute, et somme toute très précise : le roi est vraiment, non pas seulement un suzerain, mais un souverain, et l'incarnation d'un État. L'empereur Conrad II disait, ou l'historien Wipo lui faisait dire : « Si rex perit, regnum remansit, sicut navis remanet, cujus gubernator cadit » (p. 176). De pareilles conceptions sont familières aux historiens français qui, à la suite de Fustel de Coulanges, ont souvent insisté sur la survivance de l'idée royale aux époques les plus troublées du moyen âge. Mais, contrairement aux théories les plus répandues dans la science française, M. von Below n'admet pas que la royauté médiévale s'inspire principalement de souvenirs romains ; elle est, d'après lui, en son essence foncièrement germanique (p. 146, cf. p. 213). Opinion tendancieuse peut-être, mais où tout n'est point à rejeter. Lorsque le roi franc sanctionne, par sa présence, un affranchissement « par le denier », il fait acte de souverain ; car seul ce rite, accompli devant lui, peut donner la pleine liberté à l'esclave ou au litte. Or, les origines de l'affranchissement par le denier sont incontestablement germaniques. On accordera volontiers à M. von Below que l'idée de l'État n'est pas demeurée absolument étrangère aux anciens Germains ; mais il semble puéril de nier que la tradition romaine l'ait fait fructifier.

A l'époque carolingienne, cette idée trouva son expression la plus nette dans le serment que tous les sujets, les humbles comme les grands, prêtaient à l'empereur ou au roi. Ce serment tomba assez rapidement en désuétude. Après l'extinction de la dynastie carolingienne, on n'en découvre plus trace. Désormais, le serment vassalique, exigé seulement des grands, en tint lieu ; mais, par son origine et sa nature, il en était profondément différent. M. von Below fait des efforts assez vains pour diminuer l'importance de ce grand changement, qu'au fond il paraît bien sentir. « Le serment des grands », nous dit-il, « fut à l'origine un serment prêté à titre de fonctionnaire. Plus tard, il se transforma en serment féodal » (p. 234). Mais on a établi de façon certaine que dès l'époque carolingienne et plus tôt même sans doute, les fonctionnaires des rois francs étaient en même temps



leurs vassaux et se liaient à eux par le serment de *commendatio*. Il n'est donc guère possible de distinguer entre le serment du fonctionnaire et celui du vassal. La confusion du droit public et du droit privé est sur ce point plus ancienne et plus profonde que ne paraît le croire M. von Below.

En somme, en partie à cause des défauts de méthode signalés plus haut, le livre de M. von Below, malgré beaucoup de suggestions intéressantes, laisse une impression assez trouble. Sans doute, la notion d'État n'a pas été ignorée par la conscience juridique du moyen âge; mais en faire le centre, et comme le *leitmotiv* d'un manuel d'institutions médiévales, a tout l'air d'une gageure. Puis quelque chose dans la conception de cet ouvrage étonne. Si les Allemands du moyen âge ont eu l'idée de l'État, ils ne l'ont sans doute pas eue, pour la plupart, sous une forme abstraite : l'image qui pouvait dominer leurs intelligences, plier leurs volontés, c'était sans doute non pas celle de l'État en général, mais celle de l'État allemand. En d'autres termes, il semble que l'histoire de l'idée de l'État se sépare difficilement de l'histoire de l'idée de nation ou du patriotisme. Y a-t-il eu un patriotisme allemand au moyen âge, et sous quelle forme s'est-il exprimé? La question ne paraît pas avoir intéressé M. von Below. Il est permis de voir dans cette négligence singulière un des traits caractéristiques de la science politique allemande, pour qui l'État est tout, et la nation peu de chose.

Marc BLOCH.

Louis DIMIER. *Descartes*. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1918.  
In-16, 320 pages. Prix : 3 fr. 50.

S'étant fait l'historien de Bossuet, c'est-à-dire de l'écrivain le plus représentatif sans doute du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, M. Louis Dimier s'est avisé qu'il ne pouvait nous donner une idée complète de cette époque s'il ne nous présentait également la figure et la doctrine de Descartes. De là est sorti ce livre, fortement pensé, solidement construit, fondé sur la critique la plus fine des ouvrages du philosophe et sur la connaissance la plus exacte des phénomènes sociaux, des idées morales et des événements politiques qui naquirent ou se développèrent dans le temps que vécut Descartes, en France et autour de la France. Il appartenait à un historien de nous faire sentir de quel sentiment concret de la vie, de quel souffle moral était chargée cette œuvre qui ne demeure abstraite et froide qu'aux yeux d'un observateur superficiel. A l'image conventionnelle d'un Descartes tout solitaire et contemplatif, s'enfermant dans un « poêle » pour dérouler l'écheveau de sa dialectique, M. Dimier substitue résolument celle d'un homme d'activité et d'éner-

1. Cf. *Rev. histor.*, t. CXXV, p. 366.

gie, qui voyage et qui observe, qui sert en Hollande sous le prince d'Orange, Maurice, fils de Guillaume le Taciturne, stathouder, et qui mène à la Cour la vie de gentilhomme, portant le plumet et l'écharpe verte. Culture singulièrement variée, par où son esprit s'ouvrit délicatement à la beauté des choses. Nul écrivain n'eut, à un plus rare degré, le sens du pittoresque dont on a dit qu'il fut si rare au XVII<sup>e</sup> siècle. Descartes a aimé la nature et l'a peinte en des couleurs sobres et vraies. Chez lui « tout fait image, il semble ne pouvoir nommer un seul objet sans le peindre<sup>1</sup> ».

Mais il serait vain de se borner à décrire le merveilleux tableau que nous offre la nature : il faut pénétrer dans son secret, s'emparer des forces qu'elle recèle à l'infini et les employer à nos besoins. Par là, Descartes prend position dans l'histoire de la science, par là il innove, — et tel est le solide fondement de sa philosophie. Il s'intéressa d'abord à la physique. Un des premiers projets qu'il fit fut celui d'un traité du *Monde*, c'est-à-dire d'une physique générale. Le *Discours de la Méthode* sert d'introduction à deux livres de physique, la *Dioptrique* et les *Météores*, à un livre de mathématiques, la *Géométrie*. M. Dimier insiste avec raison sur la *Dioptrique*, qui est « un modèle d'ordre, de pénétration et de clarté, » et où l'on trouvera toute la théorie des sens exposée à propos du phénomène de la réfraction et des verres grossissants. Plus tard, Descartes se passionna pour la médecine, dont il attendait le prolongement de la vie humaine. Il multiplia les observations anatomiques, on le vit même délaisser sa bibliothèque pour « étudier » un veau écorché : « Voilà, » déclarait-il à un de ses amis, « le livre que j'estime le plus et que je lis le plus ordinairement. » Le dessein scientifique apparaît à toutes les époques de la vie de Descartes, à chaque page de son œuvre. Il constitue la partie la plus originale — la seule vraiment originale — de ce que l'on a appelé le système cartésien.

Car ceux-là eurent tort, qui voulurent dresser, sous le nom de Descartes, tout un système complet de philosophie originale : « Sa distinction de l'âme et du corps, ses preuves de l'existence de Dieu ne sont propres à rien de pareil; elles ne contiennent pas de métaphysique nouvelle. » Descartes n'eut point le dessein d'élever un système complet, opposé point pour point à l'ancienne philosophie. Il ne voulut que fortifier, sur certaines matières qu'il avait particulièrement approfondies, la religion que les théories des panthéistes et des sceptiques mettaient en péril et il entendit rester en harmonie avec la tradition. C'est déformer sa doctrine que de la rapprocher des théories de l'Encyclopédie, — et c'est une occasion pour M. Dimier de prendre Brunetière, qu'il avait déjà malmené dans son *Bossuet*, en flagrant délit de pensée « faible » et « inconsistante ». Quant à voir en Des-

1. M. Dimier a emprunté à la correspondance, au traité des *Météores*, etc. (p. 164 et suiv.) une série d'exemples de cet art de peindre chez Descartes.

cartes un apôtre de la pensée libre, c'est faire preuve d'une profonde ignorance ou d'une grande déloyauté intellectuelle. M. Dimier s'élève avec virulence — mais comment ne pas l'approuver? — contre l'étonnant « maquillage » pratiqué par l'esprit de parti sur le caractère du philosophe et sur le sens profond de sa doctrine.

Il semble très juste, en fin de compte, de ne point séparer Descartes de Bossuet. Bossuet, si fortement nourri de la tradition ecclésiastique, est avec cela tout imprégné de la philosophie cartésienne. Inversement, Descartes, né chrétien et Français, ne doit pas être arraché « à la tradition théiste et réaliste du siècle que Bossuet représente éminemment ».

Louis VILLAT.

A. MARTINEAU. *Les origines de Mahé de Malabar*. Paris, Champion et Larose, 1917. In-8°, xvi-320 pages, 5 cartes.

La Compagnie des Indes avait besoin de poivre pour son commerce : c'était l'un des articles qui rapportaient le plus, 300 % environ de bénéfices, alors que les mousselines et soieries ne donnaient guère que 200 %. Or, les comptoirs d'échange qu'elle avait à plusieurs reprises tenté de fonder au Malabar n'avaient jamais pu arriver à lui en assurer des fournitures sûres et régulières ; il lui fallait un établissement où elle fût chez elle, qui lui permit d'attirer à soi, pour toujours, la production de tout un district ; c'est ce qu'un bon serviteur, M. Mollandin, chercha à lui ménager, par une convention signée avec le rajah de Bayanor le 15 décembre 1722, qui nous concédait un terrain à Mahé avec des privilèges commerciaux.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de la Compagnie anglaise, qui aurait voulu se réserver le monopole des poivres ; le chef de sa factorerie de Tellichéry — Tellichéry est à huit kilomètres de Mahé — M. Adam, entreprit de la débarrasser de cette concurrence et, par corruption ou intimidation (il alla jusqu'à malmenier ou affamer ses ressortissants), il fit tant et si bien qu'en avril 1725 le rajah nous chassa assez ignominieusement.

Il y avait un peu de la faute du Conseil de Pondichéry, cénacle de commerçants qui n'aimaient pas les dépenses, et qui avaient marchandé à M. Mollandin l'argent qu'il eût fallu pour exploiter le traité de 1722. Mais maintenant ils sentirent l'honneur national engagé (ils y furent d'ailleurs aidés par des ordres « précis et positifs », venus de Paris, à l'instigation de qui? M. Martineau ne le dit pas : peut-être de Lenoir, qui était alors en France et qui fut un des grands auteurs de la fondation de Mahé?) et ils firent le nécessaire. Ils firent même grand — relativement — et ils donnèrent toute une escadre et une petite armée de 350 hommes à M. de Pardaillan, enseigne des vaisseaux du roi, chargé de relever notre pavillon ; l'affaire débuta par un

débarquement de vive force qui aujourd'hui encore mériterait d'être étudié comme un modèle de ce genre d'opérations, puis les choses se mirent à traîner en longueur; tout à coup, le rajah se décida et, moyennant quelque argent, nous rendit tous nos droits (8 novembre 1726).

La vraie raison en était que la Compagnie anglaise, tout comme la nôtre, ne se souciait que des profits et pertes; elle avait trouvé que l'affaire ne valait pas ce qu'elle coûtait et M. Adam avait dû cesser de subventionner Bayanor, qui avait préféré une paix lucrative à une guerre gratuite. Bientôt même, le chef du comptoir de Tellichéry, à qui M. Martineau rend cette justice de le considérer comme un bon Anglais, allait quitter son poste, et les deux Compagnies convinrent que, pour faire du commerce aux moindres frais, mieux valait s'entendre que se combattre : un accord du 28 avril 1728 décida que, s'il y avait la guerre en Europe, la paix n'en continuerait pas moins à régner entre Mahé et Tellichéry.

Notre établissement, Mahé du Malabar, existait donc; mais la Compagnie ne l'avait voulu que pour avoir du poivre de première main, et un esprit que l'on croyait de bonne économie et de prudente modestie allait interdire pour toujours que l'on y rêvât d'autre chose : les gouverneurs eurent la défense absolue de se mêler à la politique locale, et toute l'histoire de cette colonie, plus sage encore que celle de Pondichéry, ne fut désormais plus que celle de son administration, de son trafic, de sa navigation; on parla bien, parfois, dans l'intérêt du commerce, de comptoirs nouveaux à créer, sur d'autres points du Malabar, voire à Mascate, mais à la réflexion, on ne fit rien : cela aurait coûté trop cher.

Ce fut ainsi que Mahé, prospère et faible, vécut jusqu'en 1739, date à laquelle s'arrête l'étude de M. Martineau, et même jusqu'en 1760, année où sa faiblesse emporta sa prospérité! L'histoire est mince, comme on voit : celle d'un canton de soixante hectares et d'un commerce de quelques centaines de mille livres! Mais l'intérêt en dépasse étrangement ce cadre minuscule : nous y voyons — M. Martineau, qui sait bien la portée de son étude, nous le dit lui-même — comme une image en raccourci de toute notre histoire dans l'Inde..., et peut-être ailleurs : « Nous fûmes servis par des hommes de haute intelligence et d'une expérience consommée, desservis par notre esprit national, dédaigneux du présent, inapte à faire en temps opportun les sacrifices nécessaires, et comptant sur les hasards de l'improvisation pour réparer toutes les erreurs...; les qualités se déployèrent *comme dans un rêve*, laissant après elle une impression d'audace et de génie, mais les fautes s'accomplirent *dans la réalité*, au milieu d'un lamentable cortège de ruines et de désastres », et c'est d'avance toute la merveilleuse et lamentable épopée de Dupleix.

M. Martineau a donc fait une œuvre utile : il a dû y trouver de singulières jouissances : une matière vierge, au point qu'il ne saurait même y être question de bibliographie (c'est tout au plus s'il a pu nous



indiquer un seul petit imprimé qui lui ait fourni quelques renseignements épisodiques!) — donc aucun préjugé, aucune tradition ou convention à démolir d'abord pour pouvoir se mettre en face des faits — et au contraire ceux-ci surgissant tout seuls des pièces officielles, suffisamment abondantes, toutes groupées par avance, vivantes, spontanées, sincères, nécessairement vraies, puisque par sa nature même cette sorte de documents nous met en présence de la vie, de la réalité au fur et à mesure qu'elle se fait; ce doit être délicieux d'avoir à travailler de la sorte!

Mais il ne saurait être donné à tous d'y réussir : il y faut, outre les qualités ordinaires de l'historien, un discernement et une divination d'un ordre très particulier, qui ne peuvent être acquis que par une expérience directe et active, non seulement des hommes et des choses, mais des affaires elles-mêmes et de leur conduite; un savant de cabinet ne s'y retrouverait pas, il y faut un homme d'action et de réalité; si bien qu'en dernière analyse, M. Martineau était peut-être le seul qui pût écrire ce livre et que personne, très probablement, ne pourra le refaire ou le continuer; espérons donc qu'un jour prochain viendra où il nous donnera, pour le compléter, cette suite nécessaire qui sera l'histoire de l'apogée et de la chute de Mahé; les études d'histoire coloniale, qui lui doivent déjà tant d'utiles créations et une si heureuse impulsion, lui seront ainsi encore redevables d'un genre d'ouvrage qui nous manque encore : une monographie complète de l'histoire d'une colonie assez modeste et assez ignorée pour qu'on puisse l'étudier sans parti pris et sans opinion préconçue, simplement comme un cas typique et vraiment privilégié.

Je me permettrai un seul regret : pourquoi M. Martineau n'a-t-il pas joint à son livre un index des personnages nommés? Il en est qui, comme La Bourdonnais, Dupleix, Paradis, etc..., ont joué un rôle considérable sur d'autres théâtres; il eût été commode que les chercheurs pussent retrouver du premier coup dans ce volume ce qui les concerne : l'épisode relatif à Dupleix, par exemple, que nous lisons à la page 44, est tout à fait significatif, et n'avait encore été signalé par personne; il serait regrettable qu'on l'oubliait.

J'aurais aussi aimé voir M. Martineau élucider, pendant qu'il en avait l'occasion et peut-être la possibilité, un petit point concernant La Bourdonnais : chacun sait que, dans ses *Mémoires*, l'illustre Malouin s'attribue le mérite exclusif de l'invention des radeaux bastingués de coton qui rendirent possible le débarquement du 1<sup>er</sup> décembre 1725. Or, rien dans les trois récits que nous avons de cette affaire (Paradillan, La Farelle, Deidier) ne vient appuyer cette prétention; un fait rapporté par M. Martineau, page 87, semble même l'infirmier; j'y serais pour ma part d'autant plus disposé que la description de ces radeaux donnée par La Bourdonnais semble d'une inexactitude bien surprenante de la part de leur inventeur; c'est justement pourquoi j'aurais désiré en avoir l'opinion de M. Martineau.

Il ne s'agit pas d'un détail, qui serait sans importance, mais bien de

mesurer quel crédit il faut accorder aux affirmations de La Bourdonnais dans ces *Mémoires*. A cet égard, je trouve encore dans le livre de M. Martineau deux indications qui me semblent assez défavorables au futur vainqueur de Madras, ou tout au moins à la sûreté de ses souvenirs. Le *Pondichéry*, sur lequel-il prétend que Lenoir l'envoya au Bengale immédiatement après la fin de la guerre de Mahé (novembre 1726), était à Canton le 20 septembre et n'en revenait que le 16 avril 1727 (p. 145), dans un état de délabrement de nature à l'immobiliser assez longtemps; il en repartait le 28 décembre de la même année, pour Moka (p. 227). A quel moment se serait donc placé le voyage au Bengale? Entre avril et décembre? C'est assez peu vraisemblable, et je suppose plutôt qu'à vingt ans de distance, La Bourdonnais a pu confondre les noms de deux bâtiments.

Par ailleurs, La Bourdonnais raconte que son entrée en relations avec les Portugais eut pour origine les secours qu'il donna à deux de leurs navires dans le golfe d'Oman, puis son intervention auprès de l'iman de l'Yémen; M. Martineau nous le montre au contraire de passage à Goa en 1730, et proposant au vice-roi d'aller chercher des munitions et des soldats chez les Français pour participer à la défense de la colonie menacée par les Mahrattes. Il y a là une divergence assez forte; on pourrait en trouver d'autres. Elles aideraient peut-être à comprendre la défiance que La Bourdonnais inspirait dès cette époque aux gens de Pondichéry, et dont nous trouvons un si curieux exemple à la page 237 du livre de M. Martineau; tous les malentendus de 1746 étaient déjà en germe dans cette antipathie.

J. TRAMOND.

---

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

### HISTOIRE GÉNÉRALE.

— James M. BECK. *La guerre et l'humanité*. Traduit de l'anglais par A. COHN; introduction de Stéphane LAUZANNE; préface de Th. ROOSEVELT (Paris, Payot et C<sup>ie</sup>, 1917, in-16, 388 p.). — Réunion en volume d'articles courageux parus dans le *New York Times*, alors que les États-Unis d'Amérique n'avaient pas encore pris parti. La violation de la neutralité belge, l'assassinat de Miss Cavell, la noyade de la *Lusitania*, la déportation des populations civiles sont exposés clairement par un homme qui aime la démocratie et les idées de justice et de liberté.

M. R.

— Ramsay MUIR. *Nationalisme et internationalisme*. Traduit de l'anglais par Henry DE VARIGNY (Paris, Payot et C<sup>ie</sup>, 1918, in-16, 334 p.; prix : 4 fr. 50). — Ce livre est apparu au moment où l'on disserte longuement sur la « Société des nations ». La génération actuelle, ou du moins les survivants qui luttent toujours conçoivent un monde nouveau où serait réalisée la fusion complète des peuples démocratiques, constitutionnellement fédérés, fusion bienfaisante pour elle dans la paix. A côté de ces idées subsistent toujours celles des hommes qui n'admettent que le particularisme national. C'est ce conflit entre deux conceptions que nous décrit Ramsay Muir. Laquelle triomphera ? Il est malaisé de se prononcer encore, à cette heure où se joue plus âprement que jamais sur le champ de bataille le sort de l'Europe.

M. R.

— Paul ILG. *L'homme fort*. Traduit de l'allemand par Jules BROCHER (Paris, Payot et C<sup>ie</sup>, 1917, in-16, 310 p.; prix : 4 fr. 50). — Paul Ilg nous présente en Adolphe Lenggenhager « l'homme fort », un type d'officier de carrière, imbu de l'éducation à la prussienne, n'ayant en vue que son égoïsme particulier et ayant perdu tout contact avec le peuple. Pour Lenggenhager, l'autorité brutale, la fierté et la dureté sont seules capables de lui donner l'ascendant qui en imposera à la foule, qui lui permettra à lui, fils de fermier, de s'élever à un rang social qu'il croit supérieur et de briguer la main d'une jeune fille de l'aristocratie. Mais il se heurte à des sentiments plus forts qui le briseront et qu'expose Hösli, un autre type d'officier, pénétré de l'esprit de paix et de conciliation. Au moment où il semble triompher, il s'effondre, rejeté dédaigneusement par sa fiancée. On ne remonte pas impuné-

ment un courant; la force seule n'est pas capable d'assurer une domination constante.

M. R.

— Benjamin CONSTANT. *L'esprit de conquête*. Réédition précédée d'un avant-propos par M. Albert THOMAS (Paris, Grasset, 1918, in-16, 18 p.; prix : 0 fr. 75). — Cet opuscule parut en 1813 et était dirigé contre Napoléon I<sup>er</sup>. Benjamin Constant y dénonce les guerres de conquête : même une guerre victorieuse entraîne la ruine du peuple qui l'a entreprise; en tout cas, elle a pour conséquence l'anéantissement de toutes les libertés publiques et le despotisme. Toutes ces idées se retournent contre l'Allemagne qui a déchaîné la présente lutte; mais l'Allemagne ne comprendra que le jour où elle sera vaincue. — C. Pr.

— P.-G. LA CHESNAIS. *Le traité de Francfort* (Nancy-Paris, Berger-Levrault, in-12, 15 p.). — La brochure a paru sous les auspices de la « Ligue républicaine d'Alsace-Lorraine ». C'est un résumé fort net des origines, du contenu et des conséquences du funeste traité. L'auteur a eu raison de suivre le beau livre de Gaston May. Il y a ajouté quelques formules nerveuses. Citons celle-ci : « La guerre entre la France et l'Allemagne en 1870-1871 a été un duel devant témoins. Le monde entier est engagé dans la lutte actuelle. L'Allemagne, si elle était victorieuse, ne connaîtrait d'autre obstacle à ses ambitions que les difficultés techniques d'une direction générale de l'organisation du monde. Sa prétention, sa justification à ses propres yeux, c'est précisément qu'elle serait destinée, par ses aptitudes spéciales, à un tel travail de direction. Elle foulerait les nations asservies. » M. La Chesnais conclut que les Alliés devront dicter la paix : « Ils ne devront pas cependant la dicter comme vainqueurs, mais comme juges, et ils devront se montrer justes envers la nation allemande, aussi bien qu'envers les autres, — justes pour elle, car il ne faudra pas l'imiter dans son injustice, mais justes aussi contre elle, sans faiblesse. »

C. Pr.

— Paul LOUIS. *Trois péripéties dans la crise mondiale* (Paris, Alcan, 1917, in-8°, II-125 p.; « Collection rouge »). — Cette substantielle brochure groupe, comme les précédentes du même auteur éditées dans la même collection (*la Guerre d'Orient et la crise européenne*; *les Crises intérieures allemandes pendant la guerre*; *l'Europe nouvelle*), quelques articles parus dans la *Revue bleue*, où il exerce hebdomadairement, avec une autorité reconnue, la critique de la politique extérieure. Ces articles sont au nombre de huit. Mais, comme le titre l'indique, ils visent surtout trois épisodes importants survenus, l'un à la fin de 1916, les deux autres au début de 1917, dans la crise universelle : 1<sup>o</sup> le changement de règne autrichien (cf., p. 27, la sage déduction formulée le 3 février 1917, que le renouvellement du personnel dirigeant en Autriche-Hongrie ne suffirait sans doute pas, quels qu'y fussent le besoin de paix extérieure et les craintes de déchire-



ments intérieurs, à arrêter le cours des choses); 2° la révolution russe (ici les espérances de l'écrivain ont été davantage déçues par l'événement, mais c'est une disgrâce qu'il partage avec bien d'autres annalistes politiques, lesquels se sont même plus lourdement trompés que lui); 3° l'intervention américaine enfin (envisagée avec une particulière lucidité). — M. P. Louis déclare n'avoir rien retouché à ses articles écrits sur l'heure; nous l'en félicitons. R. L.-G.

— Robert HERRICK. *La décision mondiale* (Paris, Henri Didier, in-12, VIII-288 p.; prix : 4 fr.). — Professeur de littérature anglaise à l'Université de Chicago, M. Herrick s'est aussi fait connaître en Amérique par ses romans retraçant la vie contemporaine de ses compatriotes. Mécontent de l'attitude effacée observée — en ce temps-là — par le gouvernement de Washington, appréciant et goûtant la civilisation latine, il s'embarqua au mois d'avril 1915 et vint passer quelques mois en Italie et en France. Ce volume est l'exposé fidèle et vivant des impressions qu'il a ressenties et des observations qu'il a recueillies dans les deux pays.

Pour un romancier habitué à sonder les problèmes psychologiques, l'Italie offrait à ce moment un intéressant sujet d'étude. En apparence indécise entre la neutralité et la guerre, elle armait cependant depuis plusieurs mois; l'impulsion considérable que les capitaux allemands avaient imprimée à l'industrie italienne faisait sentir son influence dans le monde des affaires; mais au fond de l'âme des classes moyennes s'agitaient le souvenir tenace de l'oppression autrichienne d'autrefois et la pensée non moins tenace des frères non encore « rachetés ». L'Italien est à la fois sentimental et pratique; M. Herrick l'a très bien noté : les hommes d'État nationalistes songeaient donc de leur côté à la mauvaise frontière septentrionale et au danger de voir l'Autriche s'emparer de la maîtrise de l'Adriatique. Pour M. Herrick, témoin oculaire et perspicace, c'est le torpillage de la *Lusitania* qui mit d'accord les sentimentaux et les pratiques et fit jaillir de toutes les lèvres le cri de : *Fuori i barbari*. Dans tous les cas, ces pages auront la valeur d'un témoignage *de visu et de auditu* pour l'historien anxieux de découvrir les ressorts qui mirent en branle l'opinion publique à cette heure fatidique de la lutte mondiale.

Au mois de juin, notre auteur passa en France et ici il n'eut pas besoin de son flair psychologique pour reconnaître l'unanimité qui animait la nation tout entière. Paris avait encore le calme recueilli et silencieux des premiers jours de la guerre; tous sentaient que l'heure de l'épreuve suprême n'était pas écoulée. En province, M. Herrick visita Senlis, la vallée de la Marne, Reims, Bar-le-Duc; partout, il relève l'application méthodique des féroces doctrines de guerre des Allemands, véritable fondement de la barbarie germanique. Il conclut ainsi : « Plutôt que d'avoir une civilisation « efficiente » au prix qu'a payé l'Allemagne, revenons à l'inefficacité primitive d'un village de

Sicile! » L'individualisme, qui est à la base de la civilisation latine, lui paraît le plus sûr antidote contre le virus du militarisme effréné qui a infecté la race germanique jusqu'aux moelles. E. C.

— Charles WEIMANN. *France et Allemagne. Les deux races* (Paris, Fischbacher, 1918, in-12, XII-339 p.; prix : 3 fr. 50). — Ce livre a été écrit et imprimé il y a trente ans, en 1887, au moment de l'affaire Schnœbelé. L'auteur a pensé que, dans les circonstances présentes, il devait le remettre sous les yeux du public; il l'a fait précéder d'une très courte préface et a signalé un certain nombre d'errata. On trouvera dans le volume un parallèle constant entre la France et l'Allemagne, sans que les défauts de l'âme française soient passés sous silence, sans que les qualités des Allemands soient omises<sup>1</sup>. Beaucoup de citations de l'une et l'autre littérature, des observations sur les deux langues, des souvenirs historiques, des anecdotes, le tout un peu pêle-mêle, bien que groupé en trois livres, dont les titres sont empruntés au cours classique de psychologie : les sentiments, l'intelligence, la volonté. L'auteur nous apprend qu'il est de Mulhouse et secrétaire général de la Fédération des Sociétés alsaciennes-lorraines de France et des colonies : il ne touche pourtant point à la question d'Alsace-Lorraine. C. Pf.

#### LA GUERRE.

— *Le mémoire du prince LICHNOWSKY. Texte complet et commentaire* (Paris, Payot. Collection des « Études de la guerre publiées sous la direction de René Puaux », cahiers 11-12; pages 907-1032 du tome I<sup>er</sup>; prix : 3 fr.). — Dans le monde entier, il n'est sans doute personne qui, étudiant les origines de la guerre actuelle, n'ait connu, au moins dans ses parties essentielles, le mémoire écrit par le dernier ambassadeur d'Allemagne auprès du gouvernement britannique pour justifier sa propre conduite pendant les années 1912-1914 et montrer les fautes commises par la diplomatie impériale. En France, la traduction intégrale, publiée par le *Journal des Débats*, a déjà porté ce texte important à la connaissance de tous ceux qui veulent savoir et comprendre. Il était nécessaire qu'elle fût rééditée sous une forme plus durable et plus maniable qu'une feuille de journal; c'est le service qu'a rendu M. René Puaux. Il s'est d'abord un peu trop hâté de faire paraître sa brochure; puis, quand il eut sous les yeux le texte original

1. M. Weimann insiste beaucoup sur une théorie qu'il emprunte à la *Kulturgeschichte* de Julius Scherr. Les Allemands ne descendraient point des anciens Germains nobles ou libres — ceux-ci auraient formé les aristocraties militaires des pays latins — mais des Germains de condition inférieure, lides ou esclaves. Cette théorie me paraît entièrement fautive; les seigneurs féodaux français ne sont pas les descendants des conquérants germains, comme l'avait jadis voulu Montesquieu.

et complet du Mémoire, il reprit sa traduction, ajouta quelques passages omis en premier lieu (sur Sir A. Nicholson, Sir W. O. Tyrrell, Bismarck), supprima deux paragraphes (p. 336-337), corrigea nombre de menues erreurs. Ces changements ont imposé au Mémoire une pagination nouvelle : pages 909-965. Le reste n'a pas été revu avec le même soin. On retrouvera, page 971, cette tournure si peu française : « Combien les plaintes du prince sont mal fondées... est démontré... » ; la traduction : *oh! si tacuisses*, par : « oh! si je m'étais tu! » (p. 1001). Ces taches légères, et qu'il sera facile de faire disparaître dans un nouveau tirage, n'affaiblissent en rien le puissant intérêt du Mémoire. Sans doute, c'est un plaidoyer plus qu'une page d'histoire, et le prince n'a pas résolu toutes les énigmes posées par la conduite des empires centraux à la veille de la guerre. On en retiendra en tout cas cette affirmation, qui ne saurait être contestée, que l'ambassadeur a été souvent tenu dans l'ignorance des véritables intentions de son propre gouvernement parce qu'on le savait tout acquis à une politique de conciliation avec l'Angleterre. Il permet à tout le moins de saisir sur le vif l'action tortueuse de l'empereur et de ses ministres, tiraillés par des conflits intimes et des influences contradictoires.

Dans l'édition Puaux, le texte du Mémoire est suivi d'un utile cortège de pièces annexes : analyse des discours prononcés au Reichstag, le 16 mars 1918, par les ennemis politiques de l'ambassadeur disgracié et en particulier par M. von Payer, vice-chancelier de l'Empire ; une lettre de M. von Jagow (20 mars) tendant au même but ; un article du *Temps* (29 mars) en réponse aux critiques de M. von Jagow ; un article de M. Théodore Wolff, rédacteur en chef du *Berliner Tageblatt* (25 mars), qui, avec toutes les précautions nécessaires envers la censure, entreprend d'expliquer, sinon de justifier, l'attitude du prince. La dernière de ces pièces annexes est une lettre de M. Mulhon au chancelier de l'Empire (7 mai 1917) ; cette lettre, qui a produit, elle aussi, une profonde impression, ne se rattache au Mémoire du prince que par un lien assez lâche ; mais il est bon qu'elle soit versée au dossier formé par des Allemands contre la politique allemande. — Ch. B.

— A. ZWENDELAAR, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles. *Principes de guerre* (Bruxelles et Paris, G. Van Oest, 1918, in-16, 39 p. ; prix : 1 fr.). — Ce n'est pas un « traité de tactique », mais un modeste opuscule destiné à perfectionner des gradés, que les nécessités du moment ont pu faire nommer, alors qu'ils avaient reçu seulement une instruction sommaire. L'auteur s'occupe successivement des sujets suivants : l'influence de la volonté sur la poursuite d'une opération tactique, quels qu'en soient les objets et les périls, les effets d'une discipline raisonnée, les divers problèmes que suscite la morphologie d'un terrain, les qualités que doit acquérir un bon chef. Il insiste enfin sur ces principes, si lumineusement appliqués par Napoléon : 1° il faut vouloir fortement et dès le début imposer son plan, afin d'ébranler

la volonté ennemie; 2° l'économie des forces doit être judicieusement proportionnée au but; 3° la poursuite immédiate du succès donne seule le bénéfice de la victoire qui, sans elle, reste stérile. — Ch. D.

— *Pages actuelles, 1914-1918* (Paris, Bloud et Gay; suite). — N°s 115-116. Abbé Eugène GRISELLE. Syriens et Chaldéens; leur martyre, leurs espérances (d'après des mémoires communiqués par Mgr Manna, évêque de Van en Arménie; un rapport de M. Abel Zayia, missionnaire lazarisite, sur les événements de Perse, 1914-1915; un journal des troubles d'Ourmiah rédigé par des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, de janvier à mai 1915; une conférence du Dr H. de Brun sur les ressources de la Syrie et ce qu'elle vaudrait sous une administration probe, active et intelligente. En appendice, l'auteur analyse un mémoire du sieur Michel sur un voyage qu'il fit en Perse en qualité d'envoyé extraordinaire de Louis XIV dans les années 1706-1709). Ch. B.

— *Pages d'histoire, 1914-1917* (Paris, Berger-Levrault; suite). — N° 144 : *Les communiqués officiels depuis la déclaration de la guerre. XXXII : Juillet 1917.* — N° 145. *Les pourparlers diplomatiques, 1913-1917.* Tome XIII : *Le Livre blanc grec* (contient soixante-dix-sept documents traduits en français; le n° 1 est le Protocole relatif à la conclusion d'un traité d'alliance entre la Grèce et la Serbie, signé le 22 avril-5 mai 1913; le n° 77 est un télégramme où M. A. Naoum, ministre de Grèce à Sofia, renseigne M. Zaïmis, ministre des Affaires étrangères à Athènes, sur les excès commis par les Bulgares dans la Macédoine orientale, 14 juin 1917). Ch. B.

— Raoul ALLIER. *Les Allemands à Saint-Dié, 27 août-10 septembre 1914.* Préface du général DE LACROIX (Paris, Payot, 1918, in-16, xvi-297 p. avec 15 cartes, plans et fac-similés; prix : 4 fr. 50). — Parmi les défenseurs de Saint-Dié lors de l'attaque allemande se trouvait le sous-lieutenant Roger Allier, du 11<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins; il se battit, le 29 août 1914, au passage à niveau des Tiges et tomba blessé aux deux jambes. Pendant vingt-quatre heures, il fut abandonné à l'ambulance sans aucun soin. Le dimanche 30 août, il était déposé sur une voiture qui allait partir pour l'Alsace; et, longtemps après, le père devait retrouver le corps de son fils qui gisait dans une tombe commune, le crâne fracassé. Dans un volume émouvant en mémoire de son fils, l'un des plus beaux « livres de guerre » où nous est dépeinte l'âme de cette glorieuse génération qui s'est sacrifiée pour la patrie, M. Raoul Allier avait déjà touché aux événements dont Saint-Dié fut le théâtre à la fin d'août; mais il a poursuivi son enquête avec un soin méticuleux, il a interrogé tous les témoins, il s'est fait communiquer les « journaux » écrits par un certain nombre d'habitants et, en soumettant tous ces documents à une critique rigou-

1. Ce livre (in-8°, 317 p.) a été écrit « pour la famille et pour les amis ».



reuse, en éliminant avec scrupule tous les « on-dit », en ayant, selon l'expression du général de Lacroix, « pour fil conducteur sa conscience », il a composé ce nouveau volume, où il suit jour par jour, heure par heure, les faits tragiques qui se sont déroulés à Saint-Dié et il établit les responsabilités. Dans un chapitre préliminaire, il démontre par toute une série de preuves que les Allemands sont les auteurs responsables de la lutte présente et que, bien avant la déclaration de guerre du 4 août, ils avaient violé la frontière des Vosges. Puis, après avoir décrit la situation de Saint-Dié dans les journées du 20 au 26 août, au moment où nos troupes se retiraient de l'Alsace, il en arrive à l'entrée des Allemands dans la petite ville, le 27 août; il rappelle qu'ils se sont servis, dans la rue Thurin, de civils comme de boucliers, que deux de ceux-ci ont été tués, que le lieutenant Eherlein fit placer deux paysans français sur des chaises au milieu de la rue d'Alsace où se continuait le combat. Il donne en appendice l'article des *Münchener neueste Nachrichten*, où cet officier, dont le nom passera à la postérité, se vante, comme d'un exploit original, de ce crime contre le droit des gens. Il nous dit aussi toutes les persécutions auxquelles la ville fut en butte, après que les Français se furent retirés, le feu mis au faubourg de La Bolle, les corvées pénibles imposées aux habitants, les réquisitions et les pillages jusque dans les hôpitaux ou dans le temple où le calice de la communion fut emporté. Mais l'espérance des Dédations reste « irréductible » : le 10 septembre, les Allemands s'en vont et repassent le col des Vosges; la bataille de la Marne, qui se livre à ce moment, les fait reculer sur tout leur front. L'ouvrage de M. Raoul Allier est un exposé sincère et impartial de ces faits; ce n'est pas un réquisitoire, c'est un chapitre d'histoire. C. Fr.

— Émile HENRIOT. *Carnet d'un dragon dans les tranchées* (Paris, Hachette et C<sup>ie</sup>, 1918, in-16, 249 p.; prix : 3 fr. 50; dans la collection « Mémoires et récits de guerre »). — M. Émile Henriot, qui était exempt du service militaire, a réussi à s'engager dans les dragons en février 1915; de février à juin, il a fait son apprentissage militaire à Niort; de juin à septembre, il s'est trouvé en Lorraine et a pris les tranchées dans les forêts de Modon ou de Parroy, lui, le dragon; fin septembre, il a espéré prendre part à la grande attaque en Champagne et poursuivre au loin l'ennemi, au galop de son cheval; il est au bivouac pendant que les fantassins essaient de percer la ligne allemande; mais hélas! le concours de la cavalerie devient inutile, et Henriot, promu brigadier, est envoyé avec son régiment en Alsace, où il reprend les tranchées au Langelittenhagen. Au mois de mai 1916, où s'arrête son récit, il n'avait pas encore tiré, au bout de onze mois de front, un seul coup de fusil! Que nous raconte-t-il donc dans ce volume compact? Lui-même va nous le dire : « On ne voit de loin », écrit-il, « que les obus, la bataille, la souffrance physique étalée dans les hôpitaux. Tout cela, c'est la souffrance exceptionnelle. Celle de tous les jours, de toutes les minutes, de tous les instants, ne la connaissent que ceux

qui l'ont subie, ayant fait la guerre. Et ce n'est pas la médiocre littérature de guerre qu'on sert en tranches dans les journaux et les livres, héroïsme à bon marché, fantaisies brillantes, descriptions plaquées de l'existence du « poilu », qui peut aider à faire voir ce qu'est en réalité notre vie, notre humble vie de tous les jours, si pauvre au fond, si vide, si pesante... Souvent, je rêve d'un journal de guerre, scrupuleusement tenu, au jour le jour, et disant tout ce qui se passe dans un cœur et une tête d'homme au front, montrant dans sa répétition exacte et monotone ce qu'est la vie de combattants partagée entre le cantonnement de repos, où ils ne se reposent pas, et les premières lignes; où ils ne se battent pas. » C'est ce journal de guerre que M. Henriot nous donne; il y est question des corvées de tous les jours, du pansage des chevaux, de l'astiquage des cuirs et des effets d'équipement, des revues de chaussures et de linges, de la chaleur et du froid, de la poussière, du gel et de la pluie qui pénètre les lourds manteaux. Toute la réalité est notée avec une rare acuité de vision; les petites phrases, souvent sans verbe, mais où le détail est accumulé, donnent au récit une intensité très grande de vie. L'extraordinaire est que cette existence, sans incident marqué, et dont chaque jour a amené ses ennuis et ses peines, ait pu se continuer si longtemps, et M. Henriot nous permettra bien d'exprimer notre admiration aux cavaliers pour leur endurance; l'extraordinaire aussi est que, sans aucun récit de bataille, sans considérations stratégiques ou tactiques, sans réflexions sur les causes de la lutte gigantesque ou sans injures à l'ennemi, M. Henriot ait écrit un livre de guerre non seulement très vivant, mais qui doit compter parmi les plus émouvants. C. PF.

— Général MALLETERRE. *Les campagnes de 1915* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, in-12, 306 p. avec 28 cartes dont 2 hors-texte; prix : 4 fr.). — Ce livre inaugure toute une série qui comprendra chaque année de guerre. L'auteur a groupé les études qu'il avait publiées dans le *Temps*, la *Revue des Deux Mondes* et la *Nouvelle Revue*. Il considère les faits dans l'ordre diplomatique comme dans l'ordre militaire et décrit les événements qui se sont passés sur tous les fronts, y compris la guerre coloniale et maritime. Avec 1915, ces deux nouvelles « méthodes tactiques », la tranchée et le canon lourd, s'imposent à tous les belligérants. Malheureusement pour l'Entente, « le grand recul du front russe, l'infructueuse expédition des Dardanelles, l'écrasement de la Serbie, l'échec de la diplomatie alliée aux Balkans se succédèrent pendant que le front occidental demeurait stationnaire, malgré les attaques successives que tentaient les Français ». Dans ce résumé, comme dans ses autres ouvrages, le général Mallerterre s'exprime toujours avec la fermeté et la précision qui restent ses qualités maîtresses. Ch. D.

— Paul DUBRULLE. *Mon régiment dans la fournaise de Verdun et dans la bataille de la Somme*. Impressions de guerre d'un prêtre-

soldat. Préface d'Henry BORDEAUX (Paris, Plon-Nourrit, 1917, in-12, 317 p.; prix : 3 fr. 50). — Un « enfant du Nord », après avoir « donné son cœur à Dieu », met non seulement sa vie au service de la patrie, mais encore, en faisant appel à sa culture et à toutes les ressources de son intelligence, exprime dans un langage, dont la concision n'en fait pas moins tressaillir les âmes, les diverses impressions qu'éprouvent au combat une section, une compagnie, un régiment. C'est un « kaléidoscope » sanglant, mais combien riche en leçons et combien générateur d'énergies patriotiques, qui passe devant les yeux. Qu'il s'agisse de « la barrière de poitrines qui arrêtaient le flot déferlant des Boches » entre la croupe d'Haudiomont et la Meuse, de l'émouvante visite de Joffre, qui décore le drapeau du 8<sup>e</sup>, de la vie monotone dans le calme secteur de Paissy, qu'il soit question de l'encerclement de Comblès, de la progression vers Sailly-Sallisel et de toutes les souffrances de ses camarades, sur ces champs de bataille de Picardie avides de sang humain à toutes les époques de l'Histoire, Paul Dubrulle décrit à merveille l'état moral du soldat, ses douleurs, ses angoisses et ses espérances. Ce chroniqueur de la servitude et de la grandeur d'un corps d'élite n'est pas vainement tombé, le 16 avril 1917, car son ouvrage posthume, qui révèle le sens des visions concrètes, reste un des modèles du genre.

Ch. D.

— Marcel DUPONT. *En campagne. L'attente. Impressions d'un officier de légère, 1915-1917* (Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-16, 345 p.; prix : 3 fr. 50). — Le nouveau volume du remarquable peintre militaire qu'est M. Dupont se rapporte surtout aux combats sous Verdun. Il ne raconte pas la sublime épopée; il en esquisse quelques épisodes perdus dans l'immensité de la bataille, mais avec quel art simple et pénétrant! Avec quelle finesse il analyse ses pensées et ses sensations au milieu du danger; comme il sait faire admirer le courage, le dévouement de ses hommes! Cavalier condamné à la vie immobile des tranchées, il est dans l'attente du moment où la guerre de mouvement redeviendra possible; mais il comprend, surtout après les dures batailles de l'Artois, que ce moment est encore fort éloigné. « Nous passerons », dit-il (ch. I, 24 septembre 1915) dans une phrase volontairement inachevée, mais dont le sens est clair, « quand notre matériel sera en état de lutter avec celui de l'ennemi. » L'Allemagne, qui voulait cette guerre, avait pris toutes ses mesures pour la faire courte et triomphante; son industrie était prête comme son armée. Pour la France et plus encore pour ses alliés, il fallut d'abord gagner du temps; une industrie ne s'improvise pas plus qu'une armée. Quant au dénouement espéré, y touchons-nous?

Ch. B.

— Henry RUFFIN et André TUDESQ. *Notre camarade Tommy. Offensives anglaises de janvier à juin 1917*. Préface de M. Arthur BALFOUR (Paris, Hachette, 1917, in-16, 241 p. et 2 cartes; prix : 3 fr. 50; dans la collection « Mémoires et récits de guerre »). — M. Henry Ruf-

fin est correspondant de guerre de « l'agence Havas », M. André Tudesq du « Journal » ; ils ont suivi les opérations sur le front anglais dans le premier semestre de 1917. Dans les deux premiers mois de l'année, les communiqués portent en général ces mentions : « Rien à signaler. — Nuit calme sur le front. — Pas de changement. » Mais, en réalité, il se passe beaucoup de choses quand rien ne se passe ; et nos correspondants nous disent quelles sont ces choses : raids d'avions sur les lignes ennemies, coups de main, capture de prisonniers, série de petites offensives précédées de minutieuses préparations. Mars fut « la saison des délivrances ». C'est l'époque du fameux repli Hindenburg. Les Tommies entrent à Grandcourt et à Miraumont ; à leur suite, nos deux écrivains sont dans Péronne et sur le Mont-Saint-Quentin, dans Bapaume, dans Nesle, d'où les Allemands ont enlevé un grand nombre de jeunes filles et de femmes. Les ennemis ont écrit sur les murs « au revoir » et ils sont en effet revenus, à l'heure où nous écrivons ce compte-rendu ; mais, sans doute, ils en seront de nouveau prochainement chassés. Avril, mai, juin 1917 furent « la saison des grandes offensives » : l'offensive de l'Artois qui donne aux Alliés la crête de Vimy et les mène à Liévin, presque aux portes de Lens, et, plus au sud, presque aux portes de Saint-Quentin ; l'offensive des Flandres qui, par la conquête de Messines et Wytschaete, élargit le rayon autour d'Ypres. Ici, à la date du 8 juin 1917, s'arrête brusquement le récit. Nous avons lu avec émotion ces pages, tout ensemble précises comme un procès-verbal et vibrantes de l'impression fraîche, et nous nous associons à tous les éloges données à « notre camarade Tommy », le héros anglais, écossais, irlandais, canadien, australien, néo-zélandais, défendant sur la Somme et l'Yser la cause même de la liberté et de la civilisation. C. PF.

— Lieutenant Marcel ÉTÉVÉ. *Lettres d'un combattant, août 1914-juillet 1916*. Préface de M. Paul DUPUY (Paris, Hachette, 1917, in-16, xx-249 p.; prix : 3 fr. 50; dans la collection « Mémoires et récits de guerre »). — Marcel Étévé était élève de l'École normale supérieure et passait son agrégation au moment où la guerre éclata. Jeune homme des plus distingués, nourri de la moelle des classiques, suivant avec passion le mouvement littéraire contemporain, musicien consommé et compositeur de talent — il avait écrit la musique de scène pour un acte représenté à la Comédie française — il partit pour faire son apprentissage militaire à Toulouse, car il n'avait pas encore fait son service. Le 1<sup>er</sup> janvier 1915, il fut nommé sous-lieutenant et, au mois d'avril, il se trouvait au front. Le 20 juillet 1916, il était tué à Estrées, lors de l'attaque de la Somme. Or, à Toulouse et pendant les quinze mois qu'il fit campagne, il écrivit presque tous les jours les lettres les plus touchantes à la mère qui l'avait élevé avec tant de sollicitude et dont il était l'orgueil ; il adressa aussi d'aimables billets à des camarades d'école et à diverses personnes. On a eu mille fois raison de réunir ces lettres familières, écrites sans aucune prétention, sou-



vent dans les tranchées, alors que la canonnade faisait rage; elles attestent un grand talent littéraire et nous dévoilent une très belle âme. A sa mère, il ouvre tous les sentiments de son cœur et il trouve, pour la rassurer, des mots d'une charmante câlinerie; avec ses amis, il plaisante de la façon la plus agréable, mais il laisse deviner sous le badinage les pensées sérieuses qui se présentent à son esprit et la conscience avec laquelle il remplit tous ses devoirs de soldat et d'officier. Ces lettres exquises, dont l'auteur ne pouvait se douter qu'un jour elles seraient publiées, sont le plus précieux des documents. Elles nous renseignent sur les goûts littéraires et artistiques et sur les sentiments de la génération qui se levait en 1914. Étévé lit beaucoup au fond de sa cagna et il porte sur les livres qui lui tombent sous la main des jugements tout spontanés, un peu à l'emporte-pièce. Entouré des plus grands périls, sans cesse en danger de mort, bien décidé au sacrifice, s'il est nécessaire, il demeure fidèle aux convictions de sa vie, à l'esprit laïque. Comme l'écrit dans sa belle préface M. Paul Dupuy, qui l'a beaucoup connu, « il s'est trouvé très naturellement, et sans le secours d'aucune foi religieuse, égal aux devoirs les plus redoutables ». Mais surtout la lecture de cette correspondance donnera aux historiens la sensation toute fraîche, l'impression immédiate de cette lutte gigantesque, de l'effort continu qu'elle exige des hommes et des officiers, de la manière dont ils s'instruisent et s'entraînent quand ils sont au « repos », des misères dont ils souffrent dans les tranchées, de la constance stoïque avec laquelle ils supportent les bombardements les plus violents, de l'élan avec lequel ils montent à l'assaut, du courage avec lequel ils meurent. Certainement ces historiens ne sauront trouver des termes assez forts pour exprimer leur admiration et leur reconnaissance pour ces jeunes gens d'élite qui ont été fauchés au moment même où ils entraient dans la vie et qui se sont dévoués, pour qu'après eux l'humanité ne connût plus pareilles horreurs.

C. PF.

— René MERCIER. *Nancy bombardée*. Préface de G. SIMON; avant-propos de H. TERQUEM (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1918, in-12, XXIII-246 p.; prix : 4 fr. 50). — M. René Mercier nous a dit naguère comment, en septembre 1914, Nancy fut sauvée (voir *Rev. histor.*, t. CXXVI, p. 135). Il nous raconte, dans le nouveau volume, les nombreux bombardements — par avions ou par pièce à longue portée — qu'essuya la ville depuis le jour de l'an 1916, où, pour la première fois, elle fut atteinte par un canon monstre, jusqu'au début de 1918. Il indique le nombre des victimes que fit chacun des attentats des Teutons; il fait allusion aux dégâts matériels causés à la cité, mais il n'a pu tout dire encore. L'historien futur de Nancy prononcera les noms de ceux qui périrent; il soulignera sur un plan de la ville les maisons détruites ou endommagées, montrant les points de chute des obus ou des bombes. Mais ce que cet historien trouvera dans le volume de M. Mercier et ce que peut-être il aurait eu peine à se représenter, c'est

l'image même de la cité sous la mitraille, c'est l'attitude de ses habitants, les propos qu'ils tinrent, les imprudences qu'ils commirent en se montrant dans la rue au moment du danger, l'existence qu'ils s'arrangèrent dans les caves, les raisonnements qu'ils firent sur la portée et l'usure du canon, les légendes qui se formèrent. M. Mercier nous donne une impression très nette de toutes ces choses; il écrit ses souvenirs sans la moindre déclamation, avec une bonne humeur charmante, en gardant le sourire : *Keep smiling*, telle est l'épigraphe de son livre. Pourtant cet homme, qui parle avec une pointe d'ironie des obus et bombes qui éclatent, a fait souvent composer et tirer le journal qu'il dirige dans le fracas des explosions; et, si son récit s'était prolongé jusqu'au mois de février 1918, il aurait dû nous dire que la maison de l'*Est républicain* fut à moitié détruite et que la feuille parut quand même le lendemain à l'heure ordinaire. Le maire de la ville, M. G. Simon; qu'on a toujours vu au danger, rend hommage dans la préface à l'excellente tenue des Nancéiens; le maire de Dunkerque, M. H. Terquem, d'origine lorraine, esquisse un parallèle de Nancy et de Dunkerque; celle-ci comme celle-là a connu les bombardements aériens et, dès le 25 août 1915, elle a été atteinte par les projectiles d'un canon placé à trente-six kilomètres de distance; mais Dunkerque est en plus bombardée par mer : *per cælum, per mare, per terram*.

Paris a eu le 23 mars 1918 son premier bombardement par un canon monstre, à 120 kilomètres, après avoir déjà eu à plusieurs reprises la visite des avions. Que les Parisiens lisent le livre de M. Mercier; ils en tireront plus d'une leçon utile; ils y trouveront aussi du réconfort et un exemple à imiter.

C. Pr.

— Charles LE GOFFIC. *Steenstraete. Un deuxième chapitre de l'histoire des fusiliers marins, 10 novembre 1914-20 janvier 1915* (Paris, Plon, 1917, in-16, 309 p. avec 2 cartes et 14 gravures; prix : 3 fr. 50). — On sait l'étourdissant succès du premier chapitre, *Dixmude*, dont nous avons rendu compte (*Rev. histor.*, t. CXIX, p. 193). Si Dixmude, dans l'enfer des Flandres, fut « le cercle de feu », Steenstraete fut « le cercle de boue ». Et l'on sait assez que dans cette guerre le plus redoutable ennemi, pire que la mitraille, pire que le feu roulant de l'artillerie à calibre énorme, pire que l'Allemand même, a parfois été la boue (cf. le ch. VII, p. 133 à 160, *Dans le cloaque*), montant parfois, en certains endroits formant poche, jusqu'à la ceinture. Mais les « demoiselles aux pompons rouges », qui défilent les shrapnells, défilent aussi la glaise humide et glissante, la vase fétide et envahissante, la mortelle fange glacée dont certains ne purent pourtant se désengluier. Par la puissance de ce tableau, comme par la documentation abondante et précise, le deuxième tome de M. Ch. Le Goffic constitue une précieuse contribution à l'histoire de la bataille de l'Yser, telle qu'on pourra l'écrire beaucoup plus tard. Son inlassable activité nous annonce d'ailleurs un troisième chapitre,

*Saint-Georges de Nieuport, suite et fin de l'histoire des fusiliers marins, l'invincible phalange.* Au moment où un ennemi forcené frappe à nouveau sur la route de Calais, l'intérêt tragique de cette évocation glorieuse, s'accroît encore, s'il est possible.

Il y a moins de notes au bas des pages que dans le tome précédent; mais un appendice apporte quelques textes de première main. Les cartes sont excellentes.

R. L.-G.

— Charles LE GOFFIC. *La guerre qui passe* (Paris, Bloud et Gay, 1918, in-8°, 383 p.; prix : 3 fr. 50). — Recueil de brefs articles (en tout cinquante-trois) qui ont paru dans des journaux ou dans des revues et qui méritaient de ne pas tomber dans l'oubli. Tous, sauf les deux ou trois premiers, se rapportent à la présente guerre; ils sont groupés en quatre sections : 1° paysages (dont la plume prestigieuse de l'auteur a marqué certains, comme ceux de l'Yser et de Saint-Gond, de traits inoubliables); 2° figures de soldats (Galliéni, le commandant Delage), de poètes (Charles de Pomairols) et de romanciers (Johannès Jørgensen); 3° récits (souvenirs de Cronstadt, les espions de Champagne, la surprise de Villeseneux, etc.); 4° impressions (le folklore des tranchées et les légendes de l'arrière, le culte de Jeanne d'Arc, le blocus sous-marin, etc.). Nous retrouvons les fusiliers marins, chers au cœur de M. Le Goffic, et qu'il a su nous faire aimer autant qu'admirer; mais avec lui on s'élève sans effort au-dessus des faits parti-culiers, et ce n'est certes pas sans intention qu'au début de son livre comme à la fin il pose, sans appuyer, un des plus redoutables problèmes de l'après-guerre, celui de la repopulation.

Ch. B.

— René BENJAMIN. *Les rapatriés* (Paris, Berger-Levrault, in-16 carré, 63 p.; prix : 1 fr. 50). — R. Benjamin est l'heureux auteur du *Gaspard* qui a eu un si vif succès. Il a été le témoin à Évian de l'arrivée de Français qui quittaient les pays occupés par l'ennemi pour se réfugier dans la France libre; ce sont ces Français qu'on appelle d'un mot impropre les « rapatriés ». Il nous décrit, avec un puissant relief, dans ces pages émouvantes, les misères que ces malheureux, prêtres, vieillards, femmes, enfants, ont souffertes sous le joug allemand, mais aussi leur joie de se sentir délivrer après de si cruelles souffrances. Pages à lire.

C. PF.

— Benjamin VALLOTTON. *Les loups* (Paris, Payot et Cie, 1918, in-16; prix : 4 fr. 50). — Les loups, ce sont ceux qui persécutent l'Alsace depuis quarante-sept ans et tiennent la Pologne sous le joug, ceux qui, vêtus de gris, ont violé la neutralité de la Belgique, ravagé nos provinces du Nord, assassiné les arbres et rendu chauve le sol à Las-signy, à Ham, à Péronne. M. Vallotton leur crie à la face, avec une véritable éloquence, l'indignation qui jaillit de son cœur. De belles pages, un délicieux conte de Noël alsacien sur les cloches de Rixwill-ler. Ne cherchez pas ce nom dans un dictionnaire topographique; mais puissent revenir, semblables à celles de Rixwiller, toutes les cloches

d'Alsace dont les Prussiens se sont emparés; puissent-elles sonner à pleine volée la victoire française!

C. Pr.

— Marie DE ROUX. *Le défaitisme et les manœuvres pro-allemandes, 1914-1917* (Paris, Nouvelle librairie nationale, 1918, in-16, 128 p.; prix : 1 fr. 80). — Précis très sobre des tentatives allemandes pour amener en France un mouvement pacifiste accentué. Les faits sont placés à leur date dans le cadre des événements diplomatiques et militaires. Mais il manque encore des documents pour mettre en pleine lumière ces manœuvres et le recul du temps pour exposer de la façon la plus impartiale les différentes affaires dont la justice a été ou est saisie en France.

M. R.

— Édouard DRIAULT. *Pas de paix durable sans la barrière du Rhin* (Paris, Floury, 1917, in-8°, 56 p. et 11 cartes; prix : 0 fr. 60). — Edmond LASKINE. *La démocratie française et le Rhin* (Paris, Floury, 1917, in-8°, 128 p.; prix : 1 fr.). — L'histoire, la sécurité de la France, les libertés du monde exigent que par le prochain traité de paix la France s'étende jusqu'au Rhin ou du moins que l'influence française s'établisse sur la rive gauche du fleuve : telle est la thèse développée avec habileté et à l'aide de graphiques par M. Driault. Nous aurions souhaité qu'il eût indiqué plus nettement lequel des deux partis, annexion pure et simple ou zone d'influence, il adopte. Le lecteur reste indécis sur la pensée dernière de l'auteur. A la fin de l'étude, une bibliographie, dressée par M. Laskine, des ouvrages français sur la question rend service. — C'est depuis 1813 seulement que l'Allemagne aurait découvert, à la suite d'Arndt, que le Rhin était fleuve d'Allemagne et non frontière de l'Allemagne, — *der Rhein, Deutschlands Strom, aber nicht Deutschlands Grenze*. Cette thèse, que M. Laskine répète à deux reprises (p. 9 et 30), n'est pas entièrement juste : le mot d'Arndt n'aurait présenté aucun sens en 1789, alors qu'existaient les électors de Cologne, de Mayence et de Trèves; en 1813, il devenait pour les Allemands un programme, et ils l'ont répété de 1815 à 1870 pour revendiquer l'Alsace. M. Laskine veut ensuite démontrer que toujours les socialistes français, Anacharsis Cloots, qui était du reste de Clèves, dès lors ville prussienne, les conventionnels, et, à une époque plus récente, P.-J. Proudhon, Louis Blanc, Armand Barbès, Auguste Blanqui, Edgar Quinet, ont été partisans de la réunion à la France de toute la rive gauche du Rhin. Peut-être ces hommes n'ont-ils pas tous droit à l'épithète « socialiste », du moins leurs idées sociales présentent-elles de grandes variantes. Les citations éparses que M. Laskine a tirées de leurs œuvres sont intéressantes et chaque passage s'explique par la date où il a été écrit; mais M. Laskine n'a-t-il pas lui-même fait de tous ces morceaux détachés un système cohérent? Et a-t-il le droit de donner ce système comme l'expression même de la doctrine socialiste française? C'est aux socialistes et non à nous de répondre à cette question, et nous avons bien l'idée qu'ils répondront par la négative.



M. Laskine a bien aussi cette idée, comme le prouvent les adjurations qu'il fait au parti, en l'invitant « à choisir entre Metternich et Danton, entre les kaiserlich de 1815 et les sans-culottes de 1793 ». Mais de ce volume un peu incohérent<sup>1</sup> on peut tirer quelques renseignements utiles. M. Laskine connaît bien l'Allemagne; signalons ses pages sur la république neutre de Moresnet, sur le droit français resté en vigueur dans la Prusse rhénane jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1900. Il a lu les nombreux ouvrages de nos démocrates ou socialistes français et le lecteur s'instruira en sa compagnie.

C. PF.

## HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

— Paul-Albert HELMER. *Les menaces allemandes contre la Hollande* (Paris, Les nouvelles de France, 1918, in-12, 46 p.). — En 1912, un ingénieur allemand, Groh, publia à Berlin une brochure intitulée : *Holland deutscher Bundesstaat. Eine mögliche technische Eroberung*; ce qui doit se traduire : « La Hollande État confédéré allemand. Une conquête possible par des moyens techniques. » La thèse soutenue est la suivante : « Le port de Rotterdam fait à celui de Hambourg une grande concurrence qui doit cesser; la Hollande s'est opposée de toutes ses forces à ce que l'empire allemand établisse des droits sur la navigation du Rhin; elle a renoncé en 1911 à fortifier Flessingue, ce qui aurait barré à l'Angleterre l'entrée de l'Escaut; donc sus à la Hollande, à moins qu'elle n'accepte de se mettre sous la domination de l'empire allemand! Les ingénieurs allemands pourront sans trop grande difficulté détourner de la Hollande le cours du Rhin en le dérivant vers l'Ems, de Wesel à Emden; à défaut d'une entreprise aussi colossale, on construirait de Wesel à Emden un simple canal qui servirait de débouché au commerce du fleuve; de toutes façons, la Hollande serait ruinée. » Que cette idée de canal se soit présentée à beaucoup d'esprits en Allemagne, particulièrement depuis 1895, date de l'ouverture du canal de Kiel, M. Helmer le montre par les citations les plus caractéristiques; il ne s'agit donc point là d'un projet chimérique né dans la cervelle d'un pangermaniste. Un entrefilet du *Journal des Débats* du 9 février 1918, expose qu'un Comité s'est réuni récemment à Brême pour examiner le projet d'un canal entre Rhin, Ems, Weser et Elbe, faisant suite au canal de Kiel. Il ne faut pas que la Hollande et les Alliés ignorent le danger.

C. PF.

## HISTOIRE D'ALSACE-LORRAINE.

— Hildebrando ACCIOLY. *A questão da Alsacia-Lorena e o proximo Congresso da paz* (Rio de Janeiro, Imprensa nacional, 1917, in-8°, 44 p.; extrait de la « Revista Americana »). — C'est, dit l'au-

1. Le volume est sans doute un recueil d'articles qui ont été réunis après coup; seuls les derniers chapitres de la page 63 à la page 121 se suivent bien.

teur, une des questions les plus graves que le prochain Congrès de la paix aura à examiner, car l'annexion de 1871 a constitué pendant plus de quarante ans une menace permanente pour la paix européenne. Les représentants des puissances devront donc se préoccuper avant tout de supprimer cette menace. Après avoir bien marqué l'attitude résolument pacifique de la France à la veille de la guerre, l'auteur réfute les arguments linguistiques, ethniques et historiques des annexionnistes allemands. Il donne ensuite un aperçu rapide de l'histoire du Rhin considéré comme frontière naturelle de la France au nord et à l'est. La réunion de l'Alsace à la France fut une « reconquête ». M. Accioly traduit *in extenso* la protestation des députés d'Alsace-Lorraine à l'Assemblée nationale de Bordeaux et celle d'Édouard Teutsch à la séance du Reichstag du 18 février 1874. Il conclut au retour pur et simple des deux provinces à la France; un plébiscite, c'est bon pour un pays qu'on annexe, mais non pas pour un pays qu'on délivre.

Il est réconfortant d'entendre un Latin d'Amérique proclamer la nécessité, non pas seulement pour la France, mais pour le monde entier, de la restauration intégrale du droit. J. R.

— *L'inviolable serment, 1<sup>er</sup> mars 1871-1<sup>er</sup> mars 1918* (publié par le Comité « L'effort de la France et de ses Alliés », in-8°, 48 p.). — On trouvera dans cette très jolie plaquette, embellie encore par un beau dessin de Henri Roger, les discours qui ont été prononcés à la Sorbonne et au théâtre de Bordeaux le 1<sup>er</sup> mars 1918 (cf. *Rev. histor.*, t. CXXVII, p. 411). L'inviolable serment, c'est celui que les députés de l'Alsace et de la Lorraine ont juré, au nom de ces deux pays, le 1<sup>er</sup> mars 1871 : « Vos frères d'Alsace et de Lorraine conserveront à la France absente de leurs foyers une affection filiale jusqu'au jour où elle viendra y reprendre sa place. » Ce serment a été fidèlement tenu, comme l'ont attesté, à quarante-sept années de distance, les orateurs des deux cérémonies du 1<sup>er</sup> mars 1918, comme l'attesteront les représentants que l'Alsace-Lorraine libérée enverra aux Chambres françaises. C. Pr.

— *L'album Zistlin. Dessins de guerre* (Paris, Berger-Levrault, 3<sup>e</sup> fascicule, planches 33 à 48; prix : 3 fr. 50). — Nous avons déjà signalé les deux premiers fascicules (*Rev. histor.*, t. CXXV, p. 389, et t. CXXVI, p. 373). On retrouvera ici la même verve; Guillaume II et le kronprinz, Allemands civils ou militaires y sont caricaturés avec esprit. Nous assistons au déménagement des immigrés obligés de quitter l'Alsace; les malles de Monsieur, celles de Madame surtout sont bondées; légende : « Il est fâcheux, sans doute, d'être obligé de quitter ce beau pays; mais, tout de même, nous en emporterons plus que nous y aurons apporté. » C. Pr.

— Dietrich SCHÄFER. *Das Reichsland* (Berlin, G. Grobe, 1917, in-12, 120 p.; dans la collection « Schriften zur Zeit und Geschichte »). — Ce livre est un curieux document non sur l'Alsace-Lorraine, mais

sur l'esprit des pangermanistes, dont l'auteur, professeur à l'Université de Berlin, est un des plus fougueux représentants. M. Schäfer décrit rapidement le pays, fait des écrivains alsaciens du moyen âge, Otfrid, Gotfrid, Ellenhard, Twinger von Königshofen, des pangermanistes avant la lettre, dénonce l'ambition de la France, qui annexe d'abord un tiers de l'Alsace en 1648, un autre tiers en 1680, le troisième lors de la Révolution. La science du professeur n'est pas toujours sûre. Il persiste à croire qu'Erwin, qui a sculpté l'admirable façade de la cathédrale de Strasbourg, était de Steinbach, au pays de Bade; il n'a pas lu le texte du traité de Munster, puisqu'il affirme que dans la cession à la France ne sont pas compris les quarante villages autour de Haguenau, alors qu'ils sont spécialement abandonnés par l'article 75 du traité (*omnesque pagos et alia quaecumque jura quae a dicta praefectura dependent*), puisqu'il soutient que Wissembourg n'est pas nommé dans l'acte et a été remplacé par Landau, transformation singulière de la phrase exacte : « Dans la Décapole, Landau prit la place de *Mulhouse*. » Il prétend encore que Thionville a été livrée à la France par les Chambres de réunion, alors que cette ville a été cédée par le traité des Pyrénées de 1659 (§ 58). En soutenant plus loin que Ribeauvillé, Riquewihr, Bischwiller ne sont devenus français que lors de la Révolution, au même titre que le comté de Nassau-Sarrewerden ou la principauté de Salm, il prouve qu'il n'entend rien à l'histoire de la réunion de l'Alsace à la France. Mais passons sur la partie historique; la seconde partie, intitulée : « Sous la domination allemande », est de beaucoup la plus intéressante et elle nous a réjoui. Après avoir proclamé que l'Alsace était un pays foncièrement allemand — *urdeutsch* — le docteur Schäfer reconnaît que les tentatives faites de 1871 à 1914 pour l'assimiler à l'Allemagne n'ont point eu de résultat satisfaisant. Le discours de Deutsch du 18 février 1874, dont il attribue la rédaction à Gambetta et la traduction à Sonnemann, l'élection unanime de députés protestataires en 1887 et même, après le vote de la constitution de 1911 et l'échec aux élections du parti nationaliste par suite de l'alliance des socialistes et des pangermanistes, l'attitude des deux Chambres alsaciennes lors de l'affaire de Saverne, le refus de tous les députés alsaciens au Reichstag de voter le 30 juin 1913 la contribution extraordinaire de guerre sont pour lui des symptômes des vrais sentiments des Alsaciens. Les Allemands citent volontiers quelques Alsaciens ralliés, Pétri, Hackenschmidt, Schneegans, Eckbrecht comte de Dürckheim, Lienhard; mais ces gens ne représentent pas, dit Schäfer, la pensée foncière du pays. De l'échec du germanisme, le professeur de Berlin recherche les causes; il en accuse successivement les notables Alsaciens, surtout les industriels, le clergé catholique, les bonnes sœurs qui tiennent les pensionnats, les gouverneurs d'Alsace sans exception — Manteuffel surtout — la constitution du 26 mai 1911, le docteur Bucher, l'abbé Wetterlé, tous ceux qui, selon lui, sont de tristes échantillons de la « double culture » allemande

et française. Il indique en conclusion les remèdes : l'Alsace comme la Pologne doit être asservie à l'Allemagne; on lui doit refuser tous les droits d'un État allemand indépendant. Je souhaite de tout cœur que ce livre de propagande soit lu par les Alsaciens et les Lorrains annexés; ils sauront clairement ce qui les attend dans le cas où triompherait l'Allemagne; ils souhaiteront avec d'autant plus d'ardeur la victoire de la France — de la France libératrice.

C. Pr.

— LUJO BRENTANO. *Elsässer Erinnerungen* (Berlin, Erich Reiss, 1917, in-8°, 157 p.). — Lujó Brentano, neveu du poète Clément Brentano, arriva à Strasbourg au printemps de 1882 comme professeur, à la Faculté de droit, de la chaire d'économie politique, dans laquelle il succéda à Schmoller, et il y demeura six années, jusqu'à la fin de 1887. Il nous raconte dans ce volume ses souvenirs d'Alsace; on y trouvera quelques pages assez amusantes, par exemple celles sur les diners du gouverneur Manteuffel, sur une visite au couvent des trappistes d'Oelenberg, sur les débuts d'Althoff, qui devait devenir plus tard le dictateur tout-puissant des universités prussiennes et même allemandes. Mais, ce qui nous intéresse surtout, ce sont les sentiments de ces professeurs allemands à l'égard de la population alsacienne. Oh! il ne les dissimule pas. Le gouvernement allemand commit, selon lui, une très grande faute en n'annexant pas l'Alsace à la Prusse : si l'Alsace est devenue française, c'est qu'elle était, depuis la Révolution, incorporée à un grand État où les qualités de ses habitants se sont épanouies dans l'armée, dans l'administration, dans tous les hauts emplois; si le pays était devenu prussien en 1871, les Alsaciens se seraient mis en foule à son service et seraient devenus bien vite des Allemands! M. Brentano ne se demande pas si entre la France et la Prusse il n'y a pas quelques légères différences, si l'Alsacien se serait accommodé de l'esprit bureaucratique et autoritaire de la Prusse, de la morgue de ses hobereaux, alors qu'il fut gagné par l'esprit démocratique, la politesse exquise et le charme de la France. Brentano naturellement est mécontent, comme Schäfer, de la conduite des autorités allemandes en Alsace; il les accuse de mollesse; il dit pis que pendre du maire allemand Stempel et même de l'ancien questeur de l'Université Schrickler et tout naturellement de Manteuffel. Lors de son séjour en Alsace, il se montra très cassant dans la direction du *Deutscher Kunstverein*, qui s'opposa à la *Société des amis des arts*; c'est lui qui provoqua le livre du jeune Heinrich Herkner, fils d'un fabricant de Bohême, contre les industriels de Mulhouse, et l'apparition de ce volume fut en 1886 un beau scandale; notre ami Xavier Mossmann y répondit de main de maître. Enfin, quand, en 1887, l'Alsace eut nommé au Reichstag quinze députés protestataires, leur donnant mission de voter contre le septennat, il ressentit avec indignation ce qu'il appelle un soufflet à l'idée allemande (*dem Deutschtum*), et c'est alors qu'il écrivit contre le gouvernement d'Alsace-Lorraine des articles tels qu'on l'invita à quitter Strasbourg et à accepter un « avan-



cement » pour Vienne. Il devait revenir à Strasbourg en passant au mois de janvier 1916 et il en profite pour nous dire ce qu'il pense de la question d'Alsace-Lorraine telle qu'elle se présente à l'heure actuelle. Par un raisonnement des plus singuliers, il justifie l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne. L'homme politique doit rechercher, dit Bentham, le bonheur du plus grand nombre; l'Allemagne, en 1871, comptait 39,509,054 habitants; l'annexion de l'Alsace, qui n'en avait que 1,549,738, assurait la sécurité de ces Allemands; donc il était juste et conforme aux principes démocratiques que ce million et demi d'Alsaciens fût sacrifié<sup>1</sup>. Ce raisonnement eût permis à l'Allemagne de s'emparer de la France entière, dont la population était inférieure à la sienne. L'Alsace devenue allemande doit naturellement, dit Brentano, demeurer allemande. Pourtant le professeur, qui a vieilli, n'ose plus réclamer, comme dans son âge mûr, son annexion à la Prusse, même au cas où cette Prusse recevrait une loi électorale moins archaïque que celle qu'elle possède actuellement. Il ne faut pas que les soldats alsaciens et lorrains qui se sont battus pour l'Allemagne dans cette guerre ne puissent pas se considérer comme libres. On fera, en conséquence, de l'Alsace-Lorraine un État allemand, *ein Bundesstaat*, et on donnera comme roi à cet État un prince de Wittelsbach — M. Brentano est Bava-rois — mais pourquoi pas un prince de Wurtemberg? L'Alsace régie par un Schwob serait une chose bien drôle; puis, conclut notre auteur, poursuivi par son idée fixe, on appellera beaucoup d'Alsaciens au service de la Prusse, pour donner un nouveau champ à leur activité; aussi bien ni le chancelier Distelmeyer (au xvi<sup>e</sup> siècle) ni le feld-maréchal Derfflinger (au xvii<sup>e</sup>), au service des Hohenzollern, n'ont été des Brandebourgeois, et l'Alsace deviendrait ainsi une heureuse province allemande. Pour ma part, je me permets d'en douter. Les Alsaciens ont mauvais caractère.

C. PF.

— FLORENT-MATTER. *L'Alsace-Lorraine pendant la guerre. Les Alsaciens-Lorrains contre l'Allemagne* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1918, gr. in-8°, x-239 p.; prix : 5 fr.). — Le directeur de l'*Alsacien-Lorrain de Paris*, M. Florent-Matter, a réuni dans ce volume tout ce que nous connaissons et tout ce qu'il nous est permis de dire sur l'histoire de l'Alsace-Lorraine pendant cette guerre. Un premier livre montre l'entrée des troupes françaises en Alsace et en Lorraine au mois d'août 1914, l'accueil enthousiaste qui leur fut fait, les drapeaux tricolores sortis de la cachette où ils attendaient depuis quarante-trois ans, mais aussi les représailles exercées par les Allemands quand nos soldats furent contraints de se retirer, la manière atroce dont ils brûlèrent le hameau de Bourtzwiller, près de Mulhouse. C'est une suite de récits authentiques faits par les soldats français qui

1. Nous tenons à citer textuellement : « Gerade nach dem demokratischen Grundsatz des grössten Glücks der grössten Zahl war die Annexion gerechtfertigt. »

entrèrent les premiers dans le pays annexé, par les Alsaciens-Lorrains qui les reçurent, par des Allemands, témoins indignés. Non, il n'est pas vrai que des Alsaciens ont tiré sur les « pantalons rouges » ; les actes d'hostilité ont eu pour auteurs des immigrés de la rive droite du Rhin et qu'on eut le tort de ne pas arrêter. Le second livre est intitulé : « Les Alsaciens-Lorrains sous les armes pendant cette guerre. » M. Matter rappelle que dans l'armée française le nombre des officiers d'origine alsacienne ou lorraine était, en 1914, de plus de 1,200, alors qu'il y avait à peine une douzaine d'officiers alsaciens-lorrains dans l'armée allemande ; puis, depuis le début des hostilités, combien de jeunes gens d'Alsace et de Lorraine ont déserté l'armée allemande pour prendre du service dans les rangs français : en l'année 1914, 10,002 Alsaciens-Lorrains se sont engagés dans la Légion étrangère, en 1915, 1,328 ; en 1916, 1,862 ; et combien d'autres font partie des autres régiments ! Plus de 30,000 se battent avec les Français et un jour nous connaissons leurs exploits. Florent-Matter signale au moins ceux d'un jeune industriel de Massevaux, Charles Braun, mort pour la France, après avoir abandonné dans les circonstances les plus tragiques les lignes allemandes. Il nous dit, d'un autre côté, comment les Alsaciens-Lorrains sont traités dans l'armée allemande : toujours suspectés, toujours exposés aux endroits les plus durs, punis avec la dernière des rigueurs. Un troisième livre nous rapporte les souffrances de la population civile d'Alsace-Lorraine pendant cette guerre : les restrictions qui y sont plus sévères que dans le reste de l'Allemagne, les condamnations prononcées, les déportations des habitants au delà du Rhin, les perquisitions domiciliaires, la correspondance soigneusement surveillée ; c'est « l'Alsace-Lorraine sous le joug allemand ». Des annexes sont comme la justification de ce qui a été dit dans le volume ; c'est une liste, d'après les journaux allemands, des Alsaciens-Lorrains condamnés par les conseils de guerre et tribunaux allemands pour crimes de haute trahison, d'aide à la désertion ou pour délit de « sentiments hostiles à l'Allemagne » ; c'est là un délit nouveau inventé par le code allemand ; on est condamné pour ses opinions ! Cette liste, si longue qu'elle soit, n'est pas complète, car, depuis la fin de 1915, interdiction est faite aux journaux de publier les sentences des conseils de guerre. Plus complète est la liste des déserteurs ; imprimée en petits caractères, elle remplit les pages 143-164. Suivent des listes de 5,328 Alsaciens-Lorrains qui, domiciliés hors d'Allemagne et n'ayant pas répondu à l'ordre de mobilisation, ont été déchus de la nationalité allemande et de 327 Alsaciens-Lorrains qui, ayant reçu, le 1<sup>er</sup> février 1916, l'ordre de rentrer en Alsace et n'y ayant pas obtempéré, ont été de même « dénationalisés ». Ces deux dernières listes sont empruntées au *Reichsanzeiger*, moniteur officiel de l'empire allemand. L'on peut se figurer aisément le drame qui s'est passé dans le cœur de chacun de ces Alsaciens ainsi numérotés ; ce sont dans le livre de simples noms, mais ils ont leur éloquence. M. Florent-Matter nous annonce un autre livre : « Les Alsaciens-Lorrains au service de la France. »

Ce livre sera fait d'après des documents français. Mais il ne pourra être publié qu'après notre victoire, quand les parents seront à l'abri de représailles. Puisse-t-il paraître prochainement! C. FR.

— La librairie Fischbacher a entrepris une nouvelle collection qui porte le titre : *Voix d'Alsace et de Lorraine* (in-8°). Elle s'ouvre par une brochure de V.-H. FRIEDEL : *La question d'Alsace-Lorraine. La propagande allemande depuis la guerre et les faits* (1917, 116 p.). M. Friedel montre comment, par la presse à sa solde, par des brochures d'indigènes ralliés, ainsi celle de Lienhard et C<sup>ie</sup>, par des invitations de visiter le *Reichsland* adressées à des journalistes neutres, par les déclarations que firent le 5 juin 1917, sur un thème imposé, les présidents des deux Chambres du Langtag, les docteurs Hoefel et Ricklin, l'Allemagne a essayé de persuader au monde et de se persuader à elle-même que l'Alsace-Lorraine est foncièrement allemande et qu'elle n'a qu'un désir : rester unie pour toujours à l'Allemagne. A ces assertions mensongères, il oppose les faits : les déclarations des députés alsaciens-lorrains à Bordeaux en 1871, la protestation de Deutsch au Reichstag le 18 février 1874, les engagés volontaires servant pendant cette guerre dans l'armée française, les condamnations prononcées par les conseils de guerre contre les Alsaciens-Lorrains pour « sentiments hostiles à l'Allemagne ». — La collection continue par quelques pages éloquentes de Rod. REUSS : *La question de l'Alsace-Lorraine* (1918, 39 p.). En 1871, Rod. Reuss, professeur au Gymnase de Strasbourg, écrivit en allemand, pour être compris des vainqueurs, une petite brochure : *Protestation alsacienne, lettre ouverte à M. le professeur Henri de Treitschke*, qui fut imprimée à Genève dès que le manuscrit put franchir en contrebande la frontière. Il y répondait — et de belle encre — au professeur allemand dont le lyrisme s'était épanché sur les beautés des sites vosgiens, sur la splendeur de la cathédrale, sur les traditions germaniques des territoires reconquis et qui montrait en même temps tout son mépris aux Alsaciens assez stupides pour ne pas apprécier leur bonheur d'être rendus à la grande Allemagne : « Nous savons mieux que ces malheureux », osait-il dire, « quel régime est pour eux le meilleur. » Aujourd'hui, à quarante-sept années de distance, M. Reuss prouve que les Alsaciens-Lorrains sont demeurés fidèles à la parole donnée en 1871 par leurs députés à Bordeaux : les nouvelles générations partagent les sentiments des anciennes; l'Alsace-Lorraine s'est donnée à la France et ne s'est pas reprise. Et qui pourra lire sans émotion ces lignes vibrantes d'un Alsacien dont les trois fils sont morts dans les rangs français pour la libération de leur petite patrie? En tête du fascicule, on a imprimé le discours prononcé à la Chambre des députés, à l'ouverture de la session, le 8 janvier 1918, par un autre Alsacien, M. Jules Siegfried, qui a parlé de l'Alsace en termes excellents. — Signalons aussi la brochure de Benjamin VALLOTTON : *L'effort alsacien-lorrain* (Bloud et Gay, 1917, in-8°, 29 p.). C'est la reproduction d'une belle conférence faite à la Sorbonne et qui a profondément ému l'auditoire

pressé dans le grand amphithéâtre; témoignage d'un Suisse qui a vécu en Alsace après l'annexion à l'Allemagne, qui s'est épris du beau pays, a pénétré l'âme de ses habitants. Il nous est le garant que

On changera plutôt le cœur de place  
Que de changer la vieille Alsace.

Enfin, voici une autre conférence, celle-là faite à New-York, à l'Aeolian Hall, le 14 mars 1917, par un citoyen américain, WHITNEY-WARREN (*La question d'Alsace-Lorraine*, in-8°, 31 p.). M. Whitney-Warren, lui aussi, et avec une grande énergie, rend hommage à la fidélité des Alsaciens-Lorrains et démontre que la guerre ne peut se terminer que par leur retour pur et simple à la France. Quand il faisait cette conférence, les États-Unis étaient sans doute profondément remués par la guerre européenne, mais ils n'étaient pas belligérants. Trois semaines après, le président Wilson lisait au Congrès son manifeste et l'Amérique venait lutter à nos côtés; de ce fait, la conclusion de M. Whitney-Warren prend comme une force nouvelle : « Tout attire invinciblement l'Alsace-Lorraine vers la France démocratique, vers la France mère. Revenue au sein de la patrie protectrice, elle retrouvera enfin la vie normale à laquelle elle aspire depuis si longtemps. Telle est la solution unique, la seule qui donne satisfaction à la logique, à la justice, et qui dans l'avenir garantira la paix du monde. »

C. PF.

— Dans les *Annales de l'Alsace*, publiées par l'Union amicale d'Alsace-Lorraine, viennent de paraître les *Souvenirs d'un écolier alsacien de 1860 à 1866* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1917, in-8°, 24 p.; prix : 0 fr. 75). Cet écolier devint plus tard le pasteur Charles WAGNER dont la mort récente (12 mai 1918) a causé une émotion si profonde. Il nous conduit à Vibersviller, dans l'ancien département de la Meurthe, et à Tieffenbach, entre la Petite-Pierre et Bouxwiller. Nous suivons le jeune enfant à l'école, assistons aux leçons de géographie et d'histoire, de français et d'allemand. L'enseignement est médiocre; le sens des mots français n'est pas expliqué; l'histoire se borne à la nomenclature des rois de France dont le portrait se trouvait en un médaillon dans le « livre ». Mais heureusement les « anciens », dans le *schopf*, parlent au jeune gamin de la Révolution, des guerres de Napoléon; les hommes appartenant à une génération plus récente l'entretiennent de 1848, des arbres de la liberté qu'on avait plantés. Il faut lire cette causerie de M. Wagner, qui, avec une charmante simplicité et une grande sincérité, a ajouté un chapitre à son beau livre : *Jeunesse*. Elle nous fait mieux connaître et aimer encore davantage, si possible, notre Alsace.

C. PF.

— Jules FROELICH. *L'esprit alsacien* (Paris, Berger-Levrault, 1918, in-12, 63 p.; prix : 2 fr.). — La librairie Berger-Levrault entreprend la publication d'une « petite bibliothèque alsacienne » qu'elle imprime sur beau papier et avec de fort jolis caractères et elle ne pouvait mieux l'ouvrir que par la présente brochure. M. Jules Froelich, reproduisant



une causerie qu'il a faite à la Société Erckmann-Chatrian le 30 septembre 1916, dans Nancy si cruellement éprouvée par la guerre, rappelle les souvenirs de Sébastien Brant, de Jean Fischart, de Thomas Vogler, dit Aucuparius; il évoque Charles-Daniel Arnold, le joyeux auteur du *Pfingstmontag*, Charles Gérard, dont l'*Ancienne Alsace à table* est si savoureuse, et aussi Gustave Stoskopf, qui depuis... Il cite les dessins si mordants et si vrais de Hansi et de Zislin et maints traits malicieux par lesquels les Alsaciens savent bafouer les Allemands et se venger de l'oppression qu'ils subissent. Mais vous voudrez vous-même chercher dans le volume ces anecdotes fort amusantes. M. Froelich parle avec beaucoup d'esprit de l'esprit alsacien dont il est un représentant et qu'il a défini à l'aide de ces trois épithètes : frondeur, agressif et narquois. Vous constaterez, en le lisant, combien ces épithètes sont justes.

C. Pr.

## HISTOIRE DU DANEMARK.

— H.-P. HANSEN et J.-C. MÖLLER. *La question du Slesvig*. Traduction et introduction par Jacques DE COUSSANGE (Paris, Chapelot, 1918, in-8°, 98 p.; prix : 1 fr. 25). — M. Jacques de Coussange, qui connaît fort bien les problèmes relatifs aux États scandinaves, qui, quelque temps avant la guerre, publiait un excellent livre sur le *Nationalisme* dans les trois royaumes, vient de traduire deux études sur le Slesvig dues à des écrivains danois et comptant parmi les meilleures qui aient été écrites pendant la guerre actuelle. La première, de M. H.-A. HANSEN, est une histoire résumée du Slesvig depuis les lointaines origines jusqu'au moment où le traité de Prague, le 24 août 1866, céda le pays en même temps que le Holstein à la Prusse, en assurant toutefois « aux Slesvigois septentrionaux le droit d'être de nouveau réunis au Danemark s'ils en exprimaient le désir par un vote librement émis ». On sait que la Prusse ne tint aucun compte de ce paragraphe 5 du traité et que le 11 octobre 1878, dans un accord avec l'Autriche, elle se déclara déliée de sa promesse. — La seconde étude, de M. J.-C. MÖLLER, dépeint la résistance du Slesvig à l'œuvre de germanisation entreprise par les Prussiens de 1864 à 1914; elle montre « les liens indestructibles » entre le Slesvig du Nord et le Danemark. Dans son introduction, M. Jacques de Coussange présente ces deux travaux et, poursuivant la seconde étude, il expose la situation du Slesvig depuis le 1<sup>er</sup> août 1914 et aussi les sentiments des Danois à l'égard des frères qui leur furent arrachés en 1864. « La reprise du Slesvig danois est une dette de justice historique », conclut-il avec raison. Une bibliographie de la question, placée à la fin du volume, rendra service aux historiens.

C. Pr.

— Paul VERRIER. *Le Slesvig* (Paris, Félix Alcan, 1917, in-8°, 79 p.; prix : 1 p. 40 c.). — Conférence faite en 1913 à l'École des hautes études sociales et non retouchée depuis la guerre. L'auteur, qui connaît bien l'Allemagne et le Danemark, les pays et les langues, histo-

rien et linguiste, a exposé la question du Slesvig en érudit, mais non pas avec un cœur indifférent. Comment en effet pourrait-on conter sans frémir (à moins d'être allemand, *echt Deutsch*) la violation de la parole donnée par la Prusse au traité de Prague et, depuis lors, les persécutions contre l'âme danoise du Slesvig? L'instituteur à l'école, le pasteur en son temple, l'officier à la caserne, l'agent de police et l'espion partout sont les ouvriers attelés sans relâche à cette vilaine œuvre; jusqu'ici l'entreprise est demeurée stérile, mais elle continuera tant qu'il y aura une Prusse et que l'injustice commise en 1864 ne sera pas réparée.

Ch. B.

#### HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

— Julia Post MITCHELL. *Saint-Jean de Crèveœur* (New York, Columbia University, et Londres, Humphrey Milford, 1916, in-8°, xvi-362 p.; « Studies in english and comparative literature »). — Biographie très consciencieuse d'un homme qui fut à la fin de l'Ancien régime un des intermédiaires les plus actifs entre la France et les États-Unis et dont les *Lettres d'un cultivateur américain* contribuèrent à faire connaître en Europe le pays, ses ressources naturelles et ses habitants. L'auteur a trouvé dans les archives de France et d'Amérique d'assez nombreux documents inédits qui complètent sur plusieurs points la biographie publiée en 1883 par Robert de Crèveœur. Elle a pu ainsi mettre en lumière le rôle de Crèveœur comme consul à New York et la part qu'il eut alors dans l'établissement d'un service de navigation régulier entre New York et Lorient. Il ne lui a pas été possible, cependant, d'élucider d'une manière satisfaisante le problème qui se pose à propos de l'arrivée de Crèveœur en Amérique. Y est-il venu comme officier dans l'armée française du Canada, ou, au contraire, comme négociant à Philadelphie? La solution de ce problème dépend, paraît-il, d'un document qui existe, mais qui est inaccessible. On se demande avec étonnement quel intérêt peuvent bien avoir les possesseurs de documents semblables à en empêcher la publication.

D. P.

— Arthur Meier SCHLESINGER. *The colonial merchants and the American Revolution, 1763-1776* (New York, Longmans, 1918, in-8°, 647 p.; « Columbia University studies in history, economics and public law », t. LXXVIII.). — « Je ne sais pas », a dit John Adams, « pourquoi nous rougirions d'avouer que la mélasse a été un ingrédient essentiel dans l'indépendance américaine. » Le gros volume de M. Schlesinger est un savant commentaire de cette déclaration. M. Schlesinger montre comment, à la suite des mesures prises par le Parlement anglais en 1764 et 1765, les commerçants des provinces du Nord se trouvèrent menacés de la banqueroute — principalement parce que la contrebande, dans laquelle figurait au premier rang la mélasse des Antilles, allait être interdite — et comment ils se mirent à la tête du mouvement de protestation. Dans le Sud, la situation était

différente. L'élément commercial était surtout constitué par des « facteurs » qui n'étaient pas des autochtones, mais des représentants des maisons anglaises; cette classe ne fit donc pas d'opposition au gouvernement britannique. Par contre, les planteurs de riz et de tabac, auxquels ces facteurs faisaient de grosses avances et qui avaient souvent beaucoup de peine à se libérer (témoin George Washington lui-même), avaient les meilleures raisons d'être mécontents de la domination économique de l'Angleterre. Planteurs du Sud et commerçants du Nord s'entendirent donc à merveille, quoique leurs motifs fussent différents.

Les négociants de Boston et de New York, cependant, ne songeaient nullement à renoncer au marché anglais et, lors de la première campagne de non-importation, ces paisibles citoyens ne tardèrent pas à être effrayés des actes de violence auxquels se livrait la populace « radicale » sous couleur de punir les traîtres. Dès qu'ils le purent, c'est-à-dire dès qu'ils eurent obtenu la plus grande partie de ce qu'ils demandaient, ils firent machine arrière et usèrent de toute leur influence dans les comités auxquels ils appartenaient pour hâter la pacification. Ils y réussirent si bien qu'en 1770 les radicaux purent croire, à leur grand désespoir, que le mouvement avait définitivement échoué. Pendant trois ans les marchandises anglaises rentrèrent en Amérique comme avant la crise.

Malheureusement pour lui, le gouvernement anglais reconstitua l'alliance du commerce et des radicaux en autorisant la Compagnie des Indes à vendre directement son thé dans les colonies américaines, ce qui amena l'affaire de Boston. M. Schlesinger a minutieusement étudié cette question du thé et cette étude lui a fait voir que les droits établis par le Parlement n'ont pas été la cause primordiale des difficultés. Depuis 1770, peu de personnes se faisaient scrupule de boire du thé qui avait payé les droits, les commerçants en vendaient librement et l'agitation contre la Compagnie des Indes commença même à un moment où l'on croyait en Amérique que le thé vendu par la Compagnie serait exempt de droits. L'origine du mouvement est tout autre : ce fut une protestation contre l'établissement dans les colonies de la puissante Compagnie, qui, soutenue par l'Angleterre, finirait, pensait-on, par ruiner le commerce indigène et par instituer un véritable monopole. De là le mécontentement des négociants et leur nouvelle union avec le parti radical.

Cette alliance les mena beaucoup plus loin qu'ils ne le pensaient. Mesures de non-importation, mesures de non-exportation, surveillance impitoyable des comités locaux, tout se réunit pour leur rendre la vie difficile dans les années qui suivirent. Après la déclaration d'indépendance, un certain nombre devinrent « loyalistes », d'autres prirent résolument parti pour les insurgents, la plupart, semble-t-il, se soumirent silencieusement. Ils ne recommencèrent à jouer un rôle que beaucoup plus tard, au moment où fut discutée la constitution des États-Unis.

On voit que l'ouvrage de M. Schlesinger modifie sur un assez grand nombre de points les idées reçues. Il y est plus souvent question

d'intérêts matériels que des grands principes qui sont généralement considérés comme le point de départ de la Révolution américaine. Peut-être les personnages étudiés par M. Schlesinger étaient-ils particulièrement dépourvus d'idéalisme ; mais peut-être aussi la phrase de John Adams, que nous avons citée en commençant, est-elle autre chose qu'une simple boutade.

D. P.

— *European treaties bearing on the history of the United States and its dependencies to 1648*, edited by Frances Gardiner DAVENPORT (Washington, Carnegie Institution, 1917, in-8°, vi-387 p.). — Cette publication renferme quarante documents diplomatiques qui se rapportent de près ou de loin aux territoires qui ont formé les États-Unis ou qui constituent leurs dépendances. Le premier de ces documents est la bulle de 1455, par laquelle Nicolas V attribuait au Portugal toutes les régions situées au sud du cap Bojador et « jusqu'aux Indiens » ; le dernier est le traité signé à Münster en 1648 entre l'Espagne et les Provinces-Unies, où pour la première fois l'Espagne consentit à l'insertion d'une clause qui permettait à une autre nation de faire le commerce et de s'établir dans les deux Indes. On voit de quelle façon très large l'Institution Carnegie a compris cette collection.

Le nom de Miss Davenport est à lui seul une garantie de la méthode rigoureuse et de la science avec laquelle ces textes, dont plusieurs sont publiés pour la première fois, ont été établis et élucidés. Les historiens attendront avec impatience le second volume, où seront contenus les documents relatifs à la période qui va des traités de Westphalie au traité d'Utrecht.

D. P.

— Daniel HALÉVY. *Le Président Wilson ; étude sur la démocratie américaine* (Paris, Payot, 1918, in-16, 271 p.). — L'ouvrage de M. Daniel Halévy est nécessairement une œuvre toute provisoire, comme l'auteur l'avoue lui-même au début de son livre, mais le lecteur français sera très heureux de trouver dans sa langue un exposé aussi clair et aussi documenté de la vie et des idées de M. Wilson. M. Halévy nous fait connaître les origines puritaines et la formation intellectuelle du futur Président. Il nous retrace sa carrière d'écrivain et de professeur et signale en passant ses idées sur l'enseignement classique, qui sont fort opposées à l'« américanisme » de certains réformateurs européens. Il nous le montre faisant ses premières armes, en qualité de président de l'Université de Princeton, contre les puissances de l'argent ; puis, comme gouverneur de New Jersey, essayant de faire entrer un peu de lumière dans les « cavernes » de la politique d'affaires. Il ne manque pas d'insister sur ce qu'a d'extraordinaire pour un Français le choix, comme candidat du parti démocrate à la Présidence des États-Unis, d'un professeur d'Université qui n'a jamais été ni député ni sénateur ; c'est que la politique n'est pas, au même degré que chez nous, une « véritable profession » où « on avance de poste en poste » et que, le Président étant nommé par le peuple, les partis trouvent souvent avantageux, « pour accroître leurs chances de succès », de



laisser de côté les « professionnels usés et déflorés par la vie parlementaire ». A tort ou à raison, le prestige des parlementaires n'est pas très grand aux États-Unis.

Les pages les plus intéressantes de l'étude de M. Halévy sont peut-être celles où il expose l'évolution politique de M. Wilson, qui, partisan d'abord, sous l'influence de Bagehot, d'un régime parlementaire à l'anglaise, est arrivé à une conception de son rôle que M. Halévy appelle, d'un mot qui paraît tout de même un peu fort, une « politique césarienne ». Mais en définitive M. Wilson n'a fait que rentrer dans la tradition de la constitution américaine, qui laisse au Président, dans sa sphère, la plus large indépendance. On pourrait dire, croyons-nous, que les Présidents des États-Unis ont eu généralement l'autorité qu'ils méritaient; les médiocres ont été asservis par la puissance législative; les autres, soutenus par l'opinion publique, ont dominé les assemblées. C'est peut-être même pour cela que cette constitution à la Montesquieu, que M. Halévy juge « si ingénieusement agencée pour la destruction du pouvoir et l'anéantissement du gouvernement », a, somme toute, si bien fonctionné depuis 1787. — D. P.

— Roy GITTINGER. *The formation of the state of Oklahoma* (University of California publications, VI. Berkeley, University of California Press, 1917, in-8°, 256 p.). — Le nom d'Oklahoma signifie, paraît-il, « demeure de l'homme rouge » dans la langue des Choctaws, et cette région est restée, en effet, jusqu'en 1906 le dernier asile de l'indépendance indienne, indépendance toute relative d'ailleurs; en 1906, l'Oklahoma a été élevé à la dignité d'État et les Indiens sont devenus citoyens américains. M. Gittinger nous décrit la manière dont s'est formée, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, entre la Red River et la Platte, la grande réserve indienne; comment les colons américains ont progressivement empiété sur cette réserve; comment le gouvernement des États-Unis a essayé tout d'abord d'arrêter le flot des immigrants; comment ceux-ci ont fini par faire capituler les pouvoirs publics. Il y avait là matière à une étude très pittoresque, mais M. Gittinger s'est plutôt préoccupé d'élucider, au moyen des documents officiels surtout, l'histoire constitutionnelle de la région qui a formé l'État d'Oklahoma. Dans les limites qu'il s'est tracées, son travail rendra les plus grands services.

D. P.

#### HISTOIRE DE FRANCE.

— Camille JULLIAN. *Les leçons de notre histoire et la paix de demain* (Paris, 1918, in-8°, 36 p.; édition de la « Revue politique et littéraire »). — M. Jullian a consacré son cours au Collège de France pendant l'année scolaire 1917-1918 à la formation de l'unité celtique. Mais dans les défauts et les qualités des Gaulois d'autrefois, il retrouve les défauts et les qualités des Français d'aujourd'hui, d'un côté, le bavardage, la crédulité, les sottises des discussions politiques; de l'autre, l'amour de la clarté, l'individualisme. L'histoire aussi

nous montre ce que doit être la paix prochaine : « Un châtiment solennel porté par le tribunal des Alliés contre les souverains et les bandes coupables d'agressions et de convoitises, convaincus de crimes de droit commun; une France rétablie dans son corps naturel (avec l'Alsace-Lorraine et le bassin de la Sarre), repliée dans le culte de ses devoirs et le souci de sa vie personnelle, mais une France charmant sa jeunesse éternelle par la reconnaissance de peuples délivrés et de patries adolescentes : l'humanité brisant enfin l'œuvre de tous les empires, depuis celui de Cyrus jusqu'à celui de Bismarck, et mettant son idéal dans l'accord des nations libres, égales et fraternelles ».

C. PF.

— P. BOISSONNADE. *Les relations entre l'Aquitaine, le Poitou et l'Irlande du V<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle* (Poitiers, impr. G. Roy, 1917, in-8°, 24 p.; extrait du « Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest », t. IV). — Des rapports semblent s'être établis de bonne heure entre l'Aquitaine et l'Irlande. Ce fut surtout pendant les quatre premiers siècles du haut moyen âge que ces relations devinrent étroites. Dans l'hagiographie de l'église monastique d'Irlande, saint Martin est présenté comme le père spirituel du monachisme irlandais. Les habitants de l'île venaient en pèlerinage au tombeau de saint Hilaire à Poitiers. Au VII<sup>e</sup> siècle, c'est l'église d'Irlande qui fait sentir son influence en Poitou et attire les Poitevins à ses sanctuaires. L'apôtre irlandais Fridolin fait un long séjour à Poitiers; d'autres insulaires notoires traversent le Poitou. Du VI<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle, l'activité des relations commerciales entre l'Irlande et l'Aquitaine n'est pas moins grande que celle des relations intellectuelles et religieuses. Ces échanges disparaissent au cours des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, probablement devant la menace de la piraterie normande. La civilisation irlandaise subira une longue éclipse jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

Dans son étude, M. Boissonnade a fait un emploi judicieux et prudent d'informations puisées, pour la plupart, aux sources hagiographiques.

J. R.

— Edgard BLUM. *Les maréchaux de France* (quatre articles dans la *Nouvelle Revue*, 1<sup>er</sup> octobre, 15 octobre, 1<sup>er</sup> novembre et 15 novembre 1917. T. XXXI, p. 230 à 242 et 359 à 368; t. XXXII, p. 81 à 87 et p. 173 à 182). — Intéressante histoire rétrospective du maréchalat depuis ses origines. Analyse du titre — analyse des pouvoirs qu'il conférait à celui qui en était revêtu — transformations successives de la fonction, restée viagère pendant tout l'Ancien régime malgré plusieurs manifestations de la tendance à l'hérédité — rôle politique, rôle courtisan, rôle militaire, rôle financier et administratif des maréchaux — cette énumération témoigne assez de la conscience de M. Blum, qui a appuyé son étude sur la connaissance de tous les textes essentiels. Les événements ne peuvent qu'en souligner l'intérêt d'actualité.

R. L.-G.

— M. F. PASQUIER, archiviste de la Haute-Garonne, a publié, dans

les « Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse », deux curieuses études qui se rapportent au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. La première, au tome V de la deuxième série (1917), pages 485 à 495, est intitulée : *Mise en interdit de la ville de Narbonne, 1426-1427*. Un « donat » ou oblat de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, accusé d'adultère et de meurtre du mari, avait été condamné par le tribunal du viguier de Narbonne et exécuté; après une enquête faite par Gérard de Charras, chanoine de Béziers et conservateur des privilèges de l'ordre, excommunication fut prononcée contre le viguier, le juge et leurs agents, et la ville de Narbonne fut mise en interdit. Dans la cathédrale se produisirent de graves scènes de désordre, quand un prêtre de l'ordre, Raymond Dupuy, y donna lecture des deux sentences. Mais M. Pasquier, faute de documents, doit interrompre ici son récit et il laisse l'histoire en suspens. — On savait par Jean de Roye qu'en 1474 Charles le Téméraire tenta de faire empoisonner Louis XI par un certain Jean Hardy, ancien valet du duc de Guyenne. Le complot fut révélé par Colinet de Lachesnay, maître d'hôtel du roi et un maître queux que Hardy avait tentés de corrompre et furent, dit Jean de Roye, « moult honorablement et profitablement guerdonnés ». M. Pasquier (*Tentatives d'empoisonnement de Louis XI en 1474*, t. IV de la collection, 1916, p. 455-468) nous dit quelle fut la récompense de Colinet; il a découvert à ses archives, dans le fonds de Malte, des lettres patentes de Louis XI, portant donation audit Colinet, pour avoir révélé un complot, de la terre du Costira et du moulin de Pradères. Le Costira et Pradères sont des communes du canton de Fronton, arrondissement de Toulouse; M. Pasquier publie l'acte et nous donne quelques renseignements sur ces terres et sur les descendants du maître d'hôtel.

C. PF.

— Alfred LEROUX. *La colonie germanique de Bordeaux*. Tome I : 1462-1870 (Bordeaux, Féret, 1918, in-8°, 257 p.; prix : 5 fr.). — Dans la longue période qu'embrasse son travail, l'auteur distingue trois époques où l'attitude des Allemands à Bordeaux fut très différente :

1°. Depuis le règne de Louis XI et jusqu'aux traités de Ryswick, seuls les Hanséates néerlandais s'installent à demeure et les « Germains » affluent uniquement lors des grandes foires qui se tiennent deux fois par an à Bordeaux.

2°. Par suite de la décadence du « colbertisme » et des « entorses » que subit de plus en plus le droit que la monarchie appliquait aux étrangers, se produisit, sous Louis XV, une nombreuse « immigration tudesque ». Ces allogènes entrent en rapports avec l'« Académie », si célèbre au temps de Montesquieu, participent aux conventicules que tiennent les protestants après la Révocation et surtout contribuent à donner au commerce local l'essor et la splendeur qu'il connut à la fin de l'Ancien régime, au temps des « affaires avec les îles » et des « voyages au Sénégal ».

3°. Les « étrangers » accueillent assez bien la Révolution. Les uns

s'agrégent à des clubs, d'autres stimulent la « levée en masse ». Quand Bonaparte rétablit la liberté religieuse, les Allemands participent à la restauration des cultes. Le régime de Metternich et la réaction de 1849 amènent un nouvel et constant afflux d'immigrés. De là l'importance grandissante que prennent les négociants tudesques sur la « place de Bordeaux », contrecarrant avec succès non seulement les juifs portugais, mais encore les vieilles maisons françaises. La « colonie » se fait honneur d'avoir reçu comme visiteurs l'empereur Joseph II, Alexandre de Humboldt et Richard Wagner. Les principes humanitaires et internationalistes, préconisés surtout depuis 1848, rendent les naturalisations assez rares.

La victoire de la Prusse, en 1870, fit disparaître à Bordeaux, comme ailleurs, les représentants de cette Allemagne « gemütlich », souvent romantique et idéaliste, parfois aussi morale et religieuse.

Quelle a été dans la Gironde l'importance des « doctrinaires de la force », quel résultat économique avaient-ils atteint en juillet 1914 ? Un second volume, actuellement sous presse, du pangermanisme, nous décrira l'emprise sur un coin de France. Ch. D.

— Paul MEURIOT. *Le recensement de l'an II* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1918, in-4°, 47 p.). — Le 11 août 1793, sur la proposition de Lacroix, de l'Eure-et-Loir, la Convention décréta que chaque commune de la République dresserait un état de sa population effective ; les états devaient être envoyés aux directoires des districts, de là aux directoires des départements, chargés de les faire parvenir au « Comité de division » de l'assemblée. Le recensement eut lieu en grande partie en l'an II, mais dans certaines régions occupées momentanément par l'ennemi ou en proie à la guerre civile, il ne fut terminé qu'à la fin de l'an III. M. P. Meuriot a examiné avec beaucoup de soin les documents relatifs à ce recensement. Ils accusent une population totale de 28,092,000 habitants. Le recensement devait servir à fixer des circonscriptions électorales de 39,000 à 41,000 âmes, dont chacune aurait nommé un député au suffrage universel ; mais la Constitution de l'an I, comme on sait, ne fut pas appliquée ; au moins sur les données de ce recensement fut faite la répartition des sièges législatifs sous le régime de la Constitution de l'an III et furent déterminés les nouveaux ressorts des tribunaux correctionnels. La population de la ville de Paris fut recensée à part par sections et, en comparant les résultats du recensement avec le total des « cartes de pain », M. Meuriot fixe le chiffre des habitants à 627,000, dont environ 10,000 non domiciliés. Cette étude de statistique, bien conduite, apporte à l'histoire générale de très utiles renseignements. C. PF.

— Joseph REINACH. *La vie politique de Léon Gambetta, suivie d'autres essais sur Gambetta* (Paris, Félix Alcan, 1918, in-8°, XVIII-318 p.; prix : 5 fr. 50; « Bibliothèque d'histoire contemporaine »). — *La Vie politique de Gambetta* a paru pour la première fois en 1883 ;



c'est un panégyrique; l'histoire de Gambetta ne pouvait alors pas même être tentée. Elle reparait aujourd'hui avec de légères retouches qui n'en altèrent pas le caractère; mais depuis, l'auteur, journaliste et homme politique, est devenu un historien. Après avoir vu de près Gambetta dans ses dernières années, il connut aussi M<sup>me</sup> Léon, la fidèle amie et conseillère du célèbre homme d'État; il a tenu entre ses mains leur correspondance. Après avoir publié les discours du grand tribun, il nous donnera peut-être aussi un jour ce qu'elle contient d'intéressant pour éclairer la postérité et, déjà, il a pu montrer combien les lettres jettent de lumière sur les discours. Il entasse des matériaux pour l'avenir. A la suite de la *Vie politique*, il publie le premier plaidoyer politique de Gambetta, celui qu'il prononça le 17 juillet 1862 pour défendre un ouvrier, Buette, compromis dans le procès dit « des cinquante-quatre », qui avait été machiné par la police impériale. Puis viennent divers morceaux de Gambetta : des notes de lecture, un appel à la jeunesse d'Italie (1861), une lettre datée de Bruges, en 1865, sur « la Vierge et saint Donatien » de Jean Van Eyck. Ensuite M. Reinach reproduit deux articles de lui déjà donnés dans la *Revue de Paris* : le premier composé de souvenirs et de documents sur le projet d'une entrevue entre Gambetta et Bismarck (1878), qui finalement n'aboutit pas; le second un récit sur l'affaire Schnæbelé, récit fait de toute première main, puisqu'il fut dans cette affaire à la fois acteur et témoin. Enfin vient une étude sur les opinions de Gambetta concernant la loi militaire de 1882, où sont utilisées des notes de Francis Charnes, secrétaire de la Commission relative au recrutement et à l'avancement dans l'armée. Pour terminer, M. Reinach réédite le discours qu'il a prononcé, le 14 janvier 1906, à la cérémonie des Jardies. « Que représente donc ce grand républicain? Il est l'incarnation du patriotisme français », disait l'orateur; paroles qui justifient l'idée du livre et en montrent l'opportunité. Dans la préface, M. Reinach a conté comment il est entré en rapports avec Gambetta et avec M<sup>me</sup> Léon. Il nous doit maintenant de nous révéler le « Gambetta inconnu », tel qu'il s'est peint lui-même dans ses lettres à son amie.

Ch. B.

— Joseph VIANEY. *Saint François Régis (1597-1640), apôtre du Vivarais et du Velay* (Paris, Gabalda, 1914, in-12, 3<sup>e</sup> éd., XI-216 p.; prix : 2 fr. 40; collection « Les saints »). — De nombreuses publications ont été consacrées, ces derniers temps, à l'œuvre de rénovation catholique accomplie, sous le règne de Louis XIII, par les compagnies religieuses. François Régis fut l'ouvrier le plus actif et le plus heureux de la contre-réforme dans la partie septentrionale de la province de Languedoc. Son nouveau biographe a mis à profit les travaux de ses prédécesseurs, notamment de Mazon, l'historiographe du Vivarais; il a essayé, en outre, de remonter aux sources; malheureusement beaucoup de lettres écrites par le saint et par ses supérieurs ont disparu des archives de la Compagnie de Jésus. M. Vianey a la connaissance intime du pays où s'est déroulé l'apostolat du saint. Né le 31 janvier 1597

à Fontcouverte, dans le Narbonnais, le futur évangéliste des ruraux vécut dans son enfance près de la terre et dans l'intimité des paysans. Sa famille avait été mêlée aux guerres de la Ligue. Entré dans l'ordre des jésuites, François Régis étudia la philosophie au collège vivarois de Tournon, de 1622 à 1625; il fit ses premières armes dans un village voisin, à Andance, où il fonda une confrérie du Saint-Sacrement. Il avait une dévotion cordiale et frémissante. Il aimait surtout s'adresser aux gens de la campagne; ce fut par excellence le prédicateur des petites gens. Pendant sept ans, de 1633 à 1640, le jeune jésuite poursuit sa course infatigable à travers les montagnes du Vivarais et du Velay; il s'attache particulièrement à combattre la corruption des mœurs. Il obtient du premier coup des conversions retentissantes. En 1635, le Père Régis reçoit l'ordre d'évangéliser la partie du Vivarais où les guerres de religion ont revêtu le caractère le plus atroce : le pays des Boutières. Les gens y étaient rudes et violents, prompts à jouer du couteau et à faire parler la poudre. Dans ce milieu réfractaire, dans ces régions presque inaccessibles, Régis fait des merveilles. Il parcourt tout le pays, prêchant et confessant au milieu des chemins, couchant dans les fermes ou les cabanes de pâtres. Pour ses missions rurales, Régis choisit la mauvaise saison, parce qu'alors les hommes ne sont pas distraits par les travaux des champs; s'enfonçant dans la neige jusqu'à la ceinture, glissant sur la glace, il entend le hurlement de la « burlé » et des loups. En 1640, l'avant-veille de la Noël, par un temps affreux, il se réfugia dans une grange; il y contracta une pneumonie; le lendemain matin, tout brûlant de fièvre, il arriva à La Louvesc, dans le Haut-Vivarais, où l'attendait une foule immense. Là, il fut terrassé par la maladie, et le 31 décembre, il rendit le dernier soupir, à quarante-trois ans, dans toute la force de l'âge.

Aussitôt après sa mort, on se prit à le vénérer comme un saint. Béatifié en 1716, il fut canonisé en 1737. Son tombeau devint tout de suite l'objet d'un pèlerinage. Le souvenir de saint Régis est resté très vivant en Velay et Vivarais; il ne s'est pas bien étendu au-delà; c'est un saint local, le saint préféré de la montagne vivaroise et du plateau vellave.

J. R.

— *Études lexoviennes*. T. I, 1915 (Paris, Éd. Champion, et Caen, L. Jouan, in-4°, 240 p.). — C'est un très bel exemple que donne, en pleine guerre, M. Jean Lesquier, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé d'histoire et docteur ès lettres, auteur de deux remarquables thèses : *les Papyrus de Magdola* et *les Institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides*. Tout en poursuivant ses savantes études d'égyptologie, il a fondé un recueil consacré à Lisieux, sa ville natale : dans ce recueil seront insérés des travaux solides d'érudition relatifs à l'histoire civile, religieuse, économique ou artistique de cette cité normande. Le premier volume, imprimé avec un véritable luxe, contient six articles très fouillés et que nous avons

plaisir à signaler à nos lecteurs dans l'ordre même du volume qui est en même temps l'ordre chronologique.

Pages 1-15. Raymond LANTIER. *Lisieux gallo-romain* (avec un plan). M. Lantier essaie de fixer les limites de la *civitas Lexoviorum* sur les deux rives de la Touques, dans l'Auge et le Lieuvin : la capitale était *Noviomagus Lexoviorum*, aujourd'hui Lisieux. Il signale toutes les découvertes archéologiques qui ont été faites sur le territoire de la ville ; elles permettent de conclure que trois villes se sont en réalité succédé, la plus ancienne sur le plateau qui domine à l'ouest le cours de la Touques, la seconde dans la vallée au bord de la Touques et de l'Orbiquet ; puis, dans les premières années du IV<sup>e</sup> siècle, la ville descend définitivement dans la vallée et se rapproche de la croisée des chemins ; elle est entourée d'une muraille dont des traces subsistent. La ville n'a pas d'histoire ; elle a été surtout un marché dans un pays vivant de culture et d'élevage.

Pages 19-50. Jean LESQUIER. *La reddition de 1449*. M. Lesquier explique dans quelles circonstances et à quelles conditions la ville se rendit aux capitaines de Charles VII le 16 août 1449, un mois après la reprise officielle des hostilités entre la France et l'Angleterre. Il publie en appendice les textes des chroniqueurs qui ont parlé de cet événement : Gilles le Bouvier, Jean Chartier, Mathieu d'Escouchy, Martial d'Auvergne, Robert Blondel, Thomas Basin, évêque de Lisieux, qui traite de la reddition avec les capitaines français ; il reproduit aussi l'acte de capitulation, déjà édité dans les *Ordonnances* et par Quicherat, et aussi deux documents inédits tirés des archives de Lisieux : des lettres patentes de Charles VII, du 29 août 1449, octroyant à la ville la permission de lever des aides ; d'autres, du 11 juin 1457, renouvelant, pour six années, aux habitants de Lisieux l'autorisation d'être « marchans fournissans de sel le grenier à sel » dudit Lisieux.

Pages 51-74. R.-N. SAUVAGE. *Les troubles de 1562*. Le 9 mai 1562, des bandes armées de protestants pénétrèrent dans l'église Saint-Pierre de Lisieux, brisèrent les images, ravirent les calices, brûlèrent les chartes de l'église. Le culte catholique fut interrompu pendant quelque temps. Le duc de Bouillon, gouverneur de Normandie, favorisait alors la Réforme et il envoya à Lisieux le sieur de Fervagues, qui interdit la messe, dispersa les chanoines, installa comme prédicant un moine défrôqué. Mais Charles IX nomma comme gouverneur de Normandie Claude de Lorraine, duc d'Aumale, qui, de son côté, établit à Lisieux un gouverneur catholique, le sieur de Gauville. Une réaction se produisit ; des huguenots furent pendus et étranglés ; les protestants quittèrent en grand nombre la ville ; ceux qui restèrent, surveillés, assujettis aux taxes et aux garnissaires, finirent par revenir au catholicisme. Ce sont ces troubles que nous raconte M. Sauvage, d'après les archives du chapitre et les archives municipales ; en appendice, une très curieuse lettre des protestants chassés de Lisieux par le parti catholique, adressée de Caen, le 8 janvier 1563 (n. st.), à leurs

concitoyens, et dont l'original a été inséré dans les registres de la ville.

Pages 75-122. Georges BESNIER. *L'établissement de la taille proportionnelle, 1717*. Pendant que le duc de Noailles était président du Conseil des finances, il fit rendre par le Conseil d'État, le 27 décembre 1717, un arrêt autorisant l'établissement de la taille proportionnelle dans la ville de Lisieux. L'impôt se devait composer d'une taxe de 10 % sur la valeur des loyers et d'une taxe personnelle établie par les corps, communautés et professions sur leurs membres, chacun payant selon ses facultés, et par le maire et les échevins sur les personnes sans industrie ni profession. Cette expérience eut un succès décisif et durable. Le système, amendé, subsista jusqu'à la Révolution, et beaucoup de villes de la Normandie sollicitèrent et obtinrent la faveur d'un régime analogue. M. G. Besnier discute toutes les questions et cite tous les textes concernant l'établissement de ces taxes qui constituaient une révolution fiscale.

Pages 123-180. Alexandre MOISY. *Lisieux sous Louis XVI*. Cette étude s'appuie sur un « État général de logement », dressé en conformité de l'ordonnance royale du 1<sup>er</sup> mars 1768, concernant le logement des troupes, et tenu à jour les années suivantes. L'auteur nous promène dans toutes les rues des quatre quartiers de Lisieux, signale les monuments et immeubles appartenant à l'évêque, aux chanoines, aux communautés religieuses, les établissements publics, les « manoirs », c'est-à-dire l'ensemble des bâtiments édifiés autour d'une cour et renfermant plusieurs logis; il nous donne la liste des nobles et des fonctionnaires. Il reproduit un plan de la ville en l'année 1785, dont l'original provient de la bibliothèque de Louis Dubois, l'historien de Lisieux.

Pages 181-240. René QUÉRU. *Le cahier de doléances du tiers état en 1789*. M. Quéru a dépouillé tous les procès-verbaux des vingt-quatre corps de métier et ceux des trois juridictions locales : bailliage vicomtal, élection et grenier à sel, concernant la réunion des états généraux, ceux du moins qui subsistent encore. Ces corps nommèrent en janvier et février 1789 des délégués qui se joignirent le 1<sup>er</sup> mars au Conseil général de la ville et peut-être au tiers-état non incorporé pour rédiger le cahier de doléances de la ville et nommer les dix délégués chargés de le porter au bailliage d'Orbec. M. Quéru publie ce cahier, conservé aux archives municipales; il indique les rapports entre ce cahier et ceux adoptés au bailliage secondaire d'Orbec et au bailliage principal d'Évreux; car c'est à Évreux que furent nommés les quatre représentants du tiers de la région aux états : Beauperrey, Buschey des Noës, Buzot et Lemaréchal. C. PF.

— Albert MATHIEZ. *La monarchie et la politique nationale* (Paris, Félix Alcan, 1917, in-8°, 100 p.; prix : 1 fr. 25; dans la « Collection rouge »). — Cette brochure est une réponse à la thèse soutenue par M. Jacques Bainville dans son livre, *Histoire de deux peuples : la*



*France et l'Empire allemand*, qui, à cause de ses saisissants raccourcis, de son style vif et alerte, a obtenu un grand succès. M. Bainville simplifie l'histoire à l'excès en voulant expliquer tous les faits qui se sont produits depuis les origines de la monarchie capétienne jusqu'à nos jours par l'opposition entre la civilisation française et la barbarie allemande. Puis il prétend que toujours la politique extérieure de la France a été conduite par la royauté avec un admirable esprit de suite, tandis que, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, où se répandirent les idées philosophiques et sous les divers régimes républicains elle n'a été qu'une série de fautes et d'incohérences. Avec beaucoup de raison, M. Mathiez s'élève contre cette double théorie. Il signale les méfaits que l'ambition fit commettre à Louis XIV ; il montre que les intérêts dynastiques plus que les intérêts nationaux ont guidé la politique de l'Ancien régime ; il s'élève avec Richard Waddington contre le renversement des alliances en 1756 qui a semblé à M. Bainville un chef-d'œuvre de prévoyance diplomatique. Il soutient que Louis XVI, par ses tractations secrètes avec l'ennemi de 1790 à 1792, trahissait véritablement la France. Il flétrit justement les traités de 1814 et 1815, conclus par les Bourbons. Mais M. Mathiez ne se laisse-t-il pas entraîner de son côté par la passion ? Il blâme un peu de parti-pris toute la politique de la monarchie, l'expédition de Morée sous Charles X, comme s'il avait été possible en 1826 de deviner la politique du roi Constantin, et aussi le désintéressement, dans l'affaire de Belgique, du roi Louis-Philippe, qu'il appelle « un souverain de calicot », — ici la Censure a sévi. Dans son ensemble, M. Mathiez a raison ; mais ses observations eussent parfois gagné à être présentées avec plus de modération. Ces pages, parues dans leur première forme dans un journal quotidien, *le Rappel*, ont gardé le ton de la polémique.

C. PF.

— Dominique DURANDY. *Mon pays. Villages et paysages de la Riviera* (Bruxelles et Paris, G. Van Oest, 1918, in-16, 328 p. ; prix : 3 fr. 50). — Livre dont la lecture peut être recommandée aux touristes (il en est encore) qui vont du Var promener leurs loisirs sur la Côte d'Azur, à Cagnes, à Vence et à la Turbie. L'auteur s'est imprégné d'histoire et de poésie ; il fait revivre en touches rapides les villes de guerre élevées sur la frontière de l'ancien comté de Nice, les villes féodales juchées sur les rochers qui surveillent la Méditerranée : Èze, Aiglun, Bar-sur-Loup, Gréolières, etc. ; les villes et sites pittoresques : Utelle et Saint-Blaise, où il suit les traces de Masséna. Il trouve, non sans raison, que son pays est le plus beau du monde ; il l'aime et il sait le faire aimer.

Ch. B.

## RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

### FRANCE.

- E<sup>5</sup> 1. — La Révolution française.** 1918, janvier-février. — **E. LINTILHAC.** Le salon de M<sup>me</sup> Dodun et « le petit Comité » des Girondins (ce salon se trouvait dans une maison de la place Vendôme, actuellement au n° 12, dans laquelle habitait Vergniaud; détails sur M<sup>me</sup> Dodun, née Louise-Jules Bourgeois; renseignements sur les Girondins qui y fréquentaient). — **A. AULARD.** La Révolution américaine et la Révolution française. Les origines : William Penn et Locke (la constitution que le quaker William Penn donna en 1682 à la Pennsylvanie; la constitution donnée en 1669-1670 à la Virginie passe souvent pour l'œuvre de Locke; mais en réalité elle est contraire aux idées de ce philosophe dont M. Aulard donne une analyse). — **Hippolyte BUFFENOIR.** L'image de J.-J. Rousseau dans les Sociétés de la Révolution en province (à Lyon et à Montauban). — **Joseph DELFOUR.** Le conventionnel Piorry (né à Poitiers en 1758; élève au collège de cette ville; exercices scolaires en prose latine et en vers français ou patois qu'il composa; à suivre). — **R. BONNET.** Une vignette du graveur Gaucher pour une manufacture d'armes (en tête des lettres des ateliers Guilliand à Saint-Étienne sous la Révolution). — **C. rendus :** Abbé *Sevestre*. Les idées gallicanes et royalistes du haut clergé à la fin de l'Ancien régime, d'après la correspondance et les papiers inédits de Pierre-Augustin Godart de Belbeuf, évêque d'Avranches (Mgr Belbeuf semble un personnage médiocre; il n'est en réalité ni gallican ni royaliste; pourquoi le prendre comme type du clergé de l'Ancien régime?). — *Sigismond Lacroix et René Farge.* Actes de la commune de Paris; t. VIII (texte des délibérations du Conseil général, du corps municipal et du bureau municipal du 11 au 18 novembre 1791; tome digne des précédents). — *G.-A. Borgese.* L'Italie contre l'Allemagne (ouvrage à méditer). — *Daniel Halévy.* Le président Wilson (biographie plus interprétative que narrative). — *Jean de Bonnefon.* L'Almanach de Bruxelles (remplace, pour la partie généalogique, le *Gotha*). — Mars-avril. Assemblée générale de la Société de l'histoire de la Révolution (24 mars 1918). — **A. AULARD.** La Société des nations et la Révolution française (conférence faite au Collège libre des sciences sociales le 17 mars 1918. « La fraternité des peuples embrassant la fraternité des individus, c'est l'idée profonde et essentielle de la Révolution française »). — **P. ROBQUET.** Fouché

pendant les Cent-Jours (traite aussi de son rôle au 18 brumaire et pendant la première Restauration; insiste sur une lettre confidentielle envoyée le 10 mai 1815 par Fouché au préfet du Pas-de-Calais relative à la surveillance des royalistes). — Joseph DELFOUR. Le conventionnel Piorry; fin (passe très vite sur sa carrière politique; sous l'Empire, il fut conseiller à la cour de Liège. Il mourut à Poitiers en 1847). — CAUDRILLIER. Les rapports de Candide à Desmaretz (Candide, de son vrai nom Lagrange, était un indicateur de la police; ces rapports, adressés au chef de la police secrète, se rapportent aux années 1803-1804). — L'Institut d'histoire de Paris (transformation du service de la bibliothèque et des travaux historiques de la ville de Paris). — C.-rendus : *Massereau*. Recueil des cahiers de doléances des bailliages de Tours et de Loches (241 cahiers publiés; édition faite avec soin). — Commandant *Weil*. La morale politique du grand Frédéric (extraits de sa correspondance). — Dr *Cabanès*. Chirurgiens et blessés à travers l'histoire, des origines de la Croix-Rouge (intéressant). — *James W. Gerard*. Mes quatre années en Allemagne (livre substantiel; doit être médité par les hommes politiques et les historiens).

**2. — Revue de l'histoire des colonies françaises.** 1918, 1<sup>er</sup> trimestre. — Henri CORDIER. Voyages de Pierre Poivre de 1748 jusqu'en 1757 (pages inédites tirées du récit de ses voyages, dont le manuscrit est conservé à la bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle; Poivre quitte Lorient le 23 octobre 1748; visite l'Île-de-France, l'Inde, Canton, Manille, les Célèbes, etc.; rentre en France le 22 avril 1757; c'est l'un des hommes les plus remarquables que la France ait envoyés en Asie et dans l'Insulinde au XVIII<sup>e</sup> siècle). — François ROUSSEAU. De l'Inde à la plaine de Grenelle (aventures d'un escroc nommé Dubuc, qui dupa Tippou Saheb, se livra à l'espionnage au profit de l'Angleterre et fut fusillé le 31 mai 1805). — C.-rendus : *Jean de Maupassant*. Un grand armateur de Bordeaux : Abraham Gradis, 1699-1780 (excellent). — *Léon Belmont*. Louis Mathieu, surnommé Louisy (c'est le premier représentant noir de la Guadeloupe; il siégea à la Constituante de 1848).

**3. — Revue de l'histoire des religions.** 1917, novembre-décembre. — Maurice VERNES. Le sanctuaire moabite de Béth-Péor (il est situé sur la rive orientale du Jourdain, à la latitude de l'embouchure de ce fleuve dans la mer Morte; c'est là qu'aurait été promulgué la législation du Deutéronome qui occupe, dans sa presque totalité, le cinquième livre du Pentateuque; c'est là que fut enterré Moïse). — A. BEL. Histoire d'un saint musulman vivant actuellement à Mecknès (il s'appelle Moulaye Ahmed El-Wazzâni et doit « à sa simple imbecillité » la réputation dont il jouit). — A. VAN GENNEP. L'état actuel du problème totémique; II (les théories de Saintyves, Reuterskiöld, Thurnwald, Torres, Pikler, Somló, Herbert Spencer, Wilhelm Wundt, H.-R. Rivers, Frazer, Alfred Loisy, Risley, etc.; exposé et cri-

tique; à suivre). — C.-rendus : *P. Roussel*. Les cultes égyptiens à Délos du III<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. (excellent volume d'une rare sobriété de style). — *S. Ephraem Syri*. Opera, éd. *S.-J. Mercati*; t. I (contient trois homélies grecques, en vers isosyllabiques). — *Rendel Harris*. Testimonies; part I (très important; a montré que les « testimonia », c'est-à-dire les textes de l'Ancien Testament invoqués comme des annonces du Nouveau, ont été signalés dans une œuvre perdue d'Hégésippe; *M. Harris* dans la seconde partie doit reconstituer cette œuvre). — *P. Marty*. Les Mourides d'Amadou Bamba (c'est un agitateur du pays de Cayor, toucouleur d'origine; les Mourides sont ses disciples). — *Id.* Études sur l'islam maure (très important pour l'histoire civile et religieuse de l'Afrique septentrionale).

4. — **Revue des études anciennes.** 1918, janvier-mars. — *A. CUNY*. Questions gréco-orientales. IX. Méonien *κυνδάλια* (le mot, qui signifie « étrangleur de chiens », est sans doute d'origine italique). — *M. Holleaux*. Études d'histoire hellénistique. VIII. Un nouveau document relatif aux premiers Attalides (il s'agit d'une inscription de Delphes, sans doute de l'année 263 ou 262). IX. Sur la lettre d'Attale aux Ἀπασταί; (corrections au texte de Dittenberger, OGI, 751). — *É. Bourguet*. Inscriptions de Delphes (trois textes inédits; un quatrième a été étudié dans l'article de *M. Holleaux*, n° VIII). — *H. de la Ville de Mirmont*. La date des « Captifs » de Plaute (il faut la maintenir en 563/191). — *Paul Graindor*. Stèle funéraire archaïque de Ténos (premier quart du V<sup>e</sup> siècle). — *J. Loth*. Kouï dans une inscription gauloise de Cavaillon et l'oghamique koi (ce serait l'équivalent de *hic jacet*). — *C. Julian*. Notes gallo-romaines LXXVII. De l'unité italo-celtique; sur la race et le nom des Ligures (*M. Piganiol* a soutenu que les Ligures ne sont pas des Indo-Européens, qu'ils représentent la civilisation des temps néolithiques et du premier âge du bronze; répond brièvement à cette théorie). — *M. Clerc*. L'enceinte grecque de Marseille (à propos de la brochure de *V. de Gaudemaris* dont sont discutées les conclusions). — *C. Julian*. Chronique gallo-romaine. — C.-rendus : *A. Meillet*. Grammaire du vieux perse (très important). — *Id.* Introduction à l'étude comparative des langues indo-européenne; 4<sup>e</sup> édition (ouvrage sans cesse amélioré; admirable instrument de travail). — *E. Pottier*. Les antiquités assyriennes du musée du Louvre (excellent catalogue). — *Clifford Herschel Moore*. Religious thought of the Greeks from Homer to the triumph of christianity (veut surtout montrer l'origine hellénique des dogmes chrétiens). — *G. Poisson*. L'origine latine des Roumains (sous la civilisation latine existe un *substratum* ethnique). — *Frédéric Teggart*. Prolegomena to history (thèse contestable, mais œuvre qui fait penser). — *L. Bréhier*. L'art chrétien et son développement iconographique des origines à nos jours (remarquable). — *Rendel Harris*. Testimonies (textes de l'Ancien Testament invoqués



comme des annonces du Nouveau; fait remonter cette doctrine à Hégésippe; conclusions très neuves).

**5. — Revue des études historiques.** 1918, janvier-mars. — Paul BONNEFON. Saint-René Taillandier et Edgar Quinet (lettres inédites du premier au second, de 1840 à 1868; étude sur leurs relations). — Vicomte DE REISET. Heures d'angoisse. Le premier bombardement de Vic-sur-Aisne, 31 août 1914 (où M. de Reiset a un château; comment fut épargnée la ville que les Allemands voulaient brûler). — Léon MIRÔT. Un épisode de l'alliance franco-castillane au XIV<sup>e</sup> siècle : Charles V et l'avènement de Henri de Trastamare (d'après l'« Histoire de Charles V », de M. Delachenal). — Georges DAUMET. Une femme-médecin au XIII<sup>e</sup> siècle (donation faite à Saint-Jean-d'Acre, en août 1250, d'une rente viagère de douze deniers parisis par jour à dame Hersende, médecin). — A. LABORDE-MILAA. Le XVIII<sup>e</sup> siècle religieux et chrétien (à propos des deux thèses de Paul-Maurice Masson et d'Albert Monod). — C. rendus : Alfred Leroux. La colonie germanique de Bordeaux. T. I : 1462-1870 (très intéressant; article de J. Mathorez). — N.-M. Bernardin. Du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, études d'histoire littéraire (série d'études réunies après la mort de l'auteur). — L. Misermont. Études sur Jean Le Vacher, consul de France et vicaire apostolique (série de brochures en vue du procès de béatification). — Paul d'Estrée. Le maréchal de Richelieu, 1696-1788 (ce premier volume s'arrête à 1758). — Ph. Sagnac. Le Rhin français pendant la Révolution et l'Empire (« l'historien ne le cède en rien au patriote »). — A. Schalk de La Faverie. Napoléon et l'Amérique (clair et attrayant). — Livres sur la guerre que nous avons signalés.

**6. — Revue des études napoléoniennes.** 1918, mars-avril. — William E. LINGELBACH. L'Angleterre et le commerce neutre à l'époque napoléonienne et depuis (traduction d'un article paru dans le « Military historian and economist » en avril 1917, avant l'intervention de l'Amérique dans la guerre. L'établissement d'un droit public garantissant d'une façon efficace la liberté des mers devrait être « l'idée maîtresse de la politique européenne »). — Édouard GACHOT. Sous l'Empire. Le recrutement en Belgique (résistance opposée dans les Flandres au recrutement imposé par Napoléon I<sup>er</sup>; des mesures employées pour lutter contre les agences interlopes qui se chargeaient de faire échapper les conscrits au service). — Baron HENNET DE GOUTEL. Les derniers jours de l'Empire racontés par un Cent-Suisse, d'après le Journal inédit de M. DE MARSILLY, 1811-1816; I (il est surtout question de l'entrée des Alliés à Reims en mars 1814; puis Marsilly obtint de rentrer dans la compagnie des Cent-Suisses, « bien qu'il n'eût pas émigré ». Il vécut alors tout près de la cour, aux Tuileries; ces notes nous initient au détail du service). — M<sup>me</sup> Jeanne DOIN. Eugène Boudin à Trouville sous le second Empire. — Georges WEILL. Metz au temps français, 1830-1870. — Roger PEYRE. A propos de

l'article de M. Charles Saunier sur l'attrance de l'art français au delà du Rhin (ajoute beaucoup de noms de peintres allemands qui furent les élèves des maîtres français).

**7. — Annales de géographie.** 1918, 15 mars. — L. JOUBIN. Le comité thalassographique italien et la station de Messine (ce comité mérite de servir d'exemple pour un comité analogue d'océanographie, qu'il faudrait constituer en France). — VIDAL DE LA BLACHE. Les grandes agglomérations humaines. Deuxième article : Europe ; remarques générales (montre l'influence qu'exercent dans la marche de la civilisation européenne l'imitation et l'exemple). — E.-F. GAUTIER. Les villes saintes de l'Arabie (décrit Djeddah, qui est le port de La Mecque, et Ianbo, qui est le port de Médine ; la visite de ces villes a pu être faite récemment, avec toute facilité, sous la protection des missions militaires de l'Angleterre et de la France qui y séjournent depuis la fin de 1916. Ces villes, qui sont comme un défi porté à la nature, n'existent que par des habitants sans cesse renouvelés et entretenus par les pèlerinages. Cas peut-être unique au monde de géographie humaine). — C. rendu : René Musset. Le Bas-Maine (très bonne étude de géographie historique). — 15 mai. L. GALLOIS. Paul Vidal de La Blache (article nécrologique par un des disciples préférés du maître disparu). — Paul VIDAL DE LA BLACHE. Les grandes agglomérations humaines. Troisième article : Régions méditerranéennes. — Maximilien SORRE. L'avenir économique des Landes (d'après l'« Enquête sur la reprise et le développement de la vie industrielle dans la région landaise », 1917. L'auteur s'occupe d'ailleurs plus du passé récent de cette région que de son avenir). — G. ANFOSSI. L'industrie de la houille blanche en Italie. Premier article : L'Italie du Nord (compre-nant aussi la Ligurie et la Toscane ; d'après la « Statistica degli impianti elettrici in Italia, 1899-1908 », publiée par le ministère italien du Commerce, de l'Industrie et de l'Agriculture). — Otto NORDENSKJÖLD. Les chutes de Trollhætten ; leur développement et leur histoire économique. — L. GALLOIS. La culture et le commerce du blé dans la Russie d'Europe.

**8. Bulletin italien.** 1918, janvier-mars. — R. STUREL. Bandello en France au XVI<sup>e</sup> siècle ; suite et fin (publie un poème inédit de 798 vers. « Discours sur une des histoires tragiques du Bandel contenant les amours infortunées de Didaco et de Violante et leur mort. » R. Sturel n'a pu mettre la dernière main à son étude). — Émile PICOT. Les Italiens en France au XVI<sup>e</sup> siècle ; douzième article (les Français aux Universités de Bologne, de Ferrare, de Pavie et de Pise). — Clementina DE COURTEN. André Chénier et Ugo Foscolo (tous les deux sont nés à Constantinople, d'une mère grecque ; leurs poèmes et leurs idées présentent aussi bien des ressemblances).

**9. — Journal des savants.** 1918, mars-avril. — Paul FOURNIER. Histoire du Parlement de Paris (signale d'abord les lacunes des trois

volumes de M. Maugis, puis montre ce qu'ils nous apprennent de nouveau sur la composition du Parlement, sur ses attributions politiques, sur sa conduite dans les luttes religieuses du *xvi<sup>e</sup>* siècle). — Paul MONCEAUX. Les gnostiques; II (expose, d'après E. de Faye, les doctrines de Basilide, de Valentin, de Marcion; les autres sectes gnostiques, particulièrement celle des « Marcosiens » qui fut quelque temps très populaire dans le monde féminin de la vallée du Rhône). — J.-B. CHABOT. Histoire de l'Éthiopie; I (analyse des principaux documents contenus dans les neuf premiers volumes des « *Rerum aethiopicarum scriptores occidentales* », publiés par le P. Beccari). — Raymond LANTIER. La civilisation quaternaire dans la Péninsule ibérique; I (d'après le livre de Hugo Obermaier « *El Hombre Fósil* »; aspect de la Péninsule dans les temps primitifs; la faune de cette région). — Cl. HUART. Les Musulmans chiïtes dans l'Inde (d'après le livre de Mrs Mir Hasan 'Ali, une Anglaise qui avait épousé un musulman de Lakhnau, vécut six ans avec son mari, puis quitta brusquement l'Inde vers 1828; une seconde édition de ce livre a paru en 1917 à Oxford). — C.-rendus: Edward A. Sydenham. Historical references on coins of the roman Empire from Augustus to Gallienus (choix de monnaies dont les légendes ont un rapport avec les événements connus). — W. Warde Fowler. Aeneas at the site of Rome (édition et commentaire du VIII<sup>e</sup> livre de l'*Énéide*). — Eugène Cavaignac. Histoire de l'antiquité. T. I: Javan (faits présentés en bon ordre, actes et idées appréciés avec mesure). — E.-L. Bouchier. Sardinia in ancient times (analyse du volume). — Salomon Reinach. Catalogue illustré du musée des antiquités nationales au château de Saint-Germain-en-Laye (objets exposés dans les fossés, au rez-de-chaussée et à l'entresol du musée). — Eugène Dévaud. Les maximes de Ptahhotep d'après les papyrus. T. I: Texte (très bonne édition).

10. — Polybiblion. 1918, février. — Publications relatives à la guerre européenne, parmi elles: L. Jerrold. La France hier et aujourd'hui; traduit de l'anglais (pages toutes débordantes de vie); Charles Le Goffic. Steenstraete (les fusiliers marins du 10 novembre 1914 au 20 janvier 1915); Ferri Pisani. L'intérêt et l'idéal des États-Unis pendant la guerre mondiale (riche d'informations exactes, souvent personnelles, et de détails techniques); Y. L'odyssée d'un transport torpillé (réalité ou fiction?). — E. JORDAN. Livres, brochures et tracts sur le problème de la dépopulation. — Gabriel Faure. Paysages littéraires (tout à fait charmant). — Henri Goy. De Québec à Valparaiso (grand intérêt documentaire). — Éd. Cuq. Une statistique des locaux affectés à l'habitation dans la Rome impériale (rapports entre les *domus* et les *insulae*). — Antonio Lanciotti. I falsari celebri, ossia il monachismo italiano durante il medio evo (les faussaires célèbres, ce sont les moines italiens et particulièrement ceux de Subiaco; sans critique). — Jos. Berthélé. Anciens textes campanaires de l'Hérault (dans l'arrondissement de Montpellier). — Mémoires de

*Louis-Marie de Loménie, comte de Brienne*, dit le jeune Brienne; t. I et II publ. par *Paul Bonnefon* (intéressants, très durs pour le cardinal de Richelieu). — *Cl. Perroud*. La proscription des Girondins, 1793-1795 (excellent). — *Ém. Sevestre*. Les idées gallicanes et royalistes du haut clergé à la fin de l'Ancien régime, d'après la correspondance et les papiers inédits de P.-A. Godart de Belbeuf, évêque d'Avranches (il appartenait à la « petite église »). — *Léon Dubreuil*. Les vicissitudes du domaine congéable en Basse-Bretagne à l'époque de la Révolution (excellent). — *Ernest Seillière*. Un artisan d'énergie française : Pierre de Coubertin (l'œuvre accomplie par M. de Coubertin est très belle). — Mars-avril. Publications relatives à la guerre européenne, parmi elles : *A. Millerand*. La guerre libératrice (série d'articles et de conférences où éclate un ardent patriotisme); le comte de Caix de Saint-Aymour. Autour de Noyon : sur les traces des barbares (œuvre d'un écrivain qui connaît à fond cette partie du département de l'Oise); *Arnoldo Fraccaroli*. Alla guerra sui mari (rôle de la marine italienne, émouvant). — *J. Rambaud*. Ouvrages sur l'économie politique et sociale. — *F. Brunot*. Histoire de la langue française des origines à 1900. T. V : Le français en France et hors de France au XVII<sup>e</sup> siècle (nouvel étage ajouté au monument). — *Paul Huvelin*. Une guerre d'usure : la deuxième guerre punique (alerte et vibrant). — *H.-François Delaborde*. Recueil des actes de Philippe-Auguste; t. I (publiés avec une science et une conscience dignes de tous éloges). — *Vitæ paparum Avenionensium d'Étienne Baluze*, nouvelle édition par *G. Mollat*; t. I (dans une étude qui précède cette nouvelle édition, M. Mollat prouve que Baluze n'avait pas procédé avec la méthode et la rigueur critique que l'on exige aujourd'hui; grâce à l'ordre adopté, aux manuscrits utilisés et non connus de Baluze, cette nouvelle édition marque un grand progrès). — Campagnes de *Jacques de Mercoyrol de Beaultieu*, capitaine au régiment de Picardie, 1743-1763; éd. par le marquis de Vogüé et *Auguste Le Sourd* (intéressant). — *Albert Durand*. Histoire religieuse du département du Gard pendant la Révolution; t. I (jusqu'au 10 août 1792; nombreux documents). — *Louis Marchand*. Les idées de Berryer (série de morceaux choisis placés sous divers chefs). — *F. Mourret*. Le mouvement catholique en France de 1830 à 1850 (d'une belle tenue d'orthodoxie). — *John Rose Ficklen*. The history of reconstitution in Louisiana (après la guerre de Sécession : l'auteur n'a pu poursuivre cette histoire que jusqu'en 1868; il a été surpris par la mort).

**11. Revue archéologique.** 1917, novembre-décembre. — P. DE LISLE DU DRENEUC. Armes et objets gaulois découverts près de Châtillon-sur-Indre (le 11 décembre 1886; ils appartiennent à l'époque de la Tène III et viennent d'être donnés au musée de Nantes). — *Frederik Poulsen*. A propos d'une tête de Démosthène (acquise en 1896 par la Glyptothèque Ny Carlsberg, à Copenhague). — *Émile Bourguet*. Inscription de Delphes (décret accordant la proxénie à Dionysiclès,



filis d'Intoclès, d'Alabanda; corrections au texte). — M. HOLLEAUX. Textes gréco-romains : la lettre du préteur Sp. Postumius aux Delphiens, 189 (on a trouvé en septembre 1894 un nouveau fragment de cette lettre, ce qui permet de la reconstituer tout entière). — Eusèbe VASSEL. Inscriptions céramiques puniques (VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.). — Salomon REINACH. Un portrait mystérieux (dans le buste du pseudo-Sénèque dont il reste une trentaine d'exemplaires, croit reconnaître le poète comique Épicharme; aussi bien un double hermès nous montre cette même tête avec une autre qui peut être celle de Ménandre). — B. BERENSON. Une peinture de Girolamo de Crémone au musée du Havre (elle représente l'enlèvement d'Hélène; article en anglais). — SEYMOUR DE RICCI. Esquisse d'une bibliographie égyptologique; suite (travaux relatifs à soixante-cinq localités ou pays énumérés du nord au sud). — W. DEONNA. Notes archéologiques. VII. Aphrodite à la coquille (le thème, d'origine orientale, est celui de la déesse qui naît de la coquille et qui, aux débuts, est une déesse-coquille : il remonte au VII<sup>e</sup> siècle; au IV<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> siècle les coroplastes hellénistiques le reprennent et le transforment suivant l'esthétique grecque. L'art romain a adapté à l'ornementation funéraire le motif qui survit dans l'art chrétien jusqu'à une époque avancée). — Franz CUMONT. Fragments d'annales trouvés à Ostie (elles étaient gravées sur les murs d'un édifice : les fragments trouvés se rapportent aux années 36 à 38 ap. J.-C.). — Id. A propos de Cybèle (observations sur la thèse de H. Graillet). — SEYMOUR DE RICCI. Paul Meyer (article nécrologique, avec une liste de ses principales publications de 1860 à 1914). — C.-rendus : Raoul Montaudon. Bibliographie générale des travaux paléontologiques et archéologiques, époques préhistoriques, protohistoriques et gallo-romaines; t. I (l'ouvrage comprendra sept volumes; effort digne d'estime). — P. Roussel. Délos, colonie athénienne (excellent). — Franz Cumont. Études syriennes (huit excellents mémoires). — Gabriel Millet. L'École grecque dans l'architecture byzantine (fournit un commentaire architectural aux planches du bel album : « Monuments byzantins de Mistra »). — E. Marque. Le dernier oppidum gaulois assiégé par César (dans cette brochure hardie, il y a une part notable de travail sérieux, mais la thèse générale est fautive). — Madison Grant. The passing of the great race, or the racial basis of European history (loin de marquer un pas en avant, la doctrine de l'auteur est un retour à celle de Gobineau).

**12. — Revue critique d'histoire et de littérature.** 1918, 15 mars.

— N. Cunningham. The commonweal (titre que l'on peut traduire par le « bien public », et c'est du bien public que l'auteur fait le but et le critérium de toutes les formes de gouvernement. Intéressante analyse historique de l'évolution politique de l'Angleterre). — F. PASSELECQ. La question flamande et l'Allemagne (très intéressant; mais la situation officielle de l'auteur ne lui a pas permis de dire toute la stricte vérité). — Vénizelos, Politis, Répoulis, Cafandaris. Cinq ans

d'histoire grecque, 1912-1917. Discours prononcés à la Chambre des députés en août 1917; trad. par *Léon Maccas* (important). — *James M. Beek*. La guerre et l'humanité; trad. par *Stéphane Lauzanne* (remarquable). — *Popovitch* et *Katzlerovitch*. Appel des socialistes serbes au monde civilisé (mémoire éloquent et précis sur les atrocités commises en Serbie par les vainqueurs). = 1<sup>er</sup> avril. *Ch. Diehl*. Dans l'Orient byzantin (recueil de quatorze mémoires très intéressants). — *American Journal of archaeology*. T. XXI : 1917 (critique d'un article où *M. Bonnell* veut prouver que l'idée de représenter le serpent avec une tête humaine est venue aux artistes par l'intermédiaire des mystères). — *E.-H. Pacheco* et *J. Cabré*. Las pinturas prehistóricas de Pena Tu. Avance al estudio de las pinturas prehistóricas del extremo sud de España (important). — *J. Cabré* et *C. Esteban*. Le Val de Charco del Agua Amarga (peintures rupestres représentant des scènes de chasse d'un haut intérêt pour l'étude de l'armement et de la parure des tribus primitives de l'Espagne). — *A.-F. Truyols*. Estudios de critica textual y literaria (essais fort timides de critique textuelle de l'Ancien Testament). — *B. Vosnjak*. L'administration française dans les pays yougoslaves (simple brochure, mais instructive). — *Paul Gautier*. Un prophète. *Edgar Quinet*. Édition nouvelle de ses articles sur l'Allemagne (ouvrage d'une grande portée historique et morale). — *Jastrow*. The war and the Bagdad railway (très intéressant). — *A. Gauvain*. L'Europe au jour le jour. T. I : La crise bosniaque, 1908-1909 (recueil d'articles publiés dans les *Débats*; ils méritent de survivre à l'actualité). — *Fr. Contreras*. Les écrivains hispano-américains et la guerre européenne (les écrivains dont on parle ici sont très chauds partisans de l'Entente; mais jusqu'à quel point reflètent-ils l'opinion générale?). — *A. C. Benson*. Cambridge essays on education (livre qui fait penser). — *L. Hauteœur*. M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun (bon). — L'art et les saints : saint Nicolas, par *A. Marguillier*; sainte Catherine, par *H. Brémond*; sainte Geneviève, par *A.-D. Sertillanges*; saint Martin, par *Henry Martin* (à recommander). = 15 avril. *Cl. Perroud*. La proscription des Girondins, 1793-1795 (contient des renseignements très instructifs sur l'attitude de la Convention à l'égard des Girondins proscrits et sur celle des proscrits eux-mêmes). — Livres sur la guerre, parmi lesquels : *Edmond Pilon*. Pèlerinages de guerre, jadis et de nos jours (agréables récits guerriers des temps passés : XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles); *A. Toulemon*. Mobilisés; scènes et récits de la guerre (recueil d'articles de journaux et de nouvelles, trop apprêtés, mais non sans charme); *G. Gaulène*. Des soldats (œuvre d'imagination dont les personnages sont peints d'après nature). = 1<sup>er</sup> mai. *F. Brunot*. Histoire de la langue française. T. V. Le français en France et hors de France au XVII<sup>e</sup> siècle (étude très solide et très bien documentée; l'auteur a étudié spécialement la diffusion de la langue française en Angleterre, aux Pays-Bas et en Allemagne). — *Mgr Tissier*, évêque de Châlons. Au fil de la guerre. Vérité et vérités

(recueil de lettres pastorales, de discours, de sermons ou d'allocutions au cours de l'année 1916; manifestations religieuses et patriotiques dans lesquelles les « vérités » ne sont pas ménagées aux incroyants). — *Jean Lagardère*. France. Demain! Aux ouvriers et ouvrières de reconstruction d'après-guerre (l'œuvre consiste surtout dans la restauration du sentiment religieux). — *L. Rouzic*. Le prix des larmes. — *Y. de la B.* Médiation pontificale et relations avec le Vatican (expose les principales questions de politique extérieure qu'il serait utile de négocier avec la Papauté). — *Eug. Lévy*. La Révolution française. Essai sur le génie de la France nouvelle (beaucoup de galimatias). — *E. Altier*. Journal d'une Française en Amérique, septembre 1916-juin 1917 (très intéressant). — 15 mai. *Leo Wiener*. Contribution toward a history of arabico-gothic culture; I (veut prouver que les mots de basse latinité qui ne peuvent s'expliquer par le gothique d'Ulphilas et le vieux haut-allemand doivent s'interpréter par l'arabe; cette thèse est insoutenable. C'est également une entreprise vaine de vouloir expliquer le mot « drap d'Arras » par l'arabe « tiraz » et non tout uniment par le nom de lieu Arras). — *M. Annaei Lucani*. De Bello civili liber VIII edited by *J.-P. Postgate* (très bonne édition). — *H.-M. Gailhac*. Les éternels barbares. La Germanie de Tacite suivie des passages des Commentaires de César relatifs aux Germains (œuvre de propagande antigermanique où l'on trouve en effet quelques rapprochements saisissants entre les barbares d'autrefois et ceux d'aujourd'hui). — *E. Jovy*. Fénelon inédit; d'après les documents de Pistoia (l'auteur a découvert parmi les livres du savant théologien Fabroni, conservés à la bibliothèque de Pistoia, beaucoup d'œuvres de Fénelon touchant l'histoire religieuse de son temps, et notamment le jansénisme). — *Id.* Le collège janséniste de Noyon en 1719 (intéressant et nouveau). — *Id.* De Royer-Collard à Racine (beaucoup de recherches et de trouvailles). — Almanach illustré de la *Gazette des Ardennes* pour 1918 (le principal morceau de cet almanach est un article de Th. Dimmler, tendant à montrer le respect des Allemands pour les œuvres d'art français sauvées par eux dans la zone des armées. Grâce leur en soient rendues!).

**13. — Revue des sciences politiques.** 1918, 15 avril. — *Joseph REINACH*. Le problème des États-Unis d'Orient (le *Mittel-Europa* n'est que l'enseigne mensongère d'un empire germanique s'étendant aux provinces baltiques, à la Pologne, à l'Autriche, à toute la péninsule balkanique; *M. Reinach* oppose à cette conception celle d'États-Unis de l'Orient, comprenant l'Autriche, la Hongrie, la Bohême, les États des Balkans, chaque peuple ayant réalisé, d'un commun accord, ses ambitions ethniques; cet empire, placé sous l'hégémonie des Habsbourg et dont les provinces seraient constituées par ces divers États, ferait contrepoids à la fois à l'Allemagne et à la Russie). — *Émile BOURGEOIS*. Les traditions de la défensive française (importance de Paris pour la France; c'est pour protéger cette ville que les Fran-

cais sont allés à Metz et à Strasbourg; il fallait à la France se défendre contre les Allemands : la médaille que Louis XIV fit frapper en 1681, après la prise de Strasbourg, portait la légende : *Clausæ Germaniæ Gallia*). — JOSEPH-BARTHÉLEMY. Le gouvernement par les spécialistes et la récente expérience anglaise (dans le cabinet formé par Lloyd George, le 10 décembre 1916; inconvénients et avantages de cet appel des « compétences » dans un ministère). — G. LECARPENTIER. L'analyse économique du professeur A. Marshall (lisez, l'analyse des « Principes d'Économie politique » du professeur de Cambridge, dont une traduction française a paru en 1907-1908; 7<sup>e</sup> édition anglaise, 1916). — Dossiers d'information sur la guerre et la paix. I. F.-P. RENAULT. Les confins russes d'Occident de la Baltique à la mer Noire (les provinces baltiques : Esthonie, Livonie, Courlande, la Pologne, la Lithuanie, la Wolhynie, l'Ukraine, la Bessarabie; renseignements très précis sur chacune de ces contrées; chiffre de la population : commerce, industrie). II. Henri SCHUHLER. Les colonies allemandes (historique; Togo, Cameroun, Afrique sud-occidentale, Afrique orientale, possessions du Pacifique, Tsing-Tao). — Eug. d'EICHTHAL. Nationalités et fédération (préconise en Autriche une fédération des diverses nationalités). = C.-rendus : Ouvrages sur la guerre, parmi eux : *Daniel Halévy*. Le Président Wilson (très pénétrant); *Auguste Boppe*. A la suite du gouvernement serbe de Nich à Corfou, 20 octobre 1915-17 janvier 1916 (émouvant); *Alphonse Muzet*. Le monde balkanique (bon manuel).

14. — *Revue générale du droit*. 1918, janvier-février. — J. BONNECASE. La « notion de droit » en France au XIX<sup>e</sup> siècle; suite et fin (« le Droit s'était montré aux Constituants de 1789 porteur de la chartre d'affranchissement des individus. Poursuivant son œuvre éternelle, il réapparaît après plus d'un siècle pour présider cette fois à la libération des Nations »). — F. DE VISSCHER. Les actions noxales et le système de noxalité, d'après ses origines historiques et la loi des XII tables; suite. — E.-H. PERREAU. La Belgique et le droit des gens (d'après le livre de Ch. de Visscher : « La Belgique et les juristes allemands »). — J. FAUREY. Le droit de dissolution en régime parlementaire (il s'agit de la Grèce). = C.-rendus : *Stan. Berge*. La justice française au Maroc (remarquable). — A. GAUVAIN. L'Europe avant la guerre (d'un grand intérêt). — A. PITOIS. Histoire du droit français (nouvelle édition où l'on a distingué les grandes périodes). — M. LEROY. L'ère Wilson : la Société des nations (excellent commentaire du manifeste Wilson du 22 janvier 1917). — B. AUERBACH. Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie; 2<sup>e</sup> édition (montre bien l'essor de ces nationalités; il faut porter le deuil de la grande Autriche).

15. — *Le Correspondant*. 1918, 10 avril. — R.-P. LAGRANGE. Le nationalisme juif et la Palestine (le nationalisme est le fondement même de l'histoire d'Israël dans l'antiquité; c'est parce qu'ils ont voulu être et



qu'ils ont été toujours des étrangers hors de la Palestine que les Juifs ont été si durement traités pendant tout le moyen âge. Puis ils ont fait effort pour s'assimiler aux milieux civilisés parmi lesquels ils vivaient et ils y ont réussi parfois, en France par exemple. Par là, ils couraient le risque du suicide. Le Sionisme est une réaction contre ce mouvement et il a été assez habile pour obtenir la déclaration de M. Balfour, 2 novembre 1917. Les Juifs pourront donc retrouver un « home » en Palestine ; mais on ne peut les autoriser à rentrer en maîtres dans le pays, car il y a d'autres habitants que les Juifs en Palestine. Force leur est de modérer leurs prétentions et de ne demander que des avantages pratiques obtenus sans léser les droits des autres nationalités et confessions). — MILES. Silhouettes de guerre. M. John Dillon (biographie qui se confond avec l'histoire du mouvement séparatiste en Irlande et du « Home rule »). — Michel KATCOV. Lettres au tsar Alexandre II (cinq lettres fort intéressantes et prophétiques adressées du 25 décembre 1886 à mai 1887 au tsar Alexandre II par un journaliste très apprécié, qui n'était nullement l'ennemi de l'Allemagne ni l'ami de la France, mais qui s'efforce de démontrer au tsar le danger d'une politique de complaisances excessives à l'égard de l'Allemagne, la « perfidie du concours de Bismarck » dans les affaires de la Bulgarie et, finalement, la nécessité d'un rapprochement vers la République française). — \*\*\*. La question des détroits. L'histoire et les hypothèses. — Lieutenant-colonel DE PLAS. Sept mois de campagne en Belgique. Feuilles détachés d'un journal de marche (du 11 octobre 1914 au 23 avril 1915. Premier emploi de gaz asphyxiants par l'ennemi). — Pierre de QUIRIELLE. L'Italie et la guerre. II. La politique italienne au Sénat. Le ravitaillement et la résistance. Le rapprochement avec les Yougoslaves. — G. JEAN-AUBRY. Claude Debussy, musicien français. — A BÉCHAUX. La vie économique et la guerre. = 25 avril. \*\*\*. Le blocus, arme de guerre. — MILES. Silhouettes de guerre. Lord Pirrie, contrôleur général de la marine marchande britannique. — F. ENGERAND. Le drame de Charleroi. IV. Les offensives hors frontières. Lorraine-Ardenne (la défaite de Morhange, le 20 août, manifeste « la faillite définitive de l'offensive forcenée qu'avait codifiée le règlement de 1913 ». Castelnau a compris à temps le démenti infligé à la théorie par les faits : « Sur le champ sanglant de Morhange, il sacrifie la doctrine de toute sa vie et, désormais, il conseillera le contraire de ce que jusque-là il avait enseigné. » Quant à la bataille des Ardenne, il n'est pas encore possible d'y voir clair : « Pas d'unité de commandement, des batailles éparses et disloquées, méconnaissance systématique du terrain et des moyens de défense, défaut de liaison des corps et des armes, aucune manœuvre, mais seulement l'offensive aveugle, systématique, frénétique ». — Eugène TAVERNIER. La portée universelle de la Révolution russe (analyse quelques-unes des œuvres publiées avant la guerre par le « publiciste » Trotski et par trois littérateurs : Merejkovski, Philosphoff et une dame qui signait Hippus. Le but qu'ils se proposaient

était de « contaminer » de proche en proche l'opinion du monde en lui inoculant le virus russe). — Ernest DAUDET. La France et l'Allemagne après le Congrès de Berlin. La mission du baron de Courcel, février 1882-août 1886 (parmi les anecdotes rapportées ici, l'on peut noter celle qui se rapporte à la nomination d'Alphonse XII comme colonel d'un régiment allemand de Strasbourg et à la réception tumultueuse qui fut faite au roi d'Espagne par des émeutiers parisiens. La manifestation était d'ailleurs dirigée au moins autant contre Jules Ferry que contre le roi d'Espagne). — Jean POZZI. La première bataille de la Somme, juin-septembre 1916 (ce sont plutôt des notes qu'un récit complet de la bataille). — Paul DARCY. L'avant-guerre pangermaniste aux États-Unis (l'organisation pangermaniste, l'émigration allemande aux États-Unis, l'éveil spontané du « Deutschtum » américain, l'action des pangermanistes et du gouvernement impérial). — René MERCIER. Nancy bombardée. Journal d'un bourgeois de Nancy (21 janvier 1916 à janvier 1918). = 10 mai. Fernand ENGERAND. Le drame de Charle-roi. V. Le dénouement (insiste sur les fautes considérables commises dès le début par le commandement français : méconnaissance du plan allemand d'invasion par la Belgique, abandon de notre frontière du Nord, offensive ordonnée sur tous les points en même temps. Malgré les directives du Grand Quartier général, Lanrezac, chef de la V<sup>e</sup> armée, se prépare à une bataille défensive sur la Sambre afin de boucher la trouée de l'Oise, 21 août; mais ses intentions sont mal interprétées par la plupart de ses chefs de corps « pénétrés des idées si fausses qui leur avaient été inculquées au cours de ces dernières années ». Menacé d'enveloppement le 23 août, Lanrezac prend sur lui de prescrire la retraite. « Cette résolution renversait le plan allemand et le faisait échouer dans sa partie essentielle et pour laquelle avait été violée la neutralité de la Belgique : l'enveloppement de notre aile gauche et, par elle, l'anéantissement de l'armée française... » Disgrâce suprême : à Lille où, sous les généraux Herment et Percin la défense commençait à s'organiser, les « autorités civiles » obtiennent du gouvernement l'ordre d'abandonner la place le 24 août au soir. On livrait ainsi à l'ennemi, sans combat, la plus riche région minière et industrielle de France). — MILES. Silhouettes de guerre. Le général Sackville-West, délégué britannique au Conseil de guerre de Versailles. — Lieutenant-colonel D. Au front américain, l'organisation de l'armée, les soldats, les officiers, leurs idées sur la guerre. — J. DE LANZAC DE LABORIE. Les Jésuites en France sous la Restauration et la monarchie de Juillet (d'après l'histoire de la Compagnie de Jésus en France de 1814 à 1914 par F. Joseph Burnichon). — Comte R. DE BRIEY. La Belgique et l'Allemagne au centre de l'Afrique. — Louis GUICHARD. La tranchée des marins (plusieurs récits de scènes maritimes, la « tranchée » des marins étant le service de garde sur les flots). = 25 mai. A. DE LAPRADELLE. La guerre aérienne et le Droit. — A. GÉRARD, ambassadeur de France. Les hommes d'État du Japon, 1868-1918. —

Ernest DAUDET. La France et l'Allemagne après le Congrès de Berlin. La mission du baron de Courcel, février 1882-août 1886; suite (idées et projets de Bismarck en 1884; traité secret avec le roi de Roumanie, ce qui, de fait, transforme la Triplice en Quadruplice, Sympathie exprimée par Bismarck pour Jules Ferry et pour sa politique coloniale, sans doute parce qu'elle détournait ses regards de la « ligne bleue des Vosges »). — Henry LAPORTE. Quatre mois de bolchevisme : Russie, Finlande. Notes de voyage, janvier-mai 1918. — G. JEAN-AUBRY. L'art français moderne en Angleterre; peinture et sculpture. Les relations picturales de la France et de l'Angleterre au cours du XIX<sup>e</sup> siècle (instructive histoire du legs de Sir Hugh Lane à la National gallery). — \*\*\*. La question des détroits; 2<sup>e</sup> article (du traité d'Andrinople en 1829 au traité de Londres en 1840). — Henri BRÉMOND. Un mémoire inédit de Fénelon sur la France et la cour de Rome (analyse un mémoire très secret et un appendice adressés par Fénelon au pape Clément XI en vue de réconcilier la France et la Papauté. Ces deux documents ont été retrouvés par M. Jovy dans la bibliothèque du cardinal Fabroni à Pistoia et publiés par lui en 1917). — LANZAC DE LABORIE. La morale politique du grand Frédéric (simple annonce du gros livre publié sous ce titre par le commandant Weil).

16. — **Études.** Revue fondée par des Pères de la Compagnie de Jésus. 1918, 20 mars. — Jules LEBRETON. Jésus-Christ et la Samaritaine. — Philippe HENRIOT. Les acteurs de la tragédie; un grand premier rôle : le quartier-maître général Ludendorff (notes biographiques : Ludendorff est relativement encore jeune, il est né en 1865 dans les environs de Posen; c'est à Posen que naquit en 1847 Hindenburg). — Marcel CHOSSAT. La guerre et la paix d'après le droit naturel chrétien; III (contre Voltaire qui prétendait que depuis quatorze siècles toutes les guerres ont été causées par le fanatisme). — François DATIN. Le désarroi doctrinal chez les Anglicans et le cas du Dr Henson (H. Hensley Henson a été imposé par l'État comme évêque de Hereford au début de 1918; en théologie, il appartient à l'opinion libérale; une telle ingérence fait désirer à beaucoup d'Anglais le « désatblissement » de l'Eglise, c'est-à-dire la séparation de l'Eglise et de l'État). — J. ROUËT DE JOURNAL. « Du développement des idées révolutionnaires en Russie » (le titre est emprunté à un opuscule de Herzen; montre le développement de ces idées depuis le moyen âge jusqu'en 1825; à suivre). — H.-L. DAUCHEZ. Les médecins chrétiens pendant la guerre (actes de dévouement de médecins désignés par des initiales). — Stéphane HARENT. Fénelon apologiste de la foi (d'après le livre de Mgr Cagnac). — 5 avril. Charles FRANÇOIS-SAINT-MAUR. Le capitaine aviateur Didier La Cour Grandmaison (tué en combat aérien le 10 mai 1917; à suivre). — J. ROUËT DE JOURNAL. « Du développement des idées révolutionnaires en Russie »; fin (au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle; les littérateurs : Pouchkine, Gogol, Tourguéniev, Dostoïevski, Tolstoï, Gorki). — Pierre LAHORGUE. Etudes sur Pascal. I.

Pascal et les suites du péché originel. — Marcel CHOSSAT. La guerre et la paix d'après le droit naturel chrétien; IV (comment l'Allemagne a violé ce droit naturel). — Lucien ROURE. Ile-de-France et France (d'après le livre d'A. Mithouard : « La terre d'Occident »). = 20 avril. L. BILLOT. La parousie; VII. — Abel DECHÈNE. La patrie de Victor Hugo (Victor Hugo a écrit sur la patrie de beaux vers; mais il a aussi célébré la fraternité, l'humanitarisme, prôné l'antimilitarisme; le 14 juillet 1870, il plantait dans son jardin à Guernesey le chêne des États-Unis d'Europe). — FRANÇOIS-SAINT-MAUR. Le capitaine aviateur Didier La Cour Grandmaison; fin. — Louis LALANDE. Le problème noir aux États-Unis d'Amérique (origine des noirs aux États-Unis; les luttes qui précédèrent et suivirent l'affranchissement du 31 janvier 1865; le nègre ne sera relevé que « par l'école à base religieuse »). — Impresions de guerre. LXIII. Louis BERNE. En Italie : l'amitié d'un village (mars 1918). — Joseph BRUCKER. Bulletin d'histoire de la Compagnie de Jésus (les *Monumenta historica Societatis Jesu*; les ouvrages du R. P. Frias sur les Jésuites d'Espagne; les livres sur le « style jésuite »; les additions à la « Bibliothèque » de Backer-Sommervogel; le livre « Response aux demandes d'un grand prélat », paru en 1625 à Pont-à-Mousson est bien du P. Bruet, non du P. Joseph). = C.-rendus : Vicomte de Guichen. La révolution de Juillet en 1830 et l'Europe (volume un peu touffu). — R. Gay de Montella. España ante el problema del Mediterráneo (synthèse faite avec clarté et finesse des événements politiques qui, de 1901 à nos jours, se sont déroulés autour de la Méditerranée). = 5 mai. Jean DISSARD. La transfixion de Notre-Dame (histoire de la dévotion aux douleurs de Notre-Dame). — D<sup>r</sup> M. VERDUN. Les paludéens en France et le paludisme pendant la guerre. — Marcel CHOSSAT. La guerre et la paix d'après le droit naturel chrétien; fin (il ne faut pas ignorer le rôle pacificateur de la force au service du droit ni nier la légitimité de la guerre faite pour se défendre, entreprise pour le triomphe de la justice). — Louis JALABERT. Les îles d'Aland et la Suède (géographie et histoire; les revendications suédoises; les événements de février 1918). — C. HEARTY. Louis Lenoir (en mémoire d'un Père jésuite tué le 9 mai 1917). = C.-rendus : B. Bourdenne. La vie et l'œuvre du vénérable Michel Garicoïts, fondateur de l'Institut des prêtres du Sacré-Cœur de Jésus (intéressant; Garicoïts né à Ibarre le 15 avril 1799 est mort à Bétharram le 14 mai 1863). — Fernand Passelecq. La question flamande et l'Allemagne (montre l'union fraternelle des éléments wallon et flamand).

17. — **La Grande Revue**. 1918, mars. — Albert THIERRY. Carnets de guerre; suite. Le dépôt (novembre et décembre 1914). — René BRANCOURT. L'héroïsme dans la poésie américaine. — Léon DUBREUIL. 1792-1793 et 1914-1918 (grande analogie entre la situation de la France au début des guerres de la Révolution et la situation actuelle. Montre comment les administrateurs de 1792-1793 ont réussi à faire face à des difficultés inouïes et comment ils ont contribué à donner à la France



les armées nécessaires. Sans établir rien qui ressemble au régime terroriste, n'y aurait-il pas intérêt, aujourd'hui, à développer les « méthodes révolutionnaires ? »). — Maurice GRIGAUT. La vie française jugée par les Américains (analyse le rapport présenté à l'« Association des manufacturiers américains pour l'exportation » par la Commission envoyée en France). = Avril. Albert MATHIEZ. L'immunité parlementaire sous la Révolution (décrétée par les états généraux dès le 23 juin 1789, l'inviolabilité parlementaire fut respectée jusqu'en 1793; on en vint alors après le 31 mai non seulement à faire arrêter, juger et condamner des membres de la Convention, mais même à faire prononcer la levée de l'immunité par les deux Comités de Salut public et de Sécurité générale. Cette dictature des Comités dura jusqu'au 9 thermidor. On en revint alors à la pratique antérieure. « Les hommes d'affaires glissés dans les Assemblées connurent une sécurité qui discrédita le régime parlementaire et prépara de loin brumaire »). — Charles STIÉNON. La leçon de Cambrai et les événements actuels (il s'agit de l'heureuse attaque des Anglais dans la direction de Cambrai en novembre 1917 et du puissant retour offensif des Allemands qui enlevèrent aux Anglais les fruits de leur première victoire. Il semble que le commandement britannique n'ait pas pris parti dès le principe entre une action locale, avec un but bien déterminé et qu'il ne fallait pas dépasser, et une tentative de grande envergure pour laquelle il ne réunit pas tous les moyens nécessaires. En outre, le commandement français avait mis à la disposition des Britanniques une force considérable d'infanterie et de cavalerie qui ne fut pas employée). — Geneviève BIANQUIS. Les projets de service obligatoire des femmes en Allemagne. — Gabrielle ROSENTHAL. Le service social des femmes en France. = Mai. Israël ZANGWILL. Le principe des nationalités; I (conférence faite par le grand romancier juif au South Place Institute le 6 mars 1917; c'est une critique mordante des solutions que l'on a proposées pour définir les termes de nation, de race et de patrie). — Albert THIERRY. Carnets de guerre; suite (décembre 1914-février 1915). — Louis BOISSE. L'Allemagne et le chemin qui descend (étude sur la psychologie du peuple allemand : « Ils n'ont qu'une unité, celle de la force; c'est la route descendante qu'ils suivent; c'est le « über » qu'ils revendiquent, mais leur revendication bruyante est précisément l'aveu d'un manque »). — Camille DUCRAY. Les peintres des victoires de Napoléon. — Léon ABENSOUR. L'effort féminin à l'étranger. — Louis MARQUET. L'épreuve des démocraties et des autocraties (réponse à Lysis : « L'idéal démocratique s'est bien tenu en face de la force autocratique, et l'épreuve de la guerre ne tourne pas au désavantage des démocraties »).

**18. — Mercure de France.** 1918, 1<sup>er</sup> avril. — Georges DAUVILLE. L'internationalisme et la guerre. — Marc DUFAUX. Une mentalité d'avant la guerre : le tiers-esprit. = 16 avril. C. BESSONNET-FAVRE. Leibnitz et la colonisation germanique de la Russie (signale dans l'œuvre de Leibnitz nombre de rapports, mémoires et lettres adressés

par Leibnitz aux ambassadeurs moscovites, aux familiers du tsar et à Pierre-le-Grand lui-même en vue d'obtenir des concessions de terres et de mines, de canaliser les grands fleuves, de faire exploiter les richesses de la Russie par des ouvriers et des ingénieurs allemands; en même temps il proposait d'attirer dans ce pays les Chinois. Moscou deviendrait ainsi le point de rencontre et le trait d'union des forces intellectuelles de l'Occident et de l'Extrême-Orient pour développer la civilisation russe, au profit de l'Allemagne. Tout en flattant l'autocrate russe, il combattait l'autocratie française dans la personne de Louis XIV et devenait l'hôte du prince Eugène de Savoie. Il déclarait néanmoins travailler « pour le bien-être du genre humain tout entier », car, ajoutait-il, « je considère le ciel comme la patrie et les hommes bien nés comme des compatriotes ». = 1<sup>er</sup> mai. Louis BOISSE. La guerre et la mystique de l'immanence (étudie surtout la doctrine de Kant et son influence sur la formation de la mentalité allemande. Cette guerre est « la rencontre dramatique de deux principes », celui de l'immanence et celui de la transcendance. Kant a exposé avec force le premier, que ses continuateurs ont répudié; ce n'est pas à lui qu'il faut faire remonter la corruption de l'esprit allemand). — G. JEAN-AUBRY. Poètes français d'Angleterre (Swinburne, John Payne et George Moore). — René DUMESNIL et Th. SIMON. La guerre vue par les écoliers et la psychologie de l'enfant. = 16 mai. Roger MAURICE. Les états-majors et la troupe (erreurs d'organisation dans les états-majors pendant la première année de la présente guerre; bien que corrigées en grande partie vers la fin de 1916, elles ont contribué à répandre dans la troupe des idées fausses et injustes sur l'état-major, organisme indispensable autant que délicat qu'on ne peut improviser). — Jules DUHEM. La question yougoslave; la monarchie danubienne et l'Europe; conclusions actuelles. = 1<sup>er</sup> juin. Ernest RAYNAUD. La préfecture de police (anecdotes sur l'ancienne préfecture et sur la nouvelle, sur MM. Lépine et Hennion). — BOUTRAS GHALI. L'Islam et les Turcs (ce sont les Turcs qui ont déshonoré et avili l'âme arabe; ce n'est pas l'Islam).

19. — **Revue des Deux Mondes.** 1918, 1<sup>er</sup> avril. — Robert DE LA SIZERANNE. Les masques et les visages. Une violation de neutralité au XVI<sup>e</sup> siècle. César Borgia à Urbino; I (raconte d'après les lettres de Guidobaldo I, comte de Montefeltro et troisième duc d'Urbin, l'attentat dont celui-ci fut victime de la part du Borgia en 1502). — A. BELLESORT. Le nouveau Japon. III. Européens et Japonais; l'aventure de Lafcadio Hearn (biographie du fin littérateur auquel on doit d'avoir révélé au monde occidental tant de traits curieux sur l'ancien Japon. Bien qu'il eût réussi à se faire naturaliser Japonais, Hearn resta toujours pour ses compatriotes un étranger dont ils étaient fiers, mais qu'ils tenaient poliment à l'écart. L'Occident, qu'il détestait, surtout l'Occident anglo-saxon, est seul resté fidèle à sa mémoire). — L. LENÔTRE. Réveries d'après-guerre sur des thèmes anciens. II. Les mauvaises fées

(la Révolution a détruit tout l'ancien système de l'instruction publique et privée; l'éducation civique inaugurée par la Convention a été purement déclamatoire; ceux qui étaient enfants alors ont poussé au hasard, comme ils ont pu, exposés aux méfaits de la « fée Utopie » et de l'« exotisme ». Revenons à l'ancien temps où le bambin revenait du lycée « avec une pile de prix enrubannés et une couronne de lauriers »).

— Contre-amiral DEGOUY. La guerre sous-marine. Phase finale. — Gaston DESCHAMPS. Aux régions dévastées. III. Avec la Croix-Rouge américaine. — Maurice MURET. Les romans de guerre de M. Stillebauer. = 15 avril. \*\*\*. Vaincre (considérations sur le rôle de l'offensive qui doit vaincre l'Allemagne). — M<sup>me</sup> Marie-Louise PAILLERON. François Buloz et ses amis. II. George Sand et Alfred de Musset. Nouvelles « lettres de Venise ». — Robert DE LA SIZERANNE. Une violation de neutralité au XVI<sup>e</sup> siècle. César Borgia à Urbino. II. L'occupation (raconte comment le comte de Montefeltro réussit à recouvrer ses États, 1502, puis comment, abandonné par ses propres partisans, il dut entrer en accommodement avec César; bientôt César fit assassiner les amis du comte, qui abandonna pour la seconde fois ses États et ne se crut en sûreté que sous la protection de Venise, janvier 1503). — Baron BEYENS. L'avenir des petits États. IV. La Bulgarie (fort intéressant portrait du tsar Ferdinand qui a voulu être, suivant son expression, à la fois « son Fouché » et « son Talleyrand »; intelligent, ambitieux et fourbe, il aura peut-être cette chance suprême de voir l'Allemagne et l'Autriche subir les conditions de l'Entente victorieuse et par conséquent de secouer une tutelle qu'il déteste; la défaite de Guillaume II le débarrasserait de l'amitié impériale qui lui est à charge). — Henry BIDOU. Les batailles de la Somme. I. Du 1<sup>er</sup> au 12 juillet 1916 (il peut être intéressant de comparer cette étude avec celle de M. Joseph Reinach que publie la *Revue historique*). = 1<sup>er</sup> mai. René BAZIN. Français et Anglais (conférence faite à Londres l'hiver dernier sur « les raisons que nous, Anglais et Français, avons de nous aimer les uns les autres »). — GAILLY DE TAURINES. La protestation de l'Alsace-Lorraine en 1874 (élections unanimement protestataires en Alsace et en Lorraine; séance du Reichstag, le 18 février 1874, où les députés élus viennent apporter leur protestation en face de Bismarck et des Allemands menaçants, furibonds ou gouailleurs). — Louis GILLET. L'art flamand et la France (« en dépit des prétentions allemandes, l'art flamand n'a guère eu de commun avec l'Allemagne que les innombrables emprunts que celle-ci lui a faits; au contraire, c'est avec la France que l'unissent des rapports séculaires et ininterrompus »; suit le développement de ces rapports pendant tout le moyen âge et jusqu'à nos jours). — R. DE LA SIZERANNE. Une violation de neutralité au XVI<sup>e</sup> siècle. César Borgia à Urbino. III. La restauration (la mort d'Alexandre VI, 17 août 1503, ramène Guidobaldo dans sa capitale; quant à César, il réussit à rentrer en grâce auprès de son ennemi, mais pour succomber à son tour aux savantes intrigues du nouveau

pape Jules II; celui-ci trouve le moyen de se délivrer de Borgia, en gardant d'ailleurs pour l'Église les conquêtes opérées par l'astucieux et criminel duc de Valentinois. Jugement sur César Borgia). — Ernest DAUDET. Soixante années du règne de Romanoff, 1821-1881. III. Alexandre II. — Henry BIDOU. Les batailles de la Somme. II. 14 juillet-15 octobre 1916. — André BEAUNIER. Chateaubriand et les sauvages (à propos de l'étude de Gilbert Chinard sur l'exotisme dans l'œuvre de Chateaubriand. Montre avec quelle poésie Chateaubriand a su utiliser les sources imprimées où il puisait ses récits souvent imaginaires. S'il n'a pas vu tous les pays qu'il décrit, il a d'autre part créé un monde de rêve où il se complut toute sa vie; il peint un désert vertueux parcouru par de bons sauvages au milieu duquel il croyait retrouver la liberté bannie de France). — 15 mai. Marie-Louise PAILLERON. François Buloz et ses amis. III. Alfred de Musset (fin; intéressant; beaucoup de lettres inédites. Notables corrections aux souvenirs de P. de Musset sur son illustre frère. Buloz, qui a vécu pendant trente ans en fort bonne intelligence avec Alfred, parle de lui, dans ses lettres, en des termes que l'histoire devra retenir). — GAILLY DE TAURINES. La protestation de l'Alsace-Lorraine en 1874; II (après la retentissante protestation du député Teutsch, l'évêque de Strasbourg, Mgr Ræss, qui avait accepté d'abord de se joindre aux autres députés protestataires, fit défection; il déclara qu'il n'avait « nullement l'intention de mettre en question le traité de Francfort ». Cette défection avait le caractère d'une véritable trahison à l'égard de ses collègues; même il eut l'imprudence d'ajouter qu'il parlait « au nom de ses coreligionnaires », ce qui lui attira de nombreuses et véhémentes protestations de la part de ces derniers et notamment des autres députés catholiques, laïcs et prêtres. Heureusement, l'attitude de l'évêque de Metz, Mgr Dupont des Loges, sauva l'honneur du clergé compromis par cette lamentable palinodie. Montre comment furent accueillies la protestation de Teutsch et la déclaration de Ræss dans la presse, en France, en Allemagne et à l'étranger. Noble attitude des députés polonais qui refusèrent de voter l'annexion « parce que », disaient-ils, « nous nous refusons à empiéter sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes »). — Jérôme et Jean THARAUD. La foire de Rabat. III. Images anciennes et modernes. — Louis DE LAUNAY. Pierre Duhem. L'énergétique et la science du moyen âge. — Contre-amiral DEGOUY. Zeebrugge et Ostende. La première opération sur le front nord (l'entrée du canal maritime de Bruges obstruée; celle du port d'Ostende le sera plus tard à son tour et l'a été en effet). — Jean DORMIS. Un poète serbe: Miloutine Boitch. — Henry BIDOU. Les batailles de la Somme. III. L'offensive allemande de 1918, 21 mars-10 avril (recul de la V<sup>e</sup> armée britannique du 21 au 30 mars, qui entraîna celui de la III<sup>e</sup> armée française; la relève successive des troupes anglaises par cette III<sup>e</sup> armée permet de boucher l'un après l'autre les trous ouverts par l'ennemi qui est finalement arrêté le 1<sup>er</sup> avril sur le front d'Arras jusqu'à l'Oise. « En trois semaines, cette bataille avait



consommé plus de divisions allemandes que celle de 1916 en trois mois). = 1<sup>er</sup> juin. Georges GOYAU. L'unité belge et l'Allemagne (la Belgique est un pays bilingue, mais le peuple belge n'a qu'une âme, forgée par l'histoire, les arts, la guerre. L'invasion allemande a consacré l'unité belge). — André BELLESSERT. Le nouveau Japon. IV. De Tokyo à Séoul (Japonais et Coréens; derniers temps de l'indépendance coréenne et transformation de la Corée par le Japon). — René PICHON. Les Tchèques contre l'Allemagne (l'hostilité des Tchèques est pour l'Autriche une menace perpétuelle; elle forme un obstacle incessant à l'action militaire et politique de l'Austro-Allemagne. Elle n'a pu se manifester par un soulèvement à main armée, mais elle a pris la forme autrement redoutable d'une « révolution perlée »). — Jean LARTIGUE. Dans les Flandres, 1914-1915. Notes d'un combattant.

20. — *La Revue de Paris*. 1918, 1<sup>er</sup> avril. — J. B. CARTER. La cathédrale du sacrifice (notes de voyage sur la France, que l'auteur, directeur de l'École américaine d'archéologie de Rome, traversa en 1916 et 1917 et où il vint faire des conférences; il admire le courage tranquille des Français et la joie confiante que leur apporte l'aide américaine. « Voilà comment, jour après jour, ils [les Français] construisent leur cathédrale; ils la construisent dans la même plénitude de joie spirituelle qu'il y a bien longtemps François, celui d'Assise, avait restauré Saint-Damien »). — Frank L. SCHOELL. La propagande allemande en Suisse française. II. Les procédés (grande ingéniosité dans l'exploitation du mensonge et du démarquage. A noter le livre d'une journaliste américaine, Miss Ray Beveridge : « Meine lieben Barbaren », qui est rempli d'inventions grossières ou ridicules; ce qu'elle raconte de l'hôpital des frères de la Miséricorde à Coblenz et du camp d'officiers à Heidelberg est nettement contredit par l'auteur de l'article, qui était à Coblenz et à Heidelberg lors de ses deux visites. Malgré tout, « la doctrine de la paix à tout prix a fait quelque progrès en Suisse depuis 1916 »; mais ce n'est point à la propagande allemande qu'est dû ce résultat; il faut l'attribuer à la lassitude produite par la guerre et les restrictions qu'elle entraîne, et à l'influence exercée sur des âmes sensibles par les pathétiques objurgations de ceux qui planent au-dessus de la mêlée. Quant à la propagande française en ce pays, elle a été pour ainsi dire nulle). — Ernest LÉMONON. L'opinion italienne et l'émigration (des conditions auxquelles le courant de l'émigration italienne pourrait être détourné d'Allemagne en France, où la main-d'œuvre fera pendant si longtemps défaut). = 15 avril. André CHEVRILLON. Au Mahgreb; I (étonnante transformation accomplie au Maroc pendant ces quatre ou cinq dernières années par la méthode d'occupation française). — UNE INFIRMIÈRE. Le printemps serbe à Corfou; I (souvenirs sur les Serbes soignés à Corfou dans les hôpitaux français en 1916). — Henri GRAPPIN. Le centenaire de Kosciuszko en Pologne prussienne (Kosciuszko est mort en Suisse le 15 octobre 1817. La manière dont ce centenaire a été honoré par les Polonais des régions

soumises à la Prusse montre que ces Polonais ne se sont en aucune façon résignés à leur malheureuse destinée). — Auguste DUPOUY. Pêcheurs et patrouilleurs de l'Océan (dans les mers de Bretagne). — André SPIRE. Le Sionisme (déclaration du gouvernement anglais « sympathisant avec les aspirations juives sionistes » du 2 mars 1917; le président Wilson y adhère le 9 janvier 1918, puis la France, qui précise, le 9 février, son attitude « tendant à créer pour les Juifs en Palestine un foyer national ». Joignez une note officielle du gouvernement de la République, 2 décembre 1917, indiquant la répartition des zones d'influence en Syrie : « Les rôles que la France et la Grande-Bretagne espèrent jouer sont ceux de guides vers un avenir meilleur ou d'arbitres entre les religions ethniques, de conseillers amicaux, les uns dans le Nord, les autres dans le Sud... C'est seulement au moyen de l'unité, en abolissant les discordes engendrées par le régime turc, que les habitants de la Syrie pourront réaliser cet avenir splendide auquel leur donnent droit leurs souffrances passées et leur confiance obstinée dans la destinée de leur pays »). = 1<sup>er</sup> mai. Commandant Henri MICHEL. L'organisation de la victoire. — André CHEVRILLON. Au Maghreb. II. Marrakech; suite (description des tombeaux saadiens, etc.). — X. Lettres filiales d'un soldat (très intéressant; il y est d'ailleurs à peine question de la guerre elle-même, bien que X ait combattu à la Marne, qu'il ait été blessé, qu'il ait ensuite voulu être renvoyé en première ligne comme médecin auxiliaire. Tué en Argonne, décembre 1916). — UNE INFIRMIÈRE. Le printemps serbe à Corfou; suite et fin (départ des Serbes; l'hôpital est transféré à Salonique et les infirmières rentrent en France). — Jules BERTAUT. L'anglicisme en France sous la Restauration. — Commandant WEIL. Marie-Louise à Parme (publie un rapport adressé de Turin, le 3 octobre 1883, par le baron de Barante, ambassadeur de France près la cour de Sardaigne et en même temps ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire près Marie-Louise, duchesse de Parme, au ministre des Affaires étrangères de France. Détails intéressants sur l'administration du duché, ainsi que sur la personne même de l'archiduchesse, qui « parlait volontiers » de la France, « mais sans attacher aucune impression forte et personnelle... Il eût été difficile de lui parler de l'empereur Napoléon; rien dans son palais ne le rappelle... Elle s'est entourée davantage des souvenirs de son fils, mais rien n'indique en elle une douleur profondément sentie »). — Auguste GÉRARD. Les tentatives d'influence allemande en Angleterre (dans la littérature; Carlyle, qui reste profondément anglais sous son vêtement allemand; Chesterton et Ford M. Hueffer).

21. — Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus des séances. 1917, septembre-octobre. — Antoine THOMAS. Le nom de fleuve « Aude » (contrairement à une opinion émise par M. Rouzand, le mot « Aude » vient bien du latin *Atax*, comme leude vient de *licila*, deume de *decima*). — M. PILLET. L'expédition scientifique et artistique de Mésopotamie et de Médie (en 1851; elle était dirigée par

Fresnel, qui s'était attaché Oppert, Thomas et Perreymond; elle reconstruit le site de la Babylone antique, fixe l'emplacement du « palais des Merveilles »; Fresnel et Perreymond furent emportés par les fièvres et sont enterrés à Bagdad. — Ed. CUQ. Un second papyrus byzantin sur l'apokéryxis (c'est la coutume grecque autorisant le père à chasser de sa maison l'enfant qui manque gravement à ses devoirs envers lui, à l'exclure de sa famille et de sa succession, à lui défendre de porter son nom patronymique; on a publié au t. III des « Papyrus du musée du Caire » six fragments d'un acte de ce genre rédigé en 569 par le notaire d'Antinoé, Dioscore; analyse et explication de ces fragments).

**22. — Académie des sciences morales et politiques.** Comptes-rendus des séances et travaux. 1918, avril. — Charles BENOIST. Rapport sur les causes économiques, morales et sociales de la diminution de la natalité. La « Ceinture dorée ». L'arrondissement de Saint-Malo (généralités sur cet arrondissement; description de Saint-Malo par l'intendant Nointel, Expilly et Ogée, dont les deux derniers copient le premier). — Henri WELSCHINGER. Les vues politiques du prince de Bülow sur la France et l'Angleterre (compare les deux éditions de la « Politique allemande » de l'ex-chancelier, celle de 1914 et de 1917; à suivre). — IMBART DE LA TOUR. Un canton de France pendant la guerre (il s'agit d'un canton du Morvan; lecture faite à la séance publique annuelle des cinq Académies). — E. RODOCANACHI. Notes secrètes de la police autrichienne de Venise sur Byron, Lamennais, Montalembert et Alexandre Dumas (tirées des archives d'État de Milan, palais Sforza). — Paul NOURRISSON. L'influence du cinématographe sur la jeunesse. — Mai. Henri WELSCHINGER. Les vues politiques du prince de Bülow sur la France et l'Angleterre; suite (« dans les relations politiques avec l'Angleterre, comme avec la France et la Russie, la diplomatie allemande a manqué de légèreté et de finesse. Elle a été lourde et brutale, et les effets qui ont suivi ne doivent étonner personne, pas même les Allemands, s'ils daignent y réfléchir »). — Jacques FLACH. La participation militaire du Japon et ses intérêts vitaux (rappelle l'attitude du Japon depuis le début de la guerre et croit que les intérêts vitaux de ce pays exigent sa pleine coopération militaire avec les Alliés contre l'impérialisme allemand). — Gaston CADOUX. La statistique et la réparation des dommages de la guerre (réparations en nature et en argent que l'on peut exiger de l'Allemagne). — E. DE GUICHEN. Les relations politiques russo-allemandes du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle (communauté de sentiments entre Berlin et Pétersbourg sous Napoléon I<sup>er</sup>; la convention de Tauroggen; caractère cordial des rapports russo-prussiens sous la Restauration et la monarchie de Juillet; la neutralité de la Prusse évita à la Russie en 1854 la formation d'une coalition européenne; rôle d'Alexandre II en 1870; l'alliance des trois empereurs; formation de l'alliance franco-russe).

**23. — Annales de Bretagne.** 1918, avril. — Lucien GUILLOU.

André Vanderheyde, courtier lorientais, et ses opérations, 1756-1765; suite (renseignements sur la navigation; relations avec les Antilles et les possessions de la Compagnie de l'Orient; le cabotage; vente et construction de navires). — LÉON DUBREUIL. Révolutionnaires de Basse-Bretagne : Jean-Marie Baudouin de Maison blanche; fin (après fructidor, il devint président de l'administration départementale des Côtes-du-Nord; après brumaire, il entra au Conseil de préfecture, donna sa démission en fructidor an XIII et mourut à Lannion le 6 décembre 1862). — LOUIS DE LAIGUE. Nantes à l'époque gallo-romaine; suite (le site de la ville, les monuments; on connaît l'existence d'un temple, d'un tribunal et d'un portique; la basilique chrétienne chantée par Fortunat). — La métropole de Bretagne; suite (voir *Rev. histor.*, t. CXXVI, p. 372). — JEAN ALLENOU. Histoire féodale des marais, territoire et église de Dol; suite (le travail complet a paru en volume dont il sera rendu compte). — G. DOTTIN. Louis Eunius ou le purgatoire de saint Patrice; suite. — H. REBILLON. Bibliographie bretonne, année 1912 à 1915 (compléments) et 1916.

**24. — Annales du Midi.** 1917, juillet-octobre. — J. CALMETTE. Le siège de Toulouse par les Normands en 864 (cherche à déterminer, avec plus de précision que ne l'avaient fait avant lui MM. Levillain et Lot, le rôle joué dans ce siège par le roi Pépin II, allié aux Normands, Charles l'Enfant, fils de Charles le Chauve, et Humphroi, marquis de Gethie). — CLOVIS BRUNEL. Opuscules provençaux du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle sur la confession. — ANTOINE THOMAS. Bernard de Panassac et Guillaume « de Villaribus », d'après des documents nouveaux (détails nouveaux sur Bernard de Panassac, un des fondateurs des jeux floraux, sa fille « Albria » et son gendre Guillaume « de Villaribus » ou « de Villers »). — Id. Le nom du fleuve « Aude » (ce nom vient certainement du latin « Atacem » ou « Atace », avec lequel la Cesse, affluent de l'Aude, n'a rien à voir). — H. GRAILLOT. Contribution à l'histoire de l'art méridional (six documents relatifs à la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse, 1453-1531). — C.-rendus : *Jean de Jaurgain*. L'évêché de Bayonne et les légendes de saint Léon (beaucoup d'erreurs de détail, mais fournit quelques données nouvelles sur des points secondaires). — *Bligny-Bondurand*. Inventaire sommaire des archives départementales du Gard antérieures à 1790. T. VI : Suppléments des séries civiles, C, D, et religieuses, G, H (important). — *Aug. Puis*. Les lettres de cachet à Toulouse au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, d'après les documents conservés aux archives départementales (bon).

**25. — Mémoires de l'Académie de Vaucluse.** 1918, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> trimestres. — Chanoine REQUIN. Elzéar Genet, dit il Carpentrasso (maître de chapelle du pape Léon X, mort en Avignon le 14 juin 1548; il fut le prédécesseur de Palestrina; en appendice, son testament et son acte de décès; le chanoine Requin, auteur de cet article et de deux volumes remarquables sur l'imprimerie à Avignon et en Provence au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle,



est mort en 1917). — Adrien MARCEL. Le menuisier Antoine Peirol et ses « Noëls provençaux » (Peirol naquit en Avignon le 3 avril 1709 et y mourut le 19 juillet 1779; appréciation et bibliographie de son œuvre). — Dr COLOMBE. La chapelle pontificale « du Nord » annexée à la Métropole (elle fut bâtie par Jean XXII sur l'emplacement de l'église paroissiale de Saint-Étienne et agrandie par Benoît XII; c'est aujourd'hui la grande salle des archives; étude minutieuse, appuyée sur les documents, de ses transformations et destinations successives).

26. — *Revue africaine*. 1918, 1<sup>er</sup> trimestre, n° 294<sup>1</sup>. — Jérôme CARCOPINO. Les « castella » de la plaine de Sétif (d'après une inscription découverte à Kherbet-Ain-Soltane, dont le nom ancien est donné : *Castellum Citofactense*; les murs du castellum furent élevés en 227 ap. J.-C., sous Sévère-Alexandre; il semble que sous ce règne toute la région ait été fortifiée). — J. DESPARMET. Ethnographie traditionnelle de la Mettija. Le calendrier folklorique. Chap. I : Les heures; chap. II : La nuit (à suivre). — Gabriel ESQUER. Quelques à-côtés de l'expédition d'Alger (l'auteur avait réuni de nombreux documents pour une histoire de la prise d'Alger; la guerre l'a obligé de remettre la publication de l'ouvrage; il en donne ici quelques fragments : L'expédition d'Alger et les puissances méditerranéennes; Inventeurs, faiseurs de projets, volontaires; Lettres de marins qui ont pris part à l'expédition; L'expédition d'Alger et l'imagerie populaire). — Georges YVER. L'invasion hilalienne (il s'agit de la seconde invasion arabe dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle; elle devait « arabiser » la Berbérie; d'après le livre de G. Marçais). — G. MARÇAIS. Note sur l'épithaphe d'un savant tlemcénien, Abou Mousâ, « fils de l'Imâm » (il mourut le 5 juin 1349 de la grande peste qui dévastait la Berbérie en même temps que l'Europe). — Dr Gabriel COLIN. Deux inscriptions arabes du musée de Mustapha (l'une d'entre elles, d'ailleurs incorrecte, annonce la construction d'une caserne en 1835-1836, le maréchal Clauzel étant gouverneur). — C.-ren-dus : René Basset. Mélanges africains et orientaux (a eu raison de réunir ces articles). — Eug. Cavaignac. Histoire de l'antiquité; 3 vol. (les quelques chapitres sur l'Afrique sont d'une brièveté parfois audacieuse). — Henri Dugard. Le Maroc en 1917 (collection d'articles sur des questions d'actualité). — (Journal de l'ambassade de Suleiman Aga à la cour de France, janvier-mai 1777, rédigé par Ruffin, interprète du roi, publié par Marthe Conon et Pierre Grandchamp (détails pittoresques)). — E. Montet. Études orientales et religieuses (se rapportent surtout à Israël et à l'Islam; études très remarquables réunies par la Faculté de théologie de Genève pour fêter les trente années d'enseignement de l'auteur).

27. — *Revue de l'Anjou*. 1917, septembre-octobre. — E.-G. LEDOS.

1. La *Revue africaine* réapparaît avec le n° 294 après avoir été suspendue depuis le début des hostilités. Nous avons analysé le n° 293 (2<sup>e</sup> trimestre de 1914) à notre t. CXVIII, p. 397.

Joseph Denais, écrivain et journaliste angevin; suite et à suivre. — G. GRASSIN. Angers et l'Anjou pendant la guerre; suite (septembre 1916). = C.-rendu : *Brutails*. Pour comprendre les monuments de France (excellent). = Novembre-décembre. BRASSART. L'école nationale d'arts et métiers d'Angers pendant la guerre (les locaux, privés des élèves, ont été occupés par plusieurs organisations dépendant soit du service de santé soit de ceux de l'armement ou de la rééducation professionnelle; cite des carnets de prisonniers allemands soignés dans l'hôpital temporaire). — L. ROLLAND. Nos prisonniers en Allemagne (l'auteur, fait prisonnier le 11 juillet 1916, a été récemment rapatrié comme sanitaire; récit d'un témoin). — E.-G. LEDOS. Joseph Denais, écrivain et journaliste angevin; suite. — G. GRASSIN. Angers et l'Anjou pendant la guerre; suite (octobre 1916).

28. — *Revue de Saintonge et d'Aunis*. 1918, février. — Jules SOTTAS. François d'Épinay-Saint-Luc et le complot ligueur à Brouage (pendant près de deux années, entre 1583 et 1585, Saint-Luc fit de Brouage le centre d'un véritable complot ligueur; récit de ses intrigues; à suivre). — F. UZUREAU. Une abbesse d'Angoulême guillotinée à Angers (Marie-Françoise de Civrac, guillotinée avec sa femme de chambre le 9 décembre 1793). — J. DEPOIN. Introduction à l'histoire des évêques de Saintes; suite (que l'ancien évêque de Saintes, Grégoire, est devenu évêque de Nîmes, 688-691; Agneberat, évêque de Saintes, en 673; l'évêque missionnaire breton saint Macout; légendes saintongaises sur lui). — Ch. DANGIBEAUD. Minutes de notaires; suite (lettre L). = Avril. Jean LE SAINTONGEAIS. Saint Germier, sous-diacre de Saintes et évêque de Toulouse (examine les assertions de la Vie latine de saint Germier et essaie de prouver à l'aide de corrections et d'hypothèses qu'elles sont historiques). — Jules SOTTAS. François d'Épinay-Saint-Luc et le complot ligueur à Brouage; suite (étude fouillée; beaucoup de documents inédits). — J. DEPOIN. Introduction à l'histoire des évêques de Saintes jusqu'au règne de saint Louis; suite (traditions armoricaines sur Macout; tente de sauver contre M. F. Lot quelques assertions des vies de saint Macout ou saint Malo; le culte de saint Macout à Saintes). = Document : Bail pour la fourniture du pain et paille aux prisonniers de la ville de Saintes adjugé à Pierre Gravouil, boulanger (19 mars 1734). — Ch. DANGIBEAUD. Minutes de notaires; suite (Lebrethon-Legouis). = C.-rendu : *Louis Bréhier*. L'art chrétien (excellent).

29. — *Revue historique de Bordeaux*. 1918, janvier-mars. — B. SAINT-JOURS. Porge, nom de lieu et substantif commun (« porge » veut dire en gascon, non pas, comme on l'a dit, cimetière, mais porche d'église. Le nom a été donné à une commune du canton de Castelnau-de-Médoc : Saint-Seurin-du-Porge. On a prétendu que l'ancienne église du Porge a été, depuis le xvi<sup>e</sup> siècle, complètement recouverte par les sables. Erreur; l'église actuelle du Porge remonte au moins au

XIV<sup>e</sup> siècle). — Paul COURTEAULT. La vie des foires bordelaises; suite et fin (seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle). — André VOVARD. Trois conspirateurs en 1814 (le comte Lynch, maire de Bordeaux, et ses deux adjoints, Both de Tausia et Chastenet de Puységur, que les royalistes surent, sans trop de peine, gagner à leur cause).

30. — **La Revue savoisienn**e. 1918, 1<sup>er</sup> trimestre. — Ch. GORCEIX, M. LE ROUX et L. MORET. Histoire géologique de la formation des gorges du Fier. — Fr. MIQUET. Deux entrées en possession (du domaine de Montrottier, en 1789, et de nos jours, où il a été légué à l'Académie florimontane). — Chanoine REBORD. Attentats contre les églises et les personnes ecclésiastiques du diocèse de Genève (vols de calices, voies de faits contre des prêtres par des bandes de brigands dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle). — G. LETONNELIER. Voltaire et la Savoie; I (en 1755, il s'était établi sur la rive suisse du lac Léman; ce qu'il dit de la beauté de la Savoie). — Fr. MIQUET. En Savoie avant la Révolution (liste des intendants généraux et des intendants particuliers du Chablais, Faucigny, Genevois, Maurienne et Tarentaise au XVIII<sup>e</sup> siècle; les clochers élevés dans le Genevois au XVIII<sup>e</sup> siècle; la ferme du tabac). = C.-rendus : F. Marulaz. Le baron J.-F. Marulaz; 2<sup>e</sup> édition (excellente biographie). — M. Gonzaga et C.-A. Gerbaix de Sonnaz. I generali Ettore e Giuseppe di Gerbaix di Sonnaz (le premier, 1787-1867, le second, 1828-1905, généraux dans les armées sarde et italienne).

---

## CHRONIQUE.

---

Nous devons nous excuser auprès de nos lecteurs du retard apporté à la distribution de notre dernière livraison. Une ligne, dont la censure nous a imposé la suppression (p. 47), nous a obligés de faire un « carton » ; d'où perte de temps et d'argent. Nous n'aurions point parlé de cette mésaventure si l'auteur du passage incriminé, M. Joseph Reinach, n'avait reproduit le passage tout entier dans le *Figaro* du 14 juin, sans que la censure ait rien biffé cette fois.

Pourquoi ce qu'on ne pouvait pas dire dans la *Revue historique* a-t-il pu s'imprimer librement dans le *Figaro* ?

---

**France.** — M. Paul SÉBILLOT, qui est mort à la fin du mois d'avril dernier, était né en 1843 dans le département des Côtes-du-Nord, à Matignon. Il s'adonna d'abord à la peinture et fut l'élève de Feytaud. De 1870 à 1883, il exposa aux divers salons des paysages maritimes ou terrestres de la Bretagne; mais la péninsule armoricaine n'est-elle pas aussi la contrée où fleurissent les légendes, le pays par excellence du folklore? Sébillot se mit à recueillir et à étudier ces légendes; il fonda la collection « Les littératures populaires » (Paris, Maisonneuve et Cie), qu'il ouvrit par le volume *Littérature orale de la Haute-Bretagne* (1881) et où il devait encore publier : *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne* (t. IX et X, 1882), *Gargantua dans les traditions populaires* (t. XII, 1883), *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne* (t. XXII, 1886), *Littérature orale de l'Auvergne* (t. XXXV, 1898), le *Folklore des pêcheurs* (t. XLIII, 1901). C'est son pays natal qui revit aussi dans ses trois séries de *Contes populaires de la Haute-Bretagne* (Paris, Charpentier, 1880-1882), contes des paysans, des pêcheurs, des marins, fées, facéties, diableries. Avec H. Gaidoz, il entreprit chez Cerf une autre collection : « La France merveilleuse et légendaire », où il fit paraître les *Contes des provinces de France* (1884) et, la même année, en commun avec M. Gaidoz, le *Blason populaire de la France*, où sont relevés tous les sobriquets donnés aux habitants des diverses provinces ou villes. Innombrables presque sont ses brochures et livres; nous devons toutefois citer deux ouvrages publiés avec un certain luxe : *Légendes et curiosités des métiers* (Flammarion, in-4°, s. d.), où sont reproduites beaucoup d'anciennes estampes, puis les *Travaux*



publics et les mines dans les traditions et les superstitions de tous les pays (Rotschild, 420 illustrations et 8 planches hors texte). De 1904 à 1907, il fit paraître chez Guilmoto le grand répertoire : *le Folklore de la France*, où la riche matière est répartie en quatre volumes : le Ciel et la terre, la Mer et les eaux douces, la Faune et la flore, le Peuple et l'histoire. On lui doit aussi des recueils de poésies, la plupart sur des thèmes populaires. Il était membre de la Commission des monuments historiques, où il s'intéressa surtout aux mégalithes ; et fut secrétaire général de la Société des traditions populaires ; il occupait un haut poste dans l'administration financière. Ainsi, pendant trente-sept années, il s'est livré à des recherches sur le folklore national, particulièrement en Bretagne ; il a exploré ce domaine avec passion ; il laisse les plus précieux documents et d'excellents livres que l'historien de la France devra toujours consulter pour mieux pénétrer l'âme de la patrie.

C. PF.

— Nous apprenons la mort, à Bastia, de M. l'abbé Louis LETTERON : la Corse et l'histoire corse viennent de faire une perte irréparable. Agrégé de l'Université, M. Letteron était arrivé dans l'île en 1880 comme professeur de seconde au lycée de Bastia. Il demeura dès lors attaché à ce pays, dont il fouilla les archives et reconstitua le passé : il a vraiment créé la science des études historiques consacrées à la Corse.

Tout était à faire en cet ordre d'idées. Aucune recherche critique n'avait été entreprise ; malgré l'effort de quelques rares chercheurs isolés, l'histoire corse consistait seulement en quelques anecdotes héroïques accrochées aux noms de personnages plus ou moins légendaires. Il fallait déblayer le terrain, éditer des textes, renoncer délibérément aux synthèses plus ou moins brillantes et faciles, se borner à un travail d'investigation patiente, minutieuse, sans gloire et sans éclat. Tâche immense, dont M. l'abbé L. Letteron ne fut pas effrayé. Il commença par fonder, dès 1881, la *Société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, où se rencontrèrent désormais tous ceux qui, à un titre quelconque, s'intéressent au passé de notre grande île méditerranéenne. Non seulement il groupa les bonnes volontés, stimulant les initiatives, fixant les grandes lignes du programme à réaliser et donnant l'impulsion nécessaire, mais il fit à lui seul plus des trois quarts de la besogne. On lui doit les premières éditions critiques des chroniqueurs et annalistes de la Corse : Filippini et Ceccaldi, Giovanni della Grossa et Monteggiani ; le texte est sûr, accompagné de notes généralement peu nombreuses et brèves et suivi de tables alphabétiques extrêmement précieuses. Il publie une foule de textes concernant le moyen âge, étudiant l'ancienne organisation religieuse, s'intéressant à la géographie historique et discutant l'emplacement des cités autour de l'étang de Biguglia, qui fut autrefois Chiurlino. Le XVIII<sup>e</sup> siècle l'arrête longuement, ainsi que l'époque révolutionnaire et napoléonienne : correspondance des agents de France à

Gênes avec le ministère, lettres du marquis de Cursay, rapports de M. de Lenchères et du comte de Guibert sur la journée de Pontenovo, vœux portés à la cour de France par les députés des États de Corse, notamment en 1775 et en 1785, pièces et documents concernant la Révolution (d'après les Archives nationales et les Archives du ministère de la Guerre, ou extraits de l'ancien *Moniteur*), lettres de Napoléon concernant la Corse. Vers la fin seulement, il se risqua à quelques études synthétiques, éléments d'une histoire générale de la Corse qu'il aurait pu écrire et dont il connaissait à merveille toutes les époques. Il composa une *Notice historique sur l'île de Corse depuis les origines jusqu'à l'établissement de l'empire romain* et, quelque temps après, une sorte de dissertation sur *Pascal Paoli avant son élection au généralat (1749-1755)*; ces deux études révèlent une documentation aussi exacte, une méthode aussi sûre. En même temps, il publie dans les journaux une série de notes — qui seront sans doute recueillies par les soins de la Société des sciences historiques — à propos des églises de Bastia, des Jésuites en Corse, des incursions barbaresques, du testament de Paoli, etc.

Les honneurs arrivèrent à ce travailleur infatigable qui ne les recherchait pas. Il fut chanoine honoraire de la cathédrale d'Ajaccio, correspondant du ministère de l'Instruction publique et de la Société d'histoire de Gênes, chevalier de la Légion d'honneur.

L'un de ses derniers travaux est consacré aux Sociétés savantes de Bastia. En disant ce qu'avait été l'Académie des *Vagabonds*, reconstituée en 1749 par le marquis de Cursay, en signalant les efforts entrepris par M. de Vignolle et le chevalier Eymard, préfets de la Restauration, pour donner aux Corses une sorte de foyer intellectuel, il écrivait l'histoire des tentatives faites avant lui pour créer cette Société des sciences historiques à laquelle son nom demeurera attaché. C'est là, dans ce groupement qui était son œuvre et qu'il dirigea jusqu'à sa mort, que son souvenir sera le plus affectueusement conservé et que ses travaux seront le plus efficacement continués. Car nul n'aura été plus Corse que ce Français qui n'était pas né en Corse, et c'est seulement en suivant son exemple et en profitant de ses leçons que la science de l'histoire corse — pleine encore d'obscurités et de contradictions — pourra achever de se constituer.

L. V.

— L'Académie française a décerné le premier prix Gobert à M. Pierre DE NOLHAC : *Histoire du château de Versailles*, et le second à M. DRIAULT : *Napoléon et l'Europe*; le prix Broquette-Gonin à M. Émile MÂLE : *L'Art religieux au moyen âge*. Elle a partagé le prix Théroutte entre MM. le baron BEYENS : *L'Allemagne avant la guerre*, B. AUERBACH : *les Races et les nationalités en Autriche-Hongrie*, Camille-Georges PICAVET : *les Dernières années de Turenne*, et Émile SAGERET : *le Morbihan et la chouannerie morbihannaise sous le Consulat*. Elle a partagé le prix Bordin entre

MM. Albert MONOD : *De Pascal à Chateaubriand*; Léon ROSENTHAL : *Du romantisme au réalisme*; Édouard GUYOT : *l'Angleterre, sa politique intérieure*, et P. VAN TIEGHEM : *Ossian en France*. Sur les fonds du prix Marcellin Guérin, diverses attributions ont été faites en faveur de MM. Marcel ÉTÉVÉ : *Lettres d'un combattant*, août 1914-juillet 1916; Maurice GENEVOIX : *Nuits de guerre. Sous Verdun* : août-octobre 1914; Charles DE ROUVRE : *L'Amoureuse histoire d'Auguste Comte et de Clotilde de Vaux*.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a donné une partie du prix Bordin à M. André BLUM : *l'Estampe satirique en France*, et à l'abbé Ch. GUÉRY : *Histoire de l'abbaye de Lyre*; elle a partagé le prix J.-J. Berger entre MM. WICKERSHEIMER : *Commentaires de la Faculté de médecine de l'Université de Paris*, COYECQUE : *Recueils d'actes notariés relatifs à l'histoire de Paris au XVI<sup>e</sup> siècle*, A. VIDIER : *les Marguilliers laïcs de Notre-Dame*, Léon DOREZ : *la Faculté de décret à l'Université de Paris au XV<sup>e</sup> siècle*, l'abbé CLERVAL : *Registre des procès-verbaux de la Faculté de théologie de Paris*, Paul LACOMBE : *Anciens livres des rues de Paris imprimés aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*, LECESTRE : *Notice sur l'arsenal de Paris jusqu'à la mort de Henri IV*, Camille BERNARD : *Restitution des thermes de Lutèce*; le prix Fould entre MM. G. MILLET : *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile aux XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles*, et Louis BRÉHIER : *l'Art chrétien, son développement iconographique, des origines à nos jours*; le prix Lefebvre-Deumier entre MM. PUECH : *les Apologistes chrétiens au second siècle*, DUSSAUD, pour l'ensemble de ses études sur l'histoire des religions, F. PICAVET : *Essai sur l'histoire générale des philosophes au moyen âge*. Pour le concours des antiquités de la France, l'Académie a décerné la première médaille à M. DE SAINT-VENAND : *Dictionnaire topographique, historique, biographique, généalogique et héraldique du Vendômois*, et la deuxième médaille à l'abbé G. MOLLAT : *Étude critique sur les Vitæ paparum Avenionensium d'Étienne Baluze*. Le prix Brunet a été attribué à MM. Henri HAUSER : *Sources de l'histoire de France, 1494-1610*, Louis LOVIOT : *Auteurs et livres anciens, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle*, Pierre LE VÉRDIER : *l'Atelier de Guillaume le Tailleur, premier imprimeur rouennais*. Le prix Prost a été attribué à M. LE GERMAIN DE MAIDY, archéologue à Nancy, pour l'ensemble de ses travaux. Le premier prix Gobert a été attribué à M. Jules VIARD : *les Journaux du trésor de Charles IV le Bel*, et le second au baron LE BARROIS D'ORGEVAL : *le Tribunal de la Connétablie de France du XIV<sup>e</sup> siècle à 1790*.

— L'Académie des sciences morales et politiques a décerné le prix Jean Reynaud à l'ouvrage de M. Paul VIDAL DE LA BLACHE intitulé : *la France de l'Est*; elle a attribué le prix Le Dissez de Penanrun aux *Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et*

de l'industrie en France, publiés sous la direction de M. Jules HAYEM.

— Nous signalons l'apparition d'une nouvelle revue mensuelle : les *Études franco-grecques* (directeur : M. Léon Maccas ; administration chez Berger-Levrault ; prix de l'abonnement : 20 fr.). La Revue se propose « de consolider et de resserrer les liens politiques, économiques et intellectuels qu'une longue tradition, l'intérêt commun et la ressemblance de leurs aspirations ont noués autour de la France et de la Grèce ». Le premier numéro, avril 1918, réunit les noms d'A. GAUVAIN, La Grèce et l'Europe ; de R. PUAUX, Les persécutions bulgares en Macédoine ; J. GRYPARIS, Notes sur la politique bulgare, 1892-1917 ; L. MACCAS, La Grèce et la question d'Orient. Dans le second numéro, mai 1918, mentionnons les articles de G. LACOUR-GAYET, Hellénisme et roumanisme ; Y. GUYOT, La marine marchande grecque ; VULCANUS, L'avenir industriel de la Grèce ; L. MACCAS, La littérature bulgare. — Des correspondants envoient des lettres de Londres, d'Athènes, de Salonique et de Suisse. On analyse les articles sur la péninsule des Balkans parus dans les principaux journaux et les derniers livres sur la question grecque.

**Allemagne.** — L'éminent orientaliste Julius WELLHAUSEN, professeur à l'Université de Göttingen, est mort récemment à l'âge de soixante-treize ans.

**Danemark.** — L'Académie royale des sciences et des lettres de Danemark a mis au concours une Étude sur l'historiographie en Danemark et en Norvège pendant le *xvii*<sup>e</sup> siècle et au début du *xviii*<sup>e</sup> jusqu'au moment où commence la production historique de Gram et de Holberg et un Exposé de l'histoire de la philologie classique en Danemark, depuis l'introduction de la Réforme jusqu'au temps de Madvig. Les manuscrits peuvent être rédigés en l'une des langues scandinaves, en anglais, en allemand, en français ou en latin ; ils devront être adressés avant le 31 octobre 1919 au secrétaire de l'Académie, M. Knudsen, professeur à l'École polytechnique de Copenhague.

**États-Unis.** — M. Henry ADAMS est mort le 27 mars 1918, âgé de quatre-vingts ans. Il était fils de Charles Francis Adams, ancien ministre des États-Unis en Angleterre. Il fut, de 1870 à 1877, « assistant professor » d'histoire à l'Université Harvard, où il introduisit la méthode allemande du « séminaire historique ». On lui doit un volume très remarqué d'*Essays in anglo-saxon law* (1876), des *Documents relating to New England federalism* (1877), une Vie d'Albert Gallatin (1879), enfin un ouvrage considérable : *History of the United States during the administration of Jefferson and Madison* (9 vol., 1889-1891). Il a raconté lui-même sa vie dans un brillant volume : *The education of Henry Adams*, qui n'est pas dans le commerce, mais qui mérite de prendre rang parmi les chefs-d'œuvre de la littérature autobiographique (cf. *American historical Review*, 1918, p. 715).



— On annonce la mort d'un des plus grands compilateurs d'histoire de notre temps : Hubert Howe BANCROFT. Il était né à Granville (Ohio) le 5 mai 1832. Tout en dirigeant une maison d'édition à San-Francisco, il réunit une grosse collection de livres et de manuscrits sur la région côtière du Pacifique, puis il entreprit de raconter l'histoire de chacun des États de l'Union après avoir fait opérer un dépouillement systématique de tout ce qui avait été écrit ou imprimé, en Amérique ou ailleurs, sur l'Amérique du Nord : *West-american historical series*, 39 volumes qui parurent de 1875 à 1887. Ce n'est pas là de l'histoire, mais seulement des matériaux que d'autres ont utilisés ou utiliseront. On lui doit encore : *The natives race of the Pacific states of North America* (5 vol., 1875), une *History of the Pacific states of North America*, t. I, 1501-1530 (1883), et des souvenirs : *Retrospective, personal and political* (1912).

— En avril 1917, aussitôt après que les États-Unis furent entrés dans la guerre mondiale, fut institué un « Bureau du service historique » (National Board of historical service). Sous la présidence de M. E. B. Greene, professeur à l'Université d'Illinois, il se propose d'étudier comment il importe de réorganiser l'enseignement de l'histoire dans quatre départements principaux : Antiquité, Europe, Angleterre et Amérique. Un comité spécial a été chargé de diriger chacun de ces quatre départements. On peut en suivre les travaux dans *History teachers' Magazine*, où les études sur la guerre occupent une place de plus en plus considérable.

**Italie.** — Le 12 mars 1918, est mort à Turin le baron Antonio MANNO. Il était né dans cette même ville en 1834. Son père, le baron Giuseppe, était un personnage notable dans le royaume du Piémont, et c'est à lui qu'Antonio consacra l'un de ses premiers écrits historiques : *Cenno biografico del barone Giuseppe Manno* (1868). Après avoir servi pendant plusieurs années dans l'armée, où il parvint au grade de capitaine d'artillerie, il se tourna vers l'histoire de la monarchie de Savoie. Sur le siège de Turin en 1706, il publia divers documents et relations, parus en 1878 et en 1883, et une *Bibliografia dell'assedio di Torino dell'anno 1706* (1909). On lui doit encore des *Informazioni del ventuno in Piemonte*, d'après des papiers inédits de Charles-Albert, de Cesare Balbo, etc. (1879), et des *Relazioni diplomatiche della monarchia di Savoia, 1559-1814* (1888). Outre une *Bibliografia di Chambéry* (1891), il compila une très utile *Bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia* qui ne comprend pas moins de neuf volumes (1884-1913). Membre de l'Académie des sciences de Turin, il dressa un *Repertorio bibliografico* de ses publications (1883). Commissaire royal de la « Consulta araldica italiana », il donna en 1895 un *Dizionario feudale degli antichi stati continentali della monarchia di Savoia, 1720-1797*, et *Il patriziato subalpino*. Il était sénateur du royaume.

**Pays-Bas.** — Nous devons signaler deux volumes de M. W.-F. TREUB, actuellement ministre des Finances : *Oorlogstijd en Indrukken* (Amsterdam, Johannes Müller, 1917) et *De economische toestand van Nederland* (Haarlem-Amsterdam, 1917). L'auteur les a écrits au temps où il était démissionnaire; ils sont d'un intérêt majeur pour l'histoire de la Hollande pendant la guerre et pour l'avenir de ce pays. On ne saurait trouver un meilleur guide si l'on tient à se renseigner sur la situation extrêmement difficile et délicate d'un pays neutre bloqué presque de toutes parts par des belligérants. N. J.

**Pologne.** — On annonce la mort de Vincent (Wincenty) ZAKRZEWSKI, historien polonais, né en 1844 en Pologne (russe), professeur à l'Université de Cracovie depuis 1872, membre de l'Académie des sciences et des lettres de Cracovie. On lui doit une « Histoire de la Réforme en Pologne » (Léopol, 1870), « les Rapports du Saint-Siège avec Ivan le Terrible » (1872), « Après la fuite du roi Henri Valois, 1574-1575 » (1878), « le Roi Étienne Batory » (1887). Il est aussi l'auteur d'un « Manuel d'histoire générale pour les écoles secondaires » (de la Galicie) en trois parties. S. P.

---

#### ERRATA.

Page 199, ligne 2, au lieu de : FAPPOLET, lire TAPPOLET.

— 199, — 3, — Ganchat, — Gauchat.

— 199, — 26, — père, — frère.

— 200, — 5, — DÜN, — DÜRR.

— 200, — 22, — BÄHLER, — BÄHLER.

— 200, — 33-36, lire les copies, conservées aux Archives fédérales, des dépêches des agents de Louis XIV en Suisse et à Genève; il a ignoré que la plupart de celles-ci ont été publiées par M. L. Cramer.

— 201, — 12, au lieu de : R.-L. GANCHAT, lire M.-L. GAUCHAT.

Les fréquentes interruptions postales avec la Suisse ne nous ont pas permis de recevoir à temps les épreuves corrigées par notre collaborateur, qui ne saurait être tenu pour responsable de la longueur inusitée de ces errata.

---

## INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

### HISTOIRE GÉNÉRALE.

- Boigey (D<sup>r</sup> Maurice).** L'élevage humain, 138.  
**Combe (D<sup>r</sup> A.).** Comment se nourrir en temps de guerre, 138.  
**Constant (Benjamin).** L'esprit de conquête, 354.  
**Delbos (Victor).** Figures et doctrines de philosophes, 137.  
**Herrick (Robert).** La décision mondiale, 355.  
**Louis (Paul).** Trois péripéties de la crise mondiale, 354.  
**Muir (Ramsay).** Nationalisme et internationalisme, 353.  
**Naumann (Friedrich).** L'Europe centrale (Mittel-Europa), 130.  
**Weimann (Charles).** France et Allemagne. Les deux races, 356.  
**Young (G. F.).** East and West through fifteen centuries, 44-1453, 307.

### HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ.

- Gernet (Louis).** Recherches sur le développement de la pensée juridique et morale en Grèce. Étude sémantique, 336.  
**Zeiller (Jacques).** Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'empire romain, 117.  
 — **Paganus;** étude de terminologie historique, 120.

### HISTOIRE DE LA GUERRE.

- Allier (Raoul).** Les Allemands à Saint-Dié, 27 août-10 septembre 1914, 358.  
**Barthou (Louis).** Sur les routes du Droit, 139.  
**Beck (James M.).** La guerre et l'humanité, 353.  
**Benjamin (René).** Les rapatriés, 365.  
**Delvert (capitaine).** Quelques héros, 140.  
**Driault (Édouard).** Pas de paix durable sans la barrière du Rhin, 366.  
**Dubrulle (Paul).** Mon régiment dans la fournaise de Verdun et dans la bataille de la Somme, 360.  
**Dupont (Marcel).** En campagne. L'at-

- tente. Impressions d'un officier de légère, 1915-1917, 361.  
**Étève (lieutenant Marcel).** Lettres d'un combattant, août 1914-juillet 1916, 362.  
**Fribourg (André).** Croire. Histoire d'un soldat, 140.  
**Gonnet (Jean).** Les carnets d'un officier, 1909-1914, 141.  
 Guides Michelin pour la visite des champs de bataille. Champs de bataille de la Marne. II. Les marais de Saint-Gond, 142.  
**Henriot (Émile).** Carnet d'un dragon dans les tranchées, 359.  
**Le Goffic (Charles).** Steenstraete, 10 novembre 1914-20 janvier 1915, 364.  
 — La guerre qui passe, 365.  
**Lichnovsky (le prince).** Mémoire; texte et commentaire, 356.  
**Malleterre (général).** Le soldat français, 139.  
 — Les campagnes de 1915, 360.  
 Pages actuelles, 1914-1918, n° 115-116, 358.  
 Pages d'histoire, 1914-1917, n° 144-145, 358.  
**Roux (Marie de).** Le défaitisme et les manœuvres pro-allemandes, 1914-1917, 366.  
**Ruffin (Henry) et Tudesq (André).** Notre camarade Tommy. Offensives anglaises de janvier à juin 1917, 361.  
**Tudesq (André).** Voir **Ruffin (Henry)**.  
**Vallotton (Benjamin).** Les loups, 365.  
**Y. L'odyssée d'un transport torpillé,** 141.  
**Zwendelaar (A.).** Principes de guerre, 357.

### HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

- Below (G. von).** Der deutsche Staat des Mittelalters. I. Die allgemeinen Fragen, 343.  
**Brocher (Jules).** Voir **Ily (Paul)**.  
**Froelich (Jules).** Le délire pangermanique, 145.  
**Gaultier (Paul).** La barbarie allemande, 144.

*Helmer (Paul-Albert)*. Les menaces allemandes contre la Hollande, 367.  
*Ilg (Paul)*. L'homme fort, trad. de l'allemand par *Jules Brocher*, 353.  
*Keen (Edith)*. Seven years at the Prussian Court, 124.  
 Recollections of a royal governess, 126.  
*Wetterlé (abbé E.)*. Les coulisses du Reichstag, 145.

## HISTOIRE D'ALSACE-LORRAINE.

*Accioly (Hildebrando)*. A questão da Alsacia-Lorena e o proximo Congresso da paz, 367.  
*Album Zislin*. Dessins de guerre, 3<sup>e</sup> fascicule, 368.  
*Brentano (Lupo)*. Elsässer Erinnerungen, 370.  
*Florent - Matter*. L'Alsace - Lorraine pendant la guerre. Les Alsaciens-Lorrains contre l'Allemagne, 371.  
*Friedel (V. H.)*. Voix d'Alsace et de Lorraine, 373.  
*Frühlich (Jules)*. L'esprit alsacien, 374.  
*Hanggi (Karl)*. Zur wirtschaftlichen Seite der Elsass - Lothringischen Frage, 148.  
*Hoche (Jules)*. En Alsace reconquise, 148.  
 Inviolable (1<sup>er</sup>) serment, 1<sup>er</sup> mars 1871-1<sup>er</sup> mars 1918, 368.  
*J. R.* Wohin gehört Elsass-Lothringen? Zu Frankreich, 147.  
*Lienhard (Frédéric)*. Wohin gehört Elsass-Lothringen? Zu Deutschland, 147.  
*Reuss (Rod.)*. La question de l'Alsace-Lorraine, 378.  
*Schæfer (Dietrich)*. Das Reichsland, 369.  
*Vallotton (Benjamin)*. L'effort alsacien-lorrain, 373.  
*Wagner (Charles)*. Souvenirs d'un écolier alsacien de 1860 à 1866, 374.  
*Whitney-Warren*. La question d'Alsace-Lorraine, 374.

## HISTOIRE DE BELGIQUE.

*Carton de Wiart (H.)*. La politique de l'honneur, 135.  
 Dans la géologie bruxelloise, 136.  
*Des Ombiaux (Maurice)*. Un royaume en exil, 135.  
*Jørgensen (Johannes)*. Dans l'extrême Belgique, 135.  
*Van der Essen (Léon)*. Petite histoire de l'invasion et de l'occupation allemandes en Belgique, 136.

## HISTOIRE DU DANEMARK.

*Coussange (J. de)*. Voir *Hansen (H.-P.)*.

*Hansen (H.-P.)* et *Møller (J.-C.)*. La question du Slesvig, trad. par *J. de Coussange*, 375.  
*Møller (J.-C.)*. Voir *Hansen (H.-P.)*.  
*Verrier (Paul)*. Le Slesvig, 375.

## HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

*Brown (George Dobbin)*. An essay towards a bibliography of the published writings and addresses of Woodrow Wilson, 1910-1917, 153.  
*Davenport (Frances Gardiner)*. European treaties bearing on the history of the United States and its dependencies to 1648, 378.  
*Edwards (G. W.)*. New York as an eighteenth century municipality, 1731-1776, 149.  
*Ferri-Pisani*. L'intérêt et l'idéal des États-Unis dans la guerre mondiale, 151.  
*Gittinger (Roy)*. The formation of the state of Oklahoma, 379.  
*Halévy (Daniel)*. Le Président Wilson; étude sur la démocratie américaine, 378.  
*Mills (F. C.)*. Contemporary theories of unemployment and of unemployment relief, 152.  
*Mitchell (Julia Post)*. Saint-Jean de Crèvecoeur, 376.  
*Peterson (A. E.)*. New York as an eighteenth century municipality. Prior to 1731, 149.  
*Schalk de La Faverie (A.)*. Napoléon et l'Amérique, 150.  
*Schtesinger (Arthur Meier)*. The colonial merchants and the american Revolution, 1763-1776, 376.  
*Siegfried (André)*. Deux mois en Amérique du Nord, 153.  
*Zollmann (Carl)*. American civil Church law, 152.

## HISTOIRE DE FRANCE.

*Aigrain (abbé René)*. Sainte Radegonde, vers 520-589, 340.  
*Barrey (Ph.)*. Le Havre maritime, du xvi<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle, 143.  
*Blum (Edgard)*. Les maréchaux de France, 380.  
*Boissonnade (P.)*. Les relations entre l'Aquitaine, le Poitou et l'Irlande, du v<sup>e</sup> au ix<sup>e</sup> siècle, 380.  
*Dimier (Louis)*. Descartes, 347.  
*Durandy (Dominique)*. Mon pays; villages et paysages de la Riviera, 387.  
 Études lexoviennes. T. I, 384.  
*Fage (René)*. Un procès romanesque devant la chambre de l'Arsenal, 142.  
*Jullian (Camille)*. Les leçons de notre histoire et la paix de demain, 379.



- La Chesnais (P.-G.)*. Le traité de Francfort, 354.  
*Laskine (Edmond)*. La démocratie française et le Rhin, 366.  
*Leroux (Alfred)*. La colonie germanique de Bordeaux. T. I, 381.  
*Martineau (A.)*. Les origines de Mahé de Malabar, 349.  
*Mathiez (Albert)*. La monarchie et la politique nationale, 386.  
*Meurgey (Jacques)*. Etude sur les armoiries de la ville de Tournus, 143.  
*Mercier (René)*. Nancy bombardée, 363.  
*Meuriot (Paul)*. Le recensement de l'an II, 382.  
*Pasquier (F.)*. Mise en interdit de la ville de Narbonne, 1426-1427, 380.  
 — Tentatives d'empoisonnement de Louis XI en 1474, 381.  
*Reinach (Joseph)*. La vie politique de Léon Gambetta, 382.  
*Vianey (Joseph)*. Saint François Régis, 1597-1610, apôtre du Vivarais et du Velay, 383.  
*Voynovitch (comte Louis de)*. La monarchie française dans l'Adriatique. Histoire des relations de la France avec la République de Raguse, 1667-1789, 157.  
*Wilkowski (D<sup>r</sup> G. J.)*. Comment j'ai appris l'histoire de France. Petits moyens mnémotechniques. Les Bourbons : Henri IV, 142.

## HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

- Bagwell (Richard)*. Ireland under the Stuarts and during the Interregnum. T. III : 1660-1690, 112.  
*Barbour (Violet)*. Henry Bennet earl of Arlington, secretary of state to Charles II, 112.  
*Bond (Frederick Bligh)*. The gate of remembrance. The story of the psychological experiment which resulted in the discovery of the Edgar chapel at Glastonbury, 156.  
*Brown (G. Baldwin)*. The arts in early England. T. I-IV, 94.  
 Cambridge (the) history of english literature. T. XIII et XIV, 154.  
*Cazamian (Louis)*. La Grande-Bretagne et la guerre, 114.  
*Coullon (G. G.)*. Social life in Britain from the Conquest to the Reformation, 122.  
*Fortescue (J. W.)*. A history of the British army. Vol. III : 1811-1812, 113.  
*Gray (Howard Levi)*. English field system, 95.  
*Guyot (Edouard)*. L'Angleterre; sa politique intérieure, 114.  
*Gwynn (John)*. Voir Liber Ardmachanus.

- Howorth (Sir Henry H.)*. The golden days of the early english church, 597-735, 96.  
*Jackman (W. T.)*. The development of transportation in modern England, 112.  
*Jevdine (J. W.)*. Tort, crime and police in mediæval Britain, 100.  
*Keith (Arthur Berriedale)*. Imperial unity and the Dominions, 116.  
*Klein (Arthur Jay)*. Intolerance in the reign of Elizabeth, queen of England, 105.  
*Legg (J. Wickham)*. Studies in church history, 156.  
*Levell (A. Elizabeth)*. The Black death, 103.  
 Liber Ardmachanus, éd. par John Gwynn, 92.  
*Little (A. G.)*. Studies in english franciscan history, 102.  
*Mondaini (Gennaro)*. Storia coloniale dell'epoca contemporanea. Parte I : La colonizzazione inglese, 115.  
*Pearce (E. H.)*. The monks of Westminster, 98.  
*Pease (Theodore Calvin)*. The Leveler movement, 110.  
*Peel (Albert)*. The seconde parte of a register, 106.  
*Petrie (W. M. Flinders)*. Neglected British history, 154.  
*Pollen (John Hungerford)*. The institution of the archpriest Blackwell, 108.  
*Pollard (A. J.)*. The Commonwealth at war, 132.  
*Powell (Chilton Latham)*. English domestic relations, 1487-1653, 123.  
*Seebohm (F.)*. The teaching of history and the use of local illustrations, 153.  
*Tout (T. F.)*. A mediæval burglary, 99.  
 — The english civil service in the fourteenth century, 100.  
*Usher (Roland G.)*. A critical study of the historical method of Samuel Rawson Gardiner, 108.  
*Willis (Dorothy)*. The estate book of Henry de Bray of Harleston, co. Norhants, 1289-1340, 101.

## HISTOIRE DE GRÈCE.

- Vaucher (Robert)*. Constantin détrôné; les événements de Grèce, février-août 1917, 141.

## HISTOIRE DE L'INDE.

- Smith (Vincent A.)*. Akbar the Great Mogul, 1542-1605, 120.

## HISTOIRE D'ITALIE.

- Diehl (Charles)*. Une république patricienne : Venise, 327.  
*Fotheringham (J. K.)* et *Williams*

(L. F. R.). Marco Sanudo, conqueror of the Arcipelago, 321.

Williams (L. F. R.). Voir *Fotheringham* (J. K.).

#### HISTOIRE DE L'ORIENT BYZANTIN.

Actes de l'Athos. V. Actes de Chilandar, 2<sup>e</sup> partie; Actes slaves, publ. par B. Korabiev, 299.

Brehier (Louis). Normal relations between Rome and the Church of the East before the schism of the eleventh century, 328.

— Un discours inédit de Psellos, 332.

Diehl (Ch.). Dans l'Orient byzantin, 334.

— Une vie de saint de l'époque des empereurs iconoclastes, 321.

Dragoumis. Χρονικὸν Μωρέως ἱστορικὰ καὶ τοπωνύμια, 303.

Duchesne (Mgr). Les protégés de Théodora, 312.

Ebersolt (Jean). Sceaux byzantins du musée de Constantinople, 306.

Ephraem (S.) Syri. Opera, édit. par S. J. Mercati, 302.

Gibbons (H. A.). The foundation of the ottoman empire, 1300-1403, 323.

Guldencrone (baronne Diane de), née de Gobineau. L'Italie byzantine, 400-1050, 327.

Jorga (Nic.). Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au xv<sup>e</sup> siècle. 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> séries, 1453-1500, 304.

Korabiev (B.). Voir Actes de l'Athos. Koulakovsky (Julien). Istoria Vizantii. T. III : 602-717, 312.

Loparev. Vies grecques des saints des viii<sup>e</sup> et ix<sup>e</sup> siècles. I. Vies contemporaines, 299.

Marin (abbé). Saint Nicolas, évêque de Myre, 329.

Maspero (Jean). Organisation militaire de l'Égypte byzantine, 316.

— Græco arabica, 326.

Mercati (S. J.). Voir S. Ephraem Syri.

Michon (É.). Rebords de bassins chrétiens ornés de reliefs, 332.

Millet (Gabriel). L'ancien art serbe, 335.

— L'École grecque dans l'architecture byzantine, 334.

— Recherches sur l'iconographie de l'Évangile aux xiv<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles, 334.

— Monuments byzantins de Mistra, 334.

Montelatini (Giovanni). Storia della letteratura byzantina, 324-1453, 331.

Ouspensky (Th. J.). Une ancienne forteresse à l'embouchure du Tchouk, 328.

— Fouilles à Trébizonde, 333.

Schlumberger (Gustave). Sceaux byzantins inédits, 6<sup>e</sup> série, 305.

— Récits de Byzance et des Croisades, 311.

— Un empereur de Byzance à Paris et à Londres, 326.

— Voyage dans les Abruzzes et les Pouilles, mai 1914, 328.

Veniero (Alessandro). Paolo Silenziario; studio sulla letteratura bizantina del vi secolo, 330.

#### HISTOIRE DE RUSSIE.

Fall (the) of the Romanoffs. How the ex-empress and Rasputine caused the russian Revolution, 178.

Russian Court memoirs, 1914-1916, 128.

## TABLE DES MATIÈRES.

### ARTICLES DE FOND.

	Pages
MALO (Henri). Le corsaire François Thurot et l'expédition de Carrickfergus en Irlande, 1759-1760 . . . . .	20
MATHOREZ (J.). Les Arméniens en France du XII <sup>e</sup> au XVIII <sup>e</sup> siècle. . . . .	1
REINACH (Joseph). L'offensive de la Somme, juillet-novembre 1916 . . . . .	46, 209

### MÉLANGES ET DOCUMENTS.

BARRAS. Mémoire justificatif. Fragments publiés par DONEY-LACHAMBAUDIE. I. L'assassinat de Petitval . . . . .	66
HALPHEN (Louis). Études critiques sur l'histoire de Charlemagne. IV. Le Moine de Saint-Gall. . . . .	260
RODOCANACHI (E.). La police secrète autrichienne et les Français dans les provinces lombardo-vénitiennes de 1815 à 1819. . . . .	85

### BULLETIN HISTORIQUE.

<b>Histoire byzantine.</b> Publications des années 1914-1915, par L. BRÉHIER . . . . .	299
<b>Histoire de Grande-Bretagne,</b> par Charles BÉMONT. . . . .	92

### COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

AIGRAIN (abbé René). Sainte Radegonde (P. Boissonnade). . . . .	340
BELOW (G. VON). Der deutsche Staat des Mittelalters, Bd. I (Marc Bloch). . . . .	343
CARTON DE WIART (H.). La politique de l'honneur (E. Castelot). . . . .	135
COULTON (G. G.). Social life in Britain from the Conquest to the Reformation (Ch. Bémont). . . . .	122
Dans la géologie bruxelloise (E. Castelot). . . . .	136
DES OMBIAUX (Maurice). Un royaume en exil (Id.). . . . .	135

[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE JUILLET-AOÛT 1918.]

	Pages
DIMIER (Louis). Descartes ( <b>Louis Villat</b> ) . . . . .	347
Fall (the) of the Romanoffs ( <b>R. de Kérallain</b> ). . . . .	128
GERNET (Louis). Recherches sur le développement de la pensée juridique et morale en Grèce; étude séman- tique ( <b>G. Glotz</b> ) . . . . .	336
JOERGENSEN (Johannes). Dans l'extrême Belgique ( <b>E. Cas- telot</b> ) . . . . .	135
KEEN (Edith). Seven years at the Prussian court ( <b>R. de Kérallain</b> ) . . . . .	124
MARTINEAU (A.). Les origines de Mahé de Malabar ( <b>J. Tra- mond</b> ). . . . .	349
NAUMANN (Friedrich). L'Europe centrale ( <b>E. Castelot</b> ). . .	130
POLLARD (A. J.). The Commonwealth at war ( <b>Id.</b> ) . . . .	132
POWELL (Chilton Latham). English domestic relations, 1487-1653 ( <b>Ch. Bémont</b> ) . . . . .	123
Recollections of a royal governess ( <b>R. de Kérallain</b> ) . . .	126
Russian court memoirs, 1914-1916 ( <b>Id.</b> ) . . . . .	128
SMITH (Vincent A.). Akbar the Great Mogul, 1542-1605 ( <b>P. Masson-Oursel</b> ) . . . . .	120
VAN DER ESSEN (Léon). Petite histoire de l'invasion et de l'occupation allemandes en Belgique ( <b>E. Castelot</b> ). . . .	136
ZEILLER (Jacques). Les origines chrétiennes dans les pro- vinces danubiennes de l'Empire romain ( <b>Ch. Gui- gnebert</b> ) . . . . .	117
Id. Paganus, étude de terminologie historique ( <b>Id.</b> ) . . .	120

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire d'Allemagne (Ch. DARTIGUE, Chr. PFISTER, M. ROTHSCHILD) . . . . .	144, 367
Histoire d'Alsace-Lorraine (Chr. PFISTER, J. RÉGNÉ) . . .	147, 367
Histoire de France (Ch. BÉMONT, Ch. DARTIGUE, R. LÉVY- GUENOT, Chr. PFISTER, J. RÉGNÉ, L. VILLAT) . . . . .	142, 379
Histoire de Grande-Bretagne (Ch. BÉMONT). . . . .	153
Histoire de la Guerre (Ch. BÉMONT, Ch. DARTIGUE, R. LÉVY-GUENOT, Chr. PFISTER, M. ROTHSCHILD). . . . .	139, 356
Histoire des États-Unis (Ch. BÉMONT, D. PASQUET) . . .	149, 376
Histoire du Danemark (Ch. BÉMONT, Chr. PFISTER). . . .	375
Histoire d'Orient (DINTCHITCH) . . . . .	157
Histoire générale (E. CASTELOT, A. LALANDE, R. LÉVY- GUENOT, Chr. PFISTER, M. ROTHSCHILD) . . . . .	137, 353



## RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

## ESPAGNE.

	Pages
1. Butlletí de la Biblioteca de Catalunya. . . . .	174
2. Estudis universitaris Catalans . . . . .	175

## ÉTATS-UNIS.

1. American historical review (the) . . . . .	176
2. Nation (the) . . . . .	178

## FRANCE.

1. Académie des inscriptions et belles-lettres. . . . .	408
2. Académie des sciences morales et politiques . . . . .	173, 409
3. Annales de Bretagne . . . . .	409
4. Annales de géographie. . . . .	162, 392
5. Annales du Midi . . . . .	410
6. Annales révolutionnaires . . . . .	159
7. Bibliographe moderne (le) . . . . .	162
8. Bulletin de la Soc. de l'hist. du protestantisme français.	160
9. Bulletin italien . . . . .	392
10. Comité des travaux historiques et scientifiques . . . . .	160
11. Correspondant (le) . . . . .	165, 398
12. Études. Revue fondée par des PP. de la Cie de Jésus .	167, 401
13. Grande Revue (la) . . . . .	402
14. Journal des savants. . . . .	162, 392
15. Mémoires de l'Académie de Vaucluse . . . . .	410
16. Mercure de France . . . . .	168, 403
17. Polybiblion . . . . .	163, 393
18. Révolution française (la) . . . . .	161, 388
19. Revue africaine . . . . .	411
20. Revue archéologique . . . . .	395
21. Revue critique d'histoire et de littérature . . . . .	163, 395
22. Revue de l'Anjou . . . . .	411
23. Revue de l'histoire des colonies françaises. . . . .	389
24. Revue de l'histoire des religions . . . . .	389
25. Revue de Paris (la) . . . . .	169, 407
26. Revue de Saintonge et d'Aunis. . . . .	412
27. Revue des Deux Mondes . . . . .	171, 404
28. Revue des études anciennes. . . . .	390
29. Revue des études historiques . . . . .	391
30. Revue des études napoléoniennes . . . . .	391

	Pages
31. Revue des sciences politiques . . . . .	397
32. Revue générale du droit . . . . .	398
33. Revue historique de Bordeaux . . . . .	174, 412
34. Revue savoissienne (la). . . . .	174, 413

## GRANDE-BRETAGNE.

1. English historical Review (the). . . . .	179
2. History . . . . .	181
3. Quarterly Review . . . . .	182
4. Transactions of the r. historical Society. . . . .	182

## ITALIE.

1. Atti e Memorie della r. Deputazione di Romagna . . . . .	183
2. Nuovo archivio veneto. . . . .	186
3. Nuova rivista storica . . . . .	188
4. Rivista storica italiana . . . . .	190

## ORIENT.

1. Monde (le) slave . . . . .	193
2. Nation (la) tchèque . . . . .	195

## SUISSE.

1. Bibliothèque universelle et Revue suisse . . . . .	196
2. Indicateur d'histoire suisse . . . . .	198
3. Jahrbuch für schweizerische Geschichte. . . . .	200

## CHRONIQUE.

<i>Allemagne</i> . . . . .	418
<i>Danemark</i> . . . . .	418
<i>États-Unis</i> . . . . .	419
<i>France</i> . . . . .	202, 414
<i>Italie</i> . . . . .	419
<i>Pays-Bas</i> . . . . .	206, 420
<i>Pologne</i> . . . . .	206, 420
ERRATA . . . . .	208, 420
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE . . . . .	421

Le gérant : R. LISBONNE.

